LES EXERCICES DE TRENTE JOURS

MÉDITATIONS

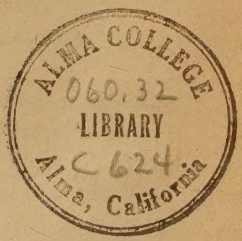
R. P. DE CLORIVIÈRE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

LES

EXERCICES DE TRENTE JOURS

MÉDITATIONS



Hors Commerce

18599

Nihil obstat

26 Jan. 1924

A. Cisterne.

Imprimatur

Parisiis, die 13ª Februarii 1924

G. Audollent, v. g.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

AVANT-PROPOS

Sans entreprendre ici une biographie de l'Auteur, nous dirons seulement un mot de l'origine des Méditations.

Entré dans la Compagnie de Jésus en 1756, Pierre de Clorivière, à la suite des Arrêts du Parlement qui dispersaient les Jésuites français, fut rattaché à la Province d'Angleterre, dont le siège était en Belgique. Il y fit ses études de théologie et reçut l'ordination sacerdotale; puis après son troisième an et un séjour de courte durée en Angleterre, il revint à Gand au cours de l'année 1767, comme Socius du Maître des novices, fonctions qu'il remplit jusqu'en 1770. Pendant cette période, il fut chargé de donner la retraite de trente jours aux novices. La difficulté de s'exprimer en une langue étrangère était cependant très aggravée pour lui par un pénible bégaiement, et si le choix des Supérieurs passa outre à cet inconvénient, cela ne peut être attribué qu'à leur estime toute spéciale pour la sagesse du P. de Clorivière, non moins que pour sa vertu et son esprit d'oraison. Celui-ci s'était affirmé d'une manière toute particulière dès son noviciat, il faudrait dire même dès le temps de sa vie d'étudiant, et il atteignait un degré élevé à l'époque qui nous occupe.

De ses notes spirituelles, qui portent la double empreinte d'un incessant travail sur lui-même et de très intimes communications avec Dieu, l'auteur bien connu de l'ouvrage « Des grâces d'oraison », a conclu que le « le serviteur de Dieu possèdait dès lors l'état mystique d'une manière habituelle et qu'il s'élevait jusqu'à l'union pleine au sens où l'entend sainte Thérèse ». Dans les pages qui vont suivre, cependant, on ne surprendra le contemplatif qu'à certains indices, et on ne le verra pas traiter des modes d'oraison les plus élevés; il est tout occupé d'établir solidement les bases de la

vie intérieure selon l'esprit des Exercices, de sorte que « le Créateur et Seigneur puisse opérer librement dans des âmes tout à Lui ».

Les sujets de méditations et les notes que le P. de Clorivière préparait pour les novices sont conservés en grande partie, du moins pour les trois premières Semaines des Exercices, et c'est leur traduction que nous donnons ici. Bien que l'Auteur eut plus spécialement en vue d'initier de jeunes religieux à la vie spirituelle et ascétique, ces méditations ne conviennent pas exclusivement à des novices, car elles présentent fortement cette doctrine de perfection qu'en tout temps les âmes religieuses doivent se remettre devant les yeux.

Plusieurs fois nous avons inséré des méditations écrites à d'autres époques, et qui trouvent ici d'autant plus naturellement leur place que parfois un feuillet de la retraite les indique sans que le développement suive. Elles seront marquées d'un astérisque. Le Manuscrit, qui est resté en fascicules séparés, ne nous offrant plus rien pour la Quatrième Semaine, d'autres écrits du P. de Clorivière ont été mis à contribution afin d'en extraire des sujets de méditation en rapport avec la dernière partie des Exercices.

En prenant connaissance de cette retraite, un juge autorisé a écrit que « tout y est juste, sage, plein, — d'une plénitude, a-t-il ajouté, qui apparaît davantage à la réflexion ». N'est-ce pas là précisément ce qu'on désire d'un livre de méditation?

Puissent donc ces pages d'un auteur si éminemment rempli de l'esprit de Jésus-Christ, pénétrer de ce même esprit les âmes qui les méditeront.

Paris, 9 janvier 1924.

Quelques Réflexions au début des Exercices Spirituels

Il importe au plus haut point que nous accomplissions bien les Exercices Spirituels où nous allons entrer, car comme toute notre vie religieuse dépend grandement de notre noviciat, de même celui-ci dépend beaucoup de ces premiers Exercices. Les bénédictions que Notre-Seigneur nous y réserve sont admirables, nous devons donc avoir à cœur de n'en perdre aucune par notre faute. Ces Exercices sont les prémices que nous offrons à Dieu dès notre entrée en religion; c'est la réponse d'amour qu'il demande pour tous les bienfaits particuliers dont il nous a comblés; c'est la manière de témoigner notre estime pour la grâce de la vocation; c'est un moyen puissant et nécessaire pour nous initier à l'état de perfection auquel sa Bonté nous appelle.

Pendant les Exercices Spirituels, nous poserons les bases solides de la vie qui s'ouvre pour nous. Après avoir réparé nos négligences passées, il faudra, dans un esprit renouvelé, nous former une juste idée de la perfection, nous enflammer d'ardents désirs de l'atteindre, et, courageusement, nous mettre à l'œuvre, avec une ferme résolution de ne plus regarder en arrière, mais d'avancer toujours dans le service de Dieu.

Les Exercices Spirituels, faits comme il le faut, sont le moyen propre, le moyen infaillible, d'atteindre les fins que nous devons nous proposer. C'est un don céleste accordé à notre Société, à la fois pour sa perfection et pour le bien d'un grand nombre d'âmes. Ayons

donc très à cœur de profiter d'un tel don et de ne rien perdre de ses inestimables avantages. Ces Exercices Spirituels ont été pour plusieurs le fondement sur lequel ils ont bâti l'édifice d'une éminente perfection. Pourquoi n'espérerions-nous pas en tirer les mêmes avantages? Nous avons à méditer les mêmes vérités, les Exercices gardent la même efficacité et la miséricorde divine est toujours la même. La seule différence serait dans les dispositions que nous y apportons; mais qui nous empêche de former des dispositions efficaces, puisque nous le pouvons avec la grâce qui nous est donnée précisément pour cela dès le début.

Il n'y a rien dans les Exercices Spirituels qui doive nous effrayer : nous avons à passer plusieurs semaines dans le silence, le recueillement, la prière, éloignés de toutes choses vaines, entièrement pris par la pensée de Dieu, de nos âmes, de l'éternité. Notre imagination nous représente peut-être un tel ensemble comme dur et difficile : mais qu'est-il après tout? N'est-ce pas en ces choses que tous les vrais serviteurs de Dieu ont trouvé et trouveront toujours les plus pures délices? La difficulté n'est donc pas là, mais dans notre nature corrompue qu'il faut plier et assujettir. Nous devrons, il est vrai, soutenir d'âpres luttes, mais agissons avec courage, ayons un désir vrai de la perfection, et les obstacles disparaîtront bientôt, ou, ce qui est encore préférable, ils nous seront un sujet de victoires sur nous-mêmes, de mérites et de sacrifices agréables à Dieu; il n'est pas de triomphe sans combat et rien de grand ne s'obtient sans travail.

Si nos efforts ne font pas défaut, la grâce divine rendra toutes choses plus douces et plus faciles que nous ne pourrions l'imaginer, les consolations que Notre-Seigneur répandra sur nous dépasseront nos espérances. Si nous en sommes privés, c'est ordinairement notre faute, par manque de recueillement, de

silence, d'exactitude à nos devoirs, principalement en ce qui concerne l'oraison. Relisez souvent et attentivement les Annotations données dans le livre des Exercices Spirituels.

La considération suivante sera utile pour faire pénétrer ces réflexions dans vos esprits, et vous aider à obtenir les dispositions dont vous avez besoin.

Considérations préparatoires.

Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine. Voici que j'ai fui au loin et que je demeure dans la solitude.

1

Que vais-je faire, ou plutôt quelle est cette grâce dont Dieu me prévient en m'appelant à la solitude? Le temps des Exercices est un temps de prière et de recueillement; l'âme seule avec Dieu seul se rappelle la fin pour laquelle elle a été créée, l'usage qu'elle a fait de tous les bienfaits répandus sur elle, les nombreuses offenses dont elle s'est rendue coupable. Le calme et la paix qui l'enveloppent disposent son intelligence à recevoir les plus pures lumières. L'éternité est en quelque sorte déroulée devant elle, les choses lui apparaissent sous un jour très différent de ses vues passées, elle voit combien sont vils les biens qui s'en vont avec le temps, elle comprend que la seule sagesse, le seul bonheur en ce monde consiste à suivre Jésus qui descendit du Ciel pour la diriger dans la voie du salut. La volonté est embrasée par ces réflexions, elle rompt tous les liens qui l'attachent à la terre et brûle d'un ardent désir de courir sur les pas du divin Maître. Jadis, elle ne goûtait pas ses attraits divins, ils la mettent maintenant comme hors d'elle-même.

Grande affaire que j'ai à prendre en main, et à la fois douce occupation à laquelle mon Seigneur me convie,

tels sont les Exercices; et je dois m'y adonner entièrement, avec reconnaissance, avec joie. Combien d'âmes surchargées d'affaires temporelles béniraient le Seigneur, si elles avaient seulement la plus petite part de ce loisir qui m'est accordé, et quels fruits n'en retireraient-elles pas?

2

Combien peu ai-je réfléchi jusqu'ici sur les seules vérités qu'il m'importe de connaître! J'ai donné peu d'attention à mes intérêts spirituels, à la beauté de la vertu, à la dot de mon âme, à l'acquisition de richesses qui ne peuvent m'être enlevées! Que rarement, Dieu Lui-même a été l'objet de mes pensées, comme j'ai été négligent à lui plaire! Depuis que j'ai l'usage de ma raison, des pensées vaines ou oiseuses ont occupé la majeure partie de mon temps. Me suis-je appliqué à des études utiles, les ai-je dirigées comme je le devais vers Dieu, fin de toutes mes actions? Je dois réparer pour ces négligences, expier pour les pertes que j'ai faites, racheter, selon les paroles de l'Apôtre, tant de temps dépensé en vain. Cette considération m'excitera à entreprendre ces Exercices avec une grande ferveur, je ne négligerai aucun des moyens qui me sont offerts pour avancer dans la perfection. S'il me semble pénible de chasser de mon esprit les pensées et les images qui l'ont envahi jusqu'ici, de le remplir d'objets pieux et tout spirituels, je reconnaîtrai qu'il faut l'attribuer au mauvais usage que j'ai fait jusqu'ici de cette faculté de mon âme; si mon cœur est quelquefois comme dégoûté et fatigué de ces pensées trop peu familières, je lui dirai que c'est là un salutaire châtiment de ses négligences passées. J'implorerai votre aide, Seigneur, je demanderai humblement votre secours et toutes mes difficultés céderont devant le désir que j'aurai de Vous plaire.

Les moyens à employer pour nous assurer les fruits des Exercices et attirer sur nous les grâces de Dieu, sont une sévère garde de nos sens, une grande attention à Dieu, une fidélité exacte et une obéissance généreuse à ses saintes inspirations. La garde des sens est particulièrement nécessaire pour les yeux, les oreilles et la langue, afin de nous libérer d'une multiplicité de pensées, soins et affections, de nature à distraire et troubler notre repos spirituel et à détourner nos esprits d'objets qui demandent tout l'homme. En veillant ainsi sur nous-mêmes, en réprimant, autant qu'il est en notre pouvoir, les divagations de l'imagination, nous entrerons dans cette solitude intérieure à laquelle Dieu promet de conduire l'âme et de lui parler au cœur. *Ducam eam in solitudinem et loquar ad cor ejus.*

L'attention n'est pas moins nécessaire pour recevoir ces paroles sacrées qui sont murmurées sans bruit et que ne discernent point les âmes adonnées à la dissipation. Répétez souvent avec Samuel : Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute : parlez et faites que vos paroles *plus pénétrantes qu'un glaive à deux tranchants* percent mon cœur et y impriment ces vérités que je médite. Dieu entendra sans doute votre prière et, vous trouvant mieux disposé, vous favorisera de plus abondantes lumières et inspirations. Il vous montrera quelles habitudes déraciner, quelles vertus pratiquer, quels sacrifices réaliser. C'est de votre fidélité à obéir à ces lumières que dépend surtout le profit de cette retraite et cela demande un cœur libéral et généreux. Suis-je dans ces dispositions? Si je n'ose répondre affirmativement, du moins, Vous, Seigneur, à qui le fond de mon cœur est découvert, Vous voyez que je désire ardemment être tel. Accordez-moi ces dispositions puisqu'elles sont un don de votre Bonté, afin que je puisse en toute vérité chanter avec le Prophète Royal : *Paratum cor*

meum Deus, *paratum cor meum*. Gloire à Vous, ô miséricordieux Seigneur, pour les faveurs singulières que vous répandez sur cette misérable et méchante créature, je suis résolu à ne pas les recevoir inutilement. Voyez-moi devant Vous, comme l'argile devant le potier : faites de moi ce qui Vous plaira le mieux, éclairez mon intelligence, enflammez ma volonté, fortifiez ma faiblesse... O Vierge très sainte, ma Mère bien-aimée, j'implore d'une manière spéciale votre secours, je me mets sous votre protection pendant ce saint temps. Et Vous, ô saint Ignace, que j'honore comme un Père, soyez mon intercesseur puissant devant Dieu. *Amen*.

PRINCIPE ET FONDEMENT

(*V. Livre des Exercices*)

Le premier jour doit être employé à la considération de notre fin, que saint Ignace appelle *le Fondement*, parce qu'il est le point capital et vraiment fondamental sur lequel toute morale et toute vie chrétienne sont basées. Ce doit être la règle de toutes nos actions, règle dont nous ne pouvons dévier sous quelque prétexte que ce soit. Plus ce fondement sera profondément établi, plus haut nous élèverons l'édifice de notre perfection.

Cette vérité bien approfondie jettera une grande clarté sur les méditations qui suivront, toutes les autres vérités que nous aurons à considérer découlant de celle-ci, qui en est *le Principe*. Nous aurons donc, non seulement à les méditer très sérieusement pendant une journée, mais à y revenir souvent dans la suite des Exercices. C'est l'inépuisable mine des plus fortes considérations.

I

De la fin de l'homme.

L'oraison préparatoire consiste dans un acte de présence de Dieu et l'oblation que nous faisons de nous-mêmes à sa Majesté divine.

Cette prière est la même pour toutes les méditations.

Premier prélude. Ce prélude sert à fixer notre imagination, soit en nous représentant un lieu, soit en nous formant une image. Ici, nous pouvons nous regarder comme des voyageurs, dans un pays inconnu, pour lesquels la route à prendre est une question de vie ou de mort.

Deuxième prélude. Demander la grâce de connaître pleinement la fin pour laquelle nous avons été créés.

1

Toute chose a été faite pour un but et douée pour le remplir; si elle n'y répond pas, elle cesse d'être bonne. Le soleil est fait pour éclairer, et s'il ne remplissait pas son but, il y aurait désordre et perturbation dans la nature.

Il importe bien plus encore que, connaissant pourquoi je suis créé, je m'élève à la hauteur de cette fin, car plus noble est la condition de l'homme, plus grand serait le désordre et plus graves les conséquences s'il s'écarte de sa voie.

Quelle est donc cette fin de l'homme? Que m'en apprend la raison? Je suis doué d'une âme raisonnable, immortelle, qui porte en elle le désir d'un bonheur sans bornes; donc, rien de matériel, rien de périssable, rien de borné ne peut être ma fin; Dieu, dès lors, Dieu seul est ma fin. La justice demande que la gloire d'une œuvre retourne tout entière à son auteur; or, tout ce que j'ai, je le tiens de Dieu, et je reste dépendant de Lui à tous moments; je suis donc à Lui. Il a sur moi un empire souverain, et un droit absolu sur toutes mes actions, paroles et pensées. Il est le Bien infini, Le posséder me rendra souverainement heureux. Infiniment Sage, Il n'a pu me créer que pour Lui-même, une autre fin n'étant pas digne de Lui.

Voilà ce que me démontre la lumière de la raison; et l'expérience apprend à l'humanité que toutes les misères, tous les désordres proviennent de ce que les hommes ne se dirigent pas d'après cette lumière. N'ai-je pas été moi-même aveugle sur ce point, ou si cette vérité était trop évidente pour m'être inconnue, combien ai-je contredit par ma conduite la conviction de mon cœur? Quand je me suis proposé autre chose comme fin,

n'était-ce pas m'en faire en quelque manière une divinité? Ne permettez plus, Seigneur, que je tombe désormais dans un tel désordre! Je vois trop maintenant combien est indigne du nom d'homme celui qui méconnaît la raison au point de ne pas confesser que Vous seul êtes sa fin, celui qui cherche son bonheur ailleurs qu'en Vous seul.

2

La foi parle beaucoup plus clairement encore. Elle m'apprend que *l'homme a été fait à l'image et à la ressemblance de Dieu : Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* Comme Dieu est libre, comme Il est éternel, comme Il se connaît et s'aime Lui-même, ainsi l'homme a été créé libre, doué d'une âme immortelle, capable de connaître et d'aimer Dieu, et, par le don de la grâce, de Le connaître et de L'aimer d'une manière surnaturelle. De plus, la volonté de Dieu, en créant l'homme, a été que, par un bon usage de son libre arbitre, il ne garde pas seulement cette image intacte, mais qu'il la perfectionne, en rapportant toutes choses à la gloire de son Créateur, et qu'il mérite ainsi cette pleine possession de Dieu qui achève la ressemblance dans l'Eternité.

26.

Ai-je prêté plus d'attention à ces lumières de la foi qu'à celles de ma raison? J'y ai cru, certes, mais ai-je vraiment fait de sérieuses réflexions? En ai-je tiré les nécessaires conséquences dans la conduite de ma vie? Il était évident que, fait à la ressemblance de Dieu, je ne devais pas m'attacher à des objets éphémères ni demander mon bonheur à ce monde; je devais entretenir des pensées dignes de ma noble origine, mettre mon unique soin à connaître mon Dieu, à L'aimer, à Lui plaire et à retracer en moi, autant que possible, ses perfections. M'auriez-vous donné en vain, Seigneur, la lumière de la foi, et resterait-elle en moi oubliée, inefficace, alors que si fortement elle me montre ma fin?

3

La foi ne m'enseigne pas seulement pour quelle fin sublime je suis créé, elle m'intime, de la part de Dieu, l'ordre le plus formel de tendre constamment à cette fin.

Matt. IV, 10. *Tu adoreras ton Dieu et ne serviras que Lui : Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et*

Marc XII, 30. *de tout ton esprit : Et diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex tota mente tua.*

La foi me montre aussi mon Dieu me proposant ce qu'il veut particulièrement de moi, me sollicitant doucement comme un ami, usant de l'attrait des plus belles récompenses et de la terreur des pires châtiments si, l'oubliant, je m'abandonne aux créatures. Elle me représente le Fils de Dieu descendant du sein de son Père pour me persuader, et par ses paroles et par ses exemples, de la nécessité de tendre à ma fin. C'est plus qu'il n'en faut pour m'ouvrir les yeux sur cette obligation et me convaincre de sa grandeur et de sa sublimité.

Que toutes les créatures abandonnent la fin pour laquelle elles sont créées, que la terre ne produise plus de fruits pour la nourriture de l'homme, le soleil plus de lumière, l'air et l'eau plus de rafraîchissement, que toute la nature soit dans la confusion, le désordre sera certainement moindre que si un seul homme néglige de servir Dieu. Je connais la volonté de mon Créateur, il me l'a manifestée d'une manière solennelle et merveilleuse. il a tout fait pour m'exciter à obéir, et je suivrais encore mes inclinations, je Le délaisserais, Lui, la source de vie, pour placer ma fin dans quelque objet de mort! Ne permettez pas, mon Dieu, que je sois jamais si criminel, et puisqu'il me faut reconnaître que j'ai été souvent coupable, pardonnez les erreurs et les ignorances de ma jeunesse. Je veux, avec le secours de votre grâce, suivre fidèlement les lumières qu'il Vous plaît de me donner.

II

Le Salut.

Nous avons vu dans la méditation précédente qu'il est essentiel à l'homme d'avoir Dieu pour fin dernière, et par conséquent que toutes ses pensées, paroles et actions doivent être dirigées de manière à procurer la gloire de Dieu. Maintenant, nous réfléchirons sur quelques motifs capables de l'exciter à remplir ce premier et grand devoir, et à assurer ainsi le salut de son âme.

1

Toute la gloire de l'homme consiste, dès ici-bas, dans la tendance continuelle vers sa fin; il ne peut en dévier sans se dégrader et se rendre véritablement abject et méprisable. Qu'il en soit ainsi dans l'autre monde, c'est de toute évidence, car quoi de plus glorieux que l'état d'une âme fidèle qui reçoit la récompense de sa fidélité, qui est placée sur un trône et règne avec Dieu dans les splendeurs des Saints? Et quoi de plus abject que la condition du pécheur lorsque, rejeté de la vue de Dieu, il est condamné à gémir à jamais de sa folie, et devient à l'univers entier un objet de mépris et d'horreur?

Quelque chose de semblable arrive dès ce monde, mais reste ignoré de l'homme charnel. Elles sont sublimes les pensées de celui qui se propose Dieu seul pour but de toutes ses actions! La terre et les biens passagers semblent sous ses pieds, et rien autre que le Ciel, rien que Dieu Lui-même ne peut égaler la portée de ses désirs; il est orné de toutes sortes de dons surnaturels, il remporte quotidiennement mille victoires sur ses ennemis spirituels, tout le ciel et Dieu Lui-même applaudissent à son triomphe et n'attendent que le moment de le couronner d'une gloire immortelle. Totalement différent est le sort de l'homme qui adhère aux créatures! A peine a-t-il délaissé Dieu qu'il perd tous les titres

d'honneur qui le faisaient si grand; il devient l'esclave de ce qu'il aime, il est lié par autant de chaînes qu'il a de passions désordonnées. Qu'est devenu le caractère divin dont il était marqué? Ce sceau est, non pas complètement effacé, mais recouvert de fange, et ne demeure que pour sa plus grande confusion. Quelques hommes peut-être le louent et le respectent, mais qu'est-il aux yeux de Dieu? Qu'est-il devant ces innombrables multitudes d'anges et de saints qui, en Dieu, voient toute chose sous la vraie lumière?... La gloire véritable est celle qui nous rend agréables et dignes d'estime devant Dieu. Si je suis jaloux de gloire, pourquoi négliger celle-ci? Continuerais-je à poursuivre ce qui ne peut tourner qu'à ma confusion en ce monde et me couvrir d'éternelle infamie dans l'autre?

2

Toute ma perfection dépend de ma fidélité à réaliser le but pour lequel Dieu m'a fait ce que je suis. C'est une grande chose que d'être l'image d'un Dieu infiniment parfait, mais bien que cette image ne puisse être détruite, en tant qu'elle est inhérente à la nature humaine, elle peut néanmoins être défigurée. L'homme ne saurait perdre la capacité de connaître et d'aimer Dieu, capacité qui lui est essentielle comme homme, et en laquelle consiste surtout sa ressemblance naturelle avec Dieu; mais il est libre d'agir ou de n'agir pas conformément à ce don : s'il le fait, il est moralement semblable à Dieu et c'est en cela que consiste sa perfection morale; s'il le néglige, il se rend dissemblable de Celui qui l'avait fait à sa ressemblance. Par une continuelle tendance vers sa fin, l'homme lui-même concourt à embellir en lui l'image divine, et chaque jour cette perfection croît en proportion de sa fidélité. Si, au contraire, oublieux de ce devoir, séduit par la créature, il la préfère à son Créateur, il met, pour ainsi parler, une

autre image sur celle de Dieu, et par là devient un monstre d'une difformité qui déshonore sa nature même.

Celui qui en toute vérité se propose Dieu pour fin, est bon, juste, miséricordieux, et pratique toutes sortes de bonnes œuvres ; celui qui met sa fin dans les richesses, les plaisirs ou la vaine gloire est poussé dans toutes sortes de désordres et ses meilleures actions elles-mêmes en sont viciées... Lequel des deux serai-je ?

Puissé-je ne chercher jamais d'autre fin que Vous, mon Dieu ! Comment étais-je assez aveugle pour ne pas voir que toute ma perfection consistait en cela ? N'est-ce pas pour cette raison que je suis si dépourvu de vertus, si rempli d'imperfections et de défauts ? Confessant mon erreur, je veux, dès ce moment, avec votre grâce, ne rien faire qui puisse, en quelque manière que ce soit, me détourner de Vous.

3

Le bonheur de l'homme n'est pas moins attaché à ce devoir. Ce serait en quelque sorte une excuse, malgré son insuffisance, pour ceux qui vivent dans l'oubli de leur fin, si cet oubli était une condition pour être heureux du moins en ce monde. Tout au contraire. Ils vivent misérablement, tandis que l'âme fidèle qui, en toutes choses, a en vue Dieu et son salut, jouit de la paix. L'Écriture témoigne de cette vérité à chaque page et, depuis le commencement du monde, les faits la confirment à travers les âges. La raison elle-même montre qu'il doit en être ainsi, que l'impie porte en lui-même une source inépuisable de troubles et de mécontentements : ses désirs sont trop multipliés pour être rassasiés et, même satisfaits, ils ne peuvent apporter le vrai contentement, parce qu'aussitôt s'élèvent de nouveaux besoins et que les choses qu'il désire sont incapables de remplir son cœur. Ses actions n'étant pas conformes à

leur règle morale, sa raison se venge elle-même par des reproches amers ; sa volonté est en opposition avec celle de Dieu qui, malgré tout, sera accomplie, qu'il le veuille ou non ; enfin, il est tourmenté par les réflexions sur le passé, le présent ne le satisfait pas, et ce qu'il attend de l'avenir lui cause des terreurs.

Le serviteur de Dieu, le vrai chrétien a en lui-même le principe de son bonheur : c'est la conformité de sa volonté avec celle de Dieu, c'est la bonne conscience, c'est le témoignage intérieur que lui donne l'Esprit-Saint qu'il est enfant de Dieu. De là, une paix qu'aucun événement ne peut troubler et que reflète la sérénité de son attitude ; de là, une douce assurance, sinon une entière sécurité, de posséder un jour pleinement Celui qu'il désire seul comme son suprême bonheur...

Combien elle est vraie cette parole : « Celui qui aime l'iniquité hait sa propre âme. » Et quelle haine plus implacable que celle qui priverait l'homme de tout bien en ce monde et en l'autre. Préservez-moi, Seigneur, d'un tel malheur, pardonnez ma folie passée, je suis maintenant convaincu que Vous seul êtes toute ma gloire, ma perfection et mon bonheur, et je ne les chercherai plus ailleurs qu'en Vous.

III

De la fin des créatures.

Par le nom de créatures, nous comprenons dans cette méditation non seulement les choses créées, mais tous les événements qui peuvent atteindre l'homme en cette vie.

1

Je suis environné de toutes sortes de créatures, je suis entré en ce monde comme dans un lieu préparé pour me recevoir. La terre renferme tant de choses que,

depuis des milliers d'années, l'homme les explore sans arriver à tout connaître. Cependant la terre, comparée à l'immensité des cieux, est comme un grain de sable, et qu'est-ce que l'Univers lui-même devant Dieu?... Toutes ces choses auxquelles Dieu a imprimé le cachet de ses perfections, et qu'il a multipliées comme à l'infini, Il les a faites pour l'homme : combien donc estime-t-il l'homme au-dessus du monde entier? Mais alors combien est-il juste que l'homme serve son Dieu et rapporte tout à son Dieu? Comme Dieu ne peut pas tirer des créatures sans raison une gloire immédiate, comme il n'est point d'autre être raisonnable habitant ce bas monde qui puisse glorifier Dieu par leur moyen, il est hors de doute que l'homme est à la fois le roi et la voix de l'Univers, pour louer le commun Créateur. Toutes les beautés et les merveilles que Dieu a si libéralement répandues dans ses œuvres visibles, l'homme doit les lui rapporter.

Ai-je toujours suivi à cet égard la lumière de la raison, usé des créatures comme de bienfaits reçus des mains divines? En admirant leur beauté ai-je élevé mon esprit pour louer la Toute-Puissance, la Sagesse, la Beauté du Créateur de toutes choses? N'ai-je pas plutôt trop souvent recherché dans les créatures la jouissance de mes sens? Chaque jour, le soleil se lève, la terre produit de nouvelles plantes et de nouveaux fruits, la création est employée tout entière à mon service : ai-je, au moins de temps en temps, contemplé la main du Tout-Puissant travaillant à cause de moi dans toutes ses créatures et me servant ainsi en quelque sorte Lui-même? Trop rarement, je l'ai remercié de ses bienfaits et peut-être en ai-je usé pour l'offenser? Est-ce là ma reconnaissance envers le divin Bienfaiteur? Il n'est pas une créature qui ne puisse me reprocher mes ingratitudes. Pourrai-je assez les regretter et que dois-je faire pour les réparer?

2

Puisque toutes les créatures ont été créées pour moi et moi-même pour Dieu, il s'ensuit qu'elles m'ont été données pour m'aider à atteindre ma fin, qu'elles sont des moyens dont je dois me servir, non un terme dans lequel je puisse me reposer, me confier, chercher mon bonheur. Si je l'y cherche, non seulement mon espoir sera trompé, mais je renverse l'ordre même de la nature, et ce qui m'avait été donné pour mon bien tourne à ma ruine. Il s'ensuit, de plus, que dans leur usage je n'ai pas à consulter mes sens, à rechercher celles qui sont agréables à la nature corrompue, mais à me guider d'après ma fin et à choisir de préférence celles que je sais être plus capables de m'aider à la poursuivre, les moyens n'étant bons que dans la mesure où ils conduisent plus ou moins au but pour lesquels ils sont destinés. Peu nombreux sont ceux qui se conforment à ces simples règles. L'esclave du monde suit aveuglément l'impétuosité de ses passions et souvent pense n'être heureux s'il ne possède ce qui serait infailliblement pour lui une cause de damnation. Mon Dieu, puisque dans votre miséricorde infinie, vous avez ouvert mes yeux sur ces pièges dans lesquels tombent tant d'âmes, accordez-moi aussi la grâce de les éviter; que les lumières de la foi et de la raison me dirigent toujours dans l'usage des créatures.

3

Certaines créatures ne peuvent m'aider à ma fin, et telles sont celles qui, en quelque manière, me sont défendues; je dois m'en abstenir. D'autres, au contraire, me sont nécessaires, je dois en faire usage.

Plusieurs sont indifférentes en elles-mêmes, comme la santé ou la maladie, la richesse ou la pauvreté, l'honneur ou le mépris; à l'égard de ces choses indifférentes, je dois donc aussi être indifférent, ne vouloir pas plus

l'une que l'autre, puisque j'ignore ce qui me convient; en conséquence, prêt à les recevoir, avec une âme égale, des mains de Dieu, tout ce qu'il m'enverra je le tiendrai pour le meilleur.

Dans les choses qui sont de mon choix, je dois recourir à Dieu par la prière pour connaître sa volonté, écouter ses inspirations, me baser sur la doctrine et les exemples de Jésus et de ses Saints, et alors me décider pour ce qui me paraîtra être son bon plaisir. Ce n'est pas ainsi qu'agissent communément les hommes, même ceux qui sont réputés bons chrétiens; ils voient d'abord ce qui convient le mieux à leurs inclinations et ensuite le demandent à Dieu; c'est la raison pour laquelle ils ne jouissent jamais d'une paix parfaite et sont souvent mécontents de leur situation présente. Et n'en ai-je pas plus d'une fois fait moi-même l'expérience?

L'indifférence est donc nécessaire à tous, car les mêmes moyens ne sont pas également bons à tous, ni même aussi bons à la même personne dans un temps que dans un autre, et nous ignorons ceux par lesquels Dieu a résolu de nous conduire. Mais l'indifférence est plus nécessaire encore aux religieux, et surtout dans notre vocation en raison des degrés et des emplois divers. Sans une parfaite indifférence, nous ne pourrions conserver la paix de l'âme, et nos œuvres les meilleures ne sauraient être agréables à Dieu si elles procédaient de notre volonté propre et non de la sienne. Pour pratiquer cette indifférence, nous devons être en tout temps profondément persuadés que rien n'est bon, saint, glorieux à Dieu, profitable pour nous-mêmes, et, par suite, aimable et désirable, que s'il est conforme à la divine Volonté. Et, pour nous, religieux, cette Volonté est manifestée par l'obéissance, c'est-à-dire par nos règles et par les ordres de nos Supérieurs.

Maintenant, Seigneur, je veux commencer une vie vraiment nouvelle, je veux juger des créatures, je veux

m'en servir d'une manière sage, pure, sainte, religieuse ; je désirerai, je rechercherai uniquement celles dont l'usage m'aidera mieux et plus sûrement à vous trouver, Vous, mon unique Fin.

IV

De la tendance vers la fin.

1

Notre fin suprême doit avoir la préférence sur toute autre chose, puisqu'elle est la chose première et essentielle. Telles affaires pourraient me regarder comme négociant, militaire, magistrat, etc., celle-ci m'appartient en tant qu'homme. Nous aurions pu ne pas exister, rester dans le domaine des possibles ; mais dès lors que nous existons, l'obligation de tendre à Dieu comme à notre fin dernière, en sauvant nos âmes, est une obligation inéluctable, absolue. Bien plus, comme elle nous est intimée par Dieu Lui-même, le Seigneur des Seigneurs, quand le ciel et la terre sembleraient s'unir pour nous dire le contraire, quand nous devrions subir les plus cruels tourments, quand tout nous rendrait ce devoir comme impossible, nous devons persévérer dans la fidélité aux ordres de Dieu. C'est une disposition nécessaire pour être en état de grâce. Mon Dieu, je mets ma confiance en Vous, je puis tout avec votre secours, aussi je proteste que telle est ma disposition actuelle. Acceptez-la et perfectionnez-la, fortifiez-moi pour que mes actes ne soient jamais contraires à ma présente protestation.

2

Nul moment n'échappe à cette obligation de rapporter toutes choses à Dieu comme à ma fin, parce qu'il n'en est aucun pendant lequel je n'appartienne à Dieu comme à mon Souverain Seigneur et Maître, aucun durant lequel Dieu ne soit prêt à m'assister de sa grâce. En outre,

chaque instant peut être le dernier; celui donc où je délaisserais Dieu et placerais ma fin dans la créature pourrait être celui d'où dépend mon salut éternel; quelle folie de hasarder ainsi cette chose capitale, qui serait perdue irrévocablement et dont la perte entraînerait après elle la perte universelle de tous les biens.

3

Il ne suffit pas de donner à l'affaire de mon salut la préférence sur tout le reste, et de ne m'en détourner sous aucun prétexte, il faut de plus m'y appliquer avec un zèle digne de sa grandeur et de son importance. Ce m'est un sujet de confusion de voir les hommes du siècle plus ardents pour les affaires temporelles que moi pour les intérêts spirituels. Les commerçants affrontent soucis et longs voyages sur terre et sur mer pour amasser une petite fortune dont ils vivront quelques années! Les soldats, pour une gloire incertaine, s'exposent à mille dangers et veillent incessamment, même en temps de paix. Moi, donc, que dois-je faire et quelles entreprises seraient trop dures pour une couronne immortelle, une éternité bienheureuse? Avec constance, je dois combattre mes inclinations déréglées, et avec vigilance rester toujours sur mes gardes, puisque je ne saurais attendre ni trêve ni repos de l'invisible ennemi qui rôde autour de moi. Mon courage doit s'animer encore, sachant que, s'il répond au secours assuré de la grâce divine, le succès est certain et la récompense proportionnée, tandis que souvent dans les affaires terrestres les plus grands efforts demeurent impuissants.

Imprimez ces vérités, Seigneur, si profondément dans mon esprit que jamais je ne retombe dans la négligence. Ma vie, depuis les premières lueurs de la raison, a trop souvent coulé oublieuse de la fin pour laquelle j'ai été créé. Désormais, je veux tout entier et par préférence à tout le reste m'appliquer à l'unique nécessaire.

AUTRE MÉDITATION SUR LE PRINCIPE ET FONDEMENT

Notre fin : La Sainteté.

Lev. XVIII, 2. *Je suis le Seigneur, votre Dieu : Ego Dominus Deus vester.*

Lev. XIX, 2. *Soyez saints, parce que je suis saint, moi, le Seigneur votre Dieu : Sancti estote, quia ego sanctus sum.*

1

Je suis le Seigneur. Dieu parle en Maître souverain, et voici l'expression de sa volonté : *Soyez saints...* Ce n'est pas une promesse, une prédiction, c'est un commandement, c'est une loi intimée, c'est un devoir dont on ne peut se détourner sans tomber dans sa disgrâce, qu'on ne peut négliger sans encourir son déplaisir.

I Thess. IV, 3. *La volonté de Dieu est que nous devenions saints : Hæc est enim voluntas Dei sanctificatio vestra.* C'est sa première volonté à notre égard, volonté souveraine qui dirige toute sa conduite sur nous, volonté toujours efficace et toujours agissante.

C'est sa volonté première, car s'il a créé des êtres intelligents et libres, c'est afin qu'ils le glorifient librement et qu'ainsi ils soient saints. C'est une volonté essentielle, en ce sens que Dieu n'a pu nous créer que pour sa propre gloire. C'est une volonté souveraine, à laquelle tous ses autres desseins qui regardent l'homme sont subordonnés, et d'où dérivent pour lui toute gloire et tout bonheur. C'est une volonté admirablement efficace, puisque, en conséquence de cette volonté, se sont opérés tous les mystères qui regardent le salut et la rédemption du genre humain ; c'est d'elle que sont dérivés et que dérivent encore continuellement toutes les grâces générales et particulières que Dieu a jamais faites et qu'il fait encore à tous les hommes. C'est une volonté intimée plus particulièrement et en mille manières aux chrétiens et qu'il nous importe infiniment de

remplir, puisque de là dépend notre bonheur ou notre malheur éternel.

Soyez saints. Ce qui équivaut à deux propositions qui toutes deux sont au présent : il faut que, dès à présent, vous soyez saints ; il faut que, dès à présent, vous travailliez sans relâche à devenir chaque jour plus saints. Il est vrai que la sainteté à laquelle le chrétien est strictement obligé se borne à l'état de grâce. Mais quand nous posséderions cette sainteté que donne l'état de grâce avec pleine assurance et même dans un haut degré, encore faudrait-il persévérer dans cet état et nous y perfectionner sans cesse ; il faudrait que, comme saint Paul, oubliant ce qui est derrière nous et le comptant pour rien, nous nous portions à la sainteté plus parfaite qui nous manque : *Unum autem, quæ quidem retro*
14. *sunt obliviscens, ad ea verò, quæ sunt priora, extendens meipsum. Ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis Dei in Christo Jesu.*

2

Cette double obligation d'être saints et de tendre sans cesse à devenir plus saints, le commandement du Seigneur lui-même nous montre sur quel fondement elle est appuyée : *Soyez saints, parce que je suis Saint.* Le Seigneur donc, de ce qu'il est Saint, infère notre devoir, et il ne saurait y avoir pour nous de conséquence plus juste et plus pressante. Dieu étant infiniment saint, ne peut se plaire que dans la sainteté, il doit haïr tout ce qui est contraire à la sainteté, il ne peut se proposer pour fin que ce qui est saint. Il faut donc nécessairement que, conformément à notre fin, nous soyons saints et que nous travaillions sans cesse à le devenir davantage. Qu'est-ce, en effet, que la sainteté de toutes les créatures les plus parfaites auprès de celle de Dieu? Une ombre qui s'éclipse et disparaît...

Le commandement divin nous apprend encore quelle

est la sainteté à laquelle nous sommes appelés. La Sainteté de Dieu nous est proposée non seulement comme motif, mais encore comme modèle et idéal de la nôtre. Celui qui en nous créant a gravé en nous son image, a voulu aussi nous donner les traits d'une ressemblance plus excellente, mais qui dépend en partie du bon usage de notre liberté. C'est la vie de la grâce, vie surnaturelle qui, greffée sur la vie de la nature, la fait servir à un ordre de choses tout divin. Pour former cette image morale qui correspond à notre fidélité à la grâce, Dieu ne nous propose point à imiter une autre sainteté que la sienne : *Soyez saints parce que je suis Saint.*

Nous connaîtrons donc de quelle nature est la sainteté à laquelle nous devons tendre, si nous nous faisons quelque idée de la sainteté de Dieu. On ne peut distinguer en aucune manière la Sainteté de Dieu de l'Amour qu'Il a pour Lui-même ; et parce que, par un effet nécessaire de cet amour, Il rapporte tout à sa gloire, Il veut, Il aime tout ce qui est bon et saint, Il a en horreur tout ce qui est contraire à sa Bonté, à sa Sainteté. De même, notre sainteté consistera nécessairement à : aimer Dieu par-dessus toutes choses et pour Lui-même, tout rapporter à son service, conformer notre volonté à la sienne, aimer ce qu'Il aime, haïr ce qu'Il hait ; et par là devra se régler l'usage des puissances de notre âme, toutes nos affections quelles qu'elles soient, nos sens eux-mêmes.

Cette idée véritable de la sainteté ressort de ce que la raison et la révélation nous apprennent de la Sainteté de Dieu. Quand, tout enfant, nous avons reçu cette première notion de nos devoirs : « Nous sommes créés pour connaître, aimer et servir Dieu, et par là faire notre salut », c'était déjà cette sublime leçon : Dieu nous a créés pour la sainteté, sainteté commencée en ce monde, accomplie et bienheureuse dans l'autre.

3

Il n'y a rien dans cet univers visible et dans les créatures, rien dans l'homme ni dans ses facultés corporelles et spirituelles, rien dans ce qui l'environne de plus près non plus que dans les choses d'ordre général, rien enfin dans le ciel et sur la terre qui, dans les desseins de Dieu, ne puisse et ne doive servir à l'homme de moyens d'atteindre la sainteté, s'il fait usage de sa raison et répond aux mouvements de la grâce.

Les moyens surnaturels sont multipliés, et l'Eglise, dépositaire ici-bas des trésors divins, nous présente les sacrements, l'autel où Jésus-Christ s'immole et demeure, le flambeau de la doctrine, tous les secours prodigués à sa vie militante. L'Eglise triomphante tout entière est en quelque sorte à notre service, et les Anges ont ordre de nous assister dans la voie.

Il n'est pas de situation ni de circonstances, dès lors qu'elles sont dans l'ordre de Dieu, où Il ne vous ait préparé des grâces ; il n'est pas de devoir, d'occupation, dont vous ne puissiez vous acquitter saintement. Il faut donc se garder de borner l'œuvre de sanctification à certains temps, certains lieux, certaines fonctions. Tout est saint pour un chrétien, plus encore pour un religieux, et il doit être saint en tout et partout.

Cette obligation est sublime et s'étend à tout, puisqu'en elle se concentre toute volonté de Dieu sur nous. Il faut donc aussi que notre première, dominante et unique volonté soit la sainteté. Toute autre volonté, toute autre chose doit lui être subordonnée, et s'il le faut sacrifiée. Cette volonté doit se maintenir la même et dégagée du reste, ne pas demeurer inactive, diriger constamment nos pensées, nos désirs et nos actes vers cette fin unique, à laquelle Dieu Lui-même nous conduira si nous nous abandonnons pleinement à son action.

PREMIÈRE SEMAINE

DU BUT ET DE LA MÉTHODE DES EXERCICES SUIVANTS

Saint Ignace, après nous avoir présenté la considération de notre fin dernière, nous met devant les yeux, dans l'Exercice suivant, les terribles exemples de ceux qui se sont détournés de leur fin. Avant de les méditer, il est à propos d'expliquer la manière de prier que saint Ignace nous propose, et de connaître ce que nous avons spécialement à poursuivre dans cette première semaine.

Le but particulier de cette première semaine est d'abord d'effacer, par le moyen d'une contrition vraie et sincère, tous les péchés que nous avons commis. Peut-être n'avons-nous jamais éprouvé profondément cette douleur et cette horreur que le souvenir de nos péchés doit exciter en nous, et c'est probablement la raison pour laquelle nous sommes si souvent retombés dans les mêmes fautes, augmentant leur nombre au lieu de les réduire à mesure que nous avancions en âge. Nous ne pouvons que constater la nécessité d'arrêter enfin les progrès du mal, d'empêcher les mauvaises habitudes de s'enraciner dans nos cœurs, et de détruire celles qui auraient déjà pris quelques racines. Si notre cœur est une fois bien touché du vrai regret de ses fautes, l'horreur qu'il en éprouve est souvent assez forte pour nous préserver pendant toute notre vie d'offenser Dieu gravement. Cette douleur est la grâce que nous devons implorer maintenant comme l'unique chose qui puisse nous être un titre au nom de serviteurs et nous fixer dans l'état de grâce. Nous devons exciter ce senti-

ment dans toutes les prières et méditations qui vont suivre, et, bien que d'autres sentiments de piété soient très bons, ce n'est pas le moment de les chercher. Lorsque nos cœurs auront été purifiés et lavés par les larmes de la Pénitence, ils seront disposés à produire les fleurs et les fruits des autres vertus; actuellement, la pénitence, la contrition, la détestation et l'horreur du péché, une humble et basse opinion de nous-mêmes sont les affections où il faut nous entretenir. Les effets que cette occupation de l'âme ne peut manquer de produire sont précieux, quelle que soit l'amertume qu'elle puisse nous coûter.

Quant à la méthode que saint Ignace nous enseigne dans la première Semaine relativement à l'oraison mentale, elle consiste dans l'application des trois puissances de l'âme aux choses de Dieu, précisément en la manière dont on procède dans les affaires de cette vie. Premièrement la mémoire rappelle l'objet de la délibération; puis l'esprit, le considérant avec attention, réfléchit sur son importance, sur les bonnes ou mauvaises conséquences qui peuvent en découler, sur les moyens à prendre pour arriver au but proposé. Ces réflexions excitent divers mouvements de la volonté qui la poussent à prendre les moyens les plus propres au succès.

Ainsi devons-nous agir dans la prière. Nous remémorons le sujet proposé, ensuite nous raisonnons, adaptant surtout nos réflexions à l'état actuel de notre âme, c'est la part de l'intelligence; troisièmement, notre volonté donne carrière aux affections que ces réflexions ont excitées en nous : amour ou haine, désir ou crainte; elle forme différents actes; alors l'âme s'adresse humblement à Dieu, à Notre-Seigneur, à Notre-Dame, aux Anges et aux Saints, selon qu'elle y est portée. Notons bien que nous devons avoir d'avance préparé notre sujet et le posséder. Cela fait, l'exercice de la mémoire ne prendra que peu de temps au cours de la méditation.

Le rôle de l'entendement réclame plus large place, néanmoins son action doit être modérée, faute de quoi la prière dégénérerait en étude et risquerait de fatiguer la tête sans toucher le cœur. Une simple réflexion, bien approfondie, est beaucoup plus efficace que de nombreuses et sublimes spéculations. Les actes de la volonté demandent la majeure partie de notre effort, ils doivent être aussi conformes que possible au but particulier du moment, et appuyés sur un acte de foi; il n'est pas nécessaire qu'ils soient très variés.

Si un seul point, si même un acte suffit pour occuper l'heure entière, notre temps sera bien employé, et il est avantageux d'y revenir aussi longtemps que nous y trouvons du goût. Faisons seulement attention de prendre en terminant les résolutions qui nous sont nécessaires, et de demander à Dieu que notre oraison porte les fruits que nous devions nous proposer.

Tout ceci comprend le corps de la méditation. Reste à dire quelque chose sur la prière et les préludes du début. L'oraison préparatoire est l'acte de respect dû au Dieu de majesté qui nous admet à traiter avec Lui, et l'appel à sa grâce sans laquelle nulle prière ne peut être faite comme elle doit l'être. Il est donc nécessaire de nous mettre en sa présence, de l'adorer et d'implorer humblement son assistance. Le premier Prélude qui consiste à nous composer par l'imagination un lieu où nous situons notre méditation, est très utile pour fixer l'instabilité naturelle et fournit le moyen de ramener doucement l'esprit au sujet, mais ce prélude doit être fait sans effort, d'une manière paisible, et en peu de temps... Le deuxième Prélude est de plus grande importance, parce qu'il dirige notre intention et précise la fin particulière que nous devons poursuivre dans notre méditation.

Tout ce qui constitue ce mode d'oraison se trouve exposé dans la méditation du triple péché. Quant à la

posture dans le temps de la prière, saint Ignace nous conseille de prendre celle qui favorise le mieux notre dévotion. Sans doute, rester agenouillé ou debout à la même place est en soi préférable à la position assise ou à la marche; cependant comme il pourrait y avoir excès de fatigue à rester agenouillé durant toutes les méditations, pour ceux qui ne sont pas habitués à prier ainsi longtemps, il suffit de s'agenouiller une partie du temps, selon les forces et la dévotion de chacun. En dehors de la période des Exercices, lorsque le temps consacré à l'oraison est moindre, il ne sera pas difficile de prier toujours à genoux. Il faut se souvenir que le respect extérieur contribue beaucoup au respect intérieur.

I

DU TRIPLE PÉCHÉ

Le premier Exercice de première semaine dans le Livre même des Exercices Spirituels.

II

Du péché des anges.

Chaque point de la méditation précédente offrant plusieurs considérations très utiles, et rien n'étant plus capable soit de nous pénétrer d'une crainte salutaire, soit de nous démontrer la nécessité de tendre toujours à notre fin dernière, après les avoir médités dans l'ensemble, nous reviendrons à loisir sur chaque point séparément.

Les Préludes du premier Exercice.

1

Considérer le changement apporté par le péché dans Lucifer et dans les Anges complices de sa révolte.

Lucifer était la plus resplendissante image de Dieu. Par la bouche d'un Prophète, le Seigneur Lui-même décrit sa beauté : « Tu étais le sceau de ma ressemblance, plein de sagesse et de beauté. » Le Père avait empreint sur lui le caractère de sa grandeur, le Fils de sa sagesse, le Saint-Esprit de sa bonté : *In signaculum similitudinis, plenus sapientiâ et decore.* Il jouissait des délices du ciel. Ses vêtements étaient « de pierres précieuses », c'est-à-dire qu'il était enrichi de dons de toutes sortes. Que devient cette admirable beauté et celle des autres anges, au moment où ils pèchent? Elle ne peut les préserver ni se préserver elle-même des pernicieux effets du péché, d'une pensée criminelle, d'un désir désordonné d'élévation! En un instant, toute cette beauté est effacée, leur gloire est éclipsée, leur splendeur changée en ténèbres. Voici d'innombrables anges, ornement du ciel, qui ne sont plus que de hideux démons, et l'amour dont Dieu les embrasait est changé en rage implacable : *Tu es devenu un objet d'épouvante, c'en est fait de toi pour toujours. Nihili factus es, et non eris in perpetuum.*

Ezech. XXVIII, 11 et suiv.

Ezech. XXVIII, 19.

De là, je dois comprendre ce qui se passe au moment même où l'homme offense son Dieu, car la nature du péché demeure toujours la même, la haine que Dieu lui porte n'est pas diminuée et il n'est en moi rien qui me mette hors de ses atteintes. Combien malheureux l'homme qui en est souillé. Mais, serais-je moi-même cette misérable créature? Pourrais-je tomber encore dans le malheur de perdre la grâce de mon Dieu! Préservez-moi, Seigneur, d'une telle déchéance, « délivrez-moi du mal », je préfère mourir mille fois plutôt que de vous offenser jamais.

2

Nul temps n'est réservé aux anges pour le repentir, aucun remède n'est possible, le châtiment suit aus-

sitôt l'offense. Le Fils de Dieu compare leur chute à la foudre. Avec la rapidité de l'éclair passant de l'Orient à l'Occident, Lucifer et ses Anges sont précipités du
s, 18. plus haut des cieux au plus profond de l'enfer. *Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem.*

J'ai péché, mais Dieu n'a pas agi de même avec moi. Bien plus, il a envoyé son Fils unique sur la terre pour me replacer dans la voie du salut; ce Fils béni par sa mort a apaisé la colère divine. O Bonté excessive, ô amour sans mesure de mon Dieu, ne sera-ce pas assez pour amollir mon cœur et le fondre dans des sentiments de douleur et de confusion? Longtemps j'y ai été insensible, j'ai accumulé péché sur péché, mais je reviens à Vous. Je pourrais craindre avec justice, si je différais mon repentir, qu'une équitable et prompte vengeance vînt soudainement m'envelopper; mais je n'appréhende pas d'être rejeté par Vous, mon Dieu, maintenant que j'implore votre pardon, car « Vous ne méprisez pas un cœur contrit et humilié ».

3

Les Anges étaient de purs esprits, ils avaient une demeure céleste, ils étaient illuminés d'admirables connaissances, ils n'avaient point d'ennemis extérieurs pour les tenter. Très différente est ma situation! Mon âme est « enfermée dans mon corps qui est devenu comme une prison », mes sens m'égarent, mes passions m'entraînent, mon esprit est rempli d'ignorance et d'aveuglement. La terre est mon habitation et les objets qui m'entourent attirent et captivent mon cœur. Comment donc résisterai-je? Et quand les cèdres sont tombés, comment le roseau supportera-t-il la violence de l'orage? Ceci doit me garder dans cette heureuse crainte qui seule peut être ma sauvegarde, car il est écrit : *Bienheureux l'homme qui demeure dans la crainte.*

Mes chutes fréquentes m'ont trop bien instruit de ma

faiblesse, mais je me confie en votre Bonté, mon Dieu, et ma confiance ne peut être confondue. Je fuis vers Vous, Vous êtes mon refuge. Recevez-moi dans vos plaies, Seigneur Jésus, cachez-moi dans votre cœur; là je laverai tous mes péchés dans mes larmes mêlées à votre Sang précieux, prix de ma rédemption.

III

Du péché d'Adam.

Mêmes Préludes.

1

Dans la chute d'Adam, il faut considérer : l'heureux état dans lequel il avait été créé, l'artifice dont le serpent usa pour le tromper, la facilité avec laquelle il fut vaincu.

Le premier homme fut créé dans la justice originelle, son intelligence était illuminée par la vérité et sa volonté exempte de toute propension vers le mal. Tout en lui était dans un ordre parfait, la chair obéissait à l'esprit, et l'esprit à Dieu. Il conversait avec les Anges, et Dieu Lui-même le favorisait d'intimes communications. Satan résolut, dans sa haine, d'entraîner l'homme à transgresser l'ordre divin; ayant séduit Eve par de fallacieuses promesses, il vainquit Adam par son intermédiaire. Voilà l'ennemi astucieux que nous avons à combattre.

Si facilement dans l'état d'innocence, Adam s'est laissé terrasser! La grâce que nous apporte la Rédemption excite, non moins que la grâce première, l'envie du démon et il est enhardi par les succès qu'il remporte si souvent sur l'humanité, par l'expérience des siècles écoulés. Il n'épargnera aucun mensonge, comme il le fit pour Eve; il nous attaquera par notre côté faible, comme il le fit pour Adam. Malheur à nous si nous

commençons à délibérer avec ses suggestions, si nous prêtons à ses attaques par quelque affection déréglée, si nous ne restons pas fermes dans la volonté de tout sacrifier à l'obéissance que nous devons à Dieu. Déjà, je connais par expérience les pièges de cet ennemi perfide, et quels moyens ai-je pour les éviter à l'avenir sinon de pleurer mes fautes passées, d'adhérer fortement à Dieu et d'avoir toujours devant mes yeux ses commandements.

2

Adam, au moment même où il pèche, perd tous les privilèges de l'état d'innocence. Il s'est révolté contre son Créateur, aussitôt il sent en lui la rébellion des sens. Ses yeux s'ouvrent, mais pour voir l'infortune dans laquelle il est tombé et la gravité de son crime. Grande est sa confusion, grande sa douleur! Il craint de paraître devant ce Dieu, dont la présence faisait auparavant toute sa félicité. Semblable est la condition d'un homme, qui déchoit de l'état de grâce. Il comprend trop tard combien est abominable ce que, aveuglé par la passion, il avait compté pour rien.

Adam se repent, mais son repentir fût resté inutile, si le Fils de Dieu n'eût pris sur Lui-même de satisfaire pour son péché. Ce péché pardonné, Adam reste soumis au décret de la mort et ce banni du Paradis éprouve pendant neuf cents ans toutes les misères attachées à la vie humaine, dont le souvenir de son bonheur primitif augmente l'amertume.

Aurais-je reçu comme Adam, de la bouche même de Dieu, l'assurance de mon pardon, cela ne devrait pas m'empêcher de faire pénitence. La miséricorde de Dieu à mon égard doit augmenter ma douleur d'avoir offensé un maître si bon, et me porter à aimer et rechercher tous les exercices de pénitence par lesquels je puis offrir quelque satisfaction à la Majesté outragée.

3

Si affreuses que fussent pour le premier homme les conséquences de son péché, celles qui sont devenues l'apanage de sa postérité les dépassent de telle sorte qu'elles jettent l'esprit dans la stupeur. Non seulement l'humanité entière est livrée désormais à des misères sans nombre, fléaux, guerres, famines et autres calamités générales et particulières, non seulement il faudra le Sang de Jésus-Christ pour expier l'unique péché qui a déchaîné tous ces maux, mais, nonobstant tout cela, le péché originel subsiste, et sa tare se transmet de génération en génération. Quand nous venons au monde, nous sommes des disgraciés de Dieu, des « enfants de colère », et combien de créatures humaines seront, par ce seul fait, à jamais privées de la vue de Dieu.

Mystère incompréhensible, profond abîme des jugements de Dieu! Nul n'en saurait sonder la profondeur. Mais pèse bien, ma pauvre âme, pèse avec une humble révérence et un saint tremblement la haine infinie que Dieu a pour le péché et les châtiments de sa Justice envers les pécheurs. Pleure tes péchés passés et prends garde de lasser ton Dieu par de nouvelles offenses.

O Jésus, de qui seul je puis tout espérer, que votre Sang très précieux purifie mon âme et lui renouvelle cette beauté que j'ai si misérablement défigurée; qu'il la fortifie et la rende victorieuse de mes ennemis invisibles. Ainsi soit-il.

N. — Il ne sera pas inutile de rappeler ici la connexion qui existe entre les méditations du premier jour et celles-ci. Dans les premières, nous avions vu combien il est juste et raisonnable de tout rapporter à la louange de Celui de qui nous tenons tout et qui a fait pour sa gloire nous et toutes les autres créatures. Les vérités méditées aujourd'hui nous apportent de nouvelles preuves de cette

vérité première et de ses nécessaires conséquences. Nous assistons aux châtiments de ceux qui ont manqué au devoir essentiel, châtiments que la foi ne permet pas de mettre en question. Mais si l'irréparable chute des Anges, si la chute d'Adam avec son terrible cortège de maux ne suffisait pas, comment ne pas être frappé de terreur en pensant à des âmes qui maintenant tombent en enfer, et y demeureront éternellement : sujet de la méditation suivante.

IV

Des péchés de différentes personnes.

Mêmes Préludes.

1

Chaque jour, des hommes meurent en grand nombre, et chose trop certaine, au milieu de ce grand nombre, il en est qui meurent en état de péché, par conséquent voués aux peines éternelles. Cette assertion est fondée, moins sur ce que nous voyons, que sur l'Ecriture Sainte elle-même. Il est non moins certain que parmi ceux qui sont condamnés, tous ne sont pas également coupables. Quelques-uns ont commis peu de péchés mortels, il en est même peut-être qui furent surpris par la mort après leur premier péché mortel et n'eurent pas de temps pour se repentir. Pourrais-je y songer sans être frappé d'une terreur salutaire, et surtout si j'avais conscience d'être moi-même en état de péché? Si la chute des Anges et celle d'Adam, à cause de l'éloignement du temps, me fait une moindre impression, me voici en face de ce qui arrive tous les jours, et peut-être a été le sort de quelques-uns de mon âge, de mon pays, de mes parents ou de mes connaissances! La même chose aurait pu, elle peut encore m'arriver. Qui serait assez insensible, pour n'être pas frappé de cette pensée, et assez

négligent de son éternité pour ne pas prendre tous les moyens d'éviter cet irréparable malheur?

2

Si j'interroge ma conscience, ne me reproche-t-elle pas d'avoir été plus coupable que plusieurs de ces infortunés, condamnés maintenant aux flammes éternelles?

Ma raison et ma foi me disent que Dieu est juste, qu'il ne peut haïr ni punir le péché plus qu'il ne le mérite; par conséquent, ceux qu'il a condamnés sont justement punis, et la même Justice aurait pu m'infliger le même châtiment. Pourquoi ai-je été épargné? Je ne puis l'attribuer à aucun mérite personnel, puisque je suis plus coupable que d'autres, mais uniquement à la miséricorde dont il a plu à Dieu d'user envers moi, selon ces paroles : *Je ferai miséricorde à ceux auxquels je ferai miséricorde.*

Qu'à jamais soit louée cette divine Miséricorde, mais plus elle a été grande, plus odieux serait l'abus que j'en ferais. Vous-même, Seigneur, préservez-moi d'une si folle ingratitude, comme vous m'avez arraché à l'enfer aussi souvent que j'aurais pu y être condamné.

3

Si j'ai souvent mérité l'enfer, si je dois à la seule Miséricorde de Dieu de ne pas brûler actuellement dans ce feu inextinguible avec tant d'autres moins coupables que moi, que dois-je penser de moi-même? Quelle opinion assez basse puis-je en concevoir, puisque, de moi-même, je ne suis pas moins méprisable et ne mérite pas autre chose que ces malheureux accablés des malédictions divines, objets d'abomination pour toutes les créatures. Je devrais m'estimer heureux d'être sous les pieds de tous! Du moins, de quel mauvais traitement pourrais-je me plaindre? Une âme affranchie de la damnation éternelle ne se trouverait-elle pas trop favorisée,

à la seule condition de pleurer ses péchés et de mener une vie de pénitence? Ni austérités, ni veilles, ni jeûnes, ne lui paraîtraient trop durs. Sincères et continuelles seraient ses larmes, incessante sa vigilance, pour éviter l'ombre même du péché. Telle est, en réalité, la condition où je me trouve, tels devraient être mes sentiments, ceux d'un échappé de l'enfer.

« N'entrez pas, Seigneur, en jugement avec votre serviteur. » Vous ne m'avez pas châtié comme je le méritais et, alors même que je Vous offensais, vous avez jeté sur moi les yeux de votre Miséricorde; maintenant que je l'implore, Vous ne me repousserez pas; rappelez-vous à quel prix Vous m'avez racheté, ne permettez pas que l'œuvre de vos mains et le prix de votre Sang périsse, mais accordez-moi l'esprit de componction, afin que je trouve grâce devant Vous. *Amen.*

DES PÉCHÉS PERSONNELS

Nous avons considéré notre Fin, nous avons vu à quels terribles jugements s'exposent ceux qui négligent cette fin. Actuellement, nous avons à réfléchir sur nous-mêmes, à méditer combien et en quoi nous avons dévié de cette règle de nos actions, afin de concevoir une douleur égale, s'il est possible, à la gravité et à la multitude de nos péchés.

C'est ce que nous devons retirer de l'Exercice suivant, lequel, pour cette raison, doit être regardé comme le pivot et l'âme de tous les exercices de la première semaine. Les autres, en effet, tendent surtout à y préparer l'esprit ou à le fortifier dans les sentiments de contrition, de pénitence et d'humilité.

I

Second Exercice du Livre de saint Ignace.

CONSIDÉRATIONS SUR CETTE MÉDITATION

1° La demande du second Prélude ne doit pas être faite à la légère; mais venir du fond de notre cœur, avec ardent désir et ferme confiance d'obtenir ce qui fait l'objet d'une telle requête. Car que pourrions-nous demander actuellement qui soit plus pour la gloire de Dieu et le bien de notre âme qu'une profonde et sincère douleur de nos péchés? Nous ne pouvons donc douter que cette demande soit agréable à Dieu et doive être exaucée. Mais de combien de grâces précieuses nous nous privons, parce que nous n'avons pas une confiance assez grande! Remarquons bien ceci.

2° De tous les points de la méditation, le premier seul vise la connaissance de nos péchés, tandis que les autres tendent à exciter des sentiments de componction dans nos cœurs. Nous n'avons pas dans le premier point à entrer dans les détails d'un examen comme pour la confession, il suffit d'avoir une vue générale de nos fautes et de leur grand nombre. Pour comprendre quelque chose de leur multiplicité, nous pouvons penser que, depuis l'usage de notre raison, nous n'avons passé aucun jour sans quelque offense de Dieu; alors, supputant les années, les jours, les moments que nous avons vécu, nous verrons à quel point se sont accumulés nos péchés.

3° La laideur et la malice du péché, telles que les considère le deuxième point, s'entendent d'abord de l'opposition naturelle et particulière de chaque péché, pris en lui-même, avec la droite raison et l'ordre.

La raison, en effet, nous montre le péché comme une tache imprimée à la gloire de l'homme; car cette gloire consiste dans une conduite conforme à la justice, dans la splendeur que lui communique la vertu. Le péché est

toujours contraire à la sagesse et à la justice, il communique à l'homme son infamie... La foi nous découvre bien plus encore toute la difformité du péché et nous apprend toute sa malice. La laideur du péché doit produire la honte et la confusion dans nos cœurs ; sa malice doit exciter notre haine, c'est elle qui mérite les plus terribles châtiments.

4° Dans le troisième point, nous avons à considérer notre bassesse, car plus vil est l'offenseur, plus grande est l'offense. Rien n'est plus propre à nous établir dans une vraie humilité, en même temps qu'à nous donner une grande idée de la gravité du péché. Nous avons donc à entrer profondément dans la considération proposée par les Exercices.

5° Mais comme la grandeur de l'offense se mesure aussi et principalement sur la dignité de la personne offensée, nous voyons dans le quatrième point qui est celui que nous avons offensé. Un Dieu d'une puissance et d'une majesté infinies, qui, dans le moment même où nous péchions contre lui, pouvait « jeter le corps et l'âme dans l'enfer » ; un Dieu d'une sagesse infinie, qui pénètre les replis les plus cachés du cœur et voit clairement toutes nos offenses ; un Dieu d'une justice infinie, qui, alors que nous l'offensions, condamnait pour les mêmes péchés d'autres âmes aux feux éternels ; un Dieu dont la miséricorde infinie à notre égard empêchait sa justice de nous infliger les châtiments que nous méritions ; enfin, un Dieu aux perfections infinies, et qui mérite infiniment nos adorations, notre amour, et le tribut de louanges dont nous sommes capables, en dehors même de la considération de son souverain domaine et de notre propre avantage.

Un regret fondé sur ce motif de la Bonté divine considérée en elle-même est beaucoup plus noble et plus méritoire, car c'est un acte du pur amour de Charité. Aussi, nous devons surtout l'exciter en nous, et l'im-

plorer de Dieu, jusqu'à ce que nous l'obtenions. Enfin, nous devons entrer dans les humbles sentiments exposés dans le dernier point, les faire pénétrer profondément dans nos cœurs, afin qu'ils n'en sortent jamais plus et qu'ils inspirent toujours notre conduite.

II

*Dieu et le pécheur.

Pour apprécier la malice du péché, il faut se faire une juste idée de Dieu, mais pour la connaître tout entière il faudrait avoir une connaissance parfaite de Dieu. Comme cette connaissance adéquate est impossible à tout autre qu'à Dieu Lui-même, par suite il est impossible à tout autre qu'à Dieu de connaître parfaitement toute la malice du péché. C'est un abîme effroyable dont ni homme, ni ange, ni nul entendement créé ne peut sonder la profondeur. C'est là ce qu'on peut dire de plus et quiconque pénétrerait tout le sens de cette vérité se formerait sur la malice du péché toute l'idée dont un esprit humain est capable.

Pour en approcher du moins, il convient de méditer sur l'opposition entre les perfections de Dieu et le péché, et en particulier : Grandeur de Dieu et désobéissance de l'homme; Bonté de Dieu et ingratitude de l'homme, Sainteté de Dieu et injure que lui fait l'homme.

1

1. *Grandeur de Dieu :* élévation infinie au-dessus de toutes les créatures; domaine universel et absolu; Majesté qui voit à ses pieds la multitude des célestes phalanges; puissance qui d'un mot a tiré tout du néant et d'un mot pourrait tout anéantir; gloire qui remplit le ciel et la terre et dont les esprits les plus sublimes ne peuvent soutenir l'éclat.

2. *Bonté de Dieu :* Dieu Lui-même est la Bonté infinie et infiniment aimable... Mais ici, plus particulièrement j'entends : cette propension qui le porte puissamment de toute éternité à nous faire du bien ; cet amour ineffable, sans bornes et agissant, qui est un écoulement de celui qu'il a pour Lui-même ; cette bienfaisance avec laquelle Il prodigue ses dons et se prodigue Lui-même ; cette Providence qui veille sans cesse pour nous protéger, nous défendre, nous diriger et nous attirer suavement à Lui ; cette profusion enfin qui verse continuellement ses dons sur nous, dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire.

3. *Sainteté de Dieu :* Sainteté unique, sublime objet de notre admiration, dont Dieu veut que nous retracions en nous l'image. Cette Sainteté, c'est l'amour infini qu'Il a pour le bien moral, la haine qu'Il porte au mal opposé ; c'est la Sagesse, la Justice, la Prudence et tous les autres attributs en lesquels Il veut être notre modèle ; c'est cette pureté, cette beauté sans tache, cette lumière sans mélange dont il est dit que Dieu est lumière. A cette sainteté comme à leur source se rapportent les rayons que le Seigneur fait luire sur nous, ses commandements, les moyens qu'Il nous donne, et tout ce qu'Il fait Lui-même pour nous sanctifier.

2

1. Et quel est-il l'homme qui offense la Grandeur de Dieu? Faiblesse, amas d'aveuglement, de misère, de corruption ; quant au corps, poussière qui doit retourner en poussière, et quant à l'âme, tiré du néant ; n'ayant donc rien, ne pouvant rien par lui-même ; toujours dans la dépendance de Dieu et Lui devant tout ; être d'un jour qui passe si vite et dont le sort éternel est entre les mains de Dieu.

2. Quel est-il celui qui outrage l'infinie Bonté? Une créature choisie, objet de la prédilection de son Dieu,

assemblage de ses merveilles et de ses bienfaits; enfant bien-aimé du Très Haut, qui l'a doué de facultés admirables, orné de beautés de toutes sortes, comblé d'honneurs, élevé jusqu'à son alliance auguste. Il l'avait créé pour être l'objet de ses délices, pour le rendre participant de ses perfections, de sa gloire, de son bonheur divin.

3. Quel est-il celui qui fait si peu de cas de la Sainteté de Dieu? Dieu l'avait créé à son image et à sa ressemblance dans le but de faire éclater singulièrement en lui les traits de sa Sainteté. Pour lui Dieu a déployé la force de son bras, Il a comme épuisé les richesses de son amour, Il l'a comblé de ses miséricordes. C'est pour le disposer à recevoir les traits de sa Sainteté qu'Il lui a intimé ses commandements, l'a pressé par ses menaces, attiré par ses promesses, prévenu de grâces et de lumières de toutes sortes.

3

Et c'est cet homme à la fois si faible et petit, si élevé et comblé de bienfaits, cet homme appelé à retracer en lui l'image d'une Perfection si haute, c'est lui qui outrage la Grandeur infinie, la Bonté sans limites, la Sainteté suprême...

Les circonstances aggravent encore l'outrage; c'est en présence de Dieu, sous ses yeux, entre ses mains, que le pécheur brave sa Grandeur; c'est tout entouré de ses bienfaits, c'est en se servant de ses bienfaits mêmes qu'il agit contre la Bonté infinie; c'est en abusant de tous les dons de la nature et des dons plus précieux encore de la Grâce qu'il méprise la Sainteté suprême; et les biens les plus sacrés, les choses les plus saintes, les grâces les plus choisies, deviennent l'occasion d'une malice plus noire.

Saints Anges, vous qui contemplez la Majesté de Dieu et qui célébrez sa gloire, vous les hérauts de ses ordres et les ministres de ses bontés, comment regardez-vous

cette conduite du pécheur? Si la charité de Dieu ne retenait votre bras, quelles justes vengeances?... Et du fond même de l'enfer, esprits maudits, âmes réprouvées, que dites-vous?...

Combien donc le pécheur doit-il rougir de lui-même, entrer en indignation contre lui-même, être résolu à tout souffrir pour réparer et ne pas retomber.

III

*Des maux qui sont les suites du péché.

Nous envisageons ici le Péché, non plus en tant que par sa malice il est le mal, à proprement parler l'unique mal, mais en tant qu'il est pour l'homme le plus grand des maux, une source de maux sans nombre.

1

Le Péché est le plus grand des maux à ne l'envisager même qu'au point de vue naturel. Le Péché est une tache que l'homme imprime à sa gloire, un désordre qui ruine l'harmonie de sa nature, une source de peines et de regrets sans fin.

La raison même nous montre que le Péché est une tache honteuse imprimée à la gloire de l'homme. Celle-ci, en effet, consiste dans une conduite conforme à la raison et dans la splendeur de la vertu; le Péché écarte toujours de la voie que prescrit la raison, il est en opposition directe avec la vertu. « La voie du juste est comme la clarté d'un beau jour », celle de l'impie est « ténébreuse ». Le juste participe à la beauté de la vertu, le péché communique au pécheur son infamie.

A cette tache déshonorante se joint le désordre dans l'homme; c'est quelque chose de semblable à ce qui se passa pour Adam, c'est une aggravation des suites de la chute originelle. Toutes les fois qu'un homme pèche, l'inclination au mal s'augmente en lui, les ténèbres s'épais-

sissent, l'empire de la raison s'affaiblit; et, à mesure que les péchés se multiplient, l'homme devient moins homme.

Toutes les peines d'esprit et de corps dont l'Univers a été et continue d'être inondé jusqu'à la fin du monde, ont pris leur source dans le péché, et c'est au péché qu'ils doivent leur accroissement et leur effroyable multiplicité.

Rom. II, 9. *Tribulation et angoisse sont sur tout homme qui fait le mal : Tribulatio et angustia in omnem animam hominis operantis malum.* Caïn se laisse aller à la jalousie et

Gen. IV, 6. Dieu lui dit : *Pourquoi es-tu irrité, pourquoi ton visage est-il abattu? Quare iratus es? et cur concidit facies tua?* Une âme s'élève d'orgueil, rien ne peut plus la contenter. Que de soins et de tourments pour satisfaire des passions qu'on ne peut assouvir! Et quels remords ensuite! A combien de mépris et de rebuts, à combien de maladies, à combien de poursuites rigoureuses ne s'expose-t-on pas? Et combien de morts violentes ou subites en résultent...

L'entraînement dans la voie du péché est une suite interminable de maux. A chaque péché, la laideur de l'âme s'accroît, ses chaînes s'alourdissent; elle descend toujours plus dans l'abîme. Et la mort approche chaque jour, et avec elle la privation de tous les biens temporels qu'elle ravit d'un seul coup...

2

Considérons maintenant des yeux de la foi ce que l'âme perd par le péché, perte près de laquelle celle de tous les biens, de tous les honneurs, de la vie même doit être comptée pour rien...

Par le péché, l'âme meurt à cette vie divine de la grâce qui est d'un prix infini, et, avec cette vie, elle perd tous les biens surnaturels qui en sont inséparables : beauté, mérites, droits au ciel, trésors de Jésus-Christ, possession de Dieu Lui-même. Le péché mortel lui arrache tout cela.

La beauté d'une âme qui vit de la grâce est admirable, la charité la couronne d'un éclat tout divin. Dès que cette âme tombe dans le péché, toute sa beauté disparaît, elle contracte une laideur dont nulle laideur visible n'approche, une laideur qui égale la malice de son péché. Elle devient un rebut de la nature et digne de l'exécration de Dieu.

Animée de la grâce, l'âme possède un principe surnaturel pour agir d'une manière méritoire. En un seul jrou elle peut augmenter considérablement ses mérites ; en plusieurs années, cette accumulation est admirable. Le péché lui fait perdre son principe surnaturel d'action ; plus de mérite possible quelque chose qu'elle fasse. Et quand ses mérites passés égaleraient ceux des saints les plus élevés dans la gloire, tout est perdu à la fois. Par la Miséricorde divine, ce trésor pourra être recouvré, mais il est perdu.

Par la Grâce, l'âme est élevée à un haut degré d'honneur. Elle a des droits au ciel, fondés sur le prix que Jésus-Christ a payé pour le lui acquérir et sur les promesses divines. Par le péché, l'âme perd tous ses titres, est déchue de tous ses droits, et la grandeur où elle avait été élevée ne lui est plus qu'un sujet de confusion.

Cette âme qui pouvait se glorifier d'appartenir à Jésus-Christ comme le sarment au cep, d'avoir part à ses mérites et à ses mystères, est totalement dépouillée de ces divines richesses.

Enfin, elle possédait Dieu Lui-même d'une manière si excellente que son état ressemblait déjà en quelque manière à celui des bienheureux. Maintenant, elle a perdu Dieu et son état approche de celui des réprouvés. L'inimitié de Dieu, rien de plus terrible dans l'état du pécheur. Cette âme est au rang de ses ennemis, avec les démons et les réprouvés, objet de la colère de Dieu, et coupable à ses yeux de la mort de son Fils Bien-Aimé. Qui pourrait concevoir tout ce que renferme ce mot terrible : être l'ennemi de Dieu!

L'esclavage du démon est un des plus rigoureux effets de cette haine. Le sang de Jésus-Christ qui avait affranchi cette âme, a été par elle foulé aux pieds, et par là elle a mérité de retomber sous la puissance du démon, à tel point que d'elle-même elle ne saurait y échapper.

L'arrêt de cette âme n'est pas encore prononcé, mais tandis qu'elle est dans le péché elle en porte le sceau qui lui ferme le Ciel. L'enfer est le seul lieu qu'elle puisse regarder comme la maison de son éternité. Le sang de Jésus-Christ crie encore miséricorde pour elle, mais la voix de ses péchés crie vengeance.

Le pécheur est sur le bord de l'abîme, sans force pour s'en éloigner, entouré d'ennemis qui cherchent à l'y précipiter. Et il est là comme s'il ignorait le danger. La mort peut, à chaque instant, rompre le fil qui le tient au-dessus du gouffre, le moindre accident y suffirait. Dieu ne lui a point promis le temps, au contraire, Il l'avertit que son dernier jour viendra « comme un voleur ».

Qu'on y réfléchisse, la perte que l'âme a faite de tous ses biens est de sa nature irréparable; elle ne peut les recouvrer que par un pur effet de la Miséricorde divine ; et il peut arriver qu'elle ne les recouvre pas. Combien donc est-il vrai que l'homme est le plus implacable ennemi de lui-même.

D. I. « Prosterné à vos pieds, Seigneur, le cœur contrit et humilié, je vous supplie de prendre vous-même en mains le soin de mon salut. »

Au pied de la Croix.

1

Rien ne prouve si fortement la grandeur de l'injure faite à Dieu par le péché que la nécessité pour le réparer d'un Homme-Dieu s'humiliant devant la Majesté divine. Il est vrai, la gloire que le Fils de Dieu fait homme rend

à son Père est plus grande que l'offense, à cause de la dignité de sa Personne qui est infinie; cependant, rien autre, rien de fini ne pouvait suffire. Les adorations éternelles, les humiliations de tous les hommes, de tous les anges, de toutes les créatures possibles n'auraient pu réparer l'injure faite à Dieu par un seul péché.

De ces considérations se déduit la malice et la gravité du péché; et c'est un tel abîme que, quand je le méditerais des siècles, que pourrais-je dire sinon qu'il est incompréhensible. J'étais trop aveugle, Seigneur, quand je comptais pour peu de chose un si grand mal, quand, misérable vermisseau, je commettais si facilement envers la Majesté divine une injure qu'un Dieu seul peut réparer.

2

Aux humiliations de Notre-Seigneur, ajoutons ses souffrances. La moindre de ses humiliations était en elle-même une suffisante, une surabondante satisfaction. Mais, pour nous faire comprendre la gravité du péché, Dieu a voulu comme expiation la mort de Notre-Seigneur, et la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse. Le Père éternel ne pouvait nous donner un exemple plus frappant de sa haine du péché que d'exiger l'holocauste satisfactoire d'une telle vie, celle de son Fils Bien-Aimé. Nous lisons au IV^e^ livre des Rois, ch. III, qu'un roi de Moab, pour montrer à quelle extrémité les rois d'Israël l'avaient réduit, prit son fils premier né, qui était son héritier et aurait régné après lui, et l'offrit en holocauste sur la muraille. Ses ennemis en eurent une telle compassion qu'ils se retirèrent du pays.

Et que voyons-nous au Calvaire? la main du Père levée pour frapper, le Fils de Dieu couvert de blessures, expirant dans les supplices, tandis que le Père nous annonce par son Prophète que ce sont nos prévarications qui le poussent à cette extrémité : *Propter salus populi mei percussi eum.*

Le châtiment d'anges innombrables, celui de tant d'âmes condamnées aux peines éternelles, était certes de nature à nous montrer la gravité du péché, mais le Fils de Dieu, l'objet de son amour, mourant sur une croix, c'est l'ineffable et saisissante preuve qui dépasse toutes les autres.

3

Pécher mortellement, c'est renouveler la Passion de Notre-Seigneur, le crucifier à nouveau. Telles sont les expressions de saint Paul, ou plutôt du Saint-Esprit parlant par lui; dès lors, elles ne peuvent être taxées d'exagération.

Quand en échange du sang que Jésus a répandu pour nous, nous lui aurions offert un sacrifice entier et continuel de nous-mêmes, c'eût été bien peu... mais qu'avons-nous fait? Combien de péchés volontaires, causes accumulées de ses souffrances! Il vivait en nous par sa grâce, prix de son sang : qu'est devenue cette vie divine?...

O Jésus, à la vue de votre croix, je comprends mieux la grandeur de mes péchés. Submergé par la douleur à la vue de ma folle ingratitude, je ne demande pas d'être délivré de cette peine, car jamais elle ne sera trop grande; qu'au contraire elle augmente de plus en plus; donnez à mes yeux une fontaine de larmes, et que je ne cesse jamais, ô Bonté infinie, de pleurer mes offenses contre Vous. *Amen*.

Le Troisième Exercice du Livre de saint Ignace.

Considérations sur cet Exercice.

C'est la répétition des deux précédents, c'est-à-dire de la méditation des trois sortes de péchés et de nos péchés personnels, dont les autres ne sont que le développement.

L'usage des répétitions est très recommandé par notre bienheureux Père. Par cette expression, il ne faut pas comprendre précisément une seconde méditation sur le même sujet; car alors nous aurions à rechercher de nouvelles considérations et à former de nouveaux raisonnements pour exciter nos affections, et rien de semblable n'est requis dans cet exercice. Nous avons seulement à retenir de nos méditations précédentes quelques réflexions qui ont apporté plus de lumière et de consolation, excité plus puissamment les mouvements de l'âme vers ce but. La raison d'être de la répétition est de graver de plus en plus dans nos cœurs les sentiments et résolutions que nous avons conçus au temps de l'oraison, et de nous les rendre en quelque sorte comme naturels. L'intelligence n'étant plus mue par la curiosité ni occupée à chercher de nouvelles raisons, l'âme peut donner plus de temps aux affections intérieures de la volonté, en quoi consiste un des fruits principaux de la méditation.

Cet exercice, nous le voyons, se rapprochant davantage de l'oraison où l'âme s'entretient plus directement et plus intimement avec Dieu, est par là même plus parfait que la manière de méditer surtout par raisonnement.

Dans le temps destiné à nous préparer à la prière, nous nous rappellerons à l'esprit la méditation dont nous devons faire la répétition et nous ferons choix de ce qui nous parle et nous émeut davantage, afin qu'au temps de l'oraison nous trouvions aussitôt ce qui doit nous occuper.

La prière préparatoire et les deux préludes sont ici également nécessaires pour rendre à Dieu le respect que nous lui devons, pour fixer l'inconstance de notre esprit et diriger notre intention.

Très peu de temps suffit aux actes de l'intelligence, tandis que la volonté, s'enflammant par le souvenir de ce qui l'a déjà touchée et attirée, s'exhale en sentiments

généreux et en fervents colloques. Trois colloques sont spécialement indiqués par saint Ignace : le premier s'adresse à Notre-Dame, le second au Christ, le troisième au Père éternel... Dans le premier colloque, saint Ignace a soin de mentionner l'immense besoin que nous avons de la grâce, nous pressant ainsi d'insister dans notre prière. Il est vrai que la sainte Vierge, et moins encore Dieu et Notre-Seigneur, qui voient le fond de nos cœurs et connaissent les motifs de nos demandes, n'ont besoin que nous les rappelions ; cependant, il est très utile de le faire, telle a été la pratique des saints, enseignée par l'Esprit-Saint lui-même comme nous pouvons le constater dans les Psaumes : rien ne contribuant davantage à augmenter en nous la ferveur et la confiance, deux qualités qui rendent nos prières plus efficaces et plus agréables à Dieu. Conformément à cette indication, exposons dans notre colloque à Notre-Dame : 1° combien nous est nécessaire la grâce d'une connaissance intime et d'une véritable douleur de nos péchés, et donnons-en les nombreux et pressants motifs ; 2° combien nous avons besoin, pour régler notre conduite et faire toutes choses en conformité de notre dernière fin, de comprendre tout ce qui jusqu'ici a été désordre dans notre vie ; 3° combien il nous est indispensable de dégager notre cœur du monde, de ses tentations, illusions et vanités. Avouons notre faiblesse et les luttes que nous souffrons et qui nous obligent à recourir à une avocate aussi puissante que la Mère de Dieu.

Il est bon de constater quelle tendre affection saint Ignace portait à la Reine des saints et des anges et pourquoi il l'a si souvent rappelée dans le livre si bref des Exercices. Il avait expérimenté les biens immenses attachés à cette dévotion, c'était sous la protection de Marie qu'il avait commencé sa guerre spirituelle en suspendant son épée à son autel au Mont-Serrat. C'est Notre-Dame qui l'a guidé, croit-on, dans cet œuvre qu'il écrivit peu

après dans la grotte de Manrèse, lui enseignant elle-même ce qu'il n'avait pu apprendre d'aucun homme, ces voies spirituelles dans lesquelles il fut dès lors un maître accompli. Il veut en nourrissant nos âmes du même lait, les faire participer aux mêmes avantages. Entrons dans ses intentions et, avec des sentiments analogues, dévouons-nous entièrement à la Mère de Dieu.

Dans le second colloque, nous considérons évidemment Notre-Seigneur en tant qu'homme, puisque nous Lui demandons d'intercéder en notre faveur auprès de son Père. Offrons-Lui ses souffrances, ses humiliations, ses sacrements, et aussi notre désir de Le servir...

Dans le colloque au Père éternel, parlons-lui avec le profond respect dû à la Majesté divine, lui confessant notre néant, notre indignité, nos péchés, mais lui disant aussi notre confiance en sa miséricorde, et lui offrant les mérites de son Fils unique.

AVIS

DE L'EXAMEN DE CONSCIENCE

L'usage de l'examen de conscience est familier à tous ceux qui ont leur perfection à cœur. La manière de le faire, qu'il soit général ou particulier, doit être soigneusement observée, telle qu'elle a été donnée par saint Ignace. Il semble qu'il n'y a pas lieu d'y ajouter de longues réflexions.

La nécessité de l'examen particulier est fondée sur deux principes également certains : que chacun a en lui-même quelque vice ou passion auquel l'incline la nature et qui est la source de la majeure partie de ses fautes; que le moyen le plus facile pour vaincre ses ennemis est de les attaquer séparément. Lorsque les passions sont suffisamment domptées, l'examen particulier s'applique à l'acquisition des vertus dont on a le plus besoin.

Actuellement, la manière dont nous nous acquittons de nos exercices spirituels en est la matière, rien n'étant en ce moment de plus grande importance. Nous avons à voir si nous sommes recueillis, silencieux, ponctuels, si nous observons toutes les *additions* indiquées par notre bienheureux Père, s'il n'y a dans toute notre conduite rien qui ne convienne à notre état présent, rien qui sente la légèreté d'esprit, comme le rire, les paroles oiseuses.

Quant aux enseignements que saint Ignace nous donne sur les différentes espèces de péchés, quoique très courts et ne touchant que quelques points, ils sont, néanmoins, extrêmement utiles et peuvent nous aider beaucoup, si nous les lisons attentivement, pour connaître le véritable état de notre conscience, et faire avec fruit la confession générale. La différence est clairement établie entre le péché mortel et le péché véniel, une règle est donnée pour les distinguer. Toutefois, ces instructions devront être relues plusieurs fois et avec attention.

DE LA CONFESSION GÉNÉRALE

Dans ces jours, vous avez à faire votre confession générale. Vous n'avez besoin d'aucun enseignement sur ce sujet, sachant tout ce qui concerne le sacrement de Pénitence, son importance, ses avantages et les dispositions qu'il requiert. Vous savez aussi que le but de la confession générale, c'est d'acquérir une plus grande pureté de cœur et d'établir l'âme dans une paix profonde ; c'est de la purifier tellement de toutes les taches qui défigurent l'image de Dieu que, comme de purs miroirs, nous soyons aptes à reproduire ses divines perfections, et que pleinement allégés des péchés commis depuis le premier usage de la raison, nous puissions courir avec rapidité dans le chemin de la perfection.

Les considérations précédentes ont servi à nous les faire plus profondément connaître, à en concevoir une

grande confusion et une vive douleur; il en résulte que cette confession doit être plus complète et accompagnée d'un plus grand sentiment de contrition et d'humilité que toutes celles du passé.

C'est cette contrition que nous devons surtout exciter en nous, par tous les motifs qui peuvent la procurer : la Majesté et la Bonté infinies de Dieu que nous avons offensé et ses bienfaits sans nombre, la malice de nos péchés et leur multitude, la mort et la Passion de Notre-Seigneur dont ils ont été la cause; la haine que Dieu porte au péché, les peines par lesquelles il le châtie. C'est surtout par la grandeur de cette contrition que nous atteindrons le but de cette confession générale.

Quant à son exactitude, il est impossible qu'elle fasse défaut si notre douleur est réelle et sincère, car son effet n'est pas seulement d'émouvoir la volonté, mais aussi de réveiller, d'exciter l'intelligence, la rendant plus perçante pour découvrir des fautes qui autrement échapperaient à son investigation. Soyez donc vraiment pénitents, et il n'y aura pas lieu de chercher avec inquiétude tous vos péchés quant à leur nombre, à leur espèce. Il y en aura toujours plusieurs, j'entends des moindres, qui vous échapperont. Examinez-vous avec diligence mais paisiblement, et vous aurez fait ce qui est en votre pouvoir; Dieu ne demande qu'un soin vigilant, prudent et modéré dans cette recherche; nous serons pardonnés des péchés que nous pourrions avoir oubliés, comme s'ils avaient été accusés, pourvu que notre regret se soit étendu à tous et que nous soyons dans la disposition de tout déclarer. Une recherche plus scrupuleuse et plus sévère nous ferait plus de mal que de bien, en entravant les affections de la volonté, en desséchant le cœur, en causant du trouble et de l'anxiété d'esprit.

Cet avis a une grande importance.

Quelques annotations pour découvrir les Scrupules.

Ces règles doivent être lues avec grande attention. Elles sont prises du livre des Exercices de saint Ignace, et j'ai cru convenable de vous les mettre entre les mains après votre confession générale, pour obvier ou au moins remédier aux scrupules qui se présentent quelquefois en cette occasion à ceux qui sont encore nouveaux dans la vie spirituelle... Vous pourrez l'apprendre clairement par ces remarques, quoi que ce soit qui tend à jeter dans l'abattement celui qui sert Dieu avec sincérité et à lui troubler l'esprit, vient du démon. Ainsi, à moins que nous n'ayons le dessein de nous mettre d'accord avec lui pour nous tourmenter et de lui donner matière de joie et de triomphe, nous devons rejeter sans retard toute pensée anxieuse, toute vaine perplexité et bien connaître les règles qui sont expliquées ici. Mais comme leur application peut quelquefois nous embarrasser, il est toujours plus sûr, comme nous l'avons déjà dit, d'avoir à temps recours à notre Père spirituel et de suivre fidèlement sa direction. Le meilleur antidote contre toutes sortes de scrupules est une parfaite obéissance.

De la sainte Communion.

Notre-Seigneur, dans le Très Saint Sacrement, vous invite suavement à venir à Lui, afin qu'il puisse vous revêtir d'un vêtement plus blanc que la neige, vous guérir de toutes vos infirmités et vous communiquer sa propre vie.

1

Le *don* qui vous est fait dans la Communion. — Ce n'est pas un bien terrestre et transitoire, c'est un bien plus grand que la terre entière et le ciel lui-même, c'est

une grâce supérieure aux visions, extases ou ravissements dont les saints ont été favorisés, c'est un don égal au Donateur de tous biens; c'est l'œuvre d'une sagesse infinie, la plus grande preuve d'un pouvoir sans limites, la profusion ineffable d'une bonté qui ne connaît pas de bornes. C'est Dieu lui-même s'unissant à nous de la façon la plus merveilleuse et la plus intime. Union plus grande que celle de l'ami avec son ami, du père avec son fils, de l'époux avec son épouse, plus étroite encore que celle de l'aliment avec celui qui s'en nourrit, car nous sommes en Jésus et Jésus est en nous, nous vivons par Lui comme Il vit par son Père, nous sommes faits un avec Lui. Goûtons à loisir la grandeur de ce bienfait et notre impuissance à le mériter en quelque manière que ce soit.

Je reconnais mon extrême indignité et je rends grâces, Seigneur, à votre libéralité infinie. La moindre de vos faveurs est fort au-dessus de mes mérites et vous m'avez préparé une grâce dont aucun saint, aucun ange ne pouvait être digne. Aurais-je passé ma vie entière à méditer sur ce don, m'y serais-je préparé par la pratique de vertus héroïques, je compterais tout cela pour néant. Mais qu'ai-je fait, sinon Vous offenser et Vous Vous vengez ainsi! Votre immense amour augmente ma douleur. Avec quelles larmes de componction et d'amour, quelle profonde humilité, quelle foi vraie je désire maintenant Vous recevoir!

2

L'état actuel de votre âme. — N'y a-t-il plus rien qui la ternisse, rien qui puisse déplaire au regard de la Majesté divine et mettre quelque obstacle aux effets de sa présence? Avez-vous une forte haine de tout péché? Êtes-vous dégagé des créatures? Êtes-vous prêt à tout faire, à tout sacrifier pour un Maître si grand et si aimant? Redites-vous encore combien Il le mérite, et

combien peu de chose serait tout ce que vous pourriez faire pour Lui, comparé à ce qu'il a fait pour vous... Seigneur Jésus, comment pourrais-je avoir encore des réserves à votre égard, et lorsque Vous m'êtes si libéral ! Vous qui voyez les replis du cœur, s'il est dans le mien la moindre parcelle qui ne soit pas vôtre, détruisez-la, je vous en conjure, et que désormais je sois consumé tout entier dans le feu de votre amour.

3

Point de départ d'une vie nouvelle. — Vous devez contracter avec Jésus une alliance perpétuelle. Jésus vous a revêtu de ses livrées, vous a reçu parmi ses serviteurs particuliers, s'est offert à vous pour être votre Guide et votre Maître, le Père, l'Ami et l'Epoux de votre âme, votre force, vos richesses, votre consolation.

Offrez-vous à Lui comme compagnon, disciple, enfant, serviteur. Jurez-Lui une fidélité inviolable, ne soyez pas effrayé de prendre avec Lui des engagements trop serrés. Lui-même sera votre caution et si votre cœur s'ouvre généreusement à Lui, Il le remplira d'autant de grâces que ce pauvre cœur en sera capable.

O très doux Sauveur, je prends à témoin le ciel et la terre de la disposition sincère, du désir ardent que j'ai de Vous appartenir entièrement et pour toujours. Mon âme et toutes ses facultés, mon corps et mes sens, je Vous les remets, Vous les consacrant à jamais pour votre gloire.

En Vous, je puis tout et c'est sur Vous seul que je compte.

DE LA MÉDITATION DE LA MORT

Nos méditations vont varier maintenant et quelque chose va changer aussi dans l'objet de nos affections, non certes pour atténuer tant soit peu l'horreur de nos

péchés, horreur qui devrait au contraire croître chaque jour et prendre de plus profondes racines, mais parce que d'autres sentiments doivent s'y ajouter.

Notre horreur du péché ne doit pas, en effet, être seulement en spéculation et en affections, elle doit être pratique. Son premier effet est donc d'appliquer notre esprit à des réflexions très capables de nous détourner du péché, spécialement sur les fins dernières de l'homme selon ces paroles : *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis*. La mort est la première pensée qui se présente, et l'expérience a prouvé de tout temps, spécialement depuis les débuts du christianisme, combien puissante est cette pensée pour détacher l'âme de la terre.

Cette pensée a peuplé les déserts, appris aux solitaires les voies de la plus austère pénitence, attiré une foule de personnes à mépriser toutes les séductions. Elle rend supérieur aux tentations, fait compter pour peu de choses les peines de la vertu et jette de l'amertume dans les plaisirs du monde. A sa lumière, nous découvrons quels décevants fantômes sont de prétendus biens, et combien insignifiantes les choses qui passent. En un mot, la pensée de la mort nous apprend à régler notre vie.

De la Mort.

I. — *La mort du pécheur.*

Rien n'est plus ordinaire que de voir des hommes, oublieux de Dieu et de la fin dernière, enlevés subitement de cette vie. Sans parler des accidents, partage de tout le monde, il en est d'autres où les passions déréglées entraînent les pécheurs. Comment compter qu'en un moment leurs esprits et leurs cœurs soient totalement changés et produisent d'héroïques actes de contrition et d'amour auxquels ils ne sont pas accoutumés? Nous nous représenterons plutôt un pécheur dans une

situation moins désespérée et pouvant recourir encore aux consolations qu'offre la foi à tout chrétien mourant.

1. *Son passé.* — Souvenir sans consolation. Vue nette de ce qu'auparavant il s'efforçait de se dissimuler : négligence de l'unique nécessaire, le salut. Vanité des choses préférées à son Dieu, dons naturels gaspillés. Jours et années évanouis, dont il ne reste qu'un poids de péchés. Grâces méprisées. Lumières rejetées. Fautes qu'il comptait pour rien, et qui apparaissent monstrueuses, criant vengeance au Ciel... Amer souvenir des satisfactions passées. Regrets de n'avoir pas souffert pour le service de Dieu tant de peines supportées pour un songe... Oh! que n'a-t-il vécu obscur et inconnu, dans la vie de prière et de pénitence à laquelle Dieu l'appelait! Désirs trop tardifs, temps perdu qui ne revient pas, mains vides!

2. *Son présent.* — Sur le point d'être arraché à tout ce qu'il a aimé, son espoir d'une longue vie est détruit. Son cœur attaché à la terre ne peut s'élever... Son esprit est tout préoccupé de ses douleurs physiques et du soin de les soulager; il y concentre les sollicitudes de son entourage. S'il fait quelque effort pour les choses du salut, les tentations et suggestions des démons assaillent, avec une fureur spéciale, cette proie qui peut encore leur échapper. Les miséricordes du Seigneur sont grandes, mais il les a méprisées, à son tour, il sera méprisé : *Ridebo in interitu vestro*... Ce malheur pourrait encore être évité, mais le mourant oscille entre l'indolence et le désespoir...

3. *L'Avenir.* — C'est la plus grande cause de tourments. Que peut espérer, que peut désirer le pécheur? Que Dieu l'anéantisse? Mais son âme est immortelle. Le compte à rendre est inévitable et le jugement sera sans appel. Combien difficilement peut-il être amené à se confesser et à recevoir les derniers sacrements, et com-

bien souvent sa résignation est superficielle, et faible sa confiance dans les mérites de Jésus-Christ...

Le pécheur qui meurt impénitent prononce déjà en lui-même la sentence de sa condamnation, et il exhale ainsi son dernier soupir. C'est de lui qu'il est écrit ; *Mors peccatorum pessima.* Que sont devenus plaisirs, richesses, honneurs, applaudissements des hommes? En un instant, tout est changé en un monde de malédictions : *Ducunt in bonis dies suos et in puncto ad inferna descendunt!*

Ce sort, mon Dieu, pourrait être le mien. Gardez-moi de moi-même, je me confie uniquement en Vous, et je veux, avec votre grâce, mettre désormais ma vie en plein accord avec votre doctrine.

II. — *De la mort du juste.*

La mort d'un vrai disciple de Jésus-Christ, si subite qu'elle soit, n'est jamais inattendue, parce que sa vie entière en a été la préparation, aussi peut-elle être appelée heureuse ; mais cela paraît avec évidence, lorsque le temps permet une préparation plus immédiate. Alors, c'est une sorte de triomphe qui montre le pouvoir de la vertu, et devient une grande émulation pour tous ceux qui en sont témoins.

1. — Comment ce juste a-t-il employé les instants de sa vie? Il sonde les replis de sa conscience, elle témoigne d'une vie dépensée au service de Dieu et du prochain. Ses délices furent la prière, le silence, les œuvres de charité. Ses jours ont été pleins devant Dieu. Ses péchés passés ne peuvent ébranler sa confiance, il reçoit de Notre-Seigneur l'assurance intime qu'ils ont été effacés. Il rend à Dieu des actions de grâces pour tant de faveurs reçues et lui renvoie toute gloire, se regardant lui-même comme n'ayant rien fait, il se jette dans les bras de sa miséricorde infinie et se baigne dans

le Sang précieux de Jésus-Christ en qui seul il place son espoir. *Timenti Dominum bene erit in extremis.*

Rien de comparable à cette grâce suprême, rien que je ne doive souffrir pour me la procurer.

2. — Les peines corporelles de l'Ami de Dieu servent à donner un exemple de sa patience et à payer les quelques dettes qu'il a encore envers la Justice divine. Sa pensée n'en est pas préoccupée, habituée qu'elle est à s'élever plus haut. Il se réjouit d'avoir ainsi quelque ressemblance avec son Sauveur. Ses discours sont de Dieu. Les attaques du démon lui deviennent nouvelle matière de triomphe. Jésus lui rend sa protection plus sensible encore. La Mère de Dieu le récompense de la tendre dévotion qu'il lui a constamment prouvée. Il n'a aucun lien à rompre, il désire d'être là où est son cœur et son trésor, il soupire après la claire vision de Dieu... Tous souhaiteraient une telle fin, mais ne l'oublions pas, cette mort du juste n'est accordée qu'à ceux qui mènent la vie du juste.

3. — La pensée de l'éternité est la grande consolation du vrai disciple de Jésus-Christ. La mort mettra une fin à toutes ses misères, le délivrera du danger d'offenser son Dieu et le fera entrer dans les joies de son Seigneur. « Quand apparaîtrai-je devant mon Dieu, quand serai-je rassasié de sa gloire ? — Je désire d'être séparé de mon corps pour être avec Jésus-Christ. » C'est dans ces actes d'amour qu'une âme, dont tout l'effort fut toujours de plaire à son Dieu, se remet entre ses mains. Si cet instant même était le dernier de ma vie, suis-je tel que je puisse espérer que telle serait ma mort?... Comme il est en mon pouvoir, la grâce de Dieu aidant, de vivre de manière à n'avoir rien à craindre et d'espérer une telle mort, pourquoi désormais ne commencerais-je pas?

Heureux, infiniment heureux celui qui meurt dans le Seigneur! La mort n'est pas pour lui le terme, mais le commencement de la vie.

O mon Dieu, également juste et miséricordieux, donnez-moi de vivre et de mourir dans la Justice, afin qu'éternellement je vive de cette Miséricorde que m'a value la mort de votre Fils bien-aimé. *Amen.*

Réflexions sur les effets que doit produire le souvenir de la Mort.

1

Je mourrai, il n'est rien de plus certain; et, avant même que mon corps soit réduit en pourriture, soudainement, tout se sera évanoui pour moi : biens ou maux, liens du sang et de l'amitié, sciences et talents... Forte pensée pour retirer mon estime et mon affection de ce qui passe, pour me porter à embrasser, comme tant d'autres l'ont fait, une vie de pénitence, à concentrer toutes les énergies de mon être vers les choses éternelles.

2

Quand mourrai-je, je n'en sais rien; tout ce que je sais, c'est que chaque instant peut être le dernier, que ce pourrait être celui-là même où je me séparerais de Dieu par le péché, et alors, ce serait la séparation sans ressource, pour toujours...

Si je ne puis m'assurer quelques jours, quelques instants de vie, je ne dois donc perdre aucune parcelle du présent et rien au monde ne me paraîtra trop difficile, puisque la vie est si courte et la récompense éternelle.

3

De la mort dépend l'éternité. *De quelque côté que*
3. *tombe l'arbre, il restera. Si ceciderit lignum, in quocumque loco ceciderit, ibi erit.* Aussi, le Fils de Dieu ne me

dit pas de me préparer mais d'être prêt : *Et vos estote parati*. Cinq d'entre les vierges de la Parabole se préparèrent alors qu'il était trop tard et, devant la porte fermée, ces vierges folles entendirent la terrible parole : « Je ne vous connais pas. » La moitié de l'humanité surprise par la mort n'est pas trouvée prête. Que dois-je faire pour éviter un pareil malheur? puisqu'il est vrai qu'à chaque moment je puis mourir, il me faut vivre comme si chaque moment était réellement le dernier. Si j'avais agi ainsi, quelle vie pure j'aurais menée, combien peu de péchés j'aurais commis! Que telle soit donc ma résolution actuelle...

O doux Jésus, qui nous recommandez de veiller toujours, gardez-moi Vous-même toujours attentif, toujours prêt à répondre à votre appel. Ce n'est pas assez encore, je veux me regarder comme déjà mort au monde et obligé de vivre uniquement de Vous, puisque, seul, Vous êtes ma vraie Vie.

DE LA MÉDITATION DU JUGEMENT

A mesure que nous avançons dans nos méditations, nos résolutions doivent devenir plus parfaites.

Après avoir posé les bases de l'édifice spirituel, par la connaissance de notre fin dernière, nous avons vu l'obstacle, le péché, et nous en avons conçu une grande horreur. S'il n'était pas entièrement rejeté, il empêcherait à jamais le commencement même de notre œuvre de perfection. Aussi, la considération de la mort est venue nous libérer plus encore, en nous détournant de l'attache aux biens temporels par la vue de leur vanité, de leur néant, de leur instabilité, indignes d'une âme immortelle. Ceci était nécessaire, car tant que nous regardons ou recherchons les objets créés, il est impossible que nous nous mettions avec diligence et constance à l'œuvre de la perfection. La méditation du

Jugement particulier et du Jugement général va nous y porter toujours plus en mettant sous nos yeux le compte que nous aurons à rendre à notre Créateur : toutes nos paroles, pensées et actions, tous les instants de notre vie, toutes les grâces reçues, tout le mal commis, tout le bien négligé ou imparfaitement accompli.

I

Du Jugement particulier.

Implorer la grâce d'une crainte salutaire des Jugements de Dieu disant avec David : « Pénétrez, Seigneur, ma chair de votre crainte. »

1

Je serai jugé immédiatement après ma mort; c'est un article de foi. Qui sera mon juge? Où serai-je jugé? Dans quel état sera alors mon âme?

Mon Juge sera le Christ, car son Père lui a donné tout pouvoir de juger. N'est-ce pas une consolation d'être jugé par Celui qui nous a tant aimés? Sans doute, mais seulement pour l'âme qui aura répondu à son amour par un amour réciproque, à ses bienfaits par la reconnaissance, qui a obéi à sa doctrine, imité ses exemples, partagé ses souffrances, ses humiliations, sa pauvreté. Aux âmes infidèles, l'amour du Christ, le Sang qu'Il a répandu, ses sacrements, deviendront un sujet de consternation.

Le lieu du jugement sera celui de la mort. Dès l'instant où l'âme se séparera du corps, elle se trouvera investie de la Présence de Dieu et subjuguée par sa Majesté. Seule devant Lui, de quel tremblement sera-t-elle saisie? Nul avocat ne plaidera sa cause, toutes ses œuvres seront exposées à ses regards et, selon leur valeur, l'âme expérimentera la miséricorde ou la colère de son Juge.

Après une vie si tiède et si coupable, à quoi pourrais-je m'attendre, si j'étais appelé à en rendre compte dès à présent? Quelle confusion de paraître à nu, dépourvu de bonnes œuvres et défiguré par le péché en présence du Seigneur, la Sainteté même. Il m'accorde quelque répit pour me préparer, temps précieux que je ne saurais négliger et mépriser.

2

Toutes les actions de ma vie seront passées au crible, toutes mes pensées, depuis le premier usage de ma raison, seront discutées, toutes mes paroles pesées dans la balance, avec toutes leurs circonstances. Il m'est impossible de me souvenir de tout ce que je fais, dis ou pense dans une seule journée; mais alors, mon esprit dans une lumière divine verra chaque chose comme s'il n'avait rien autre à voir. Toutes les grâces reçues me seront alors montrées et il me sera demandé l'usage que j'en ai fait. L'Évangile, la vie de Notre-Seigneur, les exemples des Saints, les devoirs de ma vocation, sont la règle sur laquelle je serai jugé.

A la seule pensée d'un examen si universel et si rigoureux, je vois combien j'ai jusqu'ici mal correspondu à tant de grâces, avec quelle tiédeur j'ai accompli les meilleures de mes actions! Tout ce que j'ai fait me devient une cause de crainte. Il me faut laver mes fautes dans mes larmes et me juger sévèrement en cette vie pour trouver grâce dans la vie future.

3

L'examen sera aussi bref qu'infaillible, la sentence du même coup prononcée. La Justice seule la dictera, et cette sentence sera irrévocable. Imagine-toi, mon âme, quelle serait ta désolation si ta sentence devait être rendue maintenant et quels regrets tu aurais d'avoir si

mal employé le temps écoulé, car il serait trop tard pour prendre des résolutions nouvelles.

Le nombre des péchés, leur gravité, voilà ce qui mesure le châtiment. Un seul péché mortel mérite le feu éternel; les péchés véniels, ou les péchés pardonnés dont la pénitence est insuffisante, les flammes du Purgatoire. Je vois des âmes livrées aux démons sans pitié et précipitées dans le lieu de tourments assigné à chacune... Je pense à ce que j'ai mérité moi-même, à la Bonté divine qui me donne le temps de me ménager une autre sentence, à ces mortifications et à ces travaux quels qu'ils soient auxquels, sans me plaindre et volontiers, je dois me soumettre...

J'accepte tout, Seigneur, mais *ne me rejetez pas dans votre fureur, ne me châtiez pas dans votre colère.* C'est maintenant l'heure de votre miséricorde, répandez-la si abondamment sur mon âme qu'un jour elle reçoive de Vous la sentence de bénédiction.

* Du Jugement général.

I

Le second avènement du Fils de Dieu. — *Il viendra notre Dieu*, dit David, *et il ne gardera pas le silence... Il appellera les cieux et la terre pour discerner son peuple. Deus manifeste veniet : Deus noster, et non silebit... Advocabit cœlum desursum : et terram discernere populum suum.* Dans le premier avènement du Christ, la Divinité restait voilée : *Il était dans le monde, et le monde ne l'a pas connu.* Dans le second, tous seront forcés de le reconnaître. Dans son premier avènement, il se taisait devant ceux qui l'insultaient; dans le second, il élèvera la voix et appellera le ciel et la terre à entendre sa sentence. Notre-Seigneur l'annonce à ses ennemis à l'heure même où ils le jugent et le condamnent :

Matt. XXIV, 30. « Vous verrez le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel... » *Et videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multa et majestate.*

Il avait déjà indiqué les signes précurseurs du Jugement que trois Evangélistes nous rapportent. Pour les impies, ces signes seront une occasion de blasphèmes... Ils chercheront à écarter des esprits toute autre idée que celle des causes naturelles de ces maux... Pour les vrais disciples du Seigneur, ces signes renferment un présage d'espérance : *Levez la tête, votre délivrance approche... Levate capita vestra : quoniam appropinquat redemptio vestra.*

Matt. XXIV. » XXV. Marc XIV.

Luc XXI, 28.

II

I Cor. XV, 52. Les préludes du Jugement. — *En un clin d'œil tous les morts ressusciteront... In ictu oculi, et mortui resurgent...* Alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme, le signe béni de la croix dont la seule vue confondra les réprouvés, tandis qu'elle fera l'assurance des justes. Le Christ, en ce jour, recevra les hommages de la Création tout entière, quand Il apparaîtra dans sa majesté sur les nuées resplendissantes. De son regard jailliront des flots de lumière qui raviront ses élus, mais jetteront ses ennemis dans la stupeur. Ils voudraient, mais en vain, fuir *la colère de l'Agneau.*

Apoc. VI, 16.

III

Alors *toutes les pensées des cœurs seront manifestées...* La révélation de leurs péchés ne troublera pas les élus, car elle rejaillira toute à la gloire de Dieu, et en même temps ils seront loués de la bouche de Jésus-Christ en présence des anges et des saints. Mais rien ne sera plus terrible aux réprouvés que la divulgation de leur malice. Si celui qui a commis une action déshonorante éprouve tant de honte de la voir connue d'un seul homme que la mort lui semblerait préférable, quelle

sera la confusion du pécheur quand ses iniquités seront dévoilées à tous dans une telle lumière!

La voix de Jésus-Christ, se faisant entendre de tous, promulguera la sentence irrévocable, séparant les élus des réprouvés.

Puis, tandis que l'abîme d'éternelle mort se refermera sur sa proie, le Dieu des vivants introduira ses amis dans les tabernacles éternels. Alors le cours des siècles sera clos, le temps s'engloutira dans l'Eternité. Alors ce
xv, sera la plénitude du règne de Jésus-Christ, et *toutes choses lui étant assujetties, le Fils Lui-même fera hommage à Celui qui lui aura soumis toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous. Cum autem subjecta fuerint illi omnia, tunc et ipse Filius subjectus erit ei qui subjecit sibi omnia, ut sit Deus omnia in omnibus.*

Répétition du Jugement particulier et du Jugement général.

Rassemblez devant votre esprit les réflexions qui vous ont frappés :

Dignité du Juge, Sagesse qu'on ne peut tromper, Justice incorruptible, Puissance à laquelle rien ne résiste. *Matière du Jugement*, son étendue, rien n'échappant aux regards clairvoyants de Dieu. *Terreur du pécheur* : ses péchés sans nombre, les exécuteurs de la divine vengeance, sous ses pieds l'enfer ouvert, au-dessus de sa tête son Juge courroucé, — derrière lui, le monde qui s'enfuit, devant lui, l'Eternité! — intérieurement, les reproches de sa conscience, au dehors, aucun secours. La sentence irrévocable est immédiatement exécutée.

A ces considérations, ajoutez la manifestation, la publicité de la senténce au dernier jour, la confusion du pécheur paraissant à nouveau devant son Juge, pour que ses crimes les plus secrets et les plus odieux soient

manifestés aux yeux de tous : confusion qui, en elle-même, lui est un plus grand supplice que l'enfer.

Regardez-vous vous-même, et regardez ce qui vous a plus d'une fois exposé à un tel danger. Et songez bien que si vous ne veillez soigneusement sur vous-même, vous risquez d'y tomber encore. Détestez vos péchés, remerciez la Bonté divine... Qu'avez-vous à faire maintenant? Quelles résolutions prendre, et avec quelle ferveur vivre désormais? Laissez un libre essor à vos affections et, conscient de votre faiblesse, renouvelez les trois colloques, à Notre-Dame, à Notre-Seigneur, et au Père Eternel.

Représentez à Notre-Dame qu'Elle est le refuge des pécheurs et qu'à ce titre, vous avez droit à sa protection, que nul ne s'est en vain adressé à Elle et que, n'osant paraître seul devant votre Juge, vous implorez son intercession toute-puissante auprès de son divin Fils.

Remémorez à Notre-Seigneur tout ce qu'il a fait et souffert pour vous : vous êtes le prix de son Sang, c'est pour vous qu'il a acquis tous ses mérites, c'est le temps pour lui de glorifier sa miséricorde. Dites-lui que vous êtes déterminé à vivre selon sa volonté, afin d'obtenir ainsi par Lui grâce aux yeux de son Père...

A Dieu le Père, offrez le sacrifice que son divin Fils a fait pour vous sur la croix, implorez le pardon de vos péchés et des grâces abondantes pour l'avenir. Rappelez-lui humblement que vous êtes sa créature, son fils par adoption. *Pater, Ave.*

De quelques effets que les précédentes considérations doivent produire dans nos âmes.

1

Puisque nous serons tous présentés au tribunal de Jésus-Christ, puisque nous aurons à Lui rendre un compte exact de tous nos actes et de tous ses bienfaits,

puisque alors chacun recevra selon les œuvres de la vie présente, avec quel soin dois-je maintenant veiller sur moi-même, sur toutes mes paroles et pensées, sur mes sens, sur chacun de mes pas? Avec quelle attention dois-je employer chaque moment de ma vie et m'efforcer de plaire à mon Souverain Juge, aussi miséricordieux actuellement qu'il sera inexorable alors! Je sais ce que j'ai à faire pour gagner son Cœur, je vois dans sa vie les exemples que je dois suivre, ses préceptes m'enseignent ce qu'Il exige, ses conseils me montrent le moyen assuré d'être de ses favoris; sa grâce s'offre toujours à me secourir.

Mon parti en est pris, mon unique soin sera de Vous plaire, Seigneur mon Dieu. Vos jugements resteront devant mes yeux, et ils seront la seule règle de mes actes et de mes pensées.

2

Je n'ai pas à juger les autres, ceci appartient à Jésus-Christ, saint Paul me dit : *Pourquoi juger ton frère... nous devons tous paraître au tribunal du Christ. Tu autem quid judicas fratrem tuum?... Omnes enim stabimus ante tribunal christi.*

Je ne dois pas non plus faire grand état des jugements humains. *Ce m'est peu de chose,* dit encore l'Apôtre, *d'être jugé par vous... Celui qui me jugera, c'est le Seigneur. Non mihi autem pro minimo est ut a vobis judicer... qui autem judicat me, Dominus est.* Ils sont vains et méprisables les jugements des hommes en comparaison de ceux de Dieu! Et pourtant combien de fois ne m'ont-ils pas asservi? Combien souvent la crainte du qu'en dira-t-on m'a empêché de faire ce qui aurait plu à Dieu, ou m'a porté à l'offenser?

Le souvenir de vos jugements, Seigneur, me préservera désormais de retomber dans les mêmes lâchetés : puisse-t-il être profondément gravé dans mon esprit!

3

Cette considération du Jugement m'apprend encore à me comporter toujours avec grande sincérité et loyauté, à éviter toute hypocrisie, à reconnaître humblement mes fautes, et à m'en punir. A quoi me servirait de paraître vertueux si je ne le suis pas. Cela n'aboutirait qu'à augmenter ma honte, lorsque toutes mes passions et mes fautes seront connues de l'univers.

N'est-ce pas aussi une grande sagesse de me condamner moi-même puisque j'évite d'être condamné dans ce jour terrible ! de me punir moi-même par la mortification, pour désarmer la sévérité des Jugements de Dieu !

Accordez-moi, mon Dieu, de ne jamais oublier ces vérités, pénétrez ma chair de la crainte de vos jugements ; entretenez en mon âme une droiture continuelle, rendez-moi maître de tout genre de respect humain et faites-moi marcher avec joie dans les sentiers de la pénitence, pour qu'au dernier jour je puisse paraître avec confiance en votre présence.

DE LA MÉDITATION DE L'ENFER

Les méditations précédentes doivent nous avoir inspiré la résolution de mener une vraie vie chrétienne, dans toute l'étendue et la force du terme, mais pour que les difficultés qui nous y attendent ne nous détournent pas de cette entreprise de perfection, nous méditerons encore quelques-uns des tourments réservés aux péchés dans la vie future, et, selon le conseil de saint Bernard, nous descendrons en enfer de notre vivant pour ne pas y tomber après notre mort.

I

De l'Enfer.

1. Prélude : la largeur, la hauteur, la profondeur de l'Enfer.

2. Prélude : grâce d'une sainte et salutaire crainte.

1

L'universalité des peines de l'Enfer. — Aucun sens, aucune partie du corps, aucune faculté de l'âme qui soit sans douleur. L'obscurité du lieu n'admet qu'une lumière de nature à torturer les yeux, par la vue des démons sous des formes hideuses et effroyables ; les oreilles sont tourmentées des sons les plus discordants ; le toucher ne rencontre plus que cruelles douleurs.

Toutes les pensées, tous les désirs possibles, ne sont pour les damnés que sujets de supplice. Le souvenir du passé, la terrible réalité du présent, la prévision de l'avenir concourent à accroître leur désespoir. Ils sont à eux-mêmes, et mutuellement à chacun d'entre eux, un objet d'horreur et d'exécration.

L'enfer est essentiellement le lieu du tourment, et il n'est rien en enfer qui ne soit enfer. C'est une vérité effroyable! mais « Vous êtes juste, mon Dieu, vos jugements sont droits ». Le pécheur sur la terre a abusé de vos dons, tout en lui fut employé à vous offenser, il est juste que tout soit pour lui matière de châtiment.

2

Pour peser l'excessive rigueur des tourments de l'Enfer, il nous faudrait pouvoir comprendre la toute-puissance de Dieu, la haine qu'il porte au péché, la valeur du Sang de Notre-Seigneur. Or tout cela est infiniment au-dessus de toute intelligence créée. Mais nous savons que les plus cruels tourments d'ici-bas ne peuvent nous donner l'idée de ceux de l'Eternité. Je le crois, il doit en être ainsi, puisqu'il y a une distance infinie entre la toute-puissance divine et la faiblesse de la créature. Mais parce que ces vérités échappent à mes sens, elles font à peine impression sur moi et je suis plus ému par l'appréhension d'une petite calamité que par la crainte de tous les tourments de la vie future, de la peine du

péché. Etrange aveuglement et dangereuse illusion puisque la raison en est pervertie! Dissipez enfin cette erreur, ô Jésus, découvrez-moi quelle différence existe entre les peines de cette vie et celles de l'Eternité, faites que je sois prêt à souffrir quoi que ce soit en ce monde.

3

L'Eternité des peines de l'Enfer est la plus terrible des souffrances : elles sont un inexorable toujours. Un plaisir lui-même devient fatigant s'il dure trop longtemps, que penser de tourments sans fin?... Ajoutez années aux années, siècles aux siècles, rien n'apportera ni changement ni atténuation à ces tourments. Des millions d'années comparées à l'Eternité ne sont pas plus qu'un moment. Si un damné répandait assez de larmes pour égaler l'immensité des mers, Dieu n'en pourrait pas davantage adoucir ses souffrances ni lui donner le moindre soulagement. Sa colère est éternelle comme Lui-même, elle submergera de son poids les âmes qui ont osé le provoquer. Avec quelques larmes, avec une pénitence loyale, je puis maintenant apaiser son courroux. Quand il me faudrait pour cela endurer les pires souffrances le reste de ma vie, cette satisfaction me paraîtrait légère si je réfléchis à l'Eternité.

II

Du feu de l'Enfer.

1

Rien ne peut mieux nous donner quelque idée d'un tel feu que de nous rappeler son origine : allumé par la colère divine, il fut d'abord destiné au démon et à ses anges. C'est ce qu'exprime la sentence que le Fils de Dieu prononcera au dernier jour sur les réprouvés :

« Éloignez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel, qui a été préparé pour Satan et ses anges. »

Si des créatures de nature angélique, très supérieures à nous en force et en puissance, ne peuvent supporter ce châtiment, que sera-ce de faibles mortels? « Qui sera capable de demeurer à jamais dans ce feu dévorant? » Si sur la terre le feu créé pour nos besoins nous cause de si sensibles souffrances, si des hommes plutôt que d'y être condamnés pour quelques instants choisissent d'être enfermés dans de noirs donjons, que penser d'un feu uniquement créé pour être l'instrument éternel des divines vengeances? Et si nous en sommes menacés, comme nous le sommes, en effet, où est notre foi, où est notre raison, quand nous ne faisons rien ou si peu de chose pour nous en préserver?

2

Ce feu est sans lumière, sauf ce qu'il en faut pour le supplice des damnés. Il répand une puanteur intolérable, il brûle toujours et ne consume jamais, les souffrances qu'il occasionne sont toujours nouvelles, la sensibilité des damnés restant la même après des millions d'années. La coupe de la colère du Tout-Puissant qu'ils sont obligés de boire, conservera toujours la même amertume.

Dans ce feu qui les enveloppera, ils sentiront toutes sortes de tourments, ils en seront pénétrés, il courra comme du sang dans leurs veines.

En même temps, les démons insulteront à la misère de leurs esclaves qui, créés pour être éternellement heureux, prévenus de tant de grâces, avec tant d'occasions d'assurer leur salut, ont préféré abandonner le Dieu qui les avait tant aimés pour se donner à leurs mortels ennemis.

Pourquoi n'ai-je pas fait ces réflexions lorsque j'étais tenté de pécher ?

3

La mesure des peines de l'Enfer est déterminée par la qualité, le nombre et l'énormité des péchés. Les démons ne peuvent tourmenter une âme qu'en proportion des péchés dont elle est souillée, et l'intensité du feu est en raison de sa culpabilité. « Pour ce en quoi l'homme a péché il sera plus rigoureusement puni » (*Imit.* I, ch. 24), par conséquent, poursuit l'auteur de l'*Imitation*, il n'y a aucun péché qui n'ait son tourment propre. Les paresseux seront aiguillonnés par des dards ardents, les gourmands par une faim excessive et une soif inextinguible. Les luxurieux baignés dans des fournaises ardentes respireront le soufre empoisonné; les envieux, comme des chiens enragés, hurleront leurs douleurs. » Un homme mille fois plus coupable qu'un autre souffrira de ce feu mille fois davantage; celui qui aura reçu plus de grâces sera accablé d'une plus grande somme de tourments; enfin la sentence rendue contre Babylone sera prononcée pour chaque coupable : *Autant elle s'est glorifiée et a été dans les délices, autant multipliez ses tourments et son deuil... Quantum glorificavit, et in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum.*

Apoc. XVIII, 7.

Les hommes pécheraient-ils aussi facilement s'ils réfléchissaient sérieusement à ces vérités? Tiendraient-ils le péché pour peu de chose? Diraient-ils : Je suis en état de péché, qu'ai-je à craindre en péchant davantage? Favoriseraient-ils leurs passions avec autant d'assurance? Faute de réflexions salutaires, combien courent journellement, tête baissée, vers l'Enfer! Et moi quel serait mon sort, si après tant de grâces, après des gages d'un amour si spécial de mon Dieu, je venais à perdre mon âme?... Non, Seigneur, Vous ne le permettrez pas, car Vous me donnez une ferme résolution de marcher dans les voies droites qui conduisent à la Vie. Vous serez Vous-même mon guide, comme l'unique but auquel j'aspire. *Amen.*

III

Sur les peines de l'âme en Enfer.

Mêmes Préludes.

1

L'esprit est en proie à une angoisse sans nom, la pensée d'être à jamais privé de la vue de Dieu le torture inexorablement. Un Dieu infiniment grand, infiniment beau, un Dieu pour lequel il était créé, un Dieu, bien unique et suprême, que si facilement il pouvait atteindre et qu'il perd par sa faute : tel est le premier et principal objet qui captive les pensées du réprouvé. Il comprend maintenant, il sent combien il est terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, combien abominable à ses yeux est l'âme souillée de péché : c'est trop tard !... L'Eternité entière le submerge de son infinité. Il maudit les jours de sa vie mortelle, il maudit Dieu qui lui a donné l'être, il maudit ceux qui l'ont induit au péché, il se maudit lui-même. Il désirerait n'avoir jamais vécu, tout cela est vain et inutile. L'éternelle peine du dam le presse sans répit...

O pensée de Dieu, actuellement si douce à ceux qui espèrent jouir de Lui, vous êtes la grande torture du damné ! vous lui êtes plus cruelle que le feu lui-même, que la rage des démons, vous êtes la souffrance par excellence.

2

Le tourment de la volonté consiste dans la perpétuelle et excessive aversion pour son état. Le damné subira sans trêve ce qu'il abhorre, il n'obtiendra jamais ce qu'il souhaite avec une extrême violence. En cette vie, la privation de Dieu ne lui était point sensible, maintenant la connaissance de sa perfection infinie l'attire irré-

sistiblement, comme vers son centre, sa fin, son seul bien. De ce sentiment naturel et nécessaire, s'élève dans sa volonté une perpétuelle et anxieuse agitation qui l'emporte vers Dieu, tandis qu'une force supérieure le rejette avec indignation. Une voix formidable lui crie qu'il ne jouira jamais de Dieu, que Dieu le regarde avec horreur et mépris. Sur cette terre, l'amour des créatures lorsqu'il est méprisé souffre parfois si violemment que toutes les autres souffrances ne sont rien en comparaison. Quel doit être ce sentiment dans l'âme qui éprouve l'éternel rejet de Dieu, unique objet de tout amour ! Elle soupire après Lui et est rivée aux plus abominables créatures. Elle a délaissé Dieu lorsqu'il l'appelait, il est juste que Dieu l'écarte pour jamais de ses embrassements; elle a négligé le bonheur éternel quand il lui était offert, il est juste qu'elle en soit exclue pour toujours; elle a adhéré aux créatures et les a préférées à Dieu, il est juste qu'elles soient éternellement son partage. Il est temps, mon âme, de fixer ton choix; celui que tu auras fait dans le temps, tu ne pourras le changer après cette vie : apprends donc des damnés eux-mêmes ce qui seul importe pour toi.

3

Le souvenir de leur vie passée tourmente la mémoire des damnés : plaisirs vains et momentanés, soucis pris pour satisfaire ambition, vanité, sensualité, recherches tant de fois déçues; tout cela pour tomber en un tel abîme de malheurs. Ils comprennent maintenant de quelles inestimables bénédictions ils jouiraient s'ils avaient profité de telle occasion, s'ils avaient seulement espéré dans la Miséricorde divine et s'étaient repentis à la mort ! Combien sont heureux au Paradis ceux qu'ils ont dédaignés et opprimés sur la terre ! Ceux-ci sont comblés de délices, d'honneurs, de gloire, tandis qu'eux sont condamnés à jamais à de stériles gémissements

dans le désespoir et la confusion. Ils entrevoient l'infini de moments d'années, de siècles, auxquels répond l'Eternité; et dans cet abîme insondable, de quelque côté qu'ils se retournent, ils ne perçoivent qu'une immensité de souffrances !

Que seront donc désormais à mes yeux les peines de cette vie? Ici-bas, il n'est point de souffrances sans quelque consolation, tout au moins sans quelque réflexion capable de l'adoucir : cette souffrance aura un terme... Cette souffrance embrassée pour l'amour de Jésus me préservera de celles qui sont éternelles. J'ai péché et je ne puis espérer être libéré du péché à moins de brider mes passions et de mater ma chair rebelle ! Donc pénitence, mortification, sont un moyen nécessaire. Je ne tergiverserai plus entre l'alternative d'une éternité de misères et d'une courte vie de pénitence ! Rien ne peut paraître trop difficile à celui qui a mérité l'enfer ou qui est en danger d'y tomber.

Ayez pitié de moi, Seigneur, fortifiez-moi afin que je porte généreusement ma croix et que je vous suive. *Amen.*

IV

Cinquième Exercice du Livre de saint Ignace.

Voici un troisième mode d'exercices enseigné par saint Ignace. Le premier appelé proprement méditation repose sur le discours de l'entendement ; le second appelé répétition consiste surtout dans les affections de la volonté. Le troisième est l'application des sens, ainsi nommé parce qu'elle est comme une représentation des objets sur lesquels nous avons déjà médité, une sorte de contemplation très simple. Non contemplation infuse, don spécial accordé quelquefois à ceux qui se sont exercés depuis longtemps à la méditation et qui ont acquis une grande pureté de cœur ; mais contemplation

que chacun peut pratiquer avec le secours de la grâce ordinaire, et qui est en partie le fruit naturel de notre précédente attention. Comme nous avons rempli notre esprit et notre imagination des sujets médités, il est naturel que par là se soit imprimée en nous leur vive image si le sujet y prête. Les raisonnements ayant fatigué notre esprit, notre Bienheureux Père nous donne ici une méthode pour le reposer tout en persévérant dans l'oraison : appliquer nos sens intérieurs à ce tableau déjà formé en nous, comme nous le ferions pour une scène exposée à nos regards, entrant dans les différents sentiments qu'ils peuvent provoquer.

Cette méthode nous est pour la première fois présentée dans la répétition de l'Enfer. Elle est d'une grande utilité pour imprimer profondément en nos âmes le souvenir perpétuel de cette terrible vérité et pour nous exciter à la pénitence de nos péchés.

Saint Dosithée, qui avait passé sa jeunesse dans les plaisirs mondains, fut tellement frappé d'une peinture de l'Enfer qu'on lui expliqua, qu'il changea immédiatement de vie, embrassa l'état monastique, et y vécut dans une telle ferveur qu'à sa mort, cinq années plus tard, il fut révélé que Dosithée avait obtenu la récompense des solitaires les plus fameux. Puisse le Saint-Esprit nous montrer de telle manière les tourments de l'Enfer que semblable changement soit opéré en nous !

Descendons en esprit en Enfer et imaginons-nous être l'un de ces malheureux condamnés aux flammes éternelles, enchaînés dans cette prison obscure, allongés dans un foyer horrible, sans y pouvoir faire le moindre mouvement, juste châtiment des criminelles libertés accordées à nos sens ; un feu cruel et subtil parcourant nos veines, pénétrant nos entrailles, parce qu'au lieu d'avoir gardé notre corps comme le temple de l'Esprit-Saint, nous en avons fait une caverne des esprits infernaux.

Voilà pour le premier point ; il sera facile de s'étendre de la même manière dans les autres points.

Pesons beaucoup ce qui est dit dans le colloque ; tous ces tourments sont infligés à l'homme, soit pour n'avoir pas cru en Jésus-Christ, soit pour ne l'avoir pas écouté, soit pour n'avoir pas vécu selon sa doctrine.

De là, grands sentiments de reconnaissance envers Notre-Seigneur qui ne nous a pas seulement appelés à le connaître, mais attachés spécialement à son service. Désir d'adhérer fortement à Lui, de marcher aussi près que possible sur ses traces.

Préparation à la Communion.

De toutes les actions de notre vie il n'en est pas de plus grande que celle de recevoir Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie. Cette vérité est si claire aux yeux de la foi, qu'elle n'a pas besoin de preuves ; mais il en résulte que nous devons nous préparer avec tout le soin possible. Une Communion bien faite est la source de bénédictions infinies ; si elle est faite avec tiédeur, quoiqu'elle ne soit pas sacrilège, cette tiédeur volontaire ne peut qu'offenser le Seigneur, arrêter ses communications, et à la longue endurcir le cœur, obscurcir l'entendement, ouvrir enfin la voie à des déchéances inconcevables.

Désirez-vous faire de grands progrès dans la vertu, sortir victorieux des tentations, dompter et subjuguer vos passions déréglées, entrer dans la familiarité de Notre-Seigneur, avoir part à ses plus douces communications ? En deux mots je vous en donnerai le moyen infaillible : chaque fois que vous communiez, faites-le avec une nouvelle ferveur. Par contre, si quelques-uns n'avancent pas dans la perfection, si d'autres, après quelques progrès, retombent dans leurs défauts anciens et leurs imperfections, ou même abandonnent le sentier

de la vertu, je n'en demanderais pas d'autres raisons que le défaut des dispositions qu'ils devraient avoir dans leurs Communions.

Un bienfait dans lequel Notre-Seigneur manifeste un si grand amour demande, de notre part, un digne retour d'amour. Chaque Communion est une nouvelle faveur d'un prix inestimable et par conséquent doit faire surgir de notre âme de nouveaux actes de reconnaissance et de générosité. Le matin, nos pensées doivent être toutes orientées vers la Communion, et nous pouvons user de considérations comme celles-ci :

1

Que vais-je faire? Paraître devant un Dieu d'une majesté infinie et m'asseoir à sa table. — Avant de se présenter devant un puissant de la terre, on s'efforce de n'avoir rien qui puisse offenser ses regards, on ne peut se défendre d'une tremblante émotion. Quelles sont donc mes pensées et où est ma foi, si je me présente devant Dieu sans me pénétrer d'un profond sentiment de sa grandeur et de ma bassesse, de sa sainteté infinie et de ma condition de pécheur. Un roi, mortel comme ses sujets, favorise rarement d'une invitation à sa table ceux qui ont le mieux mérité de lui. Le Roi des rois, devant lequel tous les monarques ne sont que poussière, me gratifie de cette faveur! Il n'attend pas la vie future, il paraît impatient que j'y participe. C'est en ce temps d'exil et de misère, tandis que je suis enfermé dans ce corps mortel, chargé de chaînes forgées par le péché, sujet à tant de faiblesses, et n'ayant rien pour me recommander à Lui que sa propre miséricorde, c'est en ce temps que le Dieu des anges m'invite à sa table. Et ce n'est pas assez, Lui-même veut être ma nourriture. Que puis-je faire, que dois-je faire ?... Oh ! que n'ai-je l'intelligence inondée de lumière des Chérubins pour estimer la grandeur de Celui qui vient à moi, le cœur

brûlant d'amour des Séraphins pour le recevoir, la paisible contemplation des Puissances et la fermeté des Trônes afin qu'il puisse doucement reposer en moi !

Ne te scandalise pas, mon âme, d'un tel excès d'amour, mais éclairée par la foi, sois émerveillée, stupéfaite. C'est ton Dieu qui s'abaisse ainsi, c'est ton Sauveur qui vient à toi, pour t'appliquer le sang sacré qu'il a répandu pour toi. Comment dois-tu en retour t'humilier pour Lui ? A cause de tes iniquités, tu es indigne de respirer, indigne de te nourrir du pain ordinaire, et ton Dieu veut te nourrir de son précieux corps, avec son âme et sa Divinité.

2

Présentez-vous humblement à la Très Sainte Trinité, pour implorer du Père éternel la permission de recevoir son Fils unique. Demandez au Verbe lui-même, uni à notre nature, ce corps qu'il prit dans le sein de la Vierge, qui fut cloué à la croix, qui est maintenant glorieux au Ciel à la droite du Père. Demandez-le au Saint-Esprit, qui forma le corps de Jésus-Christ et orna son âme de la plénitude de toute grâce. Demandez aussi l'autorisation de Notre-Dame, qui a un droit naturel sur le corps de son Fils. Adjurez les saints Anges, si jaloux de la gloire du Seigneur, de ne point s'offenser de votre audace.

Pour obtenir cet incomparable don, offrez à la très Sainte Trinité les complaisances infinies qu'Elle prend dans l'ineffable mystère de l'union hypostatique ; offrez toutes les pensées, paroles, actions et souffrances, tous les mérites et adorations de Jésus comme homme. Au Christ offrez ses propres dons, sa croix et ses douleurs ; offrez-lui l'amour, les affections et les souffrances de sa bienheureuse Mère. Offrez encore tout ce qui fut, est et sera agréable à Dieu dans les Saints et les Anges. A ces offrandes, joignez le peu que vous pouvez avoir fait pour Dieu, avec vos bons propos et vos désirs de le mieux servir.

3

Ne doutant pas que Dieu n'agrée une telle offrande, et ne veuille vous accorder cette demande, que Lui-même inspire, prosternez-vous en esprit pour louer son infinie bonté. Invitez les Saints, les Anges et la création entière à rendre avec vous de dignes actions de grâces. Conscient de votre faiblesse, implorez encore ardemment la grâce divine pour qu'elle vous prépare à la réception de l'auguste Sacrement. Détestez vos péchés passés, renoncez à vos imperfections, étendez vos désirs à la plus haute perfection. Purifiez votre intention, entrez dans celle que Notre-Seigneur a lui-même en venant à vous : procurer la gloire de Dieu et la sanctification de votre âme.

Du Péché véniel.

Après avoir donné notre attention au péché mortel et compris quelque chose de sa malice et de son énormité, nous sommes mieux disposés à nous appliquer avec fruit la méditation du péché véniel. Celui-ci, quoique n'étant pas en opposition absolue à notre fin, comme le péché mortel, lui est néanmoins un grand obstacle. L'affection au péché véniel ne peut se concilier avec l'état de perfection auquel Dieu nous appelle. De même que pour tout homme l'horreur du péché mortel est le début d'une vie chrétienne, ainsi pour le religieux l'horreur du péché véniel est le commencement d'une vie religieuse vraiment digne de ce nom.

1. Prélude. Un lépreux ou un homme tout couvert d'ulcères : image de l'âme adonnée au péché véniel.

2. Prélude. Grâce de détester le péché véniel comme il le mérite.

1

Ce qu'est le péché véniel. — D'abord il est péché, c'est-à-dire offense de Dieu, comme le péché mortel, quoique d'une manière moins griève. Si nous avons quelque idée de la grandeur de Dieu, quelque amour pour Lui, cela seul doit suffire pour nous faire comprendre quelque chose de la malice du péché véniel et le détester. Il y a une telle incompatibilité entre Dieu et le péché véniel que Dieu ne peut pas plus l'approuver qu'il ne peut cesser d'être Dieu. Jamais, il ne peut être permis de commettre le moindre péché véniel, serait-ce même pour opérer le plus grand bien. Comment les Saints ont-ils craint le péché véniel? L'enfer ne leur semblait pas plus terrible. Dieu manifesta à sainte Catherine de Sienne la laideur d'un léger péché véniel, et la Sainte nous apprend qu'elle n'aurait pas été capable de supporter pareille vue, si sa vie ne lui avait été miraculeusement conservée.

Pourquoi donc alors craignons-nous trop peu le péché véniel? Nous ne connaissons pas assez notre Dieu, sa majesté, sa toute-puissance, son excès d'amour, sa beauté incompréhensible... Combien est-il odieux qu'une vile créature ose Le contrister, faire ce qu'il abhorre, ne pas se conformer à sa volonté, ne pas obéir à ses préceptes, cela pour rechercher une satisfaction personnelle en la préférant à celle de Dieu...

O mon Dieu, éclairez mon âme d'un trait de cette lumière divine qui illumine l'esprit de vos fidèles serviteurs, afin qu'elle Vous connaisse et se connaisse elle-même. Alors le péché véniel me paraîtra ce qu'il est, abominable, et la multitude de ceux que j'ai commis me plongera dans la confusion et la douleur.

2

Dommages causés par le péché véniel. — Ils sont sans nombre et le moindre d'entre eux surpasse toute

conception. Le péché véniel obscurcit l'entendement, affaiblit la volonté, incline au mal, laisse moins courageux pour le bien. Il souille et avilit l'âme, il prépare la voie au péché mortel comme une maladie à la mort. Il refroidit l'amitié entre Dieu et nous, il arrête le cours de ses grâces; Dieu nous regarde avec moins de complaisance, car son image alors est étrangement défigurée. Si soigneux de notre corps, que nous sommes négligents pour notre âme!... Et cependant combien celle-ci est de plus noble condition. Si nous ne prions pas avec confiance, si nous manquons de ferveur, si nous sommes privés des dons que Dieu répand libéralement sur ses serviteurs, ne faut-il pas l'attribuer à notre négligence et aux nombreux péchés véniels que nous commettons?

Puissé-je donc comprendre la gravité des maux qu'entraîne le péché véniel délibéré, et toujours en conserver le souvenir.

3

Châtiments du péché véniel. — Nous connaîtrons mieux encore la malice du péché véniel et la haine que Dieu lui porte si nous considérons les lourds châtiments, rapportés dans l'Écriture Sainte pour le punir.

La femme de Loth châtiée pour une légère curiosité: Moïse et Aaron, ces deux grands serviteurs de Dieu, exclus de la Terre Promise, pour un manque de confiance; David, voyant soixante-dix mille de ses sujets périr à cause de sa vanité.

Le plus léger péché véniel suffit après la mort pour retarder la récompense de la plus sainte vie et priver des saints, pendant un certain temps, des biens célestes; et même il les en priverait à jamais s'ils n'étaient purifiés de leurs taches dans le lieu de l'expiation.

Ayez pitié de moi, mon Dieu, dans votre miséricorde infinie. Je déteste le péché véniel tout autrement que je ne l'ai fait jusqu'ici, je suis prêt à souffrir tous les

maux terrestres plutôt que d'y consentir délibérément. Je ne le puis cependant qu'avec votre puissant secours; mais j'espère de votre bonté infinie cette grâce de ne plus retomber de propos délibéré.

Du Purgatoire.

1. Prélude. Se représenter une vivante image du Purgatoire.

2. Prélude. Implorer la grâce d'avoir ainsi l'horreur du moindre péché.

1

Les peines du Purgatoire dépassent de beaucoup tout ce qui se peut souffrir sur la terre; c'est le même feu que celui de l'Enfer, suscité par la Justice divine pour l'expiation du péché, et les âmes sont plongées dans cet océan de feu qui agit immédiatement sur elles. Mais la peine du dam est plus grande encore, car le désir qu'ont ces âmes de posséder Dieu est immense, et l'espérance différée leur est un tourment inconcevable. Elles détestent leurs péchés, elles expient chèrement les vaines satisfactions prises dans les créatures. Elles ne quitteront pas leur terrible prison qu'elles n'aient satisfait pour le moindre iota à la Justice divine.

Apprenons d'elles à quelle pénitence nous devons nous livrer sur cette terre.

2

Ces âmes qui souffrent sont dans la grâce de Dieu; quelquefois même elles ont mené une sainte vie... cependant, si elles sont ainsi tourmentées, que doivent attendre les âmes tièdes, qui ne veillent pas sur leur cœur, dont les pensées, les désirs, les actions sont presque une série continuelle de péchés véniels et qui ne pensent en ce monde à offrir aucune satisfaction? Com-

bien de temps seront-elles condamnées à ces flammes, quelles peines aiguës ne souffriront-elles pas? Pourquoi n'ouvrent-elles pas maintenant les yeux sur les maux qu'elles amassent sur elles-mêmes? Pourquoi ne crient-elles pas miséricorde vers le Ciel? Maintenant, elles seraient écoutées, mais en Purgatoire elles élèveront en vain leurs voix vers le Ciel; elles devront boire jusqu'au fond le calice de la colère divine. Dieu qui est actuellement un Père tendre sera alors un Juge inexorable.

3

Nos souffrances ici-bas non seulement ne sont pas comparables à celles-là, mais de plus elles sont honorables et fécondes; elles honorent Dieu, le glorifient et nous sont grande matière à mérites; elles augmentent notre récompense, et parce qu'elles sont unies à celles de Jésus-Christ, si petites qu'elles soient, elles acquièrent par là une valeur infinie. Au Purgatoire, il n'y a plus de tels avantages.

Les âmes du Purgatoire sont en état de grâce, elles ont le plus ardent amour pour Dieu, ce serait pour elles une grande consolation si par leurs peines elles pouvaient davantage plaire à Dieu, mais il n'en est rien. Dieu tire en effet sa gloire de ces âmes, mais cette gloire est semblable à celle qu'il tire des âmes réprouvées. C'est, pour ainsi dire, par nécessité et comme forcé, qu'il les punit; c'est un effet de colère et non d'amour...

Notre foi est bien faible, et nous agissons sans raisonner si nous choisissons de souffrir en Purgatoire plutôt que de faire pénitence en ce monde. C'est aussi une preuve que nous aimons Dieu bien peu, puisque nous ne craignons pas de nous priver de sa possession pendant un temps considérable.

Ce n'est pas assez pour moi, Seigneur, d'éviter les châtiments éternels, je me propose aussi par le secours de votre grâce d'éviter les flammes du Purgatoire que la

foi me découvre si terribles. Puissé-je réparer ici-bas pour mes péchés, puissé-je mener une vie si pure, si pénitente, être si embrasé de votre amour que je mérite aussitôt après ma mort d'être admis aux joies éternelles. *Amen.*

De l'enfant prodigue.

Cette méditation est destinée à nous confirmer dans les sentiments de pénitence. Notre-Seigneur s'est plu à nous donner dans cette parabole une image du vrai pénitent et de la tendresse infinie avec laquelle Dieu le reçoit dans sa grâce. Nous voyons comment le Seigneur oublie facilement nos offenses passées, laissant de côté, semble-t-il, sa qualité de Juge, pour se montrer le plus indulgent des Pères.

*De l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge.

Sicut aurora consurgens.

La Vierge Marie est cette femme que le Tout-Puissant annonçait après la chute de nos premiers parents et dont Il menaçait Satan comme d'une invincible adversaire... Exempte de l'héritage du péché originel, Marie, dès le premier instant de son existence, paraît toute belle et parfaite aux yeux de Dieu, immaculée dans sa conception.

1

Rien n'est mieux en harmonie avec la dignité de la Mère de Dieu et l'honneur de Jésus-Christ Lui-même. Il ne convenait pas que Celle qui devait avoir de tels liens avec le Verbe incarné, être un instrument de vie, la coopératrice de l'œuvre de la rédemption, la Reine du Ciel, eût été, fût-ce un instant, sous le joug du péché. Il répugnerait de penser que le Christ n'a pas fait pour sa

Mère tout ce qu'il pouvait faire, qu'Il ne l'a pas rachetée de la manière la plus parfaite possible en la préservant du péché, comme s'Il eût manqué, soit de pouvoir, soit d'amour pour Elle.

Cant. IV, 7. *Vous êtes toute belle et il n'est point de tache en vous : Tota pulchra es et macula non est in te. Dieu l'a créée dans l'Esprit-Saint : Ipse creavit illam in spiritu sancto.*

Eccl. IV, 25. *En moi est toute la grâce de la voie et de la vérité : In me gratia omnis viæ et veritatis.* Comment ces magnifiques paroles et plusieurs autres que l'Eglise applique à Marie se trouveraient-elles pleinement vérifiées en Elle, si Elle n'avait été dès son premier instant le temple du Saint-Esprit?

De même qu'une étoile, bien que sa petitesse apparente la dérobe presque à nos yeux, est néanmoins d'une prodigieuse grandeur et à une distance incommensurable de la terre, ainsi Marie, très petite aux yeux du monde, et plus encore à ses propres yeux, était cependant, dès sa conception, très grande devant le Seigneur, infiniment éloignée de toute corruption et fixée à jamais dans le Ciel. Et comme l'étoile du matin devance le soleil, ainsi la très pure Vierge, *Stella Matutina*, en paraissant au monde, est un signe assuré de l'apparition du Soleil de Justice, du jour de grâce et de joie.

2

Le privilège de l'Immaculée Conception est aussi admirable que glorieux à Marie. Elle appartenait à la race sur laquelle portait la malédiction divine, et il n'était rien dans sa propre nature qui pût la préserver de contracter le péché. Pour qu'Elle fût créée dans la grâce, il a fallu donc, de la part de Dieu, un décret unique, décret qui place Marie dans un degré d'élévation supérieur à toutes les créatures, et nous fait reconnaître en Elle cette épouse dont il est écrit : *Une seule*

Cant. VI, 9.

est ma colombe, mon immaculée : Una est columba mea, perfecta mea.

La grandeur et la gloire de ce privilège ressortent encore des prérogatives qui l'accompagnent. Le démon ne peut réclamer aucun droit sur Marie, et si jamais il la tenta, ce fut l'effet d'une permission particulière de la Providence. Marie n'éprouva jamais la moindre inclination déréglée, toutes choses étaient en Elle dans un ordre parfait et l'harmonie de son âme ne fut jamais troublée. Elle discernait sûrement à la pure lumière de la grâce ce qui était le plus parfait et s'y portait comme naturellement. Son mérite n'en était pas moindre, puisque c'est l'amour et non la difficulté à agir qui fait la mesure du mérite, et que nul autre amour ne peut être comparé au sien; de plus, cela n'empêchait nullement qu'Elle sentît ce que chaque chose avait de rude et de pénible, et aucune créature n'a connu épreuves qui approchent des siennes.

Les dons annexés au privilège de l'Immaculée Conception sont si sublimes, que notre esprit n'en peut concevoir l'immensité. Marie est cette montagne dont « les fondements sont sur les saintes montagnes », car la première grâce qui lui est accordée en sa Conception est plus excellente que celle des plus grands Saints à leur plus haut degré de sainteté. La grâce de Marie est d'un ordre particulier, éminemment divin. Elle est comme plongée dans l'océan de la Divinité et resplendissante des rayons de cette lumière inaccessible que Dieu seul
c. habite : *Clara lux divina.*

Le privilège de Marie est glorieux aussi pour tout le genre humain. La Vierge, fille d'Adam comme nous, fut toujours plus pure et plus belle aux yeux de Dieu que les Anges mêmes, c'en est assez pour effacer la honte de notre origine, et sa victoire sur l'esprit de ténèbres nous venge de l'affront qu'il nous a fait. Si la grâce lui fut communiquée avec tant d'abondance, si elle fut for-

mée si pure, ce fut afin que, par son moyen, ses enfants
Off. I. C. devinssent purs : *Cella puritatis.*

De là, nous pouvons nous élever à la considération de ce que fit cette bienheureuse Vierge dans le premier instant de son existence quand Elle connut la Bonté infinie qui lui départait des dons si éminents. Dans le ravissement de son amour, combien profonde fut son humilité et avec quelle généreuse promptitude Elle fit d'elle-même une offrande sans réserve et sans retour. Tandis que ses sens n'étaient encore capables d'aucune opération, son esprit, sans nul doute, s'élevait librement et se plongeait dans le sein de la Divinité, de sorte que déjà Elle pouvait dire : « Je dors, mais mon cœur veille. »

3

Non seulement, il faut se faire une noble idée du Privilège de la Conception sans tache de Marie, mais il faut entrer dans l'esprit de ce mystère. A cette belle lumière, nous voyons le vrai prix de toutes choses aux yeux de la divine Majesté. Ce ne sont pas les biens transitoires que Dieu donne à la plus chère de ses créatures, mais, au jour de sa Conception, Il la dote de la Grâce comme étant le don par excellence, celui qui plaît le mieux à Marie Elle-même. Ceci doit nous conduire à placer comme Elle nos affections dans les choses éternelles et à nous pénétrer des sentiments de son Cœur Immaculé. Le grand moyen de l'honorer, c'est de l'imiter autant qu'il se peut, de déraciner de nos cœurs les restes du péché, d'en chasser toute intelligence avec l'ennemi de son divin Fils et le sien.

Très chers lui sont ceux qui ont gardé intacte la grâce de leur baptême, mais, si nous l'avons perdue, lavons encore cette tache dans nos larmes, afin que notre âme ornée de pureté plaise à Marie.

Si louables que soient toutes les pratiques de dévo-

tion envers la Vierge Immaculée, il en est une qui entre tout particulièrement dans l'esprit de ce mystère : c'est la lutte contre cette passion favorite qui est la cause la plus fréquente de nos chutes et qui risquerait même de nous entraîner à notre perte. Fortifions donc nos résolutions et proposons-nous de combattre à l'honneur de Notre-Dame, de nous abstenir de telle chose, de faire tel acte, en hommage à sa Pureté immaculée. Par là, nous attirerons abondance de grâces pour nous vaincre et, peu à peu, nous aurons raison de nos passions. Cette guerre incessante aux inclinations déréglées est une des marques les plus incontestables des vrais serviteurs de la Vierge, puisqu'il fut dit dès le commencement qu'il y aurait inimitié entre sa race et Satan. Satan attaquera, ils doivent s'y attendre, avec une fureur particulière, ceux qui sont plus dévoués à Marie, mais ils seront victorieux, car ils sont sous l'égide de Celle dont Dieu a promis qu'Elle écraserait la tête de Satan.

Si vous avez été vaincus dans le passé, ne serait-ce point parce que vous n'avez pas assez recouru à Elle? Combattez désormais sous son étendard, et que votre faiblesse ne vous trouble pas. Personne n'est exclu de son Cœur, mais les faibles, les infirmes, c'est-à-dire ceux qui se reconnaissent pour tels, y ont un droit particulier. Nous avons en Marie une Souveraine aussi gracieuse à ses sujets que terrible à ses ennemis. Avec son aide, nous vaincrons.

DES FRUITS DE LA PREMIÈRE SEMAINE

Comme ici se termine la Première Semaine, il est à propos de jeter un coup d'œil sur les fruits nombreux que nous avons recueillis et qu'il faut précieusement garder.

1° Une conviction intime et profonde de l'importance de notre fin et de la nécessité absolue d'y tendre.

2° Une indifférence universelle et parfaite à l'égard de

toute créature et, en conséquence, une sincère détermination de choisir en effet celles-là seulement qui sont les plus propres à notre fin.

3° Une ferme résolution de ne pas dévier de cette voie, ainsi qu'une crainte salutaire des terribles châtiments dont Dieu punit ceux qui se détournent de lui.

4° Une humble connaissance de nous-mêmes et de nos fautes, avec leur nombre et leur gravité, une profonde confusion et une immense douleur d'avoir offensé notre Dieu, alors que nous étions si aimés de Lui, en dépit de notre indignité, un sincère mépris de nous-mêmes.

5° Une détermination inébranlable de tout supporter, de tout sacrifier, plutôt que de perdre la grâce de Dieu, et une ferme volonté de prendre tous les moyens possibles pour éviter un si grand mal.

6° Un souvenir de la mort tel et si fréquent qu'il puisse dissiper les illusions du monde, nous garder de la vanité et de la séduction de tout charme terrestre.

7° Un sens profond des jugements de Dieu qui nous élève au-dessus de ceux des hommes, et qui excite en nous une grande vigilance sur toutes nos actions, dont nous devrons bientôt rendre un compte rigoureux au Juge Suprême de tous.

8° Un vif sentiment des tourments éternels, assez efficace non seulement pour nous détourner du péché, mais aussi pour nous faire marcher joyeusement dans les sentiers de la pénitence, et embrasser généreusement nos croix, si lourdes et si dénuées de consolation qu'elles nous paraissent.

9° Enfin, une paix profonde et une joie spirituelle, une grande reconnaissance pour le pardon que Dieu nous a si libéralement accordé, pour les grâces et les lumières spéciales dont nous avons été gratifiés pendant ce temps de recueillement.

En de telles dispositions, nous irons de l'avant courageusement et allégrement dans la carrière des Exercices,

et nous verrons avec satisfaction le temps que nous avons encore à y consacrer, puisque nous savons maintenant par expérience combien ils sont avantageux à l'âme.

CONSIDÉRATIONS SUR LES RÈGLES DE DISCERNEMENT DES ESPRITS

Première Semaine.

Quiconque est attentif à ce qui se passe en lui-même, sait par expérience que son âme éprouve divers mouvements qui ne viennent pas de lui. Ces motions procèdent d'un principe distinct de lui-même, soit du bon, soit du mauvais esprit. Du bon esprit, c'est-à-dire de Dieu agissant par Lui-même, ou médiatement par les Anges; du mauvais esprit, c'est-à-dire du démon, Dieu le permettant ainsi en punition de nos péchés ou pour notre plus grand mérite et avancement dans la vertu. Ce pouvoir du démon est une conséquence de la faute de nos premiers parents, conséquence accrue par suite des nombreux péchés actuels où il fait tomber les hommes. Il est donc de la plus grande importance d'apprendre à discerner d'où procèdent ces différentes motions qui s'élèvent en nous, car il est également nécessaire de suivre les unes et de rejeter les autres.

C'est dans ce discernement que consiste un des plus hauts degrés de la science et de la prudence surnaturelles. C'est quelquefois une grâce infuse dans l'âme; plus habituellement, ce discernement est obtenu par l'expérience et par le soin de connaître et d'appliquer la doctrine et les maximes des Saints sur ce sujet. Mais peut-être n'y eut-il jamais sur cette matière rien d'aussi clair et précis que les règles données ici par saint Ignace, et celles qu'il trace ensuite dans le même livre des Exercices Spirituels. Sans aucun doute, l'Esprit-Saint, qui le destinait à être le fondateur d'une Société consacrée tout

entière au bien des âmes, l'éclairait d'une manière très particulière, pour qu'il puisse nous communiquer une science si utile à notre sanctification personnelle comme à celle de beaucoup d'autres âmes. Ceux qui sont encore inexpérimentés dans les voies de Dieu, et qui n'ont pas coutume de donner beaucoup d'attention aux choses intérieures, ne sauraient mesurer toute la portée de ces règles, mais ils la comprendront en pénétrant plus avant dans la connaissance d'eux-mêmes et en avançant dans la vertu. Il faut donc lire ces règles avec beaucoup d'attention et en faire un cas très sérieux, alors même qu'on ne découvre encore que peu de chose des précieuses lumières qu'elles renferment.

La 1re et la 2e Règle expliquent les différentes manières d'agir de l'un et de l'autre esprit, vis-à-vis de ceux qui tombent facilement dans le péché mortel, ou au contraire de ceux qui s'efforcent de se garder du péché. Le bon esprit fait sentir aux premiers l'aiguillon des remords et leur rappelle les principes de la raison ; il agit envers eux comme envers des esclaves fugitifs qui ont abandonné leur Seigneur et Maître. D'autre part, il réconforte, encourage et éclaire les seconds, afin que la paix dont ils jouissent au service du Seigneur les y fixe à jamais.

Le mauvais esprit, au contraire, fait tous les efforts pour plonger les premiers dans l'assoupissement et dans l'inconscience de leur état. Les plaisirs et les richesses sont les amorces qu'il emploie pour maintenir son empire sur ces âmes. Voulant ressaisir celles qui ont échappé à ses chaînes, il cherche à les dégoûter de la pratique de la vertu, par des scrupules, des anxiétés, des troubles d'esprit, des assauts de tristesse. De là, nous apprenons nettement à ne tenir nul compte de telles choses, qui portent la marque incontestable du démon et sont l'effet de sa jalousie.

La 3e et la 4e Règle caractérisent par leurs effets la consolation et la désolation. La consolation a pour effet

d'élever nos cœurs et nos esprits vers Dieu et de les retirer des objets terrestres. La désolation, opérant en sens contraire, nous incline vers la terre et nous rend le service de Dieu pénible et difficile. De là, il résulte qu'il ne faut nullement confondre la consolation avec la satisfaction sensible d'un désir réalisé, car souvent une telle satisfaction affaiblit plutôt l'âme, en attachant le cœur à la terre. De même, les afflictions ne sont pas la désolation, à moins que la tristesse et l'abattement ne s'y trouvent joints.

Les 5e, 6e, 7e et 8e Règles ont pour objet la conduite à tenir au temps de la désolation. La 5e donne un important avis : ne rien remettre alors en délibération, car le mauvais esprit en profiterait pour inciter à quelque changement dans le sens même de la désolation. Ce n'est pas la nuit, lorsque tout semble noir autour de nous, que nous jugeons des différentes couleurs des objets et que nous pouvons distinguer les blancs des noirs, sinon par une connaissance préalable; ainsi dans l'état d'obscurité spirituelle, nous ne pouvons prétendre déterminer la nature des choses et nous devons rester fermes dans les jugements et résolutions formés au temps où nous jouissions de la lumière divine.

La 6e Règle indique le moyen efficace pour recueillir les fruits de la tribulation et attirer bientôt la divine consolation; les 7e et 8e Règles nous offrent des motifs pour nous fortifier en ce temps de désolation.

La 10e donne un très utile enseignement pour le temps de la consolation.

La 11e traite à la fois des deux états, exhortant celui qui jouit de la consolation à entrer dans un profond sentiment de sa propre bassesse; et celui qui est dans la désolation à s'animer dans le courage et la confiance en Dieu. Ainsi, notre Bienheureux Père, comme un médecin habile, obvie aux deux excès auxquels l'âme est exposée dans les deux cas différents.

Dans la 9e Règle, sont exposées les causes principales de la désolation, afin que reconnaissant celle qui pour nous y a donné lieu, nous nous comportions en conséquence.

Les trois dernières règles sont trois comparaisons qui doivent nous être familières, comme d'un grand usage dans la vie spirituelle. La première dévoile la faiblesse du démon et indique un moyen facile de déjouer ses desseins. Les deux autres montrent deux des ruses qu'il emploie avec beaucoup de succès, mais en même temps proposent deux excellents moyens à leur opposer.

Notre ennemi n'est terrible qu'en raison de notre faiblesse, et nous ne sommes faibles qu'autant que nous négligeons de nous servir de nos avantages contre lui. Si, adhérant fermement à Dieu, nous rejetons avec mépris ses premières suggestions, sa malice est confondue, il manque de puissance pour nous attaquer. Par cette victoire, nos forces augmentent, les siennes diminuent; il est, en quelque sorte, cruellement blessé, et appréhendant que ses attaques ne fassent qu'accroître notre couronne, souvent il les suspend. Une résistance molle, une contenance timide et irrésolue nous affaiblissent en nous privant des grâces spéciales de Dieu et rendent l'ennemi plus acharné par l'espoir de vaincre. C'est ce que fait ressortir la 12e Règle, où le démon est comparé à une femme faible et courroucée.

La 14e Règle le représente comme un général observant et cherchant à surprendre le côté faible de la ville qu'il veut assiéger. Comme il est de la prudence des défenseurs de surveiller et renforcer le plus possible ce point menacé, aussi, notre soin principal doit-il être de nous fortifier nous-mêmes, surtout par la pratique des vertus les plus opposées à nos passions et inclinations déréglées.

Mais ce qu'il nous importe par-dessus tout de ne pas oublier, aussi l'ai-je réservé pour la fin, c'est l'avis

donné par la 13e Règle, de ne cacher ni tentation ni quoi que ce soit qui regarde notre âme à notre guide spirituel. L'importance de cette pratique a engagé notre saint Père à la recommander très spécialement et à l'inculquer très souvent. Si nous y sommes fidèles, si nous découvrons tout ce qui se passe en nous, le démon ne pourra nous vaincre et ses assauts tourneront à sa confusion. La raison en est que Dieu se plaît à nous communiquer sa lumière par le moyen de son représentant; celui-ci découvre en nous de subtiles artifices de l'ennemi, que nous ne serions pas capables de reconnaître seuls; et si nous tombons dans quelque découragement, comme souvent il arrive aux commençants, avec une tendresse paternelle, cet ange visible nous réconforte et applique sur nos blessures les remèdes nécessaires. D'ailleurs, il n'est pas de moyen plus sûr ni meilleur pour jouir toujours d'une profonde paix et attirer sur nous beaucoup de grâces, que cette loyauté à l'égard de Dieu lui ouvrant notre cœur en celui qui tient sa place. Plusieurs vertus, particulièrement l'obéissance et l'humilité, sont jointes à cette pratique, et par conséquent nous obtiennent des grâces abondantes et de nombreux mérites. Enfin, comme rien n'est plus désagréable au démon et ne le met plus promptement en fuite, nous devons fidèlement faire usage d'un moyen de défense si efficace. A lui seul il peut suffire; sans lui, les autres pourraient rester inutiles.

SECONDE SEMAINE

La première Semaine répond à la vie purgative, la seconde à la vie illuminative. La fin de la première était de déraciner de nos cœurs le péché et toute affection au péché, de nous persuader la nécessité de la Pénitence et de nous exciter à l'embrasser. La fin de cette seconde Semaine est d'implanter la vertu dans nos âmes, par la connaissance plus parfaite de la doctrine que Jésus nous a enseignée et par une imitation fidèle de ses exemples. A tous, Notre-Seigneur est présenté dans les Exercices comme leur Maître et leur Guide. Ceux que les méditations précédentes ont déterminé à vivre une vraie vie chrétienne, mais qui sont encore incertains sur la voie qui leur convient, trouvent, en contemplant et en écoutant Notre-Seigneur, toutes les directions nécessaires pour faire le meilleur choix ; ceux dont le choix est fait sont excités et entraînés à la perfection, dans l'état de vie qu'ils ont embrassé.

La première méditation est celle du Règne de Notre-Seigneur. Elle tient dans cette seconde Semaine la même place que celle de « La Fin », dans la première Semaine ; c'est le fondement de tous les Exercices qui vont suivre. De même, en effet, que la connaissance de la fin doit nous diriger dans le choix des moyens à prendre en vue de notre salut, ainsi la vraie connaissance de Jésus-Christ et le devoir de le suivre sont la base de toute perfection. Ce que nous devons donc nous proposer maintenant, c'est d'acquérir cette connaissance éminente, et d'exciter en nos cœurs l'ardent désir de suivre Jésus-Christ le plus parfaitement possible.

Le premier jour de seconde Semaine sera employé tout entier à l'Exercice du Règne.

I

DU RÈGNE DE NOTRE-SEIGNEUR

Quelques réflexions sur cette méditation, telle qu'elle nous est proposée par saint Ignace.

Elle est divisée en deux parties et chaque partie a trois points. Dans la première partie, nous avons à considérer d'une part les circonstances du sujet proposé, et d'autre part ce que, en de telles circonstances, dictent la raison et les principes de l'honneur. Dans la seconde partie, tournant les yeux vers Jésus-Christ Lui-même, et découvrant en Lui, non plus seulement les entraînantes qualités du roi de la parabole, mais d'autres dons qui sont inexprimables, comprenant combien sublime est son entreprise, quelle grâce nous est son appel, quels nombreux titres font de nous ses sujets, nous avons à juger s'il n'est pas convenable que nous fassions pour Lui ce qu'un homme d'honneur ne saurait refuser à un prince temporel.

C'est dans ce sentiment que réside la force de cette méditation. Si nous le pesons comme il faut, nous serons convaincus de cette double vérité que celui-là ne mériterait pas d'être regardé comme raisonnable qui refuserait de suivre Notre-Seigneur, et qu'un homme est d'autant plus sage qu'il le suit de plus près. D'où il suit, que si nous prétendons être simplement doués de bon sens, nous devons être déterminés à suivre Jésus ; mais si nous visons à être gens de plus haute sagesse et de parfait honneur, il faudra nous attacher très étroitement à Notre-Seigneur et le suivre d'aussi près que possible, avec le secours de sa grâce...

Cette protestation terminera l'exercice, elle jaillit naturellement de la conviction bien établie par la méditation. Faisons cette protestation avec une ferveur singulière ; quoiqu'il soit bien évident qu'il ne s'agit pas d'un vœu, mais d'une résolution à prendre.

II

Des droits de notre roi et Seigneur Jésus-Christ.

Considérant Jésus comme notre roi, nous avons conclu combien il était juste, raisonnable et nécessaire pour nous de le suivre. Dans la méditation présente, nous insistons encore sur cette vérité et sur les droits de Notre-Seigneur à notre obéissance.

1

Le Christ est notre roi à tous les titres.

Il est roi par nature et par héritage, par excellence et par mérite, par conquête et par élection. *Tout pouvoir lui a été donné au ciel et sur la terre : Data est mihi omnis potestas in cœlo, et in terra. A son nom, tout genou doit fléchir: In nomine Jesu omne genu flectatur.* Mais c'est sur les cœurs qu'Il veut régner. Cet empire sur les cœurs, sur ce qui dans l'homme est intérieur, lui appartient exclusivement, il ne le cède à personne. Il veut seul posséder et gouverner le cœur, non par force mais par amour. Qui donc refuserait d'obéir à un tel Seigneur et lui disputerait de si incontestables droits?

Mat. XXVIII, 18.

Phil. II, 10.

Qu'y a-t-il, dans le monde entier, qui soit comparable à Lui? Comme homme Il possède toutes les perfections qui peuvent attirer un cœur humain. Comme Dieu, Il est le premier et essentiel objet d'amour pour lequel nous avons été créés. Il s'est soumis pour gagner nos cœurs, à la souffrance et à l'humiliation ; pouvons-nous penser qu'Il a fait tout cela pour se contenter de les posséder à moitié? « Je me dois tout à Lui comme à mon Créateur, dit saint Bernard, et que ne Lui dois-je pas comme à mon Sauveur, comme à celui qui s'est prodigué Lui-même avec un tel amour? »

En combien de manières, par combien d'inspirations et

de grâces n'a-t-Il pas déjà réclamé la possession de ce cœur, pour en être le seul maître? Maintenant Il insiste : « Voici que je suis à la porte et je frappe. »

Si, dans le passé, par la grâce de Dieu, je n'ai pas refusé ouvertement d'obéir au Christ, combien de mes actes, hélas! ont été une rébellion? Combien ai-je été infidèle à ses commandements et à ses inspirations? Combien de fois ai-je entendu sa voix et suis-je resté sourd, pour ne pas contrarier mes inclinations? Comment désormais dois-je servir un tel roi, qui possède de tels titres à mon obéissance?

2

Le devoir de se rendre au divin Roi et de lui obéir s'impose à tout homme ; nous l'avons de plus contracté personnellement aux fonts baptismaux, et plus tard nous en avons solennellement ratifié le serment. Notre-Seigneur nous a fait expérimenter les avantages infinis de l'adoption divine ; nous avons été l'objet de sollicitudes particulières de son amour. Nos promesses sont sacrées ; elles nous lient pour toujours, elles requièrent tout nous-mêmes comme appartenant au Christ ; le nom de chrétien que nous portons veut être honoré par notre fidélité à ce qu'il signifie ; le noble caractère gravé dans notre âme et qui fait notre gloire, ne permet pas que nous dégénérions, sous peine de ne plus le porter qu'à notre confusion éternelle.

Cette obligation au simple titre de chrétien est grande, il suffit d'ouvrir saint Paul pour nous en convaincre. Il s'adresse à tous sans distinction et que leur dit-il? Que, vi, 4. par le baptême, *ils sont ensevelis avec Jésus-Christ : consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem ;* 11. ils sont *morts et leur vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ : vos mortuos... viventes autem Deo, in Christo Jesu Domino nostro ;* ils ne doivent plus *vivre selon la chair, mais selon l'esprit,* ils n'appartiennent

Galat. v, 24, 25. à Jésus-Christ que s'ils ont *crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises : Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. Si spiritu vivimus, spiritu et ambulemus.*

Depuis saint Paul, les choses n'ont pas changé de nature, et ce qui était nécessaire alors pour faire un vrai chrétien, ne l'est pas moins maintenant. Cependant si ces titres sont communs à tous les chrétiens, combien en est-il dans le monde qui n'ont jamais été instruits de l'étendue des obligations du christianisme, combien qui, encombrés de soins temporels, ont peu la facilité de penser beaucoup à ces grandes choses. Mais pour nous, lumières, moyens, secours, rien ne manque, le sang de Jésus-Christ nous a été appliqué avec profusion.

Plus éclairé sur l'étendue d'un tel devoir, je ratifie de plein cœur, je renouvelle les promesses de mon baptême, et je Vous rends grâces, Seigneur, de tant de bienfaits inestimables, Vous êtes mon roi, je veux par une vie sainte qui mérite, dans toute la force du terme, le nom de chrétienne, me montrer votre sujet fidèle.

3

La grâce de la vocation religieuse rend plus étroite encore et plus étendue notre obligation de suivre Jésus-Christ. Cette grâce est d'un ordre sublime qui entraîne par conséquent de plus grands devoirs. Preuve d'un amour tout spécial de Notre-Seigneur, elle nous dégage des soucis de la terre, afin de nous attacher uniquement au service du roi céleste. Il nous a choisis de préférence à d'autres pour nous admettre parmi les familiers de sa divine Majesté, Il nous fournit des moyens excellents de le suivre et de nous unir à Lui par les liens les plus étroits de l'amour.

A ces motifs communs à toute vie religieuse, s'en ajoutent d'autres qui nous sont particuliers. Nous formons une milice qui, sous les étendards du divin Roi,

doit lutter contre ses ennemis et propager son règne, mais en l'établissant d'abord et le maintenant dans nos âmes. Si Jésus-Christ ne règne pas pleinement sur nous, s'Il ne nous anime de sa vie, s'Il ne nous guide, éclaire et fortifie, comment remplirons-nous la tâche à laquelle nous sommes voués ?

Tout donc nous presse : l'amour de Notre-Seigneur, la reconnaissance, la loyauté, et aussi nos propres intérêts. Livrons-nous entièrement entre les mains de Jésus, laissons-nous conduire par Lui seul. En toutes choses, dénûment ou abondance, santé ou maladie, louanges ou mépris, consolation ou désolation, songeons uniquement à ce qui lui plaît davantage.

Il est, je l'espère, peu d'âmes religieuses qui ne désirent être de celles où Jésus-Christ règne absolument. Mais en nous appelant à la vie religieuse, Il nous invite à prendre nous-mêmes son joug, c'est-à-dire à observer de plein cœur et les préceptes et les conseils, bases de son règne et de cette paix parfaite que donne seule la possession de
s. 1, 13. Dieu. C'est pour cela que le Père céleste nous a *rendus dignes d'avoir part à l'héritage des saints dans la lumière et d'être transférés dans le royaume de son Fils : qui dignos nos fecit in partem sortis sanctorum in lumine et transtulit in regnum Filii dilectionis suæ.*

Nous sommes à un titre spécial l'héritage de Jésus-Christ et, si nous répondons à ce que demande la perfection de notre état, nous pouvons, en toute vérité,
xiv, 4. nous appeler *les prémices choisies pour Dieu et pour l'Agneau : Primitiæ Deo et Agno.* On ne peut nier cependant que plusieurs manquent de la pleine notion du règne de Jésus-Christ dans une âme, que d'autres ne comprennent pas assez l'obligation qu'ils ont contractée de tendre à la perfection, et que peu, en réalité, y aspirent avec toute la ferveur que demande un si grand don.

Epargnez-moi, mon Souverain Maître, après une telle

faveur, de tomber dans la négligence, je la crains plus que la mort. Ce n'est pas pour cela que je suis entré à votre service, que j'ai renoncé au monde et embrassé vos livrées, ce n'est pas pour cela que je suis maintenant honoré d'un nom qui est une participation du Vôtre. J'en appelle le Ciel à témoin, dans ce choix, je n'ai d'autre intention que de Vous obéir plus fidèlement et de Vous appartenir sans réserve. O Jésus, régnez seul en moi, possédez-moi entièrement, soyez l'unique maître de mon cœur; loin de rien vouloir détendre des engagements sacrés qui me lient à Vous, je voudrais, s'il se peut, les resserrer encore; accordez-moi de les réaliser toujours et de marcher avec diligence et avec joie tout près de Vous à toutes les heures de ma vie, je le sollicite de votre Cœur par l'intercession de votre Mère bénie qui fut toujours votre plus parfaite imitatrice. *Amen.*

III

Des biens du règne de Jésus-Christ.

Les avantages que nous trouvons à la suite de Notre-Seigneur sont si grands, que n'eussions-nous aucune obligation envers Lui, comme notre Roi, tout nous presserait de le choisir pour tel.

Mêmes Préludes.

1

Nul homme ne peut se suffire à lui-même, il a besoin d'un maître digne de son obéissance, d'un maître capable de le rendre heureux. Et il n'est qualité qu'il puisse désirer de ce Maître qui ne se trouve en Jésus dans un degré d'excellence incomparable. Tout ce qui est capable de gagner un cœur est dans le Christ Notre-Seigneur, qui possède les dons les plus beaux de l'humanité la plus parfaite unie à la Divinité. Il s'est apparenté à

l'homme, puisqu'il s'est fait homme Lui-même et a réuni en lui tous les titres qui peuvent lui rendre l'homme plus cher. Rempli pour nous du plus ardent amour, par un excès de cet amour, Il s'est sacrifié entièrement pour nous ; Il est doux et facile à pardonner nos injures, même les plus grandes, riche et infiniment libéral dans ses récompenses pour nos moindres services. Louée soit à jamais la Bonté divine de nous avoir donné un tel Roi ! Nous sommes trop aveugles quand nous méconnaissons notre propre félicité ! Il est moins surprenant que les Juifs aient refusé de reconnaître Jésus pour leur roi, ne voyant en Lui qu'un homme méprisé et souffrant ; mais, que des chrétiens instruits de ses mystères préfèrent non la tyrannie de César, mais celle du démon lui-même, au joug si doux de Notre-Seigneur, cela dépasse toute imagination.

O très aimable Jésus, je me prosterne à vos pieds sacrés, protestant que je ne veux d'autre Roi que Vous.

2

Assaillis par de terribles ennemis, nous ne pouvons résister par nos seules forces ; éloignés de notre pays d'origine, nous n'en connaissons pas le chemin ; environnés de profondes ténèbres, nous restons impuissants à en sortir. Il nous faut donc un roi fort et vaillant qui sache nous guider et puisse nous éclairer toujours. Notre-Seigneur est tout cela pour nous. Nos ennemis ne peuvent Lui résister, Il nous fournira des armes impénétrables à tous les traits ; nous ne serons ni vaincus, ni trompés en le suivant. Venu du Ciel, Il marche devant nous pour nous montrer le chemin, et, comme un divin soleil, il illumine notre esprit et dissipe les nuages de l'enfer. Il est Lui-même « la Voie, la Vérité et la Vie ».

Tant que je ne Vous ai pas suivi, Seigneur, j'ai marché dans les ténèbres, je suis tombé, je me suis égaré loin

de ma céleste patrie. Maintenant, « Vous-même avez rompu mes liens », je cours vers Vous avec confiance. Admis à votre service, je bénirai éternellement vos miséricordes.

3

C'est une incomparable gloire de servir Notre-Seigneur non seulement parce qu'il est Lui-même infiniment grand, parce qu'il réserve à ses serviteurs des couronnes éternelles, mais aussi parce qu'il n'exige d'eux rien que de vraiment grand et honorable. Leurs pensées doivent être hautes et dignes des enfants de Dieu; leurs désirs purs, leurs actions saintes, conformes toujours à la divine Volonté; ils ont pour principal office d'orner leur âme de toutes sortes de vertus et de perfection, de rendre gloire à Dieu en tout et de faire tout le bien possible aux hommes. Ce n'est pas encore assez, Il les fait rois comme Lui, Il les élève au-dessus de toutes les choses terrestres, leurs passions leur sont soumises; ils sont riches au milieu de la pauvreté, heureux dans les persécutions, assurés contre les dangers, paisibles au milieu des agitations du monde, dédaigneux des délices éphémères et de la gloire. Tous ces avantages sont acquis au Règne de Notre-Seigneur, je les possède si je suis ferme à me tenir près de Lui et constant à m'efforcer de faire comme Lui.

Je commence à Vous connaître, ô Jésus, vos charmes ravissent mon âme, je brûle du désir de partager la gloire et la douce sécurité de vos serviteurs et fidèles sujets; que faut-il pour mériter pareille faveur? Que je ne serve d'autre maître que Vous, qu'aucune créature ne Vous dérobe une partie de mon cœur, que je ne cherche ni plaisir, ni richesses, ni gloire, hors de Vous, que je m'efforce de Vous imiter. J'embrasse ces conditions de mon plein gré, je renonce à toutes les choses de ce monde et, avec l'Apôtre, *je les compte comme vile pous-*

Phil. III, 8.

sière afin de gagner Jésus-Christ. Propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam.

IV

Quelques caractères du règne de Notre-Seigneur.

1

Le royaume de Notre-Seigneur est très différent des royaumes de la terre. Ceux-ci, étant du monde, présentent, avec des apparences de grandeur, ce qui plaît aux yeux charnels, éblouit l'esprit, attache le cœur à la terre... Le royaume de Notre-Seigneur est tout *spirituel :* rien n'y plaît à la chair, tout y est infiniment désirable à l'esprit éclairé par la foi. Ses richesses sont spirituelles, d'une valeur infinie quoique peu recherchées des hommes charnels ; ses plaisirs tout spirituels, amers à la nature, deviennent infiniment doux pour l'esprit ; ses promesses sont spirituelles et leur pleine possession est réservée à l'autre vie.

Les moyens dont Jésus-Christ se sert sont à l'opposé des conquêtes terrestres. Il a subjugué le monde par la faiblesse, par la folie et l'ignominie de la Croix : *Si exaltatus fuero a terra...* Il agit de la même manière vis-à-vis de l'âme : il se présente à elle seul, dénué de tout, crucifié, et ce qu'il lui propose, c'est de se contenter, avec Lui, des mêmes vêtements et de la même nourriture. Touchée à l'aspect de cette Majesté sainte qui en est venue jusque-là, l'âme ne peut résister à ce charme puissant et elle se résout à suivre son Sauveur dans les sentiers les plus étroits et les plus semés d'épines où Il voudra la conduire. Cette force secrète des humiliations et des souffrances, Notre-Seigneur la manifeste dans sa Passion : c'est devant Pilate qu'Il consent, pour la pre-
, 37. mière fois, à déclarer : *Je suis roi. Rex sum ego.* Et Il veut être présenté en cette qualité, avec sa couronne

J. XIX, 14. d'épines, par ces mots : *Voici votre Roi. Ecce Rex vester.*

Appliquons-nous donc à le contempler spécialement dans ses états de pauvreté, d'humiliation et de souffrance, nous ne tarderons pas à en expérimenter l'efficacité : Jésus-Christ prendra possession de nos cœurs, et chassera toutes les inclinations et sentiments qui ne s'accorderont pas avec les siens.

2

Le règne de Notre-Seigneur est tout intérieur par sa nature et par son mode.

Par sa nature : il ne consiste pas essentiellement dans les signes extérieurs d'honneur et de dépendance, mais dans la parfaite soumission de l'âme entière à Jésus, pour vivre de sa vie. Il ne consiste pas précisément, comme quelques-uns l'imaginent, dans beaucoup de jeûnes et d'austérités, dans un temps considérable donné à la prière, dans de grandes actions de zèle ou de miséricorde ; si, avec tout cela, le cœur se nourrit de vaine complaisance, de louanges humaines, de volonté propre, l'esprit du monde est encore en nous.

La première chose pour établir le règne de Jésus-Christ, c'est de bannir celui de la chair et du monde ; le vieil homme doit faire place au nouveau, et il faut renoncer à nos anciennes manières de penser, de juger et d'agir. Mémoire, entendement, volonté ont à se réformer sur le modèle même de la mémoire, de l'entendement, de la volonté de Jésus-Christ. Nous ne devons rien juger que selon les maximes de Jésus-Christ, rien aimer qu'en conformité avec les sentiments de Jésus-Christ. C'est l'esprit de Jésus-Christ qui doit nous diriger, c'est lui que nous avons à consulter, afin de n'agir qu'avec son approbation et sous son action. C'est dans cette parfaite subordination et conformité que consiste le règne de Jésus-Christ. Mais comme cela implique une mortifi-

cation universelle et une constante abnégation de nous-mêmes, l'amour-propre toujours tendu à sa propre défense, élève des nuages sur cette vraie notion du règne, et c'est pour cela que plusieurs s'illusionnent et se flattent eux-mêmes, comme s'ils appartenaient à Jésus-Christ, alors que leurs pensées et leurs sentiments sont opposés aux siens. *Celui qui n'a pas l'esprit de Jésus-Christ n'appartient pas à Jésus-Christ. Si quis autem spiritum Christi non habet, hic non est ejus.*

VIII,

La manière dont Jésus-Christ gouverne l'âme, n'est ni moins suave ni moins contraire à l'amour-propre. Elle est tout *intérieure* selon la nature même de son règne. Il n'exige rien avec violence, il demande amoureusement. Sa gloire est de régner sur des cœurs volontairement soumis, sa voix est sans bruit de paroles, ses appels sans contrainte ; et si quelquefois Il parle de telle manière qu'il n'est pas possible de ne pas entendre, même alors nous pouvons nous dérober en cherchant à nous persuader, pour colorer nos résistances, que ce n'est pas sa voix.

Le recueillement et le courage sont donc également nécessaires au règne de Jésus-Christ dans l'âme. Sans le recueillement, nous n'entendrons pas sa voix qui est « comme un souffle léger » ; sans le courage, nous ne saurons pas exécuter ce qu'il demande. Faute de ces deux dispositions, combien ne se soumettent jamais entièrement au règne de Jésus-Christ, ou s'y soustraient après s'y être livrés. Quelques-uns sont toujours en dehors d'eux-mêmes, absorbés tout entiers par les œuvres extérieures de zèle ou de miséricorde, mais comme ils négligent de rentrer en eux-mêmes et de consulter vraiment Jésus-Christ, leurs actions sont gâtées de mille imperfections : ce n'est pas la volonté de Dieu qu'ils font mais la leur, et comme ainsi ils se retirent de sa conduite, ils languissent dans un état imparfait jusqu'à la mort. D'autres entendent davantage la voix de Jésus-

Christ, mais ils manquent de courage pour rompre certaines attaches dont Jésus-Christ leur demande le sacrifice, et ils en appellent de cette sentence à leur raison. Jésus attend, mais si la résistance continue, il est obligé de laisser l'âme à elle-même, et de la priver de ces grâces spéciales qui font les saints. Et combien même en sont venus ainsi à perdre la grâce de leur vocation, peut-être à tomber dans le vice.

Un homme entièrement gouverné par Jésus-Christ est toujours attentif au moindre signe de sa volonté, prompt et diligent à l'accomplir. Il n'est pas exempt, dans la partie inférieure, des luttes de la nature, dont saint Paul lui-même gémissait, mais ces luttes ne déconcertent pas sa généreuse résolution.

Je le reconnais, Seigneur, votre règne n'a jamais été bien établi en moi. Je Vous rends, il est vrai, quotidiennement un tribut de prières et de révérence extérieure, mais combien facilement encore mes pensées et mes désirs m'entraînent vers les créatures, combien trop rarement je pense à vous, et trop faiblement j'aspire vers Vous. Si je n'ai pas médité avec l'attention qu'ils méritent vos mystères sacrés, c'est que je ne suis presque jamais entré dans mon propre cœur pour Vous trouver et écouter votre voix. Très cher Sauveur, j'estime perdu tout le temps que je ne Vous ai pas donné. Mon seul souci désormais sera de Vous faire régner sur moi : mon âme Vous est entièrement consacrée.

3

Le règne du Christ ne doit jamais finir : *Regni ejus non erit finis.* Cela seul suffirait pour m'y attacher à jamais. Si je mets ma confiance et mon affection dans les créatures, elles m'abandonnent au moment où j'en ai le plus besoin, ou du moins à l'heure où j'en suis séparé moi-même. Alors, elles ne sont plus d'aucun secours et quelquefois sont l'occasion de vrais mais trop

tardifs chagrins. Jésus ne m'abandonnera jamais et son règne n'est que le début du Ciel. Ce règne est un règne d'amour, où l'âme est unie à Jésus-Christ par les liens les plus doux. Le divin Roi communique à l'âme sa vie, sa gloire, son pouvoir, et l'âme avec un indicible contentement sacrifie, à chaque instant, toutes choses à son Roi. Elle règne avec Jésus-Christ et Jésus-Christ porte
6. avec elle le joug, ainsi rendu doux et aisé. *Vous nous avez fait un royaume en notre Dieu. Et fecit nos regnum et sacerdotes Deo et Patri suo.* Dès ici-bas, ses charmes et ses perfections ravissent mon âme, au travers du voile obscur de la foi ; sa protection m'est assurée encore que pas toujours sensible, et si la gloire de lui appartenir reste encore cachée, elle fait déjà ma joie et ma force.

Tous ces avantages augmentent à mesure que le règne de Jésus s'affermit dans l'âme ; ils ne peuvent pas lui être ravis à moins qu'elle-même le veuille. Semblable à la lumière du jour, l'œuvre de la grâce progresse jusqu'à ce que la mort y mette le dernier sceau. Alors la splendeur du règne divin se révèle, le Roi Lui-même se montre à l'âme béatifiée, elle jouit de son amour, elle contemple sa Grandeur, sa Sagesse, sa Puissance, toutes ses perfections infinies ; elle goûte pleinement le bonheur du choix qu'elle a fait en cette vie, la gloire de son obéissance, l'assurance de régner éternellement avec Jésus dans la gloire de son Père. Oui, nombreux et ineffables sont les biens préparés à ceux qui l'ont choisi pour leur Roi sur la terre !

O Jésus, mon Roi éternel, je consens à toutes les souffrances, à toutes les peines, pourvu que je sois admis en votre société, de telle sorte qu'après avoir partagé vos travaux et vos souffrances en fidèle serviteur, je puisse être aussi avec Vous dans votre Royaume du Ciel. *Amen.*

Toute notre occupation sera maintenant de contempler notre Divin Roi dans ses différents mystères afin que (selon le troisième prélude), le connaissant intimement, et embrasés de son amour, nous devenions ses parfaits imitateurs. Nous considérerons d'abord chaque mystère en général; puis nous méditerons sur les perfections de Jésus, particulièrement sur son amour, enfin sur la vertu qui brille davantage en chaque mystère.

I

S. Luc, I, 26, 38.

INCARNATION DE NOTRE-SEIGNEUR

telle qu'elle est proposée par notre Bienheureux Père.

Quelques remarques.

Il y a dans la Seconde Semaine trois préludes : le premier est l'historique du mystère, où sans descendre dans les détails, nous prenons une vue générale et rapide du sujet, comme un homme qui regarde d'abord l'ensemble d'un tableau avant d'en examiner les particularités.

La méthode de contemplation comporte : 1° voir les personnes; 2° entendre leurs paroles; 3° considérer leurs actions; et, de chaque considération, retirer quelques fruits pour soi-même. Par exemple, de la contemplation des hommes répandus sur la terre, je conclurai la brièveté de la vie et la vanité des choses humaines. De là, élevant le regard de mon âme vers les Trois Personnes divines, j'apprendrai combien les pensées de Dieu sont hautes et différentes de celles des hommes! Je demanderai que mon intelligence étant éclairée par quelques rayons de cette divine Sagesse, je sache toujours discerner la vérité, suivre la vérité.

Contemplant la Bienheureuse Vierge Marie, je verrai combien était précieuse au regard divin une pure et

obscure vierge, inconnue du monde. Elle reçoit la plus illustre des ambassades qui fut jamais, elle est saluée Mère de Dieu, tandis que les grands de la terre sont méprisables aux yeux de Dieu et de ses Anges. Et, de là, je déduis quelle aimable et grande chose est l'humilité.

Je parcours le monde et j'entends les hommes parler de ce qu'ils aiment : richesses, honneurs, dignités, moyens de les acquérir, etc... J'écoute du côté du ciel; là les trois divines Personnes s'entretiennent du salut de l'homme, et, à Nazareth, c'est cette grande chose qui se traite entre Notre-Dame et l'Ange...

Puissent tous mes discours être de Dieu, de ce qui peut Lui plaire et me conduire au bonheur éternel!

Je vois les pauvres mortels s'agiter pour toutes ces choses qu'ils aiment, et de là naissent les guerres, les crimes, la désobéissance aux lois de Dieu, finalement la mort éternelle pour un si grand nombre : et pendant ce temps le grand œuvre de l'Incarnation est mis à exécution, le Fils de Dieu descend du ciel, il se fait chair dans le sein de la Vierge. Admirons ici à loisir la Bonté infinie, et voyons quels retours d'amour et de reconnaissance nous lui devons pour un bienfait si divin.

Il convient de renouveler la protestation du Règne, quand nous voyons, dans ce mystère, notre Roi Suprême venir sur cette terre de souffrance, de misères, de travail, revêtir les livrées de notre mortalité et s'offrir, se vouer librement, par amour, aux souffrances et à la mort rédemptrice.

« Il s'est élancé comme un géant dans la carrière », qu'est-ce à dire sinon qu'il commence sa mission dans la plus merveilleuse humiliation. A la vue de notre Roi, du choix qu'Il fait, de ce qu'Il souffre dès le premier instant de son Incarnation, ne nous faut-il pas embrasser avec Lui ce qu'Il a embrassé pour nous? qu'avons-nous jusqu'ici souffert pour Lui, ou pour le bien de notre âme?

II

Des perfections de Jésus dans son Incarnation.

Mêmes Préludes.

1

Jésus, le Verbe Incarné, est l'œuvre la plus excellente de la Sagesse infinie, de la Toute-Puissance, de la Bonté de Dieu. Ces trois perfections divines brillent admirablement dans toutes les œuvres de la création, mais dans le mystère du Christ, elles éclatent, semble-t-il, au suprême degré. L'intelligence divine ne peut concevoir une œuvre plus parfaite, inventer un moyen plus digne d'elle pour satisfaire en même temps à la Miséricorde et à la Justice, pour procurer à Dieu une gloire infinie, pour rétablir l'homme dans l'état d'où il est déchu, et dans une condition plus excellente encore.

Pour exécuter ce que la Sagesse a conçu, la Toute-Puissance intervient. C'est chose ineffable que deux natures infiniment distantes l'une de l'autre, la nature divine et la nature humaine, soient unies par la plus étroite de toutes les unions possibles, union par laquelle Dieu est homme et l'homme est Dieu. Que l'Être suprême et nécessaire s'abaisse à un état dans lequel on puisse dire qu'il est anéanti, et que l'homme qui de lui-même est néant soit élevé au trône de Dieu, ces merveilles raviront éternellement les esprits bienheureux. C'est ici l'œuvre la plus admirable de la Bonté infinie, car toutes les communications divines s'effacent devant celle que la Divinité fait d'Elle-même au Christ dans l'Incarnation, communication totale, qui devient le principe et la fin de toutes les autres !

Combien dois-je estimer par-dessus toutes choses Jésus-Christ Notre-Seigneur. Et combien à son service dois-je me compter pour peu. Toute sagesse consiste

à le connaître, toute justice demande que je rende grâces à Dieu pour les biens qu'Il nous donne en Jésus et pour l'honneur infini réservé à la nature humaine en sa personne adorable.

2

Jésus réunit en Lui-même toutes les perfections divines et tous les dons, toutes les grâces dont la nature humaine est capable. La plénitude de la Divinité habite en Lui, Il est le Fils de Dieu, l'image incréée du Père, le Verbe par qui tout a été fait. Infiniment pure est sa génération éternelle qui dépasse toute intelligence; et rien n'est plus pur dans l'ordre des choses créées que sa génération temporelle, puisqu'Il a été conçu par l'opération de l'Esprit-Saint, avec la coopération d'une Vierge sans tache qui est toujours demeurée vierge. En vertu de l'union hypostatique, tous les dons de la gloire et mille prérogatives étaient dus à la sainte Humanité de Jésus, mais Il a voulu en priver ici-bas son corps sacré et le rendre passible. De quelque côté que je considère Jésus, soit comme Dieu, soit comme homme, Il est *le tout aimable*, la Perfection visible, et Il s'offre en modèle à mon imitation. Tout spécialement, je dois m'affectionner à l'état de souffrance et d'obscurité qu'Il a embrassé et cela de telle manière que, pour lui ressembler, je sois disposé à accepter toutes sortes de peines et d'humiliations.

3

Jésus rend à Dieu une gloire égale aux biens infinis qu'Il a reçus, une gloire digne de la Majesté infinie, une gloire qui surpasse infiniment toute celle que peuvent lui rendre tous les êtres créés, hommes ou anges; Il répare pour toutes les offenses possibles, et Il est une hostie si agréable, que l'amour pour cet objet de ses complaisances détermine Dieu à verser sur l'humanité des faveurs sans nombre.

La sainte Humanité voyant la Divinité ainsi anéantie dans le mystère de son union avec elle, embrasse toutes les humiliations et les croix pour faire au Verbe un sacrifice absolu d'elle-même. Elle fait choix d'une vie cachée, pauvre et laborieuse, des persécutions et de la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse, de sorte que ces choses sont comme déifiées en Jésus-Christ.

Contemplons la gloire que le Verbe incarné rend ainsi à son Père... mais comprenons en même temps combien étroitement il nous faut être unis à Notre-Seigneur pour procurer à Dieu cette gloire que de nous-mêmes nous sommes impuissants à lui donner; combien aussi nous sommes obligés de rendre honneur à Jésus par qui seul nous pouvons offrir à la Majesté divine un hommage digne d'elle. C'est l'avis admirable que nous donne saint Paul : *Omnia vestra sunt, vos autem Christi, Christus autem Dei :* « Toutes les créatures sont à vous, vous êtes au Christ et le Christ à Dieu. » Puis donc que nous sommes à Lui et par Lui à son Père, nous Lui devons l'hommage de tout nous-mêmes.

I Cor. III, 22, 23.

O Jésus! je reconnais la justice de cette obligation, je l'aime et je m'y soumets de grand cœur. Je ne désire autre chose que de me consumer à votre service, de vous honorer comme vous avez honoré votre Père. *Amen.*

III

De l'amour que Jésus nous montre dans son Incarnation.

Mêmes Préludes.

1

L'amour de Jésus envers nous dans ce mystère est un amour de préférence. Il nous a préférés à des millions d'anges dont Il a permis la perte éternelle. Il nous a

préférés à tous les chœurs des esprits célestes, prenant notre nature et non la leur, cependant plus noble et plus sublime. Il nous a préférés aux joies et à la gloire du Ciel dont, par un libre choix, Il s'est privé dans sa vie terrestre, Il nous a préférés à tous les honneurs et à tous les biens qui lui étaient dus en ce monde afin de donner à l'humanité les exemples et l'instruction dont elle avait besoin. Il nous a en quelque sorte préférés à Lui-même, consultant dans son choix non sa propre gloire, mais notre seul avantage. Seigneur, « qu'est-ce donc que l'homme pour que vous l'exaltiez si magnifiquement? » Comment comprendre et reconnaître un si merveilleux amour? Quelle douleur de lui avoir préféré trop souvent des choses terrestres, de fugitives et trompeuses jouissances. Vous êtes mon Dieu, vous m'avez trop aimé, moi néant, moi faible créature... Et je ne Vous aimerais pas, vous la Beauté infinie, l'Infiniment aimable. Et je ne Vous préférerais pas à moi-même en toutes choses! Ne le permettez pas, ô la vie de mon âme! Plutôt mourir mille fois.

2

L'amour de Jésus dans son Incarnation est pur et désintéressé.

Nous n'avons rien fait pour Lui qui puisse mériter cette inestimable faveur ; rien ne pouvait être agréable à ses yeux en nous, enfants de colère et défigurés par le péché ; Il ne pouvait rien attendre de nous que nous ne l'ayons d'abord reçu de Lui ; Il prévoyait même que nous le paierions d'ingratitude. Et tout cela n'empêche pas cet ineffable témoignage de son amour. Il vient du Ciel, s'abaissant jusqu'à nous pour nous relever et faire de nous les cohéritiers de son royaume. Quoique plusieurs dussent refuser la grâce offerte, Il ne croit pas ses travaux perdus si quelques-uns, au moins, consentent à l'accepter, à lui rendre amour pour amour, à lui obéir

comme roi, à l'écouter comme maître, à l'imiter comme modèle.

O amour de Jésus exclusif et sans pareil! Comment puis-je le contempler sans être moi-même embrasé d'amour! Vous qui m'avez aimé le premier, comment ne pas Vous aimer? Vous aimer est tout mon bonheur et ma gloire, et vos bienfaits m'y obligent; mais votre seule Beauté vous rendrait digne de tout amour, d'un amour qui dépasse toute capacité humaine. Que, du moins, mon amour soit assez pur pour vous chercher Vous seul, au-dessus de tous vos dons, afin qu'il puisse, dans la mesure du possible, être pareil au vôtre.

3

L'amour de Jésus dans son Incarnation est tendre et ardent.

Il agit comme un Père qui, plein de tendresse pour son enfant, lui parle un langage à sa portée, joue avec lui, et se fait en quelque sorte enfant avec lui pour lui plaire. Ou encore comme un grand Monarque qui, chérissant un de ses plus misérables sujets et ne pouvant gagner son affection qu'en lui devenant semblable et en partageant ses travaux et ses peines, quitterait la splendeur de sa Cour pour se réduire à une condition obscure. L'amour du Fils de Dieu est semblable, et plus encore, car entre Lui et nous la différence est incommensurable, infinie. Il est vraiment l'Homme dont parle le Cantique des Cantiques : *s'il donne toute la richesse de sa maison pour posséder l'Amour, il considère n'avoir rien donné. Si dederit homo omnem substantiam domus suæ pro dilectione, quasi nihil despiciet eam.*

Cant. VIII, 7.

L'ardeur de votre amour, ô Jésus, me reproche la froideur du mien! Vous Vous abaissez et Vous quittez toutes choses pour moi, et moi je ne puis que m'élever et gagner en Vous aimant. Si le monde me méprise, je me glorifierai de ses opprobres, je me réjouirai dans l'humi-

liation, pourvu que je puisse Vous aimer et être compté parmi vos disciples. Donnez-moi votre amour et prenez tout le reste? Je languis de faire quelque chose pour Vous, j'aspire à me quitter entièrement moi-même, à renoncer à mes inclinations, à ma volonté, à mon amour-propre, de sorte que je Vous aime en vérité, dégagé et libre de tout autre amour. *Amen.*

IV

De l'humilité de Jésus dans son Incarnation.

Nous avons vu dans les deux précédentes méditations combien Jésus est désirable, digne de tout amour; ici nous le regarderons comme notre docteur, apprenant de lui la principale leçon qu'il nous donne dans le sein de sa Bienheureuse Mère, celle de l'humilité.

Mêmes Préludes.

1

Et Verbum caro factum est. Par cette parole, saint Jean nous donne les plus hautes idées des humiliations du Christ dans son Incarnation. Le Verbe voulant s'abaisser ne s'arrête pas au rang du plus sublime séraphin, mais il descend plus encore, autant qu'il peut descendre : il devient homme, il assume donc ce qui dans l'homme est de l'ordre inférieur de la création, ce que l'homme a de commun avec l'animal : *Le Verbe se fait chair.* Contemplez l'infinie disproportion entre ces
2, 3. deux extrêmes : le Verbe et la chair ! L'Evangéliste avait dit auparavant : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu; toutes choses ont été faites par Lui... en Lui était la vie... Il était la vraie lumière. In principis erat verbum, et Deus erat verbum; Omnia per ipsum facta sunt... In ipso vita erat,... erat lux vera.*

En face de ces grandeurs dignes de toutes nos adorations, qu'est-ce que la chair? L'être infime tiré de la poussière : *Formavit hominem de limo terræ*. Et cette chair, le Verbe se l'unit par l'union la plus étroite, une union personnelle, une union qui doit être éternelle.

O incompréhensible excès! « Il s'est anéanti lui-même, prenant la forme de serviteur. » Cela ne suffira-t-il pas à m'enseigner l'humilité, à me faire comprendre que la gloire de Dieu ne peut être procurée sans la destruction de mon orgueil, et que l'unique moyen, c'est l'humiliation. Que cette vue nous inspire donc l'amour de l'abjection qui nous est due à tant de titres différents.

2

La manière dont le mystère de l'Incarnation s'accomplit fut pour Jésus une autre source d'humiliations et par là même pour nous la plus excellente leçon d'humilité. Ce fut, il est vrai, par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein de la plus pure Vierge, comme il convenait à la sainteté de Jésus, mais cette chair, que le Verbe éternel revêt, est une chair comme la nôtre, elle vient de la même origine, du père commun du genre humain : ainsi devient-Il vraiment fils et frère des pécheurs. Il priva cette chair des attributs qui lui étaient dus et la soumit à toutes les misères inhérentes à la nature humaine, le péché seul excepté. Il demeura neuf mois enfermé dans le sein maternel, et quoique son âme jouît de la vision béatifique, qu'elle possédât dès lors la science, la sagesse et toutes les perfections dont était capable sa nature humaine, Jésus les cachait, comme s'il ne les possédait pas. Comment être altéré de l'estime et des applaudissements des hommes, après un tel exemple? Comment désirer paraître et être préféré aux autres à cause de petites qualités ou avantages que nous croyons posséder?

Jésus dans le sein de sa Mère doit être particulière-

ment notre modèle en un temps de probation religieuse. La Société est la mère que vous avez choisie, que Dieu Lui-même vous a donnée. Elle vous porte dans ses entrailles maintenant, pour former en vous le Christ et vous élever à toutes sortes de perfections. Conformez-vous donc à Jésus dans ce mystère et efforcez-vous d'exceller en humilité.

3

Un motif puissant pour nous exciter à recueillir de ce mystère le fruit de l'humilité, c'est le désir que Jésus avait de nous inspirer ses propres sentiments, lorsqu'Il s'humiliait Lui-même d'une si admirable manière.

Toutes les grandeurs possibles étaient pour Lui sans danger aucun, Il n'eût pas été moins humble au milieu d'elles qu'Il ne le fut sans elles; mais nous n'aurions pas appris combien les humiliations lui sont chères et combien nécessaires pour nous, nous n'aurions pas été excités à les embrasser. Il n'avait pas à réparer pour Lui-même la gloire de Dieu outragée, mais il était nécessaire et qu'Il le fît pour nous et que nous unissions notre réparation à la sienne; et, comme si indispensable, juste et raisonnable que fût notre obligation, l'orgueil nous y rendait réfractaires, le Verbe voulut s'incarner de la manière la plus anéantissante, afin de pouvoir à la fois suppléer à notre impuissance et nous fournir le remède contre notre orgueil. La première fin fut atteinte du côté de Dieu, et la dette pleinement acquittée; mais en est-il de même du second but? notre orgueil s'est-il rendu? Combien grand était ce mal pour nécessiter un tel remède, et combien invétéré pour que ce remède reste encore trop souvent inefficace!

Verbe Incarné, très humble Jésus, animez-moi tellement de votre esprit que je sache aimer et désirer ces choses que vous avez tant aimées. Humiliation, abjection, méconnaissance, inséparables compagnes de Jésus dès ce premier moment de son Incarnation, si je veux

vous éviter, je m'éloigne de Lui ; si je vous embrasse, je suis sûr de le trouver Lui-même. Soyez donc désormais le véritable objet de mes désirs et de mes affections. Vous avez dépouillé toute laideur depuis que vous êtes déifiées dans la Personne du Fils de Dieu et mon cœur sera toujours ravi de vos charmes.

S. Luc II, 1, 14.

DE LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST

telle qu'elle est présentée dans le Livre des Exercices.

Quelques réflexions.

1. Dans ce mystère de la Naissance de mon Sauveur, j'ai d'abord à contempler ce que sont les personnes elles-mêmes, et combien différents sont à leur égard les jugements de Dieu et ceux des hommes. Les hommes jugent sur les apparences extérieures ; voyant la pauvreté et le dénûment de Marie et de Joseph, ils les regardent avec mépris, si bien que nul ne veut admettre de tels hôtes dans sa maison. Et pendant ce temps, aux yeux de Dieu, le monde entier est sans valeur en comparaison de ces voyageurs indigents qu'il regarde avec une complaisance infinie. A cause d'eux, il épargne le genre humain dont les iniquités appelaient le châtiment.

Pauvres et faibles au dehors, ils sont toute la richesse, le trésor, la gloire du monde ; le Ciel et la Terre sont à eux, l'Auteur de la nature et de la grâce Lui-même est à eux. La Sagesse incréée qui dépose les puissants de leur trône et exalte les humbles est avec eux, des millions d'Anges veillent, prêts à exécuter ses ordres. Cette petite et obscure famille frappe le Ciel d'admiration. Les esprits bienheureux contemplent avec révérence dans une jeune Vierge, une sainteté, une pureté, un amour très supérieurs aux leurs. Dans un faible enfant emmailloté, ils contemplent Celui qui donne la lumière au

soleil, pare le firmament d'étoiles et gouverne toutes choses!

Quels étaient alors les sentiments de saint Joseph, de la Bienheureuse Vierge, de Jésus Lui-même? Combien peu sont-ils affectés de ce que le monde pense d'eux : il leur suffit d'être agréables à Dieu. Pourvu que Dieu se plaise en mon âme et que je demeure en lui par sa grâce, il doit m'être bien indifférent d'être méprisé des hommes.

2. Je joindrai mes louanges à celles que saint Joseph, les Anges et la Mère de Dieu donnent au Sauveur nouveau-né. J'écouterai aussi les paroles que, de sa crèche ou des bras de sa Mère, le Seigneur dit à mon âme, me dévoilant à quelle condition Il s'est réduit par amour pour moi, et me demandant avec larmes de l'imiter. Que devrai-je lui répondre?

3. Mon âme recueillie considérera comment Jésus, plus resplendissant que le soleil, sortit du sein de sa Bienheureuse Mère, comme la lumière traverse un cristal transparent et augmente encore son éclat et sa beauté; puis comment les deux saints Epoux et d'innombrables Anges se prosternèrent devant Lui. Je verrai les animaux eux-mêmes reconnaissant leur Créateur, ainsi qu'Isaïe
3. l'avait prophétisé : *Le bœuf a reconnu son possesseur et l'âne la crèche de son Maître. Cognovit bos possessorum suum, et asinus præsepe domini sui.* Ce qui suit doit-il
3. m'être appliqué? *Mais Israël ne m'a pas connu et mon peuple n'a pas compris... Israel autem me non cognovit, et populus meus non intellexit.*

O Jésus, souverain Roi, je Vous adore et vous reconnais pour mon Dieu, je comprends enfin ce que je vous dois. Si vous avez tant fait pour un serviteur inutile, si vous avez embrassé tant de fatigues pour me procurer le salut, en toute justice que ne dois-je pas faire? Maître universel, mon doux Sauveur, que je contemple sous la forme d'un Enfant nouveau-né, prosterné à vos pieds je

renouvelle toutes les offrandes que je vous ai faites de moi-même, je proteste que je veux toujours m'appliquer à Vous imiter et à Vous servir. *Amen.*

Incarnation et Nativité

Application des sens aux deux exercices de l'Incarnation et de la Nativité.

Elle est dans le Livre des Exercices.

Cet exercice bien accompli est de nature à produire en nous de grands sentiments de dévotion — nous pouvons nous aider des quelques aperçus suivants.

1

Je fixerai le regard de mon âme sur Jésus caché dans le sein maternel ; ou bien reposant dans sa crèche, ou encore dans les bras de la sainte Vierge ou de saint Joseph, et mes yeux iront de la terre au Ciel. La perfection et les charmes de Jésus sont ineffables ; il est aussi ravissant qu'il est aimant ! Son abjection elle-même le rend plus aimable, et il l'a tellement embrassée que pour l'aimer vraiment Lui-même, je dois aimer ce qu'Il a aimé. Tout ce que je vois autour de Lui est la condamnation des maximes et de la vie du monde et me presse de lui ressembler.

Notre-Dame et saint Joseph trouvent en sa société le parfait bonheur, car Jésus est tout pour eux ; ils se réjouissent d'être méprisés du monde avec Lui, pauvres et souffrants à cause de Lui ! Et moi, mon Dieu ne me suffit-il pas ? Pourquoi désirerais-je quelque chose hors de Lui ? Le respect avec lequel Marie et Joseph servent leur Seigneur, m'enseigne avec suavité comment je dois m'approcher de Lui dans la sainte Eucharistie. L'étable de Bethléem offre aux trois Personnes divines un spec-

tacle digne des cieux, et j'y vois comment ma pauvre âme peut, elle aussi, devenir agréable à Dieu.

2

Dans le silence de Bethléem, le Verbe incarné parle à son Père céleste. Je l'entends s'offrant comme une victime pour les péchés du genre humain. Admirer son amour, sa générosité toute divine... rendre grâces... renouveler une entière offrande. Les prières de la Bienheureuse Vierge, de saint Joseph, unies à celles de Jésus, forment un concert dont l'harmonie ravit le cœur du Tout-Puissant et fait tomber de ses mains des flots de grâces sur les hommes. Pour donner force et efficacité à ma prière, j'aurai toujours soin de l'unir à celle de Jésus, Dieu le Père ne peut rien refuser à son Fils unique.

3

Le goût de la Divinité auquel tend le troisième point n'est autre chose que la Sagesse céleste et un exercice simple des dons du Saint-Esprit; c'est aussi la charité, la joie et la paix, fruits de ce divin Esprit, que Jésus possède dans leur plénitude et qu'il communique, toute proportion gardée, à sa sainte Mère et à saint Joseph.

Jésus est appelé « le lys de la vallée », la Vierge bénie « la Rose mystique », et Joseph dont la vie fut d'une si haute perfection, mais toujours cachée, peut être comparé à la violette. Le parfum de leurs vertus monte vers le Ciel et il embaume les âmes qui savent le respirer. Quand sera-t-il dit de nous avec vérité que nous sommes « la bonne odeur de Jésus-Christ »?

4

Nous nous trouverions heureux de baiser en réalité la trace des pas de Jésus, d'avoir en mains quelque chose qui ait appartenu à Lui ou à sa sainte Mère; combien plus heureux sommes-nous de posséder Jésus Lui-même

dans le Saint Sacrement, d'être riches de ses exemples et de ses leçons, d'avoir l'incomparable prérogative de nous appliquer ses mérites, de nous baigner dans son Sang, de reproduire en nous sa véritable et vivante image par une fidèle imitation de ses vertus.

Dans le Colloque, adressons-nous à Notre-Dame et à saint Joseph pour obtenir, par leur intercession, l'esprit de Jésus et cet amour de la pauvreté, des humiliations et des souffrances, dont ils sont eux-mêmes si éminemment remplis.

S. Luc II, 7, 20.

De la Pauvreté de Jésus dans sa Nativité.

1° Prélude : Histoire du mystère depuis la naissance du Seigneur Jésus jusqu'à la révélation de sa venue aux bergers.

2° Prélude : Représentation des lieux...

3° Prélude : Implorer l'esprit de pauvreté.

1

Considérons les caractères de la Pauvreté de Jésus. Elle est universelle. Quel est l'enfant, si pauvre qu'il soit, auquel manque demeure et berceau? Jésus en est dépourvu, ainsi que de tout le reste. Il naît dans une étable abandonnée, ouverte à tous, loin de son pays, fils d'une mère pauvre, et regardé comme le fils d'un pauvre ouvrier. Sa pauvreté est rigoureuse : il naît en hiver, et, dans sa froide crèche, il subit les intempéries de la saison. Sa pauvreté est méprisable : devenir pauvre par choix, en abandonnant la possession de grands biens est honorable même aux yeux au monde, mais naître pauvre, de parents pauvres, paraît un pur effet de la nécessité et n'attire que le dédain. Ainsi en fut-il de Jésus, puisque, même avant sa naissance, il ne rencontra que rebuts à cause de sa pauvreté.

C'est là un profond mystère, incompréhensible aux

riches et aux puissants du monde : le Seigneur du Ciel et de la terre descend sur la terre et n'y trouve pas de place pour se reposer; les hommes lui refusent un asile, il est obligé de se réfugier dans un lieu destiné aux animaux ; ou plutôt son amour de la pauvreté est tel qu'Il s'est volontairement réduit à cela. Le fils du cruel et impie Hérode naît dans un palais, repose dans un berceau moelleux, et le Fils de Dieu est couché dans une mangeoire. Comment donc un chrétien peut-il se glorifier dans les richesses et prendre ses délices dans les plaisirs et les aises de la vie!... Je ne suis plus surpris de voir les Saints se dépouiller de leur fortune et notre Père, saint Ignace, vêtu d'habits de mendiant, demander son pain de porte en porte. Ce qui doit plutôt étonner, c'est que si peu imitent Jésus et que la plupart des hommes, parmi ceux mêmes qui l'adorent dans sa crèche, soient si avides des richesses.

Ouvrez leurs yeux, Seigneur, qu'ils voient les trésors de la pauvreté. Ouvrez aussi les miens, afin que je partage volontiers les effets de la pauvreté dont j'ai fait profession à votre exemple. Oh ! quelle aberration ce serait de jamais m'en plaindre, et combien ma pauvreté restera toujours loin de la vôtre.

2

C'est encore pour montrer son amour de la pauvreté que Jésus appelle tout d'abord quelques pauvres bergers, seuls courtisans qu'Il admet autour de lui en ce premier acte de son règne. Les grands de la terre trouvent une gloire dans la pompe de leur suite, ils en écartent tout ce qui peut avoir apparence de pauvreté. Pour le Roi du Ciel, richesses et honneurs n'ont ni mérite ni valeur, mais il chérit tout ce qui porte l'empreinte de la pauvreté.

La pauvreté est le moyen d'entrer dans ses secrets, d'avoir plus grande part à ses faveurs. Lui-même se pare de ses insignes et les désigne comme les marques

royales par lesquelles il veut être connu : *Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.* A cette vue, je ne suis point épouvanté, mais émerveillé d'un tel amour et enflammé du désir de l'imiter. Oui, les livrées du Christ doivent être les miennes !

Attardons-nous à Bethléem avec les bergers ; persévérons avec Marie dans le souvenir de toutes ces choses, et mettons nos cœurs à l'unisson. *Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.*

3

Les hommes du monde ne craignent rien tant que de paraître pauvres et d'être vus sous des dehors méprisables, c'est au contraire ce qui plaît à Jésus pour se montrer à nous. La crèche et la croix sont les seuls trônes où il se donne en spectacle. Non content d'être vu par de pauvres bergers, Il rendra bientôt des rois témoins de son extrême pauvreté, Il fait surgir une merveilleuse étoile pour les amener à Lui. Comme Il désire que tous sachent bien qu'Il est pauvre !

Qu'un ami de Jésus s'efforce de l'imiter, immédiatement tout le monde crie qu'il est fou, hors du sens commun, mais qui a tort, la Sagesse éternelle, ou le monde? Le monde sans aucun doute, ses maximes sont folie ; méprisons-le et abandonnons-le pour adhérer à Jésus par la généreuse imitation de sa pauvreté. Le Ciel applaudit au choix de Jésus et fait entendre des chants joyeux : *Gloria in excelsis Deo. Et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.*

O béni Sauveur, élevez mon cœur au-dessus du terrestre, et qu'il se réjouisse dans la possession de la sainte Pauvreté, rien ne saurait être meilleur puisque Vous l'avez aimée et choisie par préférence. Le monde l'abhorre, il est vrai, car il est vide de votre esprit et par conséquent enveloppé de ténèbres. Je n'appartiens pas au monde, mais à Vous. Je veux me renoncer moi-même pour

vivre de Vous, par Vous, comme Vous. C'est la grâce que j'implore par l'intercession de votre Mère bien-aimée, la plus parfaite compagne de votre sainte Pauvreté. *Amen.*

La Circoncision de Notre-Seigneur.

1° Prélude : Historique du mystère.
2° Prélude : Les lieux où s'accomplit le mystère.
3° Prélude : Demander la grâce d'une parfaite mortification, tant intérieure qu'extérieure.

1

Jésus, enfant de huit jours, commence à répandre son Sang... C'est le sacrifice du matin, le gage, l'avant-goût d'un sacrifice plus sanglant qu'il offrira sur la Croix au soir de sa vie. Celui-ci est offert dans les bras de sa Mère bénie, dont le tendre cœur est percé de douleur à la vue des larmes de son divin Fils. Comme volontiers elle sacrifierait mille fois sa vie pour lui épargner ces souffrances. Entrons dans les sentiments de Marie... Jésus voit sa douleur et la sent très vivement, mais son désir de souffrir dépasse la compassion qu'Il a de l'affliction de sa tendre Mère. Il a hâte de donner les prémices de son sang.

Ne serons-nous jamais heureux de souffrir aussi quelque chose pour Lui? Et n'est-ce pas une honte pour des chrétiens d'être sans souffrances ou de s'éloigner de celles qui leur arrivent? Le Saint des Saints souffre pour expier mes fautes et moi, coupable, je rechercherais mes aises et mes commodités? En un corps si petit, Il veut déjà pâtir; alléguerai-je comme excuse la délicatesse de mon corps, dirai-je qu'il est trop tôt pour souffrir?

Nous avons déjà vécu bien des années. Comptons les

jours écoulés, comptons, si nous pouvons, les péchés entassés; et puis comptons les souffrances endurées pour Jésus... Que l'exemple de Jésus me confonde et m'excite à un amour véritable pour la mortification. Quoi de plus glorieux que d'imiter Jésus-Christ et, pour qui l'aime, cela peut-il paraître trop dur?

2

Jésus n'est pas lié par la loi, Il est le législateur, Il n'a pas besoin du signe de l'alliance avec Dieu dont Il est Fils par nature, sa chair très pure n'a rien à réprimer ni à régler, car Il est toute Sainteté. D'autre part, cette cérémonie légale semble déroger à sa dignité de Fils de Dieu, car la circoncision supposait le caractère de pécheur et obligeait à l'accomplissement de toutes les prescriptions et cérémonies de la Loi ancienne. Ces raisons et beaucoup d'autres pouvaient le dissuader de se soumettre à la circoncision; mais il y voyait un acte agréable à son Père céleste ainsi qu'une leçon très salutaire pour les hommes, et c'était assez pour lui faire surmonter, dans son corps si délicat, les répugnances de la nature, comme l'horreur du nom de pécheur.

Tout nous oblige d'embrasser la mortification, c'est une loi qui nous regarde personnellement comme pécheurs, elle est nécessaire pour expier nos fautes, pour soumettre la chair et nos passions déréglées, pour obtenir les grâces dont nous avons besoin, pour nous montrer vrais enfants de Dieu, pour augmenter nos mérites, enfin, pour avoir quelque conformité avec Jésus. Tous ces motifs et l'exemple de Notre-Seigneur ne prévaudront-ils pas en nous? Jésus prit lui-même le remède, afin de nous en enlever l'horreur; quels prétextes pouvons-nous donner pour ne pas l'employer après Lui? Ce qu'il me faut faire est très peu auprès de ce qu'Il a fait Lui-même et, après son exemple, cela devient notre plus grande gloire.

3

C'est à la Circoncision que le Christ reçoit le nom de Jésus, Nom au-dessus de tous les noms, Nom auquel tout genou fléchit au Ciel, sur terre et dans les enfers. Nom doux et puissant, vous êtes le gage de notre salut, notre défense contre nos ennemis, mais vous n'êtes obtenu que par le Sang même du Christ!

Le nom de chrétien nous fut donné sur les fonts baptismaux. Dès lors, nous avons contracté l'obligation de devenir fidèles imitateurs de Jésus, particulièrement dans sa mortification. Saint Paul nous le rappelle, quand
t. v, il dit que *ceux qui appartiennent au Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises. Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis, et concupiscentiis.* Pesons toute la portée de ce mot *crucifié.* Comprenons qu'il exprime une obligation commune à tous ceux qui, par le Baptême, se sont liés au service de Jésus.

De plus, en vertu de ma vocation, j'ai à partager d'une manière spéciale le nom de Jésus, je suis appelé à coopérer avec Lui, non seulement à mon propre salut, mais à celui des autres. Rien ne peut être plus sublime, plus glorieux, et je dois me souvenir que, comme le Christ fut circoncis avant de porter le nom de Jésus, ainsi je ne puis prétendre à être compagnon de Jésus jusqu'à ce que je sois vraiment mortifié et mort à toute chose. Sans cela, je puis en porter le nom devant les hommes, mais jamais devant Dieu...

O Jésus, puisqu'il Vous a plu de m'honorer de quelque participation à votre nom de Sauveur, accordez-moi la grâce de le mériter par votre fidèle imitation. J'ai honte de trouver en moi une si grande aversion pour toute sorte de souffrances, tandis que je Vous vois si généreux de votre Sang. Fortifiez-moi, Seigneur, car je suis faible et infirme; animez-moi de votre divin esprit,

allumez en moi votre amour, rien alors ne me sera dur ou impossible. *Amen.*

S. Luc II, 22, 39.

De la Purification de la Bienheureuse Vierge et de la Présentation de Notre-Seigneur.

Préludes : le 1er : Historique du mystère. Le 2e : Le Temple. Le 3e : Demander le fruit du mystère, une parfaite obéissance à la loi de Dieu.

1

Dans l'obéissance de Jésus et de sa Bienheureuse Mère, brille d'abord une exactitude qui ne néglige rien des moindres détails de la loi. Le temps légal est observé, Jésus est porté au Temple par sa Sainte Mère malgré la distance, Il est présenté au Prêtre, le sacrifice ordonné est offert : toutes choses de nature à confondre ceux qui transgressent si aisément la loi en ce qui leur semble de moindre importance.

L'exemple de Jésus nous persuade donc d'accomplir non seulement l'essentiel de la loi, mais jusqu'aux plus petits détails. C'est assez que Dieu le demande, c'est assez que Notre-Seigneur en donne l'exemple, et que cette fidélité lui soit agréable. Ne savons-nous pas ce que le Seigneur regarde et désire surtout dans nos actes, et comment une petite chose faite avec un grand amour vaut plus à ses yeux que des actions grandes en elles-mêmes, mais accomplies avec moins d'amour. Jésus a mérité dans les emplois obscurs de Nazareth, non moins que dans les fonctions de sa vie publique, puisqu'il les remplissait avec un égal amour. C'est une leçon importante pour notre vie entière, mais spécialement pour les temps où les offices, où tout ce qui est commandé est petit et facile en soi.

2

La Présentation de Jésus ne fut pas une simple cérémonie comme celle des autres enfants; ce fut l'oblation totale de Lui-même à la Volonté de son Père, et cela pour obéir en des choses dures et difficiles. Dès lors, Jésus embrasse la Croix et toutes les persécutions qu'Il doit souffrir. Marie, en offrant à Dieu son Fils, sait que par là elle consent à sa mort, elle se soumet à toutes les douleurs qu'une telle mort doit apporter à un cœur tel que le sien. A tous deux, la parole de Siméon intime extérieurement les vouloirs du Père Éternel : cet Enfant sera un signe de contradiction et l'âme maternelle sera percée d'un glaive.

C'est ici le lieu de nous déterminer à la plus fidèle adhésion aux devoirs de notre vocation. Et le jour où nous rencontrerons des contradictions et des difficultés, nous les mettrons en regard du sacrifice que firent Jésus et sa Sainte Mère dans ce mystère, nous nous rappellerons combien volontiers ils se soumirent, avec quelle constance ils réalisèrent, et comment de tels modèles doivent être imités jusqu'au bout. La continuité de nos devoirs n'est pas pour nous décourager, elle est la principale source de nos mérites, et Celui qui donne l'ordre donnera aussi la grâce, si nous plaçons en Lui notre confiance.

3

Par les termes mêmes de la loi, Jésus et sa sainte Mère étaient exemptés de la loi; mais ils voulurent l'accomplir : 1° afin d'être en cela semblables aux autres, ne reculant pas devant cette apparence qu'il fut besoin de rédemption pour Jésus, Lui qui était le Rédempteur, et de purification pour Marie, elle dont la pureté dépasse celle des Anges et n'est inférieure qu'à celle de Dieu. 2° Jésus veut nous donner encore une preuve d'amour en ceci qu'il souffre d'être racheté à un prix si bas —

5 sicles d'argent — nous montrant ainsi qu'Il nous appartient sans réserve et que nous en sommes redevables à Marie. 3° De là enfin, nous apprenons à obéir à un simple signe du bon plaisir divin, sans aucun commandement exprès. En face de Jésus et de Marie s'abaissant pour se conformer à la loi, combien peu leur ressemblent ceux qui cherchent des exemptions ou qui tiennent peu de compte de la loi pour paraître au-dessus des autres?

Racheté au prix des 5 sicles, Jésus nous montre qu'il veut tout entier se dépenser pour nous; Il nous montre combien facilement Il se laisse acquérir et posséder. Mais nous, si souvent, nous oublions que nous sommes à Lui!... Dieu désire de nous plusieurs choses, dont cependant, par une paternelle condescendance pour notre faiblesse, Il ne nous fait pas un devoir absolu. N'est-ce pas assez que nous connaissions ses désirs? Il a été, Il est chaque jour si libéral envers nous, et nous ne ferions rien pour Lui que lorsqu'Il ordonne, lorsque nous avons ou l'Enfer ou le Purgatoire à craindre? Si nous l'aimons, notre unique sollicitude sera de savoir ce qui lui plaît; et comme nous l'apprenons par nos Règles et par les ordres de nos supérieurs, les regardant donc comme une réponse d'amour qu'Il donne à nos désirs, notre joie sera de les accomplir.

O très doux Jésus, c'est ainsi que je veux vivre. Mes Règles, la volonté de mes supérieurs, c'est votre voix, soyez à jamais loué de cette inestimable faveur, je connais votre volonté avec la même certitude que si vous me parliez. Malheureux serais-je si, la connaissant, je ne m'y conformais pas. Je ne considérerai pas si, en transgressant mes Règles, je pécherais ou non, ce m'est assez de savoir qu'en les accomplissant, je fais ce qui Vous plaît; je ne désire rien de plus. *Amen.*

La fuite en Egypte.

Comprendre quelle conduite tient la Providence envers ses élus, et comment il faut s'abandonner entre ses mains, c'est le fruit à retirer, la grâce à demander dans la méditation de ce mystère.

1

Il ne suffit pas au Fils de Dieu de naître dans une extrême pauvreté, de répandre quelques jours après son sang innocent, de s'offrir comme victime au Temple; son Père céleste va maintenant l'abandonner à la persécution du monde. Hérode, jaloux de ce nouveau-né, a soif de son sang. Son désir de le mettre à mort est si violent, sa frayeur qu'il ne lui échappe est telle, qu'il forme le dessein le plus barbare qui puisse entrer dans l'esprit d'un tyran. Jésus sait tout, mais comme un enfant, Il se laisse à la merci de ceux qui le guident. La Providence va l'arracher au péril, mais de la manière la plus pénible et la plus obscure : le Fils de Dieu doit fuir en Egypte, porté par ses pauvres parents.

Les conseils du Tout-Puissant sont impénétrables, et combien au-dessus de la portée de notre entendement. Nous connaissons son infinie Bonté et Sagesse : cela doit nous suffire et calmer nos appréhensions. Si nous savons demeurer à l'ombre de la Providence comme l'enfant sous le manteau maternel, nous n'aurons rien à craindre, quelque chose que le monde trame contre nous; alors même que l'enfer nous attaquerait avec la plus grande violence et que le Ciel semblerait nous abandonner, nous ne pouvons rien faire de meilleur que d'acquiescer paisiblement à la conduite de Dieu. Il peut nous soumettre à de nouvelles épreuves, notre joie sera d'avoir quelque ressemblance avec Jésus. Lui-même viendra à notre secours, et nous arrachant aux intentions de l'ennemi, fera tourner toutes choses à notre

avantage. *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.*

2

Dieu n'envoie son Ange ni à Jésus ni à Marie, mais à Joseph, quoique inférieur en mérites, parce qu'il est le chef de la famille. Joseph ne réplique pas, n'attend pas le lever du jour, ne s'attarde pas en préparatifs de voyage; il ne raisonne pas : il obéit. Marie le suit, docile et silencieuse, Jésus se laisse emporter comme s'il n'avait connaissance ni de ce qui se fait ni des tribulations à endurer! Ainsi, dans ce mystère, tout est obéissance, et c'est l'Obéissance qui sauvegarde la vie de Jésus. C'est elle aussi qui gardera ma vie, celle que je tiens de Jésus.

Quand serai-je comme Joseph, un instrument à la disposition de la Providence, souple à tous ses ordres, sans nulle résistance, réflexion ni retard! Quand serai-je entre les mains de mes Supérieurs comme Jésus et Marie entre celles de Joseph!

3

Les Saints Etrangers demeurèrent en Egypte jusqu'à ce que Joseph fût averti, encore par un Ange, de retourner en la terre d'Israël.

De même, je n'ai à choisir ni lieu ni emploi, mais à tout recevoir de la divine Providence, quelque chose qu'il lui plaise d'ordonner, et à demeurer paisiblement là où elle me met, que ce soit en pays étranger, que ce soit en un lieu où je serai inconnu et méprisé. C'est une grande chose que de faire la Volonté de Dieu; et ce serait une grande infortune de mourir là où Dieu ne me voulait pas. Il me faut donc être indifférent à tout lieu et, à l'exemple de Jésus, je dois me détacher de tout amour trop naturel pour mon pays, qui m'inspirerait une préférence exclusive. Si ce sentiment n'est pas blâ-

mable au sens où on l'envisage généralement, cependant au point de vue où nous nous plaçons ici, il ne serait pas conforme à la droite raison.

Avec Jésus, le séjour de l'Egypte parut doux à Marie et Joseph en dépit des nécessités et des épreuves de l'exil. J'ai Dieu partout, partout je puis trouver Jésus ; pourquoi alors y aurait-il un lieu qui ne fût pas à mon goût? Celui où je souffrirai davantage, où je serai plus persécuté, plus méprisé, sera précisément celui où Jésus me sera plus présent et plus secourable, où donc je serai plus heureux, pourvu que je reçoive avec réel abandon les épreuves de la divine Providence: *Ego sum cum ipso in tribulatione.*

Aimable Sauveur, combien grande est la paix et profond le bonheur de l'homme qui se fie à Vous, qui s'abandonne à votre bon plaisir et se laisse gouverner au gré de ses supérieurs sans témoigner de répugnance. C'est Vous-même qui le conduisez; votre Sagesse prévient tout danger ou l'en délivre; votre Bonté dispose toute chose pour son bien, et l'univers entier périrait plutôt que ne serait livrée à un mal réel cette âme, objet de vos soins. J'envie ce sort, j'aspire à le partager, accordez-moi cette grâce que je Vous laisse pleinement le soin de disposer de moi par l'intermédiaire des Supérieurs. Disposez de moi, comme le potier de l'argile, le vieillard de son bâton, la mère de son enfant, je suis résolu d'obéir et de vous louer au milieu de quelques circonstances, nécessités ou épreuves que ce soit. *Amen.*

De la venue de Notre-Seigneur au Temple à l'âge de douze ans.

Ce mystère appartient par excellence à la voie de la perfection évangélique. Notre-Seigneur nous apprend ici à nous « dépouiller de cette affection que la chair et le sang donnent pour les parents, et à la changer en

affection spirituelle » afin de nous consacrer librement aux choses de Dieu. Les vertus admirées dans les autres méditations sont proposées à tous les chrétiens, tandis que celle-ci appartient en propre à ceux que Dieu convie à s'attacher uniquement à son service. Nous verrons aussi ce que nous avons à imiter spécialement dans le temps et le lieu réservés à la formation religieuse : une continuelle et fervente application aux choses spirituelles. Ces deux grâces feront l'objet de la demande du troisième Prélude.

1

Jésus adolescent entreprend un pénible voyage pour adorer le Seigneur dans son Temple, et non content des heures qu'Il passe avec ses saints parents dans les exercices de piété, Il demeure à Jérusalem à leur insu. Le lieu importait peu à Celui qui est Lui-même le plus saint des sanctuaires, mais Il voulait inculquer le respect qui est dû à tout lieu consacré à Dieu et le devoir de louer le Seigneur en la manière que sa loi a fixée, alors même que pour cela il faut s'astreindre à de fatigantes et onéreuses conditions.

Seconde leçon : Quel est l'amour que nous devons avoir pour nos parents ; quel est le bien que nous devons leur souhaiter et leur procurer, et comment il est nécessaire d'obéir à la voix de Dieu, dussions-nous par là affliger grandement les nôtres.

L'amour que Jésus portait à ses saints parents l'invitait à demeurer auprès d'eux, ce qui était pour lui comme pour eux une grande et sainte consolation ; cependant à l'heure marquée par le Père céleste, Il les quitte. Il sait, Il sent toute la peine que leur fera sa perte, mais Il voit et il préfère l'avantage que la privation sensible doit leur apporter, à la joie sensible que sa présence sans éclipse leur procurerait. Par la miséricorde de Dieu, nous avons déjà obéi à l'inspiration de renoncer à pays et famille

pour nous consacrer à Lui ; ne regardons pas en arrière, soyons persuadés que par là nous rendons le plus grand service à nos parents, ne serait-ce qu'en leur procurant l'occasion d'offrir le sacrifice le plus agréable à la Majesté divine.

2

Où était Jésus et que faisait-Il en l'absence de ses parents?

L'Evangile dit seulement que ses parents le cherchèrent d'abord en vain parmi leur famille et leurs connaissances, qu'ils ne le trouvèrent point non plus dans la ville, mais seulement dans le Temple. Là, assis au milieu des Docteurs, Il les écoutait, les interrogeait et, questionné Lui-même, Il parlait avec une telle sagesse que tous étaient émerveillés de ses réponses. Sans doute Jésus alla ailleurs, fit autre chose pendant ces trois jours, mais l'acte précédent est seul signalé comme le principal et le plus habituel de ce séjour à Jérusalem.

Nous avons ce bonheur que si nous avons quitté nos parents, ce n'est pas comme plusieurs pour une carrière séculière, mais pour nous donner uniquement aux choses de Dieu. La grandeur de cette grâce nous presse d'en remercier le Seigneur et de vivre d'une manière digne de notre état. Que Jésus soit donc devant nos yeux et que notre esprit ne s'oublie pas à errer vainement au milieu des choses que nous avons quittées.

Il faut nous souvenir aussi que le devoir conforme à la condition de débutants et d'enfants dans la vie religieuse, c'est d'écouter, de questionner et de répondre si nous sommes interrogés. Jésus, la Sagesse Incarnée, quoiqu'il n'eût rien à apprendre, l'a fait en vue de notre instruction. Ainsi se multiplient pour nous en toutes manières les moyens de perfection, nous devons en être heureux et comprendre de combien de grâces nous aurions à répondre si nous négligions d'en profiter.

3

La sollicitude que mettent Notre-Dame et saint Joseph à chercher Notre-Seigneur est très sainte et nous montre toutes les conditions que doit avoir notre recherche lorsque nous avons une crainte juste d'avoir perdu Jésus. Les paroles de la Vierge à son divin Fils sont pleines de sagesse et d'amour, c'est une plainte humble et tendre, qui témoigne sa douleur et aussi son désir de savoir si elle a failli en quelque chose; cependant Notre-Seigneur, si nous nous en tenons à sa réponse, semble
Luc II, 49. recevoir sa Mère avec un peu de froideur : *Pourquoi me cherchiez-vous? Quid est quod me quærebatis?* Ceci pour nous apprendre que quelque chose que ce soit, même un témoignage de la plus juste amitié, ne doit pas nous détourner de notre attention à Dieu. *Ne savez-*
Luc II, 49. *vous pas, que je dois m'employer aux choses de mon Père? Nesciebatis quia in is, quæ Patris mei sunt, oportet me esse?* Rien qui convienne mieux à un fils que d'être occupé des biens de son père. C'est l'unique but du Fils de Dieu sur la terre, c'est ce qu'à son exemple nous devons faire, pour nous montrer vrais enfants de Dieu, frères, compagnons et disciples de Jésus. Nous ne sommes délivrés des soins temporels que pour concentrer notre attention sur ce devoir supérieur. Non seulement aux heures de la prière, mais à celles des moindres occupations et en tout temps, nous avons à régler nos actions, nos pensées, nos paroles d'après cet unique principe; et ce qui ne saurait y être rapporté doit par là même être écarté. Que notre cœur s'accoutume à redire : il faut que je sois employé aux choses de mon Père. Deux années de noviciat passées de cette manière suffiraient pour accumuler un trésor de vertus et de mérites. Saint Louis de Gonzague, saint Stanislas et bien d'autres ont agi ainsi, qu'est-ce qui nous empêche de faire de même?

O Jésus Enfant, qu'admirables sont les enseignements que Vous me donnez ! ils éclairent mon esprit et embrasent mon cœur. Je désire les mettre à exécution, et Vous-même le désirez pour moi. Résolu de commencer, j'éloignerai de moi toute pensée étrangère à ma perfection pour n'écouter que Vous et ceux qui me tiennent votre place. Mes délices, mes soins seront uniquement de Vous plaire avec l'aide de votre Mère bénie. *Amen.*

De la vie cachée de Jésus.

Trois grands enseignements donnés dans ce mystère : Obéissance, amour de l'abjection, soin d'avancer toujours dans la vertu. Supplions Notre-Seigneur de nous gratifier de l'amour et de l'estime de ces vertus.

1

L'Evangéliste nous donne en trois mots un compte rendu de la majeure partie de la vie de Jésus : Il était soumis... *Et erat subditus illis.* Il ne saurait y avoir plus grande louange de l'Obéissance. Jésus-Christ ne vécut que trente-trois ans, et les trente premières années Il les consacre à l'obéissance. Il faut que cette vertu soit à la fois d'une grande excellence et d'une grande nécessité puisque Jésus emploie autant de temps à nous l'apprendre.

Quel est Celui qui obéit? Et à qui obéit-Il?

Le Créateur obéit à ses créatures, le Seigneur de toutes choses est soumis à ses serviteurs. Si saints, en effet, que soient Marie et Joseph, ils restent cependant infiniment inférieurs à Jésus en sagesse, sainteté et perfection. Ce ne sont donc ni les talents ni les dons de la grâce ou de la nature que nous devons envisager en ceux auxquels nous avons à obéir, mais Celui dont ils tiennent la place. C'est à Dieu que j'obéis, voilà le motif

souverainement efficace pour me faire obéir, et obéir avec joie en toutes choses, sans considérer si elles sont difficiles, obscures ou honorables ! Dieu commande : pourquoi consulterais-je les répugnances naturelles? de quoi serais-je effrayé? N'est-il pas juste et raisonnable de m'en remettre à la Sagesse et à la Bonté de Dieu ?

2

L'Obéissance de Jésus était très abjecte aux yeux du monde; ses parents étaient pauvres, et par conséquent Il travaillait assidûment. Aider sa Mère dans les travaux du ménage est son premier emploi et, quand il grandit, Il partage avec Joseph le dur métier de charpentier. Rien de plus abject aux yeux du monde, de plus grand devant Dieu ! Il y avait alors quelques hommes en honneur : orateurs renommés, conquérants fameux, profonds hommes d'Etat; aucun n'attirait l'attention de Dieu; toutes leurs affaires n'étaient devant Lui que jeux d'enfants en comparaison des occupations de Jésus, car dans ses fonctions de pauvre artisan, inconnu ou compté pour rien, Il travaillait à la grande œuvre de notre salut et expiait, dans son obscure solitude, l'orgueil et la vanité des hommes.

A l'exemple de Jésus, nous pouvons rendre très féconds les emplois les plus humbles; nous pouvons faire mieux et avec moins de dangers que dans les situations élevées : estimons-les donc, et de nous-mêmes tendons vers l'abjection comme vers notre centre, car tel est l'esprit de Jésus. En conséquence nous nous réjouirons d'être employés à ce qui peut paraître bas et méprisable, afin de guérir notre orgueil, et quel gain inappréciable ne serait-ce pas si, par ce moyen, nous arrivions à vaincre ce dangereux adversaire ! Combien faciles et nobles ces choses nous apparaîtraient si nous tenions nos yeux sur Jésus qui, en les accomplissant, les a en quelque sorte déifiées ! Et enfin que de mérites à

acquérir par de telles actions unies à celles du Christ ! Jésus, la Sagesse du Père, la Lumière du monde, le Rédempteur du genre humain a choisi de vivre de longues années dans l'obscurité et le silence. Ce serait un intolérable orgueil de trouver trop dure une vie pareille à la sienne.

3

52. *Jésus croissait en âge, en sagesse et en science devant Dieu et devant les hommes : Et Jesus proficiebat sapientia, et ætate, et gratia apud Deum, et homines.* Ceci est dit de Lui, non pas qu'intérieurement Il se perfectionnât, Jésus ayant possédé dès le premier instant plénitude de science et de sainteté ; mais en tant qu'Il en donnait des preuves extérieures, manifestant à mesure qu'Il grandissait une perfection en harmonie avec son âge. Il faut qu'il puisse être dit de nous, pour l'intérieur comme pour l'extérieur, que nous progressons devant Dieu et devant les hommes. Nous avons à croître quotidiennement dans le mépris du monde, dans la familiarité avec Dieu, dans le zèle de sa gloire, et c'est ainsi que nous avancerons devant Dieu ; tandis que, devant les hommes, nous devons grandir aussi en édification, par des exemples de douceur, de patience, de modestie, etc. Ce nécessaire et heureux progrès sera obtenu si nous nous conformons à Jésus, notre modèle, par l'amour de l'abjection et par la pratique de l'Obéissance.

Dieu sans doute demandera de nous de grands travaux, puisqu'il nous appelle à la vie apostolique ; mais au temps de la formation, Il nous applique plus exclusivement à l'Obéissance et aux petites choses ; si nous sommes fidèles, de plus grandes grâces nous seront données, pas autrement. Plaise à Dieu que nous comprenions tout ce qui dépend de cette fidélité...

O Jésus, divin modèle, que je dois constamment imiter, quelle faible ressemblance entre nous ! J'aurais

dû grandir en grâce et en sagesse, comme j'ai grandi en âge, et qu'ai-je fait si ce n'a pas été plutôt de croître en défauts ! Accordez-moi de réparer tout le temps perdu par la générosité dans l'obéissance et dans la recherche de ma propre abjection. Tout Vous est possible, changez mon cœur, faites-lui partager les sentiments et les désirs du Vôtre. *Amen.*

Note. Nous avons vu comme une première esquisse et un premier exercice de vie apostolique dans la méditation de Jésus au Temple. Les méditations qui vont suivre sont destinées à nous en donner une meilleure connaissance et à nous en faire estimer de plus en plus le bienfait, rendant à Dieu les plus grandes actions de grâces pour cette faveur.

DE DEUX ÉTENDARDS

au livre des Exercices.

Quelques considérations.

Cette méditation est de très grande importance. Ce fut dans cet exercice que Dieu découvrit et révéla à saint Ignace le plan, l'idée, l'Institut de son Ordre et le nom même qu'il devait porter. La Société de Jésus y apparaît comme une compagnie de soldats combattant sous l'étendard du Chef divin Jésus-Christ Notre-Seigneur.

La fin que nous devons nous proposer dans cette méditation est donc d'acquérir l'esprit de notre Société, esprit qui consiste dans une haine totale et déclarée de toutes les choses qu'aime et embrasse le monde, dans un désir sincère et une acceptation sans réserve de ce que Notre-Seigneur aime et embrasse.

D'où il suit que nous devons être prêts à recevoir en réalité et à souffrir patiemment toutes sortes d'injures et de mépris pour l'amour de Jésus, nous regardant comme revêtus de ses livrées. Tel est l'esprit qui doit vivre dans

tous les membres de ce corps religieux, celui qui n'en serait pas animé ou au moins ne le désirerait pas ni ne s'efforcerait de l'obtenir, ne pourrait être compté parmi les membres d'un tel Institut, ni prétendre à la couronne que le Christ réserve à ceux qui militent sous son étendard.

22. *Ecce levabo manum meam et ad Gentes exaltabo signum meum : Voici que j'élèverai la main et je dresserai mon étendard devant les nations.*

Jésus dans cette méditation comme dans celle du Règne, nous est proposé sous la figure d'un chef d'armée. Saint Ignace, formé à la vie militaire, adapte naturellement ses idées guerrières aux choses de Dieu, il se sent excité à servir le divin Roi avec une générosité sans mesure, quand il se rappelle avec quelle ardeur il a enduré de grandes peines au service des princes terrestres.

Dans la méditation du Règne, la guerre a été résolue ; ici, on en vient à l'exécution. Les deux armées sont en présence et prêtes à combattre, les deux généraux exhortent leurs soldats à la bataille, les ordres sont donnés en conséquence. Nous les voyons, nous les entendons, de telle sorte que nous recevons toutes les lumières nécessaires pour éviter les pièges du chef pervers et perfide, pour combattre avec courage aux côtés du chef souverain et véritable. Cette méditation se fera trois fois, divisée en deux parties ou prise dans son ensemble.

EXPLICATION DE LA MÉDITATION

Première partie.

1

Arrêtez-vous à cette frappante image de Lucifer avec toutes les circonstances mentionnées :

1° Son camp établi à *Babylone* signifie *confusion.*

2° Il est assis sur *une chaire de feu et de fumée.* La *chaire* indique l'*orgueil ;* le *feu*, l'*agitation* perpétuelle ;

la *fumée*, les *ténèbres* dans lesquelles il se cache, ainsi que la *vanité de ses promesses*.

3° Sa personne est *horrible* et porte la terreur ; dans ses yeux se décèle l'*ennemi du genre humain* lequel selon
Jean x, 10. les paroles de Jésus-Christ *ne vient que pour voler, tuer et détruire : Fur non venit nisi ut furetur, et mactet et perdat.*

Fous et aveugles sont ceux qui se fient à un tel ennemi et, se laissant tromper par ses promesses, le préfèrent au meilleur des rois et au plus tendre des amis !

2

Remarquez qu'aucun lieu n'est à l'abri de ses pièges. La terre entière, ainsi qu'il fut montré à saint Antoine, est recouverte par ses filets. Partout, nous sommes environnés de démons « toujours veillant et cherchant qui dévorer ». Les hommes sont souvent les instruments de la malice infernale ; trop nombreux, en effet, sont ceux qui obéissent au Prince des ténèbres ; par leurs maximes et leurs exemples ils contribuent à étendre son empire. D'où la nécessité d'être toujours en garde, pour ne pas nous laisser surprendre et vaincre par un si fort et insidieux ennemi, Sa vigilance doit exciter la nôtre ; soyons attentifs, sachons voir l'occasion de chute, et ne croyons pas aisément tous les esprits, pas même ceux qui présentent toute apparence de bien. *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.*

3

Ici tenez compte avec attention de plusieurs choses, et d'abord des moyens qu'emploie communément le démon sous des formes diverses, qu'il faudra reconnaître : ce sont : l'amour des richesses, l'amour des honneurs, et l'orgueil, trois appâts vers lesquels, d'une manière ou d'une autre, l'homme est naturellement porté.

L'âme humaine que Satan essaie de détourner de Dieu

est l'unique cause, l'unique enjeu de la guerre; une telle lutte ne se poursuivra point par la force mais par la persuasion. Le démon s'efforce par conséquent de séduire, d'entraîner l'âme par la perspective de choses qu'elle aime. Il propose des biens terrestres pour y attacher sous couleur de nécessité; ensuite les honneurs avec leurs faux semblants; si cette double tentation réussit, si elle devient maîtresse de l'âme, communément elle entraîne au vice abominable de l'orgueil, appelé par saint Ignace un puits sans fond, car quiconque y tombe est dans une situation comme désespérée; son cœur reste ouvert à toutes sortes de péchés, son intelligence enveloppée de ténèbres, enfin toute communication avec Dieu est, en quelque manière, interrompue. Dieu n'a rien aussi en horreur qu'un homme orgueilleux...

Si la première méditation termine ici, faire les trois colloques pour obtenir la victoire sur notre ennemi.

Deuxième partie.

1

Formez-vous une vivante image de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec les caractères mis en relief par les exercices :

1° Son camp est près de *Jérusalem* qui signifie *Vision de paix.* 2° Dans une *plaine agréable,* symbole de la *lumière,* du *bonheur* et de la *joie* qu'expérimentent ceux qui vraiment suivent Notre-Seigneur. 3° Le *lieu humble* où Jésus se tient est l'image de sa *modestie ravissante* qui attire les cœurs et invite à converser avec Lui familièrement et sans nulle crainte. 4° Il est beau et plein de grâces, joignant aux charmes de son humanité sainte le rayonnement des charmes infinis de la Divinité : « tout désirable », comme l'appelle l'épouse : *Totus desiderabilis.*

Ces détails ouvrent la voie à une connaissance plus intime de Jésus et de ses sentiments à notre égard.

2

Jésus choisit ses disciples et les envoie dans l'Univers entier pour communiquer sa doctrine de vie aux hommes de tout rang et de tout état. Les efforts du démon tendent, même sous couleur de science, à garder l'homme dans l'ignorance, dans l'oubli, dans la négligence du devoir. Jésus, en conviant ses serviteurs et ses amis à l'aider, s'efforce de répandre partout la pleine lumière, afin que tous puissent discerner la vérité de l'erreur, et, fuyant les chemins de perdition, marcher dans la voie droite.

3

Pauvreté, abjection et humilité, voilà ce qui brille sur l'étendard de Jésus. Voilà ce qui devrait être gravé dans le cœur de tous ceux qui veulent le suivre. La pauvreté rompt les attaches qui retiennent à la terre; l'abjection rend heureux dans les choses mêmes que la nature repousse; toutes deux procurent la vraie humilité, mère de toutes les vertus et qui attire toutes sortes de grâces. Notre esprit de pauvreté doit être tel que nous désirions sincèrement d'en ressentir les effets; et tel aussi notre amour de l'abjection qu'il nous fasse apprécier d'être méprisés, comptés pour rien, et même tournés en dérision, comme Notre-Seigneur dans sa Passion. Enfin notre humilité ne devra pas connaître de limites, car jamais d'excès possible dans cette vertu quand elle est vraie.

Les trois colloques doivent être faits dans cette intention, avec une grande ferveur, ferveur qui aura pour principe l'ardent désir de nous attacher à l'étendard de Jésus par les trois moyens médités. Ce désir nous suggérera de pieux sentiments, de tendres paroles pour

émouvoir Notre-Dame et la porter à intercéder auprès de son divin Fils en notre faveur, afin que Jésus Lui-même intervienne près de son Père et que soit exaucée une demande qui est toute à la gloire divine.

Des trois classes.

Dans le livre des Exercices.

Quelques réflexions.

Notre perfection dépend non seulement du choix que nous faisons d'un état de vie, mais encore du soin de choisir ce qui est bon et meilleur dans l'état embrassé, de la ferme résolution d'y vivre parfaitement, du bon emploi des moyens que cet état nous offre pour nous sanctifier.

Il est présupposé que nous avons conçu un désir véritable de suivre Notre-Seigneur et de combattre sous son étendard par les armes proposées dans la méditation précédente; mais de crainte que ce désir s'arrête aux sentiments et qu'il reste inopérant, nous apprenons ici en quelle disposition il faut nous établir pour que notre résolution soit efficace et que nos bons propos en viennent à exécution.

Le but donc de cette méditation, comme toute sa force, consiste à nous convaincre que celui-là n'a point arraché de son cœur l'affection désordonnée aux biens de ce monde ou à quelque chose que ce soit, s'il n'est actuellement dans la disposition sincère d'en faire à Dieu le sacrifice effectif.

Cette méditation se présente sous forme de parabole, et le cas est proposé par rapport à de tierces personnes, afin de nous faire saisir les défauts de diverses dispositions mieux que si d'abord nous nous examinions nous-mêmes.

On voit dans le premier prélude que l'argent qui est

en question a été acquis honnêtement, mais que, mus par le désir d'assurer leur salut et de servir Dieu dans la paix, les possesseurs considèrent comment se libérer du fardeau et de l'obstacle que constitue un trop grand attachement à ces richesses.

La condition préalable de cet exercice, c'est donc : 1° une ferme résolution de sauver son âme, 2° le désir de trouver Dieu Notre-Seigneur dans la paix, 3° le désir d'arracher de son cœur toute attache déréglée.

La première classe est composée de ceux qui veulent et ne veulent pas. Ils ne cessent de souhaiter se dégager de l'affection désordonnée, mais ils ne veulent pas se séparer des richesses, objet de cette affection, si nécessaire que ce dépouillement puisse être pour les libérer en effet.

Dans cette perpétuelle contradiction, ils diffèrent de jour en jour l'emploi des moyens, et la mort viendra avant qu'ils en aient pris aucun.

Dans la seconde classe nous trouvons ceux qui pour s'affranchir se décident à prendre tous les moyens, sauf le plus nécessaire, à l'encontre du simple bon sens, qui dicte de subordonner les moyens à la fin. Eux, d'abord résolus à garder tels biens, délibèrent ensuite de la manière de servir Dieu, comme s'ils prétendaient l'amener Lui-même à leur propre sens.

La troisième classe compte ceux-là seuls qui n'écartent aucun moyen et sont prêts à abandonner aussitôt leurs biens, tout autant qu'à les garder, regardant uniquement ce qui conviendra le mieux au service de Dieu.

Telle doit être notre disposition à l'égard de toutes choses, veillant toujours à ce que rien n'influence et ne détermine nos libres choix, sinon le désir de servir plus parfaitement Dieu Notre-Seigneur. Et ceci est de pratique constante.

Pour obtenir cette précieuse liberté de cœur, il faut insister sur le colloque des deux Étendards, en ayant

soin de mettre en pratique, comme l'enseigne notre bienheureux Père, la note qui suit cet exercice des Trois Classes.

Les trois degrés d'humilité.

Dans le livre des Exercices.

Toute la doctrine des trois degrés d'humilité doit être l'objet d'une considération attentive et réitérée, car il importe extrêmement d'en obtenir la pleine intelligence.

Il est nécessaire à tous de posséder le premier degré, et d'être dans la disposition de sacrifier tous les biens et d'endurer tous les tourments plutôt que de commettre un péché mortel. Il n'y a aucun amour de Dieu sans ce degré, il est le fruit propre de la première semaine.

Le second degré est beaucoup plus parfait et il élève l'âme à une plus grande sainteté; sans lui, l'amour est encore froid, imparfait, instable, à cause de la facilité à tomber en de petites fautes, et du danger de se laisser entraîner à de plus graves.

Si le second degré marque déjà une solide perfection, l'amour cependant n'y est pas encore au degré de pureté où il s'élève dans le troisième degré; aussi saint Ignace désigne-t-il celui-ci dans une de ses règles, comme
n. XI. « précieux et désirable » entre toutes choses. Son prix et son excellence consistent en ce qu'il fait du disciple une parfaite image de son divin Chef, honneur le plus grand auquel homme puisse aspirer, hommage le plus parfait qu'il puisse rendre à son Dieu.

Les avantages de ce degré sont de placer l'âme au-dessus de la tentation et de lui procurer une parfaite liberté d'esprit, puisque, par là, ce qui arrête les autres lui devient un appui, une force, un aiguillon.

Ce troisième degré ne repose plus seulement sur la considération des commandements de Dieu, ni même d'une indication positive et clairement connue de sa

volonté; il prend son motif propre dans les complaisances de Dieu suffisamment manifestées et dans le choix que Notre-Seigneur a fait de la pauvreté, de l'abjection et des souffrances : *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem.* Il semble, il est vrai, que la plus grande gloire de Dieu ne puisse jamais être en réalité séparée de son bon plaisir; toutefois, c'est fort sagement que saint Ignace emploie cette supposition, parce que souvent l'amour-propre tend à nous persuader que nous pouvons glorifier Dieu également dans les choses moins conformes aux exemples de Jésus. Il faut donc, confiants et généreux, nous déterminer à tendre à ce degré plus élevé et plus sublime. Toutes les méditations précédentes étaient destinées à exciter en nous cette résolution, les méditations suivantes sont faites pour nous y confirmer.

DES RÈGLES D'ÉLECTION

Voici le moment où les règles sur l'Election tracées par notre Bienheureux Père doivent être lues. Les méditations précédentes, spécialement celles d'hier, ont dû nous inspirer l'ardent désir de combattre en vaillants soldats sous les Etendards du Christ, et d'atteindre aussi haut qu'il nous est possible, avec la grâce divine : c'est la meilleure disposition pour faire une nouvelle application de ces règles.

Elles ont toujours été regardées comme les préceptes les plus achevés, et n'ont pas besoin de commentaire; je dirai seulement que leur lumière, jointe opportunément à l'examen de votre vie, ne peut que vous confirmer dans la sainte carrière que vous avez embrassée. Il n'y a pas à revenir sur une élection faite, quand ce sont des motifs divins, le désir de sauver son âme et de plaire à Dieu d'une manière plus parfaite qui ont agi d'une manière déterminante.

Un autre usage des règles d'élection doit nous devenir

familier. Dans le cours de la vie, dans une seule journée, il y a toujours plusieurs actions libres, il y a des choses que l'on peut faire ou omettre, et il est extrêmement nécessaire d'avoir ces règles présentes à l'esprit, de savoir les manier pour se déterminer dans la pratique quotidienne à ce qui est plus parfait et plus conforme au bon plaisir divin ; c'est le moyen d'acquérir une sagesse qui nous rende capables tout à la fois de choisir le meilleur pour nous et de le conseiller aux autres.

Il faut remarquer qu'en des choses de plus grande conséquence, après avoir employé ces règles, et avant de prendre définitivement sa résolution, il est bon pour tous, et nécessaire pour ceux qui n'ont pas encore beaucoup d'expérience, de recourir aux conseils de quelque homme spirituel capable de nous diriger.

th. III, , 17.
rc 1, 9, 11.
III, 21, 23.

Du Baptême de Jésus par saint Jean.

Nous apprenons dans ce mystère les trois préparations immédiates à une vie apostolique.

1

Le baptême a pour but la purification des péchés, et comme dans le Christ il n'y avait pas même une imperfection, à ce point de vue, le baptême ne lui convenait pas. Cependant Il a voulu le recevoir, et en dehors de plusieurs raisons qui l'y portèrent, comme la sanctification des eaux, nous pouvons admettre les suivantes plus en rapport avec le but actuel de notre méditation : Jésus vient apprendre à ceux qui sont appelés à la vie apostolique que leur mission requiert une pureté parfaite puisque, après leur avoir donné l'exemple de plusieurs années de préparation en de saints exercices, Il veut encore être plongé dans le Jourdain par Jean-Baptiste. Secondement, Notre-Seigneur veut donner l'édification d'une manière publique, après les leçons de sa vie cachée

qui sont celles de l'humilité intime et fondamentale.

L'encourageant enseignement des exemples de Notre-Seigneur nous presse donc d'abord de tendre à la plus grande pureté et, lorsque nous avons à converser avec le prochain, de songer surtout à l'édifier par le bon exemple. Comprenons combien, en effet, il faut être purs et saints pour inspirer la pureté et la sainteté aux autres, combien il est nécessaire de nous montrer irréprochables afin de donner du crédit à nos paroles. Ces vues doivent en particulier nous affermir dans la résolution de faire régulièrement notre examen de conscience, tant général que particulier, de nous exercer en tout temps à la garde du cœur, et d'observer avec grande fidélité les règles de Modestie de notre Bienheureux Père.

2

Par un étonnant exemple d'humilité, Jésus vient au milieu des pécheurs recevoir le baptême de Jean. Il ne craint pas d'honorer tellement son Précurseur et de s'abaisser tellement Lui-même que le peuple, semble-t-il, en sera porté à aller à Jean plutôt qu'à Lui.

L'humilité est une vertu nécessaire pour attirer les bénédictions de Dieu sur les apôtres, et il faut qu'enracinée au dedans, cette vertu produise des actes extérieurs, qu'elle nous incline à nous mettre au-dessous de tous, spécialement de ceux qui sont, comme nous, dans la carrière apostolique. Rien n'est plus édifiant, et Dieu exalte ordinairement d'autant plus l'ouvrier de sa gloire qu'il s'est humilié davantage, ainsi qu'il arrive dans l'occasion présente.

La grandeur du Fils de Dieu est manifestée à saint Jean-Baptiste qui la proclame devant tout le peuple, tandis que le Père éternel Lui-même manifeste son Fils bien-aimé. Nous qui avons tant de sujets de nous humilier, n'oublions pas de le faire dans les petites occasions afin de pouvoir pratiquer, un jour venant, cette humi-

lité héroïque dont Jésus donne un si excellent exemple. Ayons du respect envers tous, et particulièrement envers ceux qui, dans d'autres ordres religieux, servent Dieu comme nous et tendent au même but. C'est une chose fort répréhensible dans des religieux de parler désavantageusement de personnes de même profession, appartenant à un ordre différent. A Dieu ne plaise que nous tombions jamais dans un tel défaut.

3

La voix du Père entendue, les Cieux ouverts, la descente du Saint-Esprit sous la forme d'une colombe et le témoignage de saint Jean ne venaient pas seulement couronner l'humilité de Jésus, mais le manifester et le désigner publiquement comme le Messie, envoyé de Dieu pour sauver et éclairer le genre humain.

La mission divine est la troisième disposition immédiate à une vie apostolique. Cette mission a pour indice le progrès dans les vertus, le zèle des âmes, et le témoignage intime que Dieu nous donne d'être du nombre de ses enfants de bénédiction destinés à retirer les hommes de l'esclavage de Satan. La voix des Supérieurs, interprète de la volonté de Dieu, est la manifestation extérieure et authentique de la mission. Dans l'état que nous avons embrassé nous pouvons espérer que le Ciel s'ouvrira pour répandre ses grâces et que le Saint-Esprit nous remplira de ses dons, quand les Supérieurs nous appliqueront à la conversion des âmes; nous pouvons l'espérer, dis-je, et notre vocation nous en est garant, si nous y vivons selon la règle, si nous ne mettons point d'obstacle à la grâce, si nous faisons bon usage des temps et des moyens de préparation qui nous sont donnés. Soyons fidèles dans les petites choses, et Notre-Seigneur récompensera cette fidélité par des choses plus grandes pour son service.

O Jésus Bien-Aimé, faites-moi sentir combien est

sublime le but auquel il Vous a plu de m'appeler, afin que je mérite de votre Bonté les abondantes et nombreuses grâces sans lesquelles je ne puis atteindre une telle fin. Montrez-moi combien je dois être pur et combien humble pour être entre vos mains un instrument apte à votre œuvre. *Amen.*

Matth. IV, 1, 11. Marc. I, 12, 13. Luc, IV, 1, 13.

De la solitude de Jésus au désert et de la triple tentation.

Préludes ordinaires.

La mission de Jésus est annoncée, et maintenant le même Esprit qui si ouvertement l'a proclamé Maître du monde, au lieu de l'entraîner dans les villes populeuses pour y prêcher aussitôt sa doctrine, le pousse à la prière et à la pénitence dans le désert. Ainsi les hommes apostoliques apprennent à donner la première place à la prière, à s'attendre aux attaques de l'adversaire du genre humain et à manier les armes spirituelles qui triomphent de lui.

1

La prière et le jeûne de Jésus n'avaient pas pour but de le préparer Lui-même à prêcher son Evangile, mais d'attirer des grâces à tous ceux qui devaient l'entendre pour les disposer à en profiter, et de nous faire connaître comment les ouvriers évangéliques doivent, à l'approche de leurs missions, redoubler de mortification et de prière. Ils ont besoin d'un grande abondance de grâces pour travailler au salut des âmes, grâces pour autrui, et plus encore grâces pour eux-mêmes. La chair doit être soumise, le corps châtié, de crainte qu'après avoir prêché aux autres nous ne nous damnions nous-mêmes. Nous devons être très unis à Dieu pour recevoir de Lui ce que nous voulons communiquer. Il faut aimer la retraite afin de pouvoir paraître sans danger en public. Soyons donc

heureux quand, cachés au monde, nous pouvons nous appliquer librement aux choses spirituelles. Qu'aucune parcelle d'un temps si précieux ne soit perdue, qu'il soit surtout consacré à la prière et à mourir à nous-mêmes. Ce temps passera vite et à moins d'en faire bon usage, nous le regretterons, sans pouvoir le retrouver.

2

1. Dans le désert où l'Esprit-Saint l'a poussé, Jésus fut tenté.

Satan observait avec crainte la conduite admirable de Notre-Seigneur : appréhendant la destruction de son empire, il engagea audacieusement la lutte.

Au temps des Exercices, nous nous trouvons comme dans un désert écarté du reste des hommes. Conduits par le Saint-Esprit nous pouvons avec confiance compter sur des grâces abondantes, sur une protection spéciale ; mais nous ne pouvons douter que Satan, envieux de notre bonheur, irrité de ce que nous avons rejeté son empire, effrayé des pertes qu'il peut éprouver un jour de notre part, ne cherche à nous attaquer. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris si, dans la solitude, Dieu permet que nous soyons tentés plus que jamais puisqu'il en fut ainsi pour Jésus. Considérons donc la retraite à la fois comme un lieu de refuge et comme un champ de bataille ; reposons-nous en Dieu et soyons prêts pour le combat.

2. Sous quelle forme peut se montrer la tentation.

Jésus ayant faim, fut d'abord tenté sous le prétexte de la nécessité ; après un premier échec, le démon proposa l'apparence du bien ; rejeté il espéra encore vaincre.

A ceux qui ne sont pas encore faits aux choses spirituelles, le démon, profitant de ce qu'ils y trouvent de pénible, essaie de les leur montrer comme intolérables : pourront-ils les supporter une vie entière? ne serait-il pas meilleur de changer ces pierres en pain, de laisser ces arides labeurs de la vie religieuse pour une vie plus

facile ? Si celui qui est tenté résiste à cette suggestion, y opposant son désir du meilleur service de Dieu au milieu des difficultés, il change de tactique ; il représentera, par exemple, d'autres manières de vie comme plus aptes à procurer une plus grande gloire de Dieu sur un champ plus vaste et avec plus d'éclat. Finalement, sa dernière ressource sera de nous assaillir ouvertement, de nous inspirer les plus abominables pensées comptant au moins par là nous troubler et agiter. Il essaie soit du vertige des grandes choses, soit du vertige du désespoir. Il soufflera ainsi à un religieux qu'il est devenu pire dans la Religion et qu'il eût été préférable de rester ou de retourner dans le monde, etc.

L'astuce de notre ennemi est grande, défions-nous, gardons-nous ; et cependant ne craignons pas : nous sommes plus forts que lui, car Notre-Seigneur est avec nous, pourvu que nous restions humbles et que nous recourrions à Lui, pourvu aussi que nous découvrions, comme saint Ignace nous le conseille, toutes les ruses du démon à celui qui nous tient la place de Dieu.

3

A la première tentation, le prétexte de la nécessité, Jésus oppose l'affirmation de la puissance et de la bonté de Dieu et la confiance dans le Père céleste : *Non in solo pane vivit homo*. Il surmonte la seconde tentation en démasquant la ruse de l'ennemi, Quant à la troisième, évidemment mauvaise et contraire à l'honneur de Dieu, il la repouse avec indignation : *Vade Satana, etc.*

Ces exemples divins nous arment contre toutes sortes de tentations. Quand le malin esprit nous exagère les difficultés de notre état présent et la privation de beaucoup de choses dont nous aurions joui ailleurs, nous répondrons que toutes ces choses ne sont pas nécessaires, que Dieu nous suffit. Nous sommes sous sa protection, Il peut et veut sans aucun doute, selon ses promesses,

nous donner de plus grandes choses et de plus pures joies que celles dont nous nous sommes privés : s'il lui plaît de nous éprouver, Il augmentera sa grâce en conséquence, et cette épreuve même sera une grande bénédiction.

Quand le démon s'efforce de vous tromper sous l'apparence de bien et vous transporte en quelque manière sur le pinacle du temple, remplissant votre esprit de la pensée des merveilles qu'en sortant de votre état ou de l'ordre de l'obéissance, vous pourriez accomplir, redites-vous que vous avez d'abord à asseoir les fondements de l'humilité et des vertus solides et qu'agir autrement c'est tenter Dieu. Si, ensuite, votre esprit est rempli des plus abominables pensées, rejettez-les avec indignation, mais n'en soyez pas troublés. Quoi de plus horrible que l'insolente proposition de l'esprit maudit à Notre-Seigneur : se prosterner devant lui et lui rendre l'honneur dû à Dieu seul?

Dieu n'attend pas la vie future pour récompenser la fidélité dans le combat. Les victoires remportées rendent l'âme terrible à son ennemi, la délivrent pour un certain temps de ses suggestions, et attirent sur elle beaucoup de grâces. C'est alors que Dieu nous favorise de ses plus grandes consolations.

O Bien-Aimé Sauveur, soyez à jamais loué d'avoir ainsi souffert d'être tenté par le démon, afin que de Vous-même j'apprenne à supporter et à surmonter ses tentations. Donnez-moi de me préparer comme il convient au combat par l'usage constant de la prière et de la mortification, et, dans le combat même, donnez-moi d'agir virilement. Accordez-moi sagesse pour découvrir les artifices du démon, patience et humilité pour ne pas perdre la tranquillité d'esprit au milieu de ses suggestions. Enfin, après le combat, appelez-moi à me reposer en vous, et munissez-moi de grâces plus abondantes pour vaincre à nouveau vos ennemis et les miens à votre plus grande gloire. *Amen*.

De l'intérieur de Jésus-Christ.

Jésus, après son baptême par saint Jean et son jeûne de quarante jours, paraît bientôt en public et converse avec les hommes. Le considérant avec une humble attention comme le divin idéal sur lequel nous avons à nous former, osons aller maintenant à l'intime de Lui-même, autant que nous le permettra le secours de la lumière divine, dans le désir de l'aimer davantage et de lui devenir semblables.

Pénétrant dans la sainte âme de Jésus, comme dans un sanctuaire, nous contemplerons les opérations de son esprit, les dispositions de son Cœur, le principe de ses actions extérieures.

Premier prélude. La Personne de Jésus, en son humanité sainte.

Deuxième prélude. Implorer la grâce d'une vie vraiment intérieure.

1

L'esprit de Jésus était investi de la Divinité, rien ne le pouvait distraire de son attention à Dieu. Il en était aussi occupé au milieu de la multiplicité de l'action ou au sein des souffrances que dans la tranquillité de la solitude et de la contemplation. Il avait toujours devant les yeux le but pour lequel Il était venu dans le monde et les moyens qu'Il devait employer pour y atteindre. Conformes à ses pensées, ses jugements étaient tous dirigés par la Vérité même, tous gouvernés par les jugements divins. Dieu lui était tout, le reste ne lui était rien que par rapport au service de son Père. Les choses qui éblouissent les yeux mortels lui apparaissaient petites et méprisables, souvent même haïssables à cause du péché qui facilement s'y mêle !

Quant à ces choses que le monde abhorre, comme la

pauvreté, les mépris, les souffrances, les regardant par rapport à sa condition d'homme et à son titre de Sauveur, Il les estimait comme très désirables, pour rendre à Dieu seul gloire et apaiser sa justice. Parce qu'il est juste et raisonnable que tout être créé laisse à Dieu tout honneur, toute richesse et toute gloire, et embrasse la privation de ces biens comme lui étant due, et parce que Dieu se complaît dans cet hommage rendu à sa grandeur, Jésus faisait plus de cas de tous les anéantissements que le plus ambitieux des hommes de toutes les grandeurs mondaines.

Quelles étaient les pensées de Jésus sur le temps et l'éternité? sur les joies et les peines de la vie présente, comparées aux biens promis dans la vie future? Enfin que pensait-il de Lui-même comme homme, au regard de Dieu?

David l'exprime en ces termes : *Ma substance est comme néant devant toi: Substantia mea tanquam nihilum ante te.* De l'ineffable connaissance qu'elle avait de Dieu, et des humbles sentiments qu'elle concevait d'elle-même, naissaient dans la Sainte Humanité de Notre-Seigneur cette profonde révérence, cette obéissance sans limites et ce sacrifice continuel qui marquent toutes les actions de sa vie.

O Jésus, quand mes pensées et mes jugements seront-ils conformes aux vôtres? Je sais qu'il serait vain de prétendre à la même sublimité de connaissance, mais pourquoi penser si peu à Dieu et tant à mille choses vaines? Pourquoi encore m'estimer moi-même? Pourquoi m'attarder à ce qui est visible? Pourquoi mes jugements sont-ils si souvent contraires aux vôtres? Pourquoi enfin ne pas régler mon intérieur sur le vôtre? Faites que je Vous suive, ô Vous, seule vraie Lumière, sans laquelle je ne puis marcher que dans les ténèbres, et que désormais je sois guidé en toutes choses par Vous!

2

Dans l'âme divinement ordonnée du Christ, le cœur aimait nécessairement et uniquement ce que l'intelligence éclairée par la Vérité infinie lui montrait comme vraiment aimable, et dans la proportion de ses amabilités. La loi divine était la vie, le principe et la fin de toutes ses affections, et l'empire de cette loi intérieure égalait la connaissance que Jésus avait des perfections infinies de Dieu, aussi s'étendait-il sans limites. Ceci ne peut nous étonner, parce que Dieu mérite un amour infini, mais ce que nous ne pourrons jamais assez admirer c'est que cet amour de Dieu inspirât au Cœur de Jésus un tel amour de l'humanité que quelque chose qu'Il accomplît, qu'il souffrît, qu'il désirât, tout jusqu'à ses moindres mouvements, était toujours dirigé vers cette double fin : la gloire de Dieu et le salut de l'homme. Aussi Jésus Lui-même compare son amour pour les hommes à celui que son Père a pour Lui : *sicut dilexit me Pater et ego dilexi vos.*

Ce qui doit nous émerveiller encore, c'est son insatiable désir des affronts, des souffrances et des anéantissements de toutes sortes, désir tel qu'en proie aux angoisses du trépas, au milieu de cruels tourments et de traitements ignominieux, son Cœur en eût souhaité davantage encore.

O Cœur Sacré, jetez en mon cœur une étincelle de cet amour de Dieu et du prochain, de ce désir d'être humilié et méprisé. Rien autre ne m'est dû à moi si vil et si coupable envers mon Dieu ; mais parce que Vous avez fait choix pour Vous-même de ces choses, voici qu'il me devient une gloire de les subir, d'être traité comme Vous, mon Seigneur. Enlevez de mon cœur tout sentiment, désir ou affection opposés aux vôtres, et puisse-t-il, doux et humble comme le Vôtre, se consumer pour la gloire de Dieu et le salut des hommes dans le feu de la divine charité !

3

Nous apprenons du Fils de Dieu Lui-même quel est le
viii, principe de ses actions : *Je ne fais rien de moi-même,*
9. dit-Il, *ma doctrine est celle de mon Père, mes actions sont*
0. *siennes : A meipso facio nihil, sed sicut docuit me Pater, hæc loquor... Pater in me manens, ipse facit opera.*

Dès son entrée en ce monde, nous l'avons vu inaugurer cette vie de soumission absolue. S'Il se laisse emporter d'un pays à un autre comme un enfant qui ne pourrait se conduire, s'Il demeure inconnu au monde pendant trente-trois ans, s'Il reçoit le baptême de saint Jean, s'Il se retire au désert, s'Il vit au milieu des hommes, s'Il prie, s'Il prêche, s'Il offre sa vie, tout est fait sous la conduite du Saint-Esprit.

Membres du Christ, nous devons être mus par le
u. 6. même Esprit. Jésus nous a appris que *ce qui est né de la chair est chair, que ce qui est né de l'esprit est esprit. Quod natum est ex carne, caro est; et quod natum est ex spiritu, spiritus est*, car après la vie naturelle, nous avons reçu une autre vie, la vie de la grâce à l'heure du Baptême. Aussi faut-il nous élever le plus possible au-dessus de notre première vie pour vivre de la seconde, incomparablement plus noble et plus précieuse, cesser d'être charnels pour devenir spirituels, mortifier la chair pour vivre selon l'esprit, être guidés par lui en toute
viii, chose comme l'Apôtre nous le dit : *Seuls sont enfants de Dieu ceux qui sont mus par l'Esprit de Dieu : Quicumque enim spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei.* Ce n'est pas assez de faire de bonnes actions, il faut, de plus, qu'elles procèdent d'un principe de grâce; l'activité et l'ardeur purement naturelles restent dénuées de mérite surnaturel.

En conséquence, agissons autant qu'il nous est possible dans une continuelle dépendance de Dieu; ne considérons pas si les choses attirent l'estime et l'approbation

humaines, pas même seulement si elles sont bonnes en elles-mêmes, mais principalement si elles s'accordent actuellement avec la volonté de Dieu, s'Il les désire de nous et nous le manifeste soit par l'obéissance, soit par les mouvements de sa grâce. Il faut nous accoutumer à cette fidélité jusque dans les actions les plus communes et par ce moyen nous mériterons une conduite spéciale du Saint-Esprit sur notre âme. Alors notre parole sera plus efficace pour toucher les cœurs, nos actions seront plus de Dieu que de nous-mêmes, nous ne perdrons aucune parcelle des mérites dont les occasions sont si nombreuses chaque jour dans la vie religieuse.

Quelles incalculables pertes s'accumulent au contraire, faute d'agir par ce principe de grâce, et combien déjà de ces pertes dans ma vie ! Faites, Seigneur Jésus, que mes pensées et affections soient conformes aux vôtres et que le même principe qui inspirait vos actes dirige les miens. Soyez l'âme de mon âme, la vie de ma vie ; mes œuvres sont mortes et inutiles sans Vous, comme Vous l'avez dit : *Sine me nihil potestis facere ;* le sarment ne peut porter de fruit de lui-même, s'il ne demeure uni au cep. Que continuellement attaché à Vous, qui êtes la vraie vigne, je tire de Vous toute ma vie. *Amen.*

De l'extérieur de Jésus-Christ.

Si l'imitation de Jésus, quant à l'intérieur, doit être notre premier et principal soin, cependant nous devons aussi observer l'extérieur du divin Modèle, pour nous y conformer le plus parfaitement possible. Notre profession nous fait une obligation spéciale d'être ses imitateurs et ses coopérateurs dans l'œuvre du salut des âmes, et cette œuvre requiert un extérieur réglé et édifiant. Nous contemplerons donc en Notre-Seigneur : 1° la garde de ses sens et la composition de tout son

corps; 2° sa conduite en conversant avec les hommes; 3° son attitude extérieure dans tout ce qui s'applique plus immédiatement à Dieu.

1

C'est principalement dans la garde des sens et le maintien du corps que consiste la modestie : les évangélistes n'ont pas expressément noté combien cette vertu brillait en Jésus, cependant nous ne pouvons les lire avec attention sans la trouver peinte dans les tableaux qu'ils nous présentent. Ainsi, nous Le voyons à douze ans, dans le
46. cadre du Temple, *assis au milieu des docteurs, les écoutant, les interrogeant : Invenerunt illum in templo sedentem in medio doctorum, audientem illos, et interrogantem eos*, et saint Luc ajoute qu'Il émerveille les spectateurs par la prudence de ses réponses, et que, quand surviennent Marie et Joseph, eux-mêmes sont dans l'ad-
7. miration. *Stupebant autem omnes, qui eum audiebant, super prudentia, et responsis ejus.* Qui ne comprendrait, à cette description, le quelque chose de divin qui rayonnait alors dans les regards et dans le maintien de Jésus adolescent et qui inspirait le respect et l'amour. Cette beauté du Verbe fait chair se révélant dans sa modestie augmentait avec les années, car l'écrivain sacré ajoute
2. peu après que *Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et les hommes* : *Et Jesus proficiebat sapientia, et ætate, et gratia apud Deum, et homines.* C'est donc bien à la modestie de Jésus qu'il faut attribuer une part de cette admiration dont le peuple, dont ses ennemis eux-mêmes étaient saisis à sa vue; elle contribuait à l'empire qu'Il exerçait sur les cœurs de ceux qui Le suivaient en foule, oublieux de leurs besoins ou qui abandonnaient tout à sa première parole.

C'est ainsi, dit saint Jérôme, que furent attirés saint Mathieu et d'autres disciples, ils ne purent résister au charme tout céleste qui émanait de la personne du Sau-

veur. Nous pouvons conjecturer l'impression produite, par le soin des Évangélistes de noter en plusieurs circonstances des détails comme ceux-ci : « Jésus ouvrant la bouche... Jésus levant les yeux... Jésus ayant regardé... »

Le souvenir de l'adorable physionomie s'était gravé tel dans les premiers temps du Christianisme que saint Paul écrit aux Corinthiens : *Je vous conjure par la mo-*
II Cor. x, 1. *destie du Christ... Ipse autem ego Paulus obsecro vos per mansuetudinem et modestiam Christi.*

Il faut donc nous accoutumer à porter dans notre esprit le souvenir et l'image du divin Modèle, afin que, la regardant souvent, tous nos mouvements s'en trouvent réglés. Telle a été la pratique des saints. Si cela ne se peut faire sans quelque peine, il n'est pas de meilleure mortification. Et ne sera-t-elle pas magnifiquement récompensée, si par là nous devenons plus semblables à Jésus-Christ et plus utiles à notre prochain?

O Jésus, tout mon désir est de Vous ressembler et c'est votre volonté que mon extérieur soit une humble image du vôtre ; pour cela vous avez inspiré à votre serviteur Ignace, ces règles de modestie qu'il traça selon le divin exemplaire dont lui-même portait l'empreinte.

2

Entrant davantage dans la connaissance de l'extérieur de Jésus, nous Le considérerons dans ses rapports avec les hommes. Ici l'Evangile s'exprime encore plus clairement sur les vertus qui apparaissent en Lui, et à toutes les pages, il offre à notre admiration la charité, la douceur et l'humilité avec lesquelles Jésus condescend à tous et donne même des marques de déférence, vérifiant
Matt. xx, 28. Marc x, 45. ce qu'il dit de Lui-même : *Je suis venu non pour être servi mais pour servir : Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare.* Il choisit des pauvres pour ses compagnons, c'est en leur familiarité qu'Il se complaît

particulièrement, mais tous peuvent avoir un accès facile auprès de Lui, nul n'est exclu, sinon ceux que leur propre orgueil éloigne de Lui. Il converse avec les pécheurs, s'assied à leur table et mange avec eux, si bien que l'orgueil pharisaïque se scandalise et murmure.

L'ignorance et la pesanteur d'esprit de ses disciples, la malice de ses ennemis ne l'entraînent jamais à la colère, ou si à dessein Il en donne quelque signe, il reste évident qu'il en est le maître et que le zèle de la gloire de Dieu et le salut de l'humanité en sont le seul mobile. Par là encore Il nous apprend comment cette sainte colère convient quelquefois aux ministres de Dieu. A part cela, en tout temps, une sérénité, une paix divines rayonnent dans ses regards et sa contenance; à tous, il témoigne un amour et une délicatesse capables de gagner les cœurs les plus durs si la jalousie et la haine ne les préviennent pas contre Lui. Déjà Isaïe, devançant saint Mathieu, avait prophétiquement dessiné les traits du
2,3. Messie conversant avec les hommes : *Il ne disputera pas, Il n'élèvera pas la voix, on ne l'entendra pas sur la place publique. Il ne rompra pas un roseau à demi brisé, Il n'éteindra pas une mèche encore fumante* : *Non clamabit, neque accipiet personam, nec audietur vox ejus foris. Calamum quassatum non conteret, et linum fumigans non extinguet.*

Véritablement, divin Sauveur, Vous n'avez pas agi envers nous comme étant le Seigneur et le Maître de tout, la Sagesse devant laquelle s'évanouissent les pensées des plus sages, Celui qui, même à ne considérer que son humanité, méritait de la part des hommes le plus grand respect. Vous viviez avec les plus humbles des hommes comme l'un d'eux et prêtiez attention à chacun comme s'il le méritait, Vous Vous donniez à tous comme si votre propre félicité en eût dépendu. Accordez-moi, ô Jésus, que Vous considérant en chacun, je me

comporte envers tous avec amour, douceur et humilité, souffrant patiemment quoi que ce soit de leur part sans leur donner occasion de souffrir de moi.

3

Un point qui doit encore être grandement considéré dans l'extérieur de Jésus afin de le reproduire le mieux possible, c'est sa manière d'être dans ces choses qui ont un rapport plus immédiat au service de son Père. Sans doute, en tout temps, ses paroles faisaient paraître quel Il était et dénotaient que, comme Il le disait, Il n'était pas seul, mais que son Père était avec Lui. Toutefois, cela devenait plus visible encore quand Il parlait de Dieu ou s'adressait à Dieu. Dans la prédication Il apparaissait revêtu de la Majesté divine, ses paroles étaient manifestement des paroles de Dieu, de sorte que le peuple proclamait que *jamais homme n'avait parlé comme Lui, qu'Il enseignait comme ayant autorité et non comme les Scribes et les Pharisiens : Erat enim docens eos sicut protestatem habens, et non sicut Scribæ eorum et Pharisæi.* Quand il priait, l'attitude de son corps, l'expression de ses yeux, le geste de ses mains, tout en Lui témoignait de sa profonde révérence. Il convient ici de contempler à loisir toutes choses, afin d'en faire l'objet de notre imitation.

Matt. VII, 29.

Les prières de Jésus que l'Evangile nous rapporte respirent surtout amour et humilité. Il priait ordinairement dans la solitude, sur les montagnes, dans le silence de la nuit, seul, ce qui nous montre, entre autres choses, avec quel soin éviter les distractions. Cependant Il voulut aussi prier avec ses bien-aimés disciples et, au moment même de quitter ce monde, Il leur donna un grand exemple du respect extérieur dans la prière, quand, au Jardin des Oliviers, *s'étant éloigné un peu, Il tomba la face contre terre: Et progressus pusillum, procidit in faciem suam*, et demeura ainsi longuement, proférant seule-

Matt. XXVI, 39.

ment quelques rares paroles, pleines d'amoureuse résignation. *Lui qui ne croyait pas que ce fût une usurpation de s'égaler à Dieu: Non rapinem arbitratus est esse se æqualem Deo*, considérant la nature humaine dont Il s'est revêtu, Lui, le Fils de Dieu s'anéantit devant son Père.

Et moi pécheur digne des châtiments éternels, j'aurais la présomption de paraître avec peu de respect en la Présence d'un Dieu si grand, et je ne craindrais pas d'entacher ainsi ma prière de péché! Divin Maître, apprenez-moi à prier non seulement quant à ce que je dois dire, mais aussi quant à la manière de prier. Accordez-moi, je Vous en supplie, un esprit entièrement recueilli et anéanti devant la Majesté divine, afin que mon extérieur même ait quelque ressemblance avec le Vôtre. *Amen.*

Du choix que Jésus fit de ses Apôtres.

C'est un des points les plus importants de la vie publique de Notre-Seigneur. Nous avons à considérer : Quels sont ceux qu'Il choisit, avec quel soin particulier Il les forme, avec quelle patience Il supporte leurs défauts et les aide à se corriger.

De ces réflexions, nous apprendrons aussi : l'amour de Jésus pour la Pauvreté, les liens étroits que notre vocation établit entre Lui et nous, le bonheur des disciples de Jésus, les devoirs envers ceux qui ont charge de nos âmes, l'obligation de supporter les défauts d'autrui. Tels sont les fruits à retirer de cette méditation.

1

Saint Marc, parlant de la vocation des Apôtres, nous dit : *Il appela à Lui ceux qu'Il voulut. Vocavit ad se quos voluit ipse.* Et Notre-Seigneur Lui-même dit en

J. xv, 16. saint Jean : *Vous ne m'avez pas choisi, c'est Moi qui vous ai choisis. Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.*

Et qui choisit-Il? Non des riches ni des grands du monde, non des sages et des savants, non des philosophes ou des orateurs célèbres, non des guerriers puissants.

I Cor. I, 27. Mais, dit saint Paul, *Il choisit les ignorants selon le monde pour confondre les sages : Sed quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes.* Il était en son pouvoir de se faire un cortège de rois, Lui qui à sa naissance avait appelé les Mages de l'Orient : Il préféra composer sa suite de douze hommes pauvres et illettrés, la plupart simples pêcheurs.

Et dans quel but les appelle-t-Il? Saint Marc nous l'apprend encore : pour vivre avec Lui et remplir les missions qu'Il leur donnera. Et Jésus Lui-même s'ex-

J. xv, 16. prime ainsi : « Je vous ai choisis, et je vous ai établis pour que vous alliez et que vous rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure. » Ils seront donc ses compagnons, ses confidents, les témoins de ses miracles, les auditeurs de sa pleine doctrine ; par eux Il éclairera et subjuguera le monde ; en eux les richesses et la puissance de sa grâce brilleront comme en autant de miroirs de sainteté.

Il faut que la pauvreté soit bien chère à Jésus puisqu'elle semble être, pour la plupart des Apôtres, leur premier titre à une si éminente dignité. Comme eux, nous n'attribuerons qu'à la bonté de Jésus le choix qu'il a fait de nous, nous reconnaîtrons et notre indignité et notre incapacité, mais confiants en sa puissance, nous dirons avec saint Paul : « Je puis tout en Celui qui me fortifie. »

De quelle miséricorde Vous avez usé, Seigneur, en jetant un regard sur ce misérable serviteur, sur ce pécheur qui n'avait rien pour le recommander à vos faveurs, et qui méritait bien plutôt votre indignation.

Ps. cxii. *Vous m'avez relevé de la poussière pour me placer parmi les princes de votre peuple : Suscitans a terra inopem...*

Ut collocet eum cum principibus..., parmi ceux qui doivent être les propagateurs de votre Nom ; les dispensateurs de votre grâce. Puisqu'il Vous a plu de m'appeler ainsi, achevez votre ouvrage.

2

Jésus montre toujours pour ses Apôtres une prédilection particulière, Il les regarde comme son héritage : *Ils sont à vous,* dit-il à son Père, *vous me les avez donnés...*, *je leur ai fait connaître votre Nom : Tibi erant, et mihi eos dedisti... Et notum feci eis nomen tuum.* Il leur adresse plus directement ses enseignements, Il leur manifeste ses secrets, Il leur découvre ce que les autres ne reçoivent que sous le voile des paraboles. Il les appelle ses amis, leur confie les sentiments de son cœur ; Il les console dans leurs peines et les entoure d'une tendresse paternelle. C'est souvent à leur demande qu'Il accorde des miracles, et il leur donne le pouvoir d'en opérer eux-mêmes. La conduite de Jésus envers eux est si pleine de suavité et d'amour qu'Il peut leur dire, à très juste titre : *Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez, car, je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ces choses, et ils ne l'ont point vu, et entendre ce que vous entendez, et ils ne l'ont point entendu. Beati oculi, qui vident quæ vos videtis. Dico enim vobis, quod multi prophetæ et reges voluerunt videre quæ vos videtis et non viderunt : et audire quæ auditis, et non audierunt.*

Bonheur très grand certes, mais auquel il nous est donné à nous aussi de participer si nous vivons selon notre vocation. Sans voir Jésus des yeux du corps, ceux de l'esprit étant éclairés d'une foi vive, nous éprouverons le bienfait de la société de Jésus, nous l'entendrons à l'intime de nous-mêmes, nous parlant au cœur ; nous l'entendrons à l'extérieur par la voix de l'Église et par l'Écriture Sainte, nous l'entendrons par nos supérieurs,

Il nous manifestera ses mystères pour que nous puissions les enseigner, les faire goûter au prochain ; Il nous réconfortera dans l'affliction et nous donnera grâce pour consoler et aider autrui, pour chasser les démons de l'esprit des hommes. Son bras n'est pas raccourci pour ses fidèles disciples.

De Lui apprenons aussi avec quel soin et quelle tendresse nous devons nous dépenser, spécialement pour ceux dont nous sommes chargés, toujours en éveil pour les garder du danger d'offenser leur Dieu et pour les faire avancer dans son service.

3

Jésus n'a pas choisi ses apôtres en vue de la satisfaction naturelle qu'Il pourrait trouver en leur société. Et même leur ignorance, leur rusticité lui donnèrent de continuelles occasions de patience. Il ne voulut pas, comme Il l'aurait pu, y remédier soudainement en éclairant leur intelligence et les perfectionnant comme Il le fit après son Ascension. Il laissa le lent progrès de la grâce avoir son cours ordinaire. Nous voyons même qu'après trois années à l'école du Maître, les Apôtres sont encore sujets à de gros défauts, et ne comprennent que très imparfaitement beaucoup de choses qu'il leur a dites en des termes fort clairs. Sans parler du traître Judas dont la vue ne pouvait qu'affliger cruellement le Cœur de Jésus, combien pénibles lui devaient être chez ses autres disciples leurs disputes, leurs petites querelles, leurs vues ambitieuses. Cependant, jamais il ne se plaint de ce qu'ils lui donnent à supporter, Il les reprend avec grande douceur ; et si quelquefois la gloire de Dieu demande qu'il use de paroles plus tranchantes, Il tempère ces reproches par la suavité de sa voix et par d'autres démonstrations de son amour. Puissante et excellente leçon qui nous apprend à fermer les yeux sur les défauts d'autrui, particulièrement quand ils ne procèdent pas

d'un cœur vicieux, mais sont plutôt l'effet du tempérament ou de l'éducation.

Si nous sommes imprégnés de l'esprit de Jésus, nous aimerons à traiter avec les simples et les pauvres, et nous supporterons volontiers leur ignorance et leurs défauts. C'est une des choses qui rend l'homme apostolique plus conforme au divin Maître et plus agréable à la divine Majesté. Je Vous le demanderai donc humblement et avec persévérance, Seigneur Jésus, détachez mon cœur de tout désir des ministères plus élevés, désir auquel la nature orgueilleuse incline si vite. Je me souviendrai que « Vous conversez avec les humbles » : *Et cum simplicibus sermocinatio ejus*, et que Vos pensées sont très différentes de celles des enfants des hommes : *Non enim cogitationes meæ, cogitationes vestræ.*

ov. III, 32.

. IV, 8.

DE LA PERFECTION A LAQUELLE LES APOTRES FURENT APPELÉS

c V, 11. *Quittant tout, ils Le suivirent. Relictis omnibus secuti sunt eum.*

Dans le cinquième chapitre de saint Luc, nous voyons d'abord l'empressement du peuple à entendre la parole de Dieu, l'admirable zèle de Notre-Seigneur, sa patience au milieu de ceux qui se pressaient autour de Lui, son affabilité quand il prie Pierre de s'éloigner du rivage.

Puis, après la prédication faite de la barque, vient l'appel adressé aux Apôtres seuls. La première parole : *Duc in altum*, signifie, au sens mystique, les généreuses dispositions avec lesquelles l'âme doit embrasser la perfection et s'abandonner à la conduite de la grâce. Dans la réponse de Pierre se manifeste d'abord l'aveu de l'insuffisance de l'effort humain, puis la confiance dans le secours de Dieu ; et son cri devant la pêche miraculeuse est un transport d'humilité. L'âme de Pierre et de ses compagnons étant ainsi préparée, Jésus dit : *Je vous*

ferai pêcheurs d'hommes. Il les destine désormais à prendre des âmes et les invite à laisser de côté toutes craintes comme tous désirs, pour s'attacher définitivement à Lui et Le suivre, Lui seul. Et eux *laissant tout, le suivirent*.

Dans cette parole nous trouverons toute la perfection à laquelle il faut tendre dans la vie religieuse et apostolique.

I. — De la pauvreté évangélique.

Quittant tout... Nous avons tout quitté quand, obéissant à la voix qui nous disait : *Venez*, *suivez-moi*, nous avons embrassé la vie religieuse. Maintenant nous devons comprendre l'étendue de nos obligations, l'excellence de la perfection à laquelle nous sommes appelés. Tout quitter, quand on le considère à la lumière de la grâce et dans son sens le plus complet, présente une idée haute et noble, qui suppose une âme généreuse et quelque participation de l'esprit des apôtres.

1

Il faut être dans la disposition de sacrifier volontiers toutes les choses du monde si on les avait en son pouvoir, afin de posséder la perle évangélique de la Pauvreté, et cela quand il faudrait supporter les souffrances, les mépris et les privations qui sont le cortège ordinaire d'une réelle indigence. Ce que laissaient les Apôtres était très peu de chose, mais leur cœur était généreux et, à l'appel de Notre-Seigneur, ils abandonnèrent non seulement ce peu, mais *tout*, c'est-à-dire tout ce que l'homme peut désirer et prétendre, et ils l'abandonnèrent pour suivre un Maître pauvre et persécuté.

Le premier pas à franchir est donc un décisif renoncement à toutes les choses du monde, et en même temps une vraie confiance en Dieu qui nous fasse jeter dans son sein toutes nos sollicitudes. Faute de cette disposi-

tion, plusieurs méritent à peine le nom de religieux, et même leur fidélité à des pratiques extérieures de pauvreté, portée parfois à une scrupuleuse minutie, ne leur sera pas d'un si grand mérite qu'ils se l'imaginent. Les pratiques extérieures doivent certainement être grandement estimées et fidèlement gardées, mais si cela se fait par une certaine bassesse d'esprit, qui attache de la valeur aux choses temporelles, loin d'être conforme à l'esprit de pauvreté, cela y est opposé.

La Pauvreté religieuse consiste dans un parfait dégagement intérieur et un entier mépris des biens temporels, joints à un renoncement effectif.

Quand une personne religieuse s'est dépouillée de toute propriété et usage libre, elle commettrait un larcin en reprenant en quelque manière ce à quoi elle a renoncé. Elle doit user des choses comme Dieu le veut, ni plus ni moins, et se tenir ainsi indépendante de ces biens temporels. Mais en tout ceci, il faut agir avec beaucoup de tranquillité et de liberté d'esprit.

Quitter tout comprend quelque chose de plus que le renoncement à la propriété et à l'usage libre des biens périssables. Il arrive souvent que ceux qui font profession de Pauvreté s'embarrassent trop dans les affaires temporelles de leur famille, et cela prouve que leur cœur n'est pas entièrement vide de l'esprit du monde ni leur esprit pleinement pénétré des maximes de l'Evangile. Il est tout à fait contraire à la prudence de se rejeter dans le souci d'intérêts auxquels toutes nos inquiétudes et agitations ne vaudront même pas un meilleur succès. *Si quelqu'un ne hait pas son père, sa mère et son âme même, il ne peut être mon disciple. Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus.* Rien en ces fortes paroles qui puisse paraître étrange, puisqu'il nous est ordonné en même temps de haïr notre âme même, ce

qui ne peut s'entendre que de la mortification de nos inclinations, et c'est précisément ce que nous devons pratiquer en ce qui regarde nos proches.

2

Avançons encore dans la pratique du *Tout quitter*. S'il est des biens dont nous pouvons nous séparer effectivement, il reste évidemment des choses dont nous devons user nécessairement, des personnes avec lesquelles nous devons vivre. Et néanmoins tout quitter ne comporte pas d'exception : il faut donc que nous quittions en effet même ces biens, d'une certaine manière. Cela se fait par une parfaite indifférence de volonté et d'affection et une entière résignation à la volonté de Dieu. Nous saurons que nous sommes dans cette disposition si nous demeurons contents de ce qui plaît à Dieu, quelque chose qu'Il ordonne de nous. Qu'Il lui plaise de régler toutes choses selon nos désirs par le moyen de nos supérieurs, ou que nous soyons contrariés et frustrés en tout, Il agit toujours en Père plein de miséricorde.

Nous sommes loin de là, si nous nous inquiétons dans les nécessités de la vie, si nous murmurons de la manière dont on dispose de nous, si nous essayons d'amener les choses à nos fins particulières, par petites intrigues, flatteries ou plaintes, si nous nous accordons sans nécessité, quoique avec permission, des commodités particulières et vaines. Le soin du corps lui-même doit être abandonné à ceux qui en sont chargés.

Quant aux personnes avec lesquelles nous vivons, il faut les aimer en Dieu, d'un amour indépendant et surnaturel, sans nous y attacher de cette manière qui nous les approprie en quelque sorte, nous rend jaloux de leur estime et de leur affection, et va jusqu'à les regarder comme nécessaires. Dieu seul est nécessaire, et nous devons être prêts à nous passer de tout le reste, à nous séparer de qui que ce soit.

L'indifférence doit s'étendre à l'Institut dont nous sommes membres, conseil qui s'adresse particulièrement à ceux qui sont chargés du temporel. Si leur sollicitude va jusqu'à remplir toutes leurs pensées, de telle sorte que le reste est fait d'une manière négligente, même les exercices spirituels, n'est-ce pas un esprit de propriété fort contraire à leur état? Notre amour pour l'Institut doit reposer sur des motifs tout surnaturels et être réglé par la volonté de Dieu, et nos services accompagnés d'une parfaite résignation et paix d'esprit, en la présence de Dieu. Par là les choses seront mieux faites et la bénédiction divine attirée.

3

L'esprit de Pauvreté s'étend plus loin encore, jusqu'à ces dons intérieurs et qualités que l'âme a coutume de regarder davantage comme son bien propre et sa gloire personnelle; d'où une tendance à amasser de nouvelles connaissances et une science souvent vaine, superflue et dangereuse. Les Saints retranchent cette convoitise spirituelle et les connaissances inutiles, ne voulant que celles qui conviennent au service de Dieu selon leur état.

Notre amour-propre va plus loin : il chercherait, par un larcin injuste, à s'approprier même les dons de Dieu. Plus sont précieuses les richesses spirituelles, plus grande doit être l'attention à n'en rien usurper par orgueil et vaine complaisance; l'esprit de Pauvreté apprend à l'âme à demeurer contente de la part que Dieu lui destine et à le servir sans désir d'autre récompense que de lui plaire.

Le vrai pauvre de l'Evangile ne garde rien pour lui-même, pas même son âme, car il est prêt à sacrifier sa vie pour la gloire de Dieu et le bien du prochain. Non seulement il use de ses puissances mêmes comme de choses qui appartiennent à Dieu et pour son service, mais il le fait, autant qu'il le peut, avec une pleine et

actuelle dépendance de Dieu. Il ne désire rien tant que d'être tellement dépouillé qu'il ne fasse rien que par le mouvement de la grâce.

Vous voyez combien est grande l'œuvre que vous avez entreprise à la suite de Jésus-Christ et de ses Apôtres; vous voyez tout ce qui vous reste à faire. Mais le secours de Dieu vous est assuré, et s'il vous demande beaucoup, c'est qu'Il veut vous donner beaucoup. Il sera libéral lors même que vous n'atteindriez pas le sommet de cette perfection, pourvu que vous y tendiez constamment.

II. — De la Chasteté parfaite.

Luc v, 11. ... *Ils le suivirent... Secuti sunt eum.*

Suivre Jésus-Christ, c'est le but même pour lequel il faut tout quitter. La Pauvreté rend l'âme apte à s'approcher de Dieu; par la Chasteté et l'Obéissance, elle suit le Seigneur aussi parfaitement que la faiblesse humaine le permet. Suivre Jésus-Christ, c'est adhérer à Lui et marcher constamment sur ses traces. Il est dit de plusieurs dans l'Évangile qu'ils suivirent Jésus; nombreux étaient ceux qui se pressaient sur ses pas, les uns attirés par les charmes de sa Personne et de ses discours, les autres par le désir d'être instruits, d'être guéris, de voir ses miracles. Mais ceux-là suivaient Jésus seulement par intervalles et de loin. Tels sont les chrétiens dont les sollicitudes sont partagées.

1

Il en est seulement un petit nombre qui, comme les Apôtres, partagent tous les travaux et les peines du Sauveur, le suivent partout où Il va et sont admis dans son intimité. C'est le privilège des vierges, de *ceux qui ont été rachetés d'entre les hommes, prémices pour Dieu et pour l'Agneau: Hi empti sunt ex hominibus, primitiæ Deo et Agno.* Par la Chasteté, l'homme vit de

Apoc. xiv, 4.

la vie des Anges dans un corps corruptible, étant déjà *comme au jour de la résurrection*, et cette vie lui donne droit aux purs embrassements du Christ. La Chasteté écarte en grande partie les sollicitudes pour les choses de ce monde, et par le dégagement des créatures, elle rend le cœur capable de fixer ses désirs et ses affections en Dieu seul, de s'occuper constamment du service et de la louange de Dieu, et d'y placer tout son bonheur et toute sa gloire. C'est aux âmes vierges que Dieu fait
v:, 5. cette promesse : *Je leur donnerai dans ma maison un lieu et un nom meilleur que des fils et des filles, un nom éternel qui ne périra pas. Dabo eis in domo mea, et in muris meis locum, et nomen melius a filiis et filiabus : nomen sempiternum dabo eis, quod non peribit.* Le nom qui est donné à ces âmes, *meilleur que des fils et des filles*, c'est la qualité d'épouses, avec la bénédiction d'une innombrable postérité spirituelle que, par leurs prières et leurs œuvres, elles donnent au Christ comme le fruit de leur union avec Lui. Cette promesse, nous la voyons accomplie dans ces Saints qui, plus particulièrement favorisés du Seigneur, sont devenus des lumières et des ornements de l'Eglise. Ils y occupaient une place glorieuse sur la terre, ils jouissent dans le Ciel d'un rang sublime. Des nations entières leur doivent après Dieu la lumière de la foi; aussi, l'Eglise chante
). IV, 2. sous le souffle de l'Esprit-Saint : *Combien est belle la race chaste! Sa mémoire est immortelle. Elle a remporté la victoire dans des combats sans tache. O quam pulchra est casta generatio cum claritate! Immortalis est enim memoria illius... triumphat incoinquinatorum certaminum præmium vincens.*

2

Saint Basile, au livre de la Virginité, veut que celui qui a embrassé cet heureux état soit tel en toutes ses démarches que sa vue seule commande le respect et

fasse resplendir aux yeux de tous l'éclat de la Sainteté. L'âme épouse du Seigneur, dit-il ensuite, ne peut rien lui cacher. Il est attentif à toutes ses paroles, à ses moindres actions; Il surprend ses plus secrètes pensées, ses désirs et ses affections, à peine les a-t-elle conçus. Que cette âme agisse en tout comme vivant sous le regard divin, comme étant elle-même le temple d'un Dieu qui non seulement habite en elle, mais qui l'anime et vivifie. Alors, son nom humain sera changé en un nom immortel. Apprenons aussi des saints docteurs quelle prudence demande cette vertu, car nulle autre n'est plus facilement ternie.

Il est impossible de concevoir à quel point l'Epoux divin est jaloux des cœurs qui lui sont consacrés; Il ne peut souffrir que rien y prenne place auprès de Lui. Il en épie, pour ainsi dire, les mouvements, et s'Il aperçoit qu'un cœur est habituellement dirigé ou influencé par la vanité, l'attache aux créatures, ou toute autre inclination vicieuse, il y voit un affront qui le blesse au vif. Pendant un certain temps, Il corrige et avertit l'âme infidèle, Il se plaint de la manière dont elle le traite, Il lui montre que la grandeur de son Amour est bien mal payée et qu'un cœur partagé lui déplaît. Si ces doux reproches sont sans fruit, si l'âme continue de marcher dans la même voie, se persuadant qu'il n'y a pas de mal à cela, que Dieu connaissant la faiblesse humaine est content, pourvu qu'on évite les fautes considérables, alors Notre-Seigneur se retire et n'excite plus davantage à la perfection qu'Il voulait d'abord faire atteindre. Il ne rejette pas toujours entièrement, mais Il dédaigne d'avoir pour épouse une âme qui le traite avec si peu de délicatesse et de respect. C'est ainsi que beaucoup se ralentissent et mènent une vie pleine d'imperfections marquées, n'ayant pas compris à quelle pureté ils s'engageaient en choisissant de suivre Jésus-Christ seul. Ils en viennent à abandonner leur première

manière de vivre et à chercher de misérables consolations naturelles. Ni les exhortations extérieures qu'ils rejettent comme trop sévères quand elles ne s'accordent pas avec leurs idées, ni les avertissements et motions intérieures qu'ils s'accoutument à regarder comme des effets de l'imagination, ne peuvent les faire sortir d'un état dont ils n'aperçoivent même plus la bassesse et le danger. Si quelqu'un se reconnaissait ici, qu'il ne désespère pas cependant d'atteindre la Perfection. Il est vrai, lui dirai-je, vous n'avez connu ni la grandeur de vos obligations, ni l'Amour de votre Dieu, mais il est en votre pouvoir de réparer vos pertes. Il en a coûté à Notre-Seigneur de vous retirer ses grâces, tournez-vous vers Lui de tout votre cœur, et aussitôt, Il se retournera vers vous.

3

La Chasteté ne peut être parfaite, que si elle est accompagnée de plusieurs autres vertus. Il faut qu'elle ait pour gardienne la mortification intérieure et extérieure. La modestie de toute la personne doit manifester le recueillement et la paix de l'âme; elle comporte une sévère et continuelle garde des sens, et spécialement des yeux; ceux-ci doivent être fermés à tout objet vain et frivole, à toute chose qui, cherchée seulement par curiosité, distrait le cœur et l'esprit et souvent devient pernicieuse. L'Epoux divin a les yeux fixés sur nous : si nous l'aimons, nous regarderons aussi vers Lui. La vigilance sur les paroles est également nécessaire pour nous ménager la conversation intérieure du Verbe, Époux de l'âme. Enfin, une grande pureté de cœur est essentielle à la perfection de la Chasteté, et nous ne pouvons nous rendre pleinement agréables à Notre-Seigneur dans la pratique d'une vertu qui lui est si chère, que si nous prenons pour modèle la pureté de pensées et d'affections de son divin Cœur Lui-même.

m. 29.

III. — De l'Obéissance religieuse.

Luc v, 11. *Relictis omnibus secuti sunt eum.*

1

L'Obéissance complète et perfectionne l'union avec Jésus-Christ commencée par la Chasteté, en transformant notre volonté en celle de Dieu. L'Époux divin « qui se plaît parmi les lis », prend ses délices dans une âme pure, mais plus encore en celle qu'une parfaite obéissance rend conforme à Lui. En nous montrant Jésus-Christ qui nous parle par nos Règles et par nos Supérieurs, l'Obéissance nous donne une grande force pour surmonter toutes les difficultés. Alors, animés par l'Esprit-Saint, et notre faiblesse étant soutenue par ses divines énergies, nous devenons comme l'instrument qui, sans force par lui-même, opère cependant de grandes choses entre les mains d'un géant.

L'Obéissance étant une voie si parfaite pour suivre Jésus-Christ, c'est dans cette vertu qu'un religieux doit travailler à se perfectionner davantage. Le sacrifice offert par l'Obéissance est plus grand et plus agréable à Dieu que celui des deux autres vœux, puisque c'est l'âme tout entière, avec toutes ses facultés, qui devient un parfait holocauste. La volonté du religieux s'anéantit en quelque manière par son entière dépendance, et son entendement lui-même est soumis de telle sorte qu'il devient pour ainsi dire aveugle, afin de ne plus voir que la volonté de Dieu dans celle des Supérieurs. Telle est la vraie notion de l'Obéissance et la manière dont nous devons toujours tendre à la pratiquer. C'est seulement ainsi qu'elle peut être prompte, joyeuse, sans excuses et sans limites.

2

Le propre de l'Obéissance est de nous unir au Supé-

rieur, de telle sorte que, dépendant de lui, nous ne fassions par lui qu'un avec Jésus-Christ. Nous devons donc être aussi prompts à lui obéir que les membres à l'âme, allant ici ou là, agissant ou restant en repos. L'Obéissance de Notre-Seigneur Lui-même montre assez combien constante et sans réserve doit être la nôtre. Il se soumit à son Père en tous ceux qui étaient les organes de la divine volonté, même à ses ennemis, et *jusqu'à la mort de la Croix*. A son exemple, nous devons considérer, non la personne qui commande et les défauts qu'elle peut avoir, mais Dieu, dont le Supérieur tient la place ; non la chose qui est commandée, mais uniquement la volonté de Dieu qui est infiniment sainte, sage et salutaire. Cette Obéissance aura pour fruit de nous faire triompher avec Jésus-Christ de toutes les difficultés.

Une pratique si parfaite est basée sur cette certitude que c'est à Jésus-Christ même que nous obéissons, et que par la soumission à la volonté et au jugement du Supérieur, nous rendons notre volonté et notre jugement conformes à ceux de Jésus-Christ. Cette vérité nous est exprimée par la parole de Notre-Seigneur, disant aux Supérieurs légitimes : *Celui qui vous écoute m'écoute*, elle nous est enseignée par les Saints et par l'Eglise notre Mère, et il importe souverainement pour le religieux d'en être fortement convaincu, car sans cela il ne saurait y avoir d'Obéissance vraiment religieuse ; en dehors de ce motif, l'Obéissance serait seulement de convenance et de politique. Pleinement persuadé de cette vérité, le parfait obéissant a pour ainsi dire Jésus-Christ devant les yeux, lui montrant, de la manière la plus sûre, ce qu'il peut faire à chaque instant de plus agréable à Dieu et par suite de plus parfait ; tellement que, selon la réflexion d'un saint religieux, il peut dire : « Si un ange était à ma place, il ferait ce que je fais ; Notre-Dame, Notre-Seigneur Lui-même ne

feraient pas autre chose. » Si quelqu'un gémit et se plaint sous le joug de l'Obéissance, c'est qu'il n'a pas encore bien compris cette doctrine ou qu'il n'y réfléchit pas assez.

3

Certains religieux n'aiment pas un Supérieur qui demande l'exactitude et insiste sur l'observation des Règles, qui ne les laisse pas suivre leur propre volonté et ne tolère pas leurs transgressions; ils ont la prétention que tout ce qu'ils demandent leur soit accordé, et murmurent si on ne leur cède pas. Une telle conduite est, je ne dis pas imparfaite, mais vicieuse; elle est entièrement contraire à l'esprit religieux, directement opposée aux exemples de Notre-Seigneur.

D'autres, sous prétexte de perfection, manquent de conformité à la volonté de leur Supérieur et s'attristent de n'être point autorisés à suivre la leur. Ils se plaignent et regardent leur Supérieur comme peu capable du gouvernement des âmes. Qu'est-ce autre chose qu'une illusion d'orgueil et un fâcheux aveuglement?

D'autres obéissent toujours et ne pratiquent jamais l'Obéissance religieuse, parce que leur soumission est purement naturelle; ils obéissent comme des serviteurs, soit par complaisance, soit par crainte, soit par vain désir d'estime. Ce n'est pas la voix de Dieu qu'ils écoutent dans le commandement du Supérieur; ils ne voient en celui-ci qu'une personne qu'ils aiment, ou qu'ils craignent, ou à qui ils désirent plaire.

Tous ces défauts et plusieurs autres seraient évités, si les religieux s'efforçaient d'avoir constamment présent à l'esprit que c'est Jésus-Christ qui les gouverne par le moyen de leurs Supérieurs.

Mais parce qu'on n'y prend pas garde, l'Obéissance religieuse est beaucoup plus rare qu'on ne le pense. Pénétrez-vous donc bien d'une vérité qui ne peut être

oubliée sans que toute véritable subordination religieuse soit renversée. Pensez-y constamment et qu'elle soit la règle de vos actions. Alors, votre Obéissance sera plus parfaite, et en même temps plus douce et plus facile ; alors, on pourra vraiment dire de vous que vous suivez Jésus-Christ.

LE SERMON SUR LA MONTAGNE

t. v, 1. *Jésus voyant la foule monta sur la montagne. Videns autem Jesus turbas, ascendit in montem.* Pour entendre sa doctrine, il faut s'élever.

Quand il se fut assis : et cum sedisset, comme le Docteur de la loi nouvelle, *ses disciples s'approchèrent : accesserunt ad eum discipuli ejus.* Ceux qui l'entourent de plus près, pénètrent davantage son enseignement.

b 2. *Et ouvrant la bouche, il les enseignait. Et aperiens os suum docebat eos.* Celui qui a ouvert la bouche des prophètes, ouvre maintenant la sienne, ce n'est plus un homme, c'est l'Homme-Dieu qui va parler, c'est la Vérité même, c'est le Verbe divin.

1

t. v, 3. *Bienheureux les pauvres en esprit. Beati pauperes spiritu.*

La Pauvreté d'esprit est placée au premier rang des béatitudes, la perfection et le bonheur reposent sur elle comme sur leur base.

Le nom de Pauvreté d'esprit spécifie la nature de la vertu qui est ici béatifiée. Ce genre de Pauvreté est l'effet non de la nécessité mais de l'affection et de l'estime qui porte à l'embrasser au mépris de tous les biens ; c'est une Pauvreté que l'Esprit-Saint inspire et à laquelle il nous incline efficacement.

La Pauvreté d'esprit comporte à la fois le détachement de tous les biens de la terre en vue de Dieu, et

c'est la pauvreté au sens strict; des biens de l'esprit, et c'est l'humilité. On ne serait pas le Pauvre évangélique si, renonçant aux biens de la terre, on restait enflé dans son propre mérite, avide d'estime et même de dons surnaturels. Qui s'approprierait intérieurement les biens de l'esprit, serait le pauvre orgueilleux, haïssable aux yeux de Dieu.

Humilité et Pauvreté ont leur pratique intérieure et extérieure, elles ont leurs degrés de perfection. L'humilité est la base de toutes les vertus morales, et c'est une humilité nécessaire à tous de se reconnaître redevable à Dieu de tout le bien qui est en soi, naturel ou surnaturel, de s'attribuer uniquement à soi-même tout le mal où la volonté a quelque part, et de penser, d'agir, de parler sincèrement en conséquence. Mais être pénétré de mépris pour soi-même, être bien aise d'être méprisé, embrasser l'humiliation, prendre la dernière place, se réjouir des mauvais traitements pour ressembler à Jésus-Christ, c'est la perfection de l'humilité : c'est alors une béatitude.

La Pauvreté nécessaire à tous consiste à recevoir en paix celle que Dieu envoie, à être prêt à se dépouiller de tout plutôt que d'offenser Dieu, à souffrir les torts avec patience. Mais donner la préférence à la Pauvreté, l'aimer et l'estimer dans la pratique, s'y astreindre par vœu, en souffrir volontiers les rigueurs, la rechercher, y mettre sa joie et sa gloire avec Jésus-Christ, c'est la perfection de la Pauvreté, c'est la béatitude évangélique. C'est celle qui convient aux religieux.

Mat. v, 3. *Le royaume des Cieux est à eux*, *quoniam ipsorum est regnum cœlorum :* tout ce qui s'appelle royaume des cieux appartient aux pauvres d'esprit. C'est : 1° l'Eglise de Jésus-Christ, dont il a fait le royaume de la Pauvreté et de l'humilité, comme le monde est celui de la richesse et de l'orgueil; c'est : 2° *la justice, la paix et la joie dans l'Esprit-Saint : justitia, et pax, et gau-*

Rom. xiv, 17.

dium in Spiritu Sancto, selon la parole de saint Paul ; c'est : 3° le séjour céleste. Dès à présent, il est aux pauvres d'esprit. *Cela ne paraît pas encore, nondum apparuit*, mais quand le Fils de l'homme viendra, ils seront semblables à Lui dans la gloire, comme ils lui auront été semblables dans l'humiliation et le dénuement.

2

at. v, 4. *Bienheureux les doux... Beati mites...* Cette seconde béatitude suppose la première et élève encore l'âme. Il est beau de fouler aux pieds les biens et les grandeurs, plus encore de se dompter soi-même. La douceur ici béatifiée n'est ni celle du tempérament qui est naturelle, ni celle qui vient d'apathie et est plutôt un défaut, ni celle qui repose sur la raison, louable, mais insuffisante. Il y a des douceurs fausses et apparentes, vantées des hommes, mais de nul prix devant Dieu.

Il s'agit ici de la douceur dont la grâce est le principe, qui tient l'âme calme au milieu des orages et domine les mouvements qui s'élèvent en elle dans la contradiction. Le Seigneur Lui-même en indique la pratique dans la
b. 22. suite de son Discours : réprimer les premiers mouve-
. 23, 24. ments d'impatience et de mépris... Se hâter de se réconcilier avec les autres... Pardonner les injures, être prêt
b. 39. même à en endurer encore... Céder de son droit, ne
t. v, 40, point contester... Aimer ses ennemis, leur faire du bien,
44. prier pour eux... Faire tout cela promptement, constamment, en toute occasion, envers tous, avec joie : c'est la
b. 45. parfaite douceur évangélique, c'est la béatitude. C'est ainsi qu'on se montre enfant du Père céleste... Il n'y a pas de plus sûr moyen d'être les images de Celui qui a
. xi, 29. dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* Pour voir la douceur personnifiée, il faut fixer les yeux sur le Cœur de Jésus : *Ecce Agnus Dei*, et sur Celui de sa

sainte Mère. La Charité est la plus grande des vertus, la douceur est son ornement.

Ib. v, 4. *Ils posséderont la terre. Quoniam ipsi possidebunt terram.* Cette parole a un triple sens. Tout ce qu'il y a de bon sur la terre est en leur possession, mais remarquez le mot : Ils posséderont : ils s'en servent selon qu'il convient, ils n'en prennent que le nécessaire; ils sont comme *n'ayant rien et possédant tout.* Par terre, on entend encore le corps et les sens; ceux qui sont doux en sont maîtres, ils se possèdent eux-mêmes. Dans le sens moral, la terre, ce sont les hommes qui sont au pouvoir des Doux de l'Evangile, d'une manière noble et parfaite, par l'estime et l'amour. Ce sont les Doux qui ont soumis l'Univers à Jésus-Christ. Cette douceur évangélique n'est pas faiblesse, elle est ferme pour les intérêts de Dieu, mais elle veut la mort à soi-même, à ses inclinations, à ses désirs naturels.

La terre, au sens spirituel, c'est le Ciel, terre des vivants. Les doux sont opprimés sur la terre, on leur enlève tout. Mais le Ciel est à eux, avec ses biens permanents, parce qu'ils sont, d'une manière spéciale, enfants de Dieu par une plus grande ressemblance avec Jésus-Christ.

3

Mat. v, 5. *Bienheureux ceux qui pleurent... Beati qui lugent...* Rien qui heurte davantage la sagesse du monde, rien qui montre mieux la profondeur de la Sagesse de Jésus-

Eccl. II, 2. Christ. *J'ai reconnu que le rire est une erreur et j'ai dit à la joie : Pourquoi m'avez-vous trompé? Risum reputavi errorum et gaudio dixi : Quid frustra deciperis?* C'est la parole du plus sage des hommes. Mais Jésus enseigne à trouver dans les larmes une source de paix.

Les larmes qu'Il béatifie et qui sont l'œuvre du Saint-Esprit sont de trois sortes : le choix d'une vie pénitente; la douleur et la crainte du péché; les larmes du saint

amour. Ces dernières ont pour sujets principaux : les outrages faits à Dieu, la perte des âmes, les maux de l'Eglise, l'absence du Bien-Aimé.

La vocation religieuse voue plus spécialement à ces larmes bénies. Ce n'est qu'en embrassant vigoureusement la pénitence qu'on connaît le bonheur qu'elle procure. Elle place l'homme devant Dieu dans l'état qui lui convient, de componction et d'humilité : comment Dieu ne le traiterait-il pas avec sa bonté de Père? Et quand Dieu retrouve dans un cœur les sentiments de l'Homme-Dieu, quand Il voit ce cœur ressentir les outrages qui Lui sont faits, les maux des âmes et de l'Eglise, quand Il l'entend soupirer après Lui, comment ne le consolerait-Il pas?

. v, 5. *Ils seront consolés. Quoniam ipsi consolabuntur.* C'est une promesse assurée. Ces consolations sont dignes de Dieu : spirituelles, véritables, ineffables. Il est la Félicité même et la Bonté qui se répand sans mesure. Sur la terre, ce ne sont pas les consolations de la terre qui sont promises à « ceux qui pleurent » et ils sont très éloignés de les désirer. Leur consolation est plutôt dans la privation de toute consolation qui se borne à cette vie. Mais le Seigneur Lui-même a dit quelles seraient
xiv, 16, 17. leurs consolations ici-bas. *Je vous donnerai le Paraclet, un Consolateur qui demeurera avec vous, Il sera en vous: Et alium Paracletum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum... et in vobis erit.* L'âme l'a en propre : *Dabit,* elle le possède à titre de Protecteur, d'Avocat, d'Ami; Il est pour elle Principe de vie, d'affection, d'action. Il est en elle comme Esprit de Vérité et d'Amour, de Paix et de Joie.

Cor. iv, 17. Au Ciel, *les afflictions courtes et légères de la vie présente produisent un poids immense de gloire. Id enim, quod in præsenti est momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum in sublimitate æternum gloriæ pondus operatur in nobis...,* donc en proportion avec les

Apoc. VII, 17. mérites d'une vie pénitente et des saintes larmes : *Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux. Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum.*

Les Béatitudes (*suite*).

4

Mat. V, 6. *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la Justice... Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam.*

Au ciel, on ne possédera les biens qui font la sainteté et le bonheur qu'autant qu'on les aura désirés sur la terre, et ce désir est déjà une béatitude.

La faim et la soif de la Justice, c'est un grand désir de la perfection. Désirer vraiment la Justice, c'est ne négliger aucun de ses devoirs, c'est correspondre à la grâce selon toute l'étendue de ses lumières, c'est ne rien refuser à Dieu et vouloir tout ce qu'Il veut.

Les noms de faim et de soif montrent ce que doit être ce désir. La faim est chose si impérieuse qu'elle fait taire les passions et va jusqu'à étouffer les sentiments de la nature. La soif, plus cruelle encore, ne laisse pas de repos. *Mon âme a soif de Vous*, s'écrie le Prophète, *ma chair languit après Vous, dans une terre aride, desséchée et sans eau. Sitivit in te anima mea, quem multipliciter tibi caro mea; in terra deserta, et invia, et inaquosa.* Ceux qui éprouvent une telle soif ne se donnent point de relâche; ce qu'ils ont fait, ils le comptent pour rien. Ce désir doit être proportionné à la grandeur du but, mais aussi à ses difficultés; sans lui, comment veiller sans cesse, mourir constamment à soi-même, multiplier les sacrifices, attendre longtemps le bien désiré? Mais la faim de la Justice contribue elle-même au bonheur, car elle suppose qu'on a compris combien la perfection est précieuse, nécessaire, noble, divine. *Tout l'or au prix de la Sagesse n'est qu'un peu de sable. Quoniam omne aurum in comparatione illius arena est exigua.* Si grand

Ps. LXII, 2, 3.

Sag. VII, 9.

que soit le désir, il n'est pas par lui-même un sujet d'inquiétude, car il sera rempli, la promesse est assurée, divine.

Cette béatitude est singulièrement nécessaire aux âmes religieuses, à cause de l'obligation qu'elles ont contractée de tendre à la Perfection. Si la grâce sensible vous est ôtée, une grâce plus intérieure et plus forte vous soutient. Et si vous persévérez, vos motifs deviendront plus nobles, vos actes plus parfaits, votre recueillement plus habituel. A un degré plus élevé, l'âme, altérée de la Justice, met ses délices dans la croix, et morte au monde et à elle-même, elle vit en union intime avec Dieu en Jésus-Christ.

t. v, 6. *Ils seront rassasiés. Quoniam ipsi saturabuntur.* C'est 1° ici-bas une plénitude de vertus. L'âme, au début, est comme la terre quand elle parut au-dessus des eaux, aride et sans beauté; elle sent son impuissance, mais elle prie, s'efforce, n'épargne rien, car il est dit : VII, 7. *Cherchez et vous trouverez. Quærite et invenietis.* Le Seigneur diffère quelquefois longtemps, mais enfin, l'âme est embellie de vertus. *Vous verrez et vous serez dans l'abondance, et votre cœur se dilatera.* Ces paroles expriment 2° une plénitude de dons : Les efforts de l'homme se sentent de sa faiblesse, les dons du Saint-Esprit communiquent aux vertus force, noblesse, héroïsme, facilité, onction joyeuse. 3° Plénitude de Dieu : l'âme possède Dieu et en est possédée de telle manière qu'Il remplit ses puissances, qu'Il lui tient lieu de toutes choses et que rien ne lui plaît que Dieu. Ce rassasiement des âmes parfaites ne peut être complet qu'au Ciel. Là, il sera centuplé d'une manière ineffable et la béatitude sera sans mesure.

5

at. v, 7. *Bienheureux les miséricordieux. Beati misericordes.* En cette béatitude, nous avons un des traits princi-

paux de l'image divine que nous devons nous efforcer de retracer en nous : c'est cette Miséricorde qui se manifeste tellement dans toutes les œuvres de Dieu que son éclat dépasse, en quelque sorte, celui de ses autres perfections.

La miséricorde qui fait l'objet de cette Béatitude ne consiste pas en une compassion toute naturelle, à plus forte raison elle exclut une compassion fausse et défectueuse; vertu surnaturelle, elle provient d'un motif de foi, d'un principe de grâce; et, pour être parfaite, elle doit refléter quelques traits de celle du Père céleste.

La Miséricorde divine a sa source dans l'amour de Dieu pour Lui-même, c'est parce qu'Il s'aime qu'Il aime tous les ouvrages de ses mains. Pour faire du bien, Il n'a pas besoin d'autre motif que Lui-même. Sa Miséricorde est universelle, elle s'est répandue sur toutes les créatures intelligentes, et ses effets eussent été éternels si le péché n'y eût mis obstacle. Elle s'étend jusqu'à l'humanité coupable. Elle est admirable dans l'ordre surnaturel. Gratuite et persévérante, elle est surtout prodigue envers les malheureux.

De là, nous apprenons quels caractères doit avoir notre miséricorde : 1° toujours basée sur des motifs surnaturels. Il y a un certain ordre à observer, mais en vue de Dieu; 2° universelle quant à la disposition du cœur, et pour l'extérieur selon notre pouvoir, de sorte que nous ne refusions à personne aucun secours qui dépende de nous. *Donnez à tous ceux qui vous demandent. Omni autem petenti te, tribue*; 3° libérale et joyeuse. Quand notre miséricorde aura ces caractères, quand elle s'exercera envers tous, même envers ceux qui nous font du mal, quand elle sera exempte de vues d'intérêt personnel et temporel, alors nous serons du nombre de ceux que le Seigneur béatifie.

Luc VI, 30.

Faire du bien donne un contentement vrai, quand on agit naturellement, à plus forte raison quand c'est pure-

ment pour Dieu et constamment. L'âme qui exerce la miséricorde corporelle, la miséricorde spirituelle surtout, a l'assurance d'avoir fait des œuvres agréables au Seigneur, assurance fondée sur le témoignage de l'Evangile. Jésus-Christ regarde ce bien comme fait à Lui-même, et c'est le motif du jugement favorable qu'Il prononcera sur ses élus. Dieu se fait comme un devoir d'aider en tout le miséricordieux ici-bas et il lui réserve à sa mort une miséricorde spéciale.

Si grands ont été les dons de la Miséricorde divine envers les pécheurs : que fera-t-elle au Ciel pour ceux qui lui sont chers singulièrement parce qu'elle voit en eux son image?

6

Matt. v, 8. *Bienheureux les cœurs purs. Beati mundo corde.*

Cette Béatitude a sa source dans la Sainteté de Dieu. La Pureté divine est comme l'éclat de sa Beauté et l'assemblage de toutes ses perfections. De même en nous, la pureté du cœur consiste, non seulement dans l'exemption de tout ce qui souillerait et déparerait l'âme, mais dans l'assemblage des vertus qui l'embellissent. Parmi les êtres créés, la sainte Vierge seule a eu toujours cette pureté dans toute sa perfection. Dans l'Humanité sainte de Notre-Seigneur, cette pureté est incompréhensible. En Dieu, sa Pureté c'est sa Perfection, c'est son Amour pour Lui-même, c'est Lui-même. La pureté créée est une émanation de cette Pureté incréée, faisant rayonner dans la créature l'image de Dieu.

Méditons par quels échelons l'âme doit monter à la perfection de cette image. Il y a trois degrés principaux de pureté : la première purifie, la seconde embellit, la troisième perfectionne. Dans le premier degré, l'âme exempte de péché mortel est ornée de la grâce et des vertus sans lesquelles il n'y a point de charité. Mais encore que de taches, de faiblesses, de dangers.

Le second degré repose sur l'horreur du péché véniel, horreur sans laquelle on favorise ses inclinations, on s'expose à de grandes chutes; tandis que, dit l'Evan-
Luc xvi, 10. gile : *Celui qui est juste dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes : Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est.* Ce degré comporte la pratique des vertus, la vigilance, la prière constante, le combat contre soi-même. Peu à peu, la vigueur s'accroît, les grâces sont plus abondantes, l'amour commence à opérer puissamment dans l'âme. Cependant mille imperfections lui restent, dont elle doit chercher à se dégager par la fuite de toute faute délibérée.

Le troisième degré éloigne l'âme de toute inclination qui, sans être péché, la mettrait en danger de pécher même légèrement, comme l'attache à ces biens, honneurs ou joies qui servent d'amorces à l'esprit de mensonge; ce degré la dégage de ce qui est vil et passager, de sorte que, obligée de s'en servir, elle ne le fait que selon l'ordre de Dieu; il la détache de sa volonté propre, de son intérêt, de l'amour de sa propre excellence, des retours sur elle-même.

Telle est la pureté que demande l'esprit religieux et qui donne entrée à la vie illuminative. Elle comporte : la pureté de sentiments et d'affections, de sorte que les pensées et les désirs deviennent conformes à ceux de Jésus-Christ; la pureté de vertus et d'actions, car il faut prendre garde qu'il y a souvent loin du désir à l'action et que les pures vertus sont rares; la pureté de l'amour et de l'intention, qui se propose par-dessus tout la gloire de Dieu et son bon plaisir et ne regarde les propres intérêts qu'autant qu'ils sont unis à ceux de Dieu.

Mat. v, 8. *Ils verront Dieu : Quoniam ipse Deum videbunt.* Ici-bas par la connaissance de Dieu à l'aide d'une foi lumineuse. Celle-ci correspond d'ordinaire au degré de pureté de cœur. Elle atteint son plus haut point quand Dieu Lui-même daigne la perfectionner par la purification des

puissances, par l'affluence de ses dons et par l'union à laquelle Il élève l'âme quand il lui plaît. Alors l'âme est embrasée et captivée par l'amour de la croix. C'est la béatitude des cœurs purs en cette vie.

Au Ciel tous ont part à la Béatitude de la pureté de cœur, au sein de la vision intuitive, c'est l'essence même de leur bonheur; mais elle est plus admirable en ceux qui se sont distingués par une plus grande pureté de cœur. Ayant ressemblé davantage à Dieu sur cette terre, ils en sont récompensés par une plus grande res-
. III, 2. semblance béatifique. *Nous serons semblables à Dieu parce que nous Le verrons tel qu'il est. Similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.*

Le sommet des béatitudes.

7

. V, 9. *Bienheureux les Pacifiques... Beati pacifici.*

Les Béatitudes présentent un enchaînement et une progression. Celle-ci suppose les précédentes et y ajoute quelque chose de magnifique.

La paix qui en est l'objet, la paix que procurent les Pacifiques, c'est celle de Jésus-Christ, apportée par Lui à la terre et promise aux hommes de bonne volonté; c'est la paix avec Dieu, avec le prochain et avec soi-même, dans une pleine soumission à la Volonté de Dieu. Elle est réservée à ceux qui cherchent la gloire de Dieu, qui résistent fortement au monde, au démon et aux passions, qui ne souffrent en eux-mêmes rien qui puisse déplaire à la divine Majesté.

Les Pacifiques, ce sont ceux qui veulent procurer cette véritable paix en établissant le règne de Dieu, en bannissant le péché, l'attrait du mensonge, l'empire des ténèbres. L'esprit pacifique n'est donc pas précisément l'amour de la paix entre tous, l'esprit de conciliation, le pardon des injures, objets de la douceur et de la misé-

ricorde. Cette béatitude regarde des intérêts plus nobles encore et plus importants : la gloire de Dieu, le salut des âmes, l'extension du règne de Jésus-Christ. C'est le zèle puisé dans le cœur de Jésus : zèle universel, fort et qui ose tout; patient même s'il ne rencontre que rebuts; généreux jusqu'à sacrifier biens, santé, vie même; actif sans oisiveté ni repos.

A son premier degré, le zèle des Pacifiques se caractérise par des désirs nobles et efficaces, au second par des travaux entrepris avec joie et supportés courageusement jusqu'à la mort, au troisième par la soif de toujours plus de travaux et de croix : *Amplius, Domine.* En un mot, cette béatitude consiste en une grande conformité avec Jésus-Christ, Prince de la paix, qui par sa croix a pacifié le monde.

On voit par là comment cette Béatitude surpasse et embrasse les autres. Nul ne saurait être plus heureux que celui dont le bonheur consiste dans la gloire de Dieu et qui trouve de la joie dans ce que la nature redoute.

Mat. v, 9. *Ils seront appelés enfants de Dieu: Quoniam filii Dei vocabuntur.*

Ce nom appartient tellement à tous les Bienheureux qu'il est pour tous la première et principale source de leur bonheur; cependant ce nom est attribué par excellence aux Pacifiques comme une récompense acquise à un titre spécial et admirable.

Rom. VIII, 16. *Ils seront appelés* ainsi, dès ici-bas : 1° par le témoignage intérieur : *L'Esprit rend Lui-même témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Ipse enim Spiritus testimonium reddit spiritui nostro, quod sumus filii Dei;* 2° par les hommes, dans des occasions où éclatent des traits de l'action des Pacifiques; 3° par Dieu même surtout, qui voit en eux les héritiers du zèle de son Fils Bien-Aimé, les continuateurs de son œuvre et ses envoyés. Au Ciel même, parce qu'ils se sont distingués par leur amour de la gloire du Père Céleste, ils seront

appelés par excellence « les enfants de Dieu » et Jésus-
oc. III, 21. Christ les fera *asseoir sur son trône : et sedi cum Patre meo in throno ejus.*

8

. 10. *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la Justice. Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam.*

La dernière Béatitude est le couronnement de toutes les autres, et quand on la possède, on les possède toutes éminemment. La Passion de Jésus-Christ nous est la grande preuve de cette Béatitude.

. v, 11. Notre-Seigneur explique en quoi elle consiste : *Vous serez heureux quand les hommes vous maudiront, vous persécuteront, diront du mal de vous à cause de moi. Beati estis cum maledixerint vobis, et persecuti vos fuerint, et dixerint omne malum adversum vos mentientes, propter me.* Cette Béatitude fait endurer volontiers pour son nom toutes sortes de maux, supporter affronts et calomnies ; elle s'élève jusqu'à souffrir avec joie et action de grâces, prier pour ceux qui persécutent, s'affliger uniquement du mal qu'ils se font à eux-mêmes et offrir pour eux ce qu'ils font souffrir, en union avec Jésus-Christ.

Se plaindre alors, vouloir être plaint, rechercher des consolations humaines, se laisser aller au chagrin et à l'impatience, ce serait méconnaître le bonheur de son état, ce serait l'opposé de la Béatitude. Mais souffrir pour la cause de Jésus-Christ, pour la vérité, pour la vertu, et souffrir non en passant mais pendant un temps assez considérable, c'est souffrir persécution pour la Justice et avoir part à cette Béatitude.

Tout, dans la Religion, nous en montre la nécessité et les avantages : la parole de Notre-Seigneur, l'opposition de l'esprit de malice, la guerre commencée dès la naissance du monde et qui ne finira qu'avec lui, les disposi-

I Pet. I, 7. tions de la divine Sagesse pour le bien de ses élus. *Il faut que vous soyez affligés afin que votre foi, plus précieuse que l'or éprouvé par le feu, se trouve digne de louange et d'honneur. Ut probatio vestræ fidei multo pretiosior auro quod per ignem probatur, inveniatur in* Jac. I, 2. *laudem et gloriam. — Estimez les afflictions comme le sujet d'une grande joie. Omne gaudium existimate, cum in tentationes varias incideritis*, dit saint Jacques.

Cependant le contraire arrive, non seulement dans le monde, mais dans les communautés. On s'abat et on se déconcerte, cela vient de l'amour de soi-même, de ce qu'on regarde la créature et non pas Dieu. Plus fidèle, plus dégagé, quel degré supérieur on atteindrait.

Mat. V, 10. *Le royaume des Cieux est à eux: Quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*

Notre-Seigneur se sert des mêmes paroles que dans la première Béatitude. Dans celle-ci, comme dans la première, il y a dépouillement, là choisi pour suivre Jésus-Christ, ici supporté pour la cause de Jésus-Christ. La promesse est semblable, mais l'application à cette dernière Béatitude est plus excellente, parce qu'elle est l'objet de plus grandes vertus et que Notre-Seigneur insiste : *grande récompense, grande joie.* Les Apôtres ont montré leur amour à Jésus-Christ plus encore en souffrant avec Lui qu'en imitant sa Pauvreté. Celle-ci est cause du Luc XXII, 28, 29. choix, celle-là cause de la couronne : *Vous êtes demeurés fermes avec moi dans mes tentations, je vous prépare le royaume comme mon Père me l'a préparé. Vos autem estis, qui permansistis mecum in tentationibus meis; et ego dispono vobis, sicut disposuit mihi Pater meus regnum.* Tous ceux qui souffrent pour la Justice ont part à cette promesse, et dès ici-bas se réalise pour eux aussi II Cor. VII, 4. la parole de saint Paul : *Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations. Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.*

DE LA VIE PUBLIQUE DE JÉSUS-CHRIST

Nous avons médité comment Notre-Seigneur s'est préparé Lui-même ou pour mieux dire nous a montré comment nous préparer à la vie apostolique ; nous avons vu comment Il choisit ses apôtres et à quelle perfection Il les appelle ; nous l'avons entendu promulguer la loi nouvelle.

Nous le contemplerons maintenant dans l'exercice de ses fonctions apostoliques, et, ne pouvant pas le suivre dans toutes ses actions, nous nous attacherons particulièrement aux emplois principaux qui partagent sa carrière publique et aux vertus qu'Il y fait briller davantage, afin de croître dans sa connaissance, dans son amour, dans son imitation, selon notre vocation.

De la Doctrine de Jésus.

Nature de cette doctrine. — De quelle manière Jésus la donne. Son efficacité.

1

Jésus, en qui résident tous les trésors de la Sagesse et de la Science, aurait pu enseigner aux hommes ces sciences auxquelles ils attachent tant de prix, leur ouvrir ces secrets de la nature qu'ils s'efforcent en vain de scruter, leur manifester les causes et l'ordonnance du mouvement des cieux ; Il aurait pu leur dévoiler les ressorts les plus cachés des révolutions des âges antérieurs, et aussi les impénétrables mystères des temps à venir ; Il aurait pu leur apprendre à guérir les maux physiques et à prolonger leur existence.

Cela et tant d'autres connaissances qu'Il pouvait

donner, eût attiré l'admiration et l'estime des hommes, si facilement touchés de ce qui est dans l'ordre des choses sensibles, si amateurs de tout ce qui se rapporte à la vie terrestre; ils l'eussent proclamé le plus grand des hommes, le bienfaiteur de l'humanité et révéré comme tel. Mais jamais Jésus ne traita de ces choses, parce que cela ne répondait point à la fin de sa mission et n'eût fait qu'attacher davantage les hommes aux biens d'ici-bas. Il a parlé uniquement de ce qui concernait la gloire de Dieu et le salut éternel des hommes ses frères, Il a dédaigné ce qui éblouit les yeux et attire les faveurs humaines, pour concentrer l'attention sur ce qui est vraiment grand et ce qu'il importe souverainement de connaître.

Jésus enseigne la voie du bonheur, mais une voie opposée à celle que recherchent la nature, les sens, le monde. Il enseigne à ses serviteurs l'étroite observation de ses commandements, et à ses amis les conseils si parfaits auxquels la chair et le sang répugnent. Il promet des biens et des récompenses, mais après la mort; et ce qu'Il offre et prédit à ceux qui le suivront de plus près, ce sont des croix et des persécutions en ce monde. Les dogmes qu'Il enseigne sont si sublimes qu'ils exigent une pleine soumission de l'intelligence.

Telle est la doctrine de Jésus. Jamais un mot qui ne tende à glorifier Dieu, éclairer les esprits par des vérités célestes, attirer les cœurs à la pratique de toutes les vertus. C'est l'unique objet auquel Il est continuellement occupé, non seulement des jours entiers, mais même la nuit. Tous les lieux lui sont propices pour cela; Il prêche dans les synagogues et sur les montagnes, au bord des barques et dans les maisons particulières; Il prêche indifféremment à tous et sans se donner de repos.

De là naît pour moi la conviction de l'importance de la doctrine de Jésus, et j'apprends en quelle manière je dois l'imiter, puisqu'il m'appelle à une vie apostolique. Inu-

tile est le temps employé à des études profanes, à moins qu'elles ne m'aident à atteindre le but de mon état, la fin propre d'un imitateur de Jésus : ma perfection et celle du prochain. En distribuant la parole de vérité, je devrai éviter toute ostentation de savoir et ne parler que de sujets utiles à l'auditoire quoique ne flattant pas les sens.

O Sauveur béni, lumière de l'humanité, découvrez-moi combien grande est l'erreur de ceux qui n'agissent pas selon vos exemples, et faites que je n'y tombe jamais.

2

Ces vérités célestes, Jésus les enseignait d'une manière appropriée au sujet. Il parlait de choses élevées et les imposait à l'attention sans qu'il fût besoin du vernis d'expressions vaines. Son éloquence était plus grande que toute autre, et d'un caractère irrésistible ; mais cette force lui venait à la fois des sujets dont Il traitait, de la puissance de raison et de vérité de son exposé, de sa manière persuasive, de son zèle embrasé, de la grâce jointe à la majesté dans sa prédication. Sa parole était simple et claire, énergique et substantielle ; ses raisons, adaptées à la capacité de ses auditeurs, illustrées par des comparaisons empruntées à la nature, étaient aussi profondes qu'évidentes, et si convaincantes qu'elles ne laissaient pas place à la réplique. Ceux qui l'entendaient ne pouvaient douter qu' « Il ne cherchait pas sa propre gloire mais celle de son Père ».

C'est sur ce modèle que doit se former l'homme apostolique. Il acquerra une vraie et mâle éloquence si, sans s'attacher aux vains ornements du discours, il s'applique à convaincre ceux qui l'écoutent des vérités qui les regardent, s'il sent bien l'importance de ce qu'il traite, s'il en est personnellement pénétré, s'il se rappelle que c'est au nom de Dieu qu'il parle, enfin si toujours il se propose Notre-Seigneur pour modèle et apprend de Lui et la matière et le mode de son enseignement.

O Jésus, quand je parlerai en votre nom, faites que ce soit d'une manière digne de Vous, comme quelqu'un qui veut plaire à Dieu et non aux hommes, qui se propose d'amender non de flatter, comme quelqu'un enfin qui parle la parole de Dieu et tient sa mission de Vous.

3

A la doctrine de Notre-Seigneur plus qu'à aucune
Heb. IV, 12. autre, appartient ce que dit saint Paul : *La parole de Dieu est vivante et efficace, plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants : elle atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles, et elle discerne les pensées et les intentions du cœur : Vivus est enim sermo Dei, et efficax, et penetrabilior omni gladio ancipiti, et pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, compagum quoque ac medullarum, et discretor cogitationum et intentionum cordis.* Car, il n'est pas seulement comme Jean « une lampe ardente et luisante », Il est Lui-même « la vraie Lumière »... Il est comme un feu céleste descendu sur la terre, Il a « les paroles de la vie éternelle » « sa parole est esprit et vie ». Aussi, incomparables étaient l'impression qu'elle faisait sur les auditeurs, et les changements qu'elle produisait dans les cœurs qui ne se refusaient pas complètement à ses effets. Nous en avons une image et un signe dans les merveilles qu'elle opérait dans les corps, quoique ce ne fût pas le principal but de Notre-Seigneur. Cette efficacité venait de l'union intime et personnelle de sa sainte Humanité avec la Divinité.

Si nous désirons être comme Jésus des instruments efficaces de la gloire de Dieu, nous devons être, par Jésus, étroitement unis à la divine Majesté. Sans ce moyen, tous les autres, même les plus grands dons naturels, seraient insuffisants. Il faut donc constamment solliciter la grâce d'une telle union, nous efforcer de nous en rendre moins indignes, renoncer à toute attache ter-

restre et à cet amour-propre qui met obstacle à l'action divine.

Je le confesse, Maître Bien-Aimé, c'est de Vous seul et de l'union avec Vous que je puis espérer ces lumières, ces flammes, ce don surnaturel de la parole qui chasse les ténèbres des esprits, qui fait courber les fronts rebelles sous votre joug si suave et qui allume dans les cœurs l'amour divin. Pourquoi donc tant m'appuyer sur les qualités humaines et si peu sur votre grâce, tant sur le savoir, si peu sur la prière et l'humble pratique des vertus? Avec votre secours, je n'agirai plus d'une façon inconsidérée, et je veux d'abord devenir moi-même ce que je désire obtenir des autres.

Des labeurs de Jésus-Christ dans sa vie apostolique.

De cette méditation, nous apprendrons qu'appelés à servir les autres et à les aider ou enseigner, selon ce qui est en notre pouvoir, nous devons être prêts à subir beaucoup de fatigues et de traverses, et les estimer comme le partage de notre vocation. Cette disposition est le fruit à demander. Nous verrons : 1° combien incessants furent les voyages de Jésus; 2° combien ils furent pénibles, par suite du manque de toutes choses; 3° combien, où qu'Il fût, Notre-Seigneur donna peu de place aux besoins du corps et se montra tout occupé du grand objet de sa mission.

1

Ouvrons l'Evangile, après le baptême de Jésus par saint Jean et sa solitude de quarante jours, c'est-à-dire pendant trois ans de vie publique, jamais nous ne trouvons Notre-Seigneur établi en un lieu, toujours nous le voyons se rendant partout où la gloire de son Père et le

Matt. IX, 35. salut des hommes l'appellent. *Il allait* continuellement, nous dit saint Mathieu, *à travers les villes, les bourgades, enseignant dans les synagogues, prêchant l'Évangile du Royaume, guérissant les maladies et les infirmités. Et circuibat Jesus omnes civitates et castella, docens in synagogis eorum, et prædicans evangelium regni, et curans omnem languorem, et omnem infirmitatem.* Quelquefois, Il se retirait, tantôt pour fuir les applaudissements des hommes, comme après la multiplication des cinq pains; tantôt pour éviter la fureur de ses ennemis, ou pour ne pas les exaspérer, comme après qu'Il eut guéri dans la Synagogue un jour de Sabbat l'homme à la main desséchée; ou encore pour ne point leur permettre d'attenter à sa vie. Souvent aussi, comme Il le dit, s'Il se dérobe, c'est pour prêcher en divers lieux, conformément au but de sa venue.

J. VI, 15. Matt. XII. Luc IV, 29. J. XI, 34.

Nulle vie ne pouvait être plus rude et laborieuse, ni plus capable de nous convaincre que trop inconséquent serait celui qui prétendrait suivre Jésus et coopérer à son œuvre apostolique tout en restant attaché à un lieu, sous prétexte de bien-être, d'amis, de famille, ou encore à cause de l'estime qu'il y rencontre.

Telles ne sont pas vos affections, ô Jésus; comme un bon pasteur, vous allez par les montagnes et les sentiers tortueux à la recherche de la brebis perdue, et Vous ne prenez nul repos que vous ne l'ayez rapportée sur vos épaules. Quand connaîtrai-je le prix d'une âme rachetée par votre Sang? Quand entrerai-je dans vos sentiments? Quand romprai-je les attaches de l'amour-propre qui m'empêche de courir à votre suite, à l'odeur de vos parfums? Délivrez-moi par votre grâce, Seigneur, de toutes ces attaches terrestres aux personnes ou au lieu, faites que toujours mon cœur m'entraîne où je Vous trouverai plus sûrement et souffrirai davantage pour Vous.

2

La difficulté de ces voyages continuels paraîtra dans tout son jour, si nous remarquons la manière dont Jésus les faisait; toujours à pied, manquant souvent des choses les plus nécessaires, exposé à l'intempérie des saisons, souffrant de la faim, de la soif et des rigueurs de la plus extrême pauvreté. Parfois, invité par tel homme riche, Il ne refuse pas de s'asseoir à sa table avec des pécheurs et des publicains, pour avoir l'occasion de les attirer à Dieu, nous apprenant ainsi la valeur d'une vie commune ; et c'est ce qui fait dire de Lui par
tt. xi, 19. les Pharisiens : Qu'Il est *un homme qui aime le vin et la bonne chère, un ami des publicains et des pécheurs. Ecce homo vorax, et potator vini, publicanorum et peccatorum amicus;* mais le plus souvent, il vit au milieu des pauvres, et comme eux frugalement, dans des villages ou des endroits déserts, parfois dépourvu de toute
t. xii, 1. nourriture, si bien que ses disciples sont réduits *à froisser des épis pour calmer leur faim. Discipuli ejus esurientes cœperunt vellere spicas, et manducare.*

Nous savons aussi que souvent Il passait la nuit en plein air, comme il arrive encore à la veille de sa mort,
tt. viii, 20. et Il en donne cette raison : *Les renards ont leur tanière, les oiseaux leurs nids; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. Vulpes foveas habent, et volucres cœli nidos : filius autem hominis non habet ubi caput reclinet.* Comment alors me plaindre, dès que quelque chose me manque? Si parfois il s'agit de choses nécessaires, cela ne peut encore se comparer au dénûment que le Sauveur du monde s'est plu à supporter. Et si un jour, ma pauvreté approchait de la sienne, je devrais me réjouir et remercier Dieu de me faire entrer en partage avec ses Saints et avec son Fils unique Lui-même.

vi, 2. *Le disciple n'est pas au-dessus du Maître, ni le serviteur au-dessus de son Seigneur, c'est assez pour le dis-*

Matt. x, 24, 25. *ciple d'être comme son maître, pour le serviteur d'être comme son Seigneur. Non est discipulus super magistrum, nec servus super dominum suum : sufficit discipulo, ut sit sicut magister ejus : et servo, sicut dominus ejus.* C'est à travers les fatigues, les travaux et la pauvreté, que Jésus est allé à la poursuite des âmes ; si je tends à la même fin, je dois être résolu à être traité comme Lui. Ce serait une illusion de chercher autre chose.

3

Au milieu de ces traverses et de sa pauvreté, l'exemple de Jésus nous apprend encore combien peu nous devons nous inquiéter des besoins du corps. Dans tout l'Évangile, nous ne trouvons pas un mot qui s'y rapporte. Notre-Seigneur réprimande un jour ses Apôtres, anxieux parce qu'ils avaient oublié d'emporter du pain. « Sa nourriture, Il le leur dit, est de faire la volonté de son Père céleste. » C'était ce qu'Il avait toujours devant les yeux et Il n'acceptait pas qu'on l'occupât d'autres objets. Après avoir prêché des journées entières, Il passait encore des nuits, soit en des entretiens particuliers, comme lorsque Nicodème vint à lui, soit en oraison, comme le témoigne saint Luc. Il prenait le repos nécessaire à la nature là où Il le pouvait, comme lorsqu'il dormit dans la barque pendant la tempête.

D'autres peuvent très justement s'occuper des soins de cette vie, mais ceux que Dieu, dans son infinie miséricorde, appelle à une vie apostolique, doivent jeter dans son sein toutes leurs sollicitudes, demeurer libres de toute affaire qui ne concerne pas l'Éternité. Qu'ils en soient bien persuadés, Dieu prend soin de ceux qui s'occupent à procurer sa gloire ; plus ils laisseront de côté ce qui les concerne personnellement, plus Dieu s'en chargera Lui-même.

Cette divine leçon que m'apprend à la fois votre doctrine et votre exemple, imprimez-la si fortement dans

mon esprit, ô Jésus, que je la mette constamment en pratique. Je le vois, il n'existe pas d'autre moyen pour apprendre aux autres à détacher leurs cœurs de cette terre, que d'être moi-même sincèrement dégagé, et de désirer uniquement les biens spirituels. Et comme rien n'est plus efficace que votre exemple pour accomplir en moi ce détachement, je veux souvent le rappeler à ma mémoire pour y conformer mes affections et mes actes. *Amen.*

De ceux envers lesquels Jésus exerce son apostolat.

Les ouvriers apostoliques ont à se dépenser avec toutes sortes de personnes, Jésus veut leur apprendre de quelle manière se comporter à l'égard de chacune. En dehors des Apôtres, parmi ceux qui l'approchent, quelques âmes se tiennent constamment attachées à Lui; le plus grand nombre se compose de pécheurs, qui, plongés dans le vice et les ténèbres, ont besoin d'être arrachés à leur misérable état; plusieurs sont les ennemis déclarés de sa Personne et de sa doctrine.

Nous considérerons comment Jésus agit diversement envers eux, afin d'agir de même en de semblables circonstances.

1

Parmi les âmes choisies qui furent l'objet des faveurs spéciales de Jésus, après sa Mère bénie, à laquelle appartient toujours la première place, nous trouvons saint Jean-Baptiste qui se nomme lui-même *l'ami de l'Epoux*, Lazare, que Notre-Seigneur appela *son Ami*, ses deux sœurs et les autres saintes femmes qui s'étaient attachées à ses pas depuis la Galilée; Nicodème, Joseph d'Arimathie, Nathanaël et ces soixante-douze disciples qu'Il envoya évangéliser. La plupart des autres qui sui-

J. VI, 2. vent Jésus, le font, comme le dit saint Jean, *à cause des miracles dont ils sont témoins... Quid videbant signa, quæ faciebat super his...*, ou même à raison de quelque avantage temporel comme Notre-Seigneur le leur
Ib. 26. reproche dans le même chapitre : *En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non pour avoir vu des miracles, mais pour avoir mangé des pains et avoir été rassasiés. Amen, amen, dico vobis : quæritis me non quia vidistis signa, sed quia manducastis ex panibus, et saturati estis.* Ils ne peuvent être rangés parmi les amis fidèles.

Comment Jésus agit-Il envers ces différentes sortes de personnes? D'abord, à l'égard de sa Sainte Mère, qu'Il aimait très certainement comme elle méritait de l'être, au-dessus de toute créature, nous ne lisons nulle part dans l'Evangile qu'Il lui ait donné des démonstrations extérieures d'affection, qu'Il ait recherché son entretien au temps de sa vie publique ; Il a même, semble-t-il, une sorte de froideur dans certaines paroles, comme quand Notre-Dame est dans la joie de l'avoir
Luc II, 49. trouvé au Temple et qu'Il lui dit : *Pourquoi me cherchiez-vous? Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois occupé des choses de mon Père? Quid est quod me quærebatis? nesciebatis quia in his, quæ Patris mei sunt, oportet me esse?* Ou, lorsque aux noces de Cana, avant d'accéder à sa demande, Il paraît ne pas en tenir compte.

Quant au Précurseur, en dehors de la circonstance du baptême, il ne paraît pas que Jésus l'ait vu, sinon une ou deux fois. Avec les autres, nous ne le voyons s'en-
Luc X, 41, 42. tretenir que de Dieu. Reçu dans la maison de Marthe, Il la reprend de sa trop grande sollicitude dans ses apprêts pour Lui et Il loue sa sœur, uniquement occupée à écouter sa parole. De là, nous apprenons à quel point il nous faut être dégagés de la chair et du sang, en garde même contre les attaches d'une sainte amitié, de peur

que la nature ne s'y mêle et qu'ayant commencé par l'esprit, cela ne finisse par la chair. Ce danger n'existait pas pour le Fils de Dieu, mais Il voulait nous en garantir. Apprenons à ne pas rechercher ceux en qui nous trouverions plus de consolations spirituelles, mais ceux près desquels nous pouvons faire avancer la gloire de Dieu. Apprenons qu'il est souvent plus avantageux pour ceux qui peuvent être sous notre conduite, surtout s'ils nous sont naturellement affectionnés, de ne pas leur donner les témoignages d'une affection semblable. Apprenons surtout à avoir toujours Dieu dans notre esprit et dans notre cœur, afin de Lui rapporter ainsi tout l'amour que nous donnons au prochain.

2

Luc. IX, 11, v. 13. Lorsque les Pharisiens se plaignent aux disciples que *leur Maître mange avec des publicains et des pécheurs, Jésus l'entendant dit : « Ce ne sont pas ceux qui sont sains qui ont besoin du médecin, mais les malades... Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. »* *Quare cum publicanis, et peccatoribus manducat Magister vester ? — Non est opus valentibus medicus, sed male habentibus... Non enim veni vocare justos, sed peccatores.*

Dans tout pécheur, Jésus voit le haïssable caractère d'un révolté contre la Majesté de Dieu, d'un être défiguré par ses iniquités, et il est souverainement douloureux pour Lui si pur, si saint, pour Lui, la Pureté et la Sainteté mêmes, de vivre au milieu de ceux dont la conduite est perverse; cependant, Il n'évite pas de traiter familièrement avec eux, Il tient compte uniquement de la grandeur de leur misère, de la gloire de son Père, et du relèvement qu'Il veut opérer en eux.

Vers ce but tendent les pas, les paroles, les pensées du Sauveur. Il leur réserve dans son Cœur une place spéciale, Il n'épargne aucune peine pour les trouver, Il

s'invite dans leurs demeures, Il leur parle souvent, Il leur permet d'avoir libre accès auprès de Lui, Il exprime sa tendre sollicitude envers eux par diverses paraboles, et semble leur donner en quelque manière la préférence sur ses amis. Admirable est sa condescendance pour la Samaritaine, à laquelle Il révèle la source d'eau vive, sa bonté pour la femme adultère qu'Il délivre des mains de ses accusateurs, sa charité pour Zachée, dont il prévient les désirs, sa divine générosité à prendre en mains la cause de Magdeleine, la pécheresse connue de tous.

De là, nous concevons jusqu'où nous devons porter la miséricorde et nous sommes encouragés à tendre une main secourable aux pécheurs. Comment désespérer de leur salut, quand Jésus a tout fait pour eux? Comment avoir à leur égard de la froideur ou de l'indifférence, quand Jésus a toujours montré combien ils lui étaient chers? Si nous avons l'esprit de Jésus, leurs crimes exciteront en nous moins l'indignation que la pitié, et toute considération temporelle cédera devant le désir de les gagner au Christ. Pour un tel but, il faut, avec une constance invincible, prier, travailler et ne rien craindre.

3

On ne saurait compter parmi les pécheurs ordinaires ceux qui par orgueil et envie refusaient la lumière que leur offrait Jésus, ceux qui le chargeaient des plus abominables accusations, traitaient ses miracles d'œuvres de ténèbres, taxaient sa doctrine de pernicieuse et destructive de la Loi. Jésus, cependant, n'avait pas leur salut moins à cœur, Il n'évitait pas leur conversation, Il entendait avec calme leurs fausses imputations. Mais envers eux, Il usait d'une nécessaire rigueur, leur faisant entendre parfois de terribles menaces, ou des paroles empreintes d'une sainte colère. Comme ils abusaient le peuple, et en imposaient par une apparence extérieure de vertu et de justice, Il fit connaître ce

qu'ils étaient, mais seulement d'une manière générale, sans désigner qui que ce fût en particulier, sans signaler autre chose que ce qui ne pouvait échapper à l'attention d'un homme judicieux.

En même temps, Il usait de tous les moyens propres à les gagner, Il écoutait et résolvait leurs objections; jamais Il ne se plaignit de ce qu'Il avait à souffrir de leur part, jamais Il n'omettait une occasion de les convaincre. Ni les maux, ni les calomnies qu'Il avait à en attendre, ni leur puissance, ni nulle autre considération n'eût été capable de le porter à justifier leur conduite, pas plus qu'à taire ce qui, pour la gloire de Dieu, devait être manifesté.

Ainsi, un apôtre de Jésus doit-il être au-dessus de toutes craintes et de toutes considérations terrestres, et se rappeler qu'à son envoyé Dieu dit : *Je t'établis aujourd'hui pour arracher et détruire, pour bâtir et pour planter. Ecce constitui te hodie, ut evellas, et dissipes, et ædifices, et plantes;* et encore : *J'en ferai un pilier dans le temple de mon Dieu. Faciam illum columnam in templo Dei mei.* Rien ne doit pouvoir l'ébranler; il doit tout oser, et dire tout ce que Dieu lui ordonne; se souvenant cependant, à l'exemple de Jésus-Christ, qu'il doit tout faire en esprit d'amour et de suavité, pour ne pas mériter cette parole : *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. Nescitis cujus spiritus estis.* Demandons « cet esprit parfait à Celui qui donne de bonnes choses à ceux qui les Lui demandent ». *Quanto magis Pater vester, qui in cœlis est, dabit bona petentibus se. — Amen.*

Les armes et les moyens dont usa Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Isaïe représente Notre-Seigneur dans sa vie publique, couvert comme un guerrier d'une armure céleste : *Il*

Is LIX, 7. *s'est revêtu de la Justice comme d'une cuirasse; le casque du salut est sur sa tête; il a ceint des vêtements de vengeance; Il s'est couvert d'un manteau de zèle. Indutus est justitia ut lorica, et galea salutis in capite ejus : indutus est vestimentis ultionis, et opertus est quasi pallio zeli.*

1

La Justice étant la vertu qui remet à chacun ce qui lui est dû, dans son sens le plus général, elle renferme tous nos devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes; c'est pourquoi par : « Homme Juste », l'Écriture entend un homme saint, un homme orné de toutes sortes de vertus. Cette justice, cette sainteté est la cuirasse dont le Christ s'est couvert; aussi est-Il souvent appelé par excellence, le Juste ou Notre Juste, par exemple dans Jérémie. Et c'est parce qu'Il s'est manifesté comme tel que dans les Actes, saint Luc déclare qu'« Il a enseigné par l'exemple avant de le faire
Act. I, 1. par la parole : *Cœpit facere et docere* ». Comme une cuirasse divine, cette Justice l'a défendu contre les calomnies de ses ennemis, traits empoisonnés qui se
Jean VIII, 46. sont retournés contre eux, à leur confusion : *Qui, parmi vous, me convaincra de péché? Quis ex vobis arguet me*
J. X, 32. *de peccato?* leur dit-il, et ailleurs : *J'ai fait devant vous beaucoup d'œuvres excellentes par la Vertu de mon Père; pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous? Multa bona opera ostendi vobis ex Patre meo, propter quod eorum opus me lapidatis?*

La Justice est aussi la première armure propre à l'ouvrier apostolique; c'est la première qualité exigée par saint Paul de celui qui doit enseigner les autres : *être*
I Tim III, 7. *sans reproche : Oportet illum et testimonium habere bonum ab iis* et paré de toutes sortes de vertus; ou
Tite II, 7, 8. encore : *Montre-toi toi-même, en toutes choses, un modèle de bonnes œuvres... Que ton adversaire rougisse, n'ayant*

aucun mal à dire de toi. In omnibus teipsum præbe exemplum bonorum operum... Ut is, qui ex adverso est, vereatur, nihil habens malum dicere de nobis. Cette qualité est le complément de celle que saint Paul réclame un peu plus haut : *pouvoir exhorter selon la saine doctrine et confondre ceux qui la contredisent. Ut potens sit exhortari in doctrina sana, et eos, qui contradicunt, arguere.* Comment, en effet, reprendre en autrui des vices qui seraient les vôtres? Comment les animerait à la perfection celui qui reste rempli d'imperfections grossières? Ne mériterait-il pas de s'entendre dire : *Médecin, guéris-toi toi-même. Medice cura teipsum.* Appliquons-nous donc, avant toutes choses, à imiter notre divin Maître; alors nous serons *la lampe ardente et lumineuse,* nous ne nous consumerons pas en vains efforts pour distribuer aux autres une chaleur qui nous manquerait à nous-mêmes.

2

Et galea salutis in capite ejus. Le casque du salut est sur sa tête. Notre-Seigneur ayant toujours devant les yeux la grande œuvre de la Rédemption, et concentrant vers ce but toutes ses puissances, triompha noblement des difficultés d'une si grande entreprise. Comme un capitaine, un jour de bataille, le Sauveur pouvait facilement être reconnu à tous les signes qui indiquaient son glorieux projet. L'ensemble de ses actions, chacune de ses œuvres dévoilait sa persévérante pensée. Ses paroles la révélaient sous des formes diverses. Il disait, par exemple : *Ma nourriture est de faire la Volonté de mon Père et d'accomplir son œuvre. Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus, qui misit me, ut perficiam opus ejus,* et dans son dernier discours : *Pour eux, je me sanctifie moi-même, afin qu'eux aussi soient sanctifiés en vérité. Et pro eis ego sanctifico meipsum, ut sint et ipsi sanctificati in veritate.*

Prenant nous aussi le casque du salut, rappelons-nous souvent quel est le but de nos travaux, et combien grand et glorieux; de quel prix est une seule âme aux yeux de Dieu qui, pour la sauver, a livré son Fils unique aux bourreaux, et aux yeux du Christ qui, acquiesçant de plein cœur à l'ordre de son Père, a répandu pour elle jusqu'à la dernière goutte de son Sang. Cette vue nous fortifiera et nous consolera dans la continuité du labeur, elle dissipera toute appréhension, toute hésitation, tout dégoût.

3

Indutus est vestimentis ultionis, et opertus est quasi pallio zeli.

Il a revêtu des vêtements de vengeance, il s'est couvert d'un manteau de zèle. L'objet de la *vengeance* du Christ, c'est la destruction de l'empire de Satan et du péché; son moyen, c'est l'offrande que Notre-Seigneur fait de toutes ses actions pour réparer le péché, pour expier les injures faites à son Père. Voilà pourquoi Il est appelé *l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde;* à chaque instant de sa vie bienheureuse, Il a fait le perpétuel sacrifice de Lui-même, souffrant toutes sortes de peines dans son âme et dans son corps. Par là, il a réparé la gloire de son Père, délivré le genre humain de la captivité, et ainsi tiré vengeance de l'ennemi commun de Dieu et des hommes. Tels étaient les vêtements dont Il couvrait sa chair très innocente; mais comme presque cachées par la vie commune qu'Il affectionnait, ces expiations échappaient ainsi aux regards du grand nombre, elles sont désignées par un terme qui indique des habits de dessous, tandis que son zèle est comparé à un manteau. Tout homme que n'aveuglait pas la haine ou l'envie devait confesser que Jésus était mû, en toutes choses, par le zèle le plus ardent. Ce zèle apparut surtout lorsqu'Il s'indigna contre ceux qui, dénaturant la parole

de Dieu, fomentaient les abus; et lorsque, réalisant le
17. mot de l'Ecriture : *Le zèle de votre Maison m'a dévoré: Zelus domus tuæ comedit me:* Il chassa par deux fois du Temple ceux qui en faisaient une maison de trafic en y vendant les choses utiles aux sacrifices.

Ceux-là sont puissants en paroles et en œuvres qui, unissant ce surnaturel esprit de vengeance avec l'esprit de zèle, imitent sincèrement le Christ; qui, d'abord, s'offrent à Dieu comme victimes, et ensuite travaillent à Lui amener les âmes; qui, pour apaiser sa colère autant qu'il est en eux, réparent d'abord leurs propres péchés puis ceux des autres et satisfont pour ceux qu'ils veulent convertir à Dieu. A ceux-là, Dieu donnera le courage et la fermeté voulus pour attaquer et déraciner les abus les plus invétérés et pour ramener les plus obstinés pécheurs.

O Jésus, qui, dans votre infinie bonté, avez bien voulu nous convier à combattre les mêmes combats que Vous, Vous voyez mieux que nous la nécessité où nous sommes d'être revêtus de vos armes; nous venons donc Vous les demander très humblement. Il est agréable à votre miséricorde de rendre dignes de votre Evangile ceux que Vous avez daigné appeler à le porter au monde. Armez donc vos chevaliers des armes divines qu'ils ne peuvent recevoir que de Vous. Sans ces armes, nous ne pourrions pas accomplir l'entreprise que Vous confiez à nos soins; avec elles, nous en avons la confiance, de même que Vous avez vaincu le monde, nous le vaincrons aussi. *Amen.*

Qualités du Zèle de Notre-Seigneur.

Ici, le zèle est pris comme un ardent désir de la gloire de Dieu et du salut des âmes, accompagné d'une vive douleur de voir Dieu si offensé et les âmes se perdre. A cette vertu peuvent se rapporter toutes les autres vertus

de la vie du Sauveur. Aussi, bien que nous ayons pu déjà nous former une juste idée de son zèle, il nous est utile de le méditer plus attentivement encore. Puisque nous avons vu surtout sa force et sa douceur, nous allons considérer d'autres qualités, non moins nécessaires au disciple du Christ : 1° le zèle de Jésus était pur et désintéressé; 2° prudent et éclairé; 3° ardent et patient. Nous demanderons ces qualités du zèle de Notre-Seigneur comme le fruit de notre oraison.

1

Le zèle du Christ était pur et désintéressé. Pour nous en convaincre, fixons les yeux sur Lui : riche, Il s'est fait pauvre pour notre salut, Il s'est dépouillé de toute apparence de grandeur et de gloire, Il a pris sur Lui nos misères et a laissé aux hommes les biens et les honneurs qui lui étaient justement dus; Il s'est chargé Lui-même des peines et des privations que tous, sauf Lui, devaient subir. Tout en vivant au milieu des hommes, Il leur laissait ignorer ce qu'il faisait pour eux; et, bien que chacune de ses actions fût on ne peut plus admirable, jamais il ne chercha la moindre approbation, mais uniquement la gloire de son Père : *J'honore mon Père et vous m'avez déshonoré; mais je ne cherche pas ma gloire. Honorifico Patrem meum, et vos inhonorastis me. Ego non quæro gloriam meam.* Il était facile au Messie d'amener les rois à lui offrir leurs couronnes, de les attirer des contrées les plus éloignées pour leur faire admirer une sagesse si supérieure à celle de Salomon; Il ne l'a pas voulu, et, par préférence, Il a choisi la condition la plus pauvre et la plus humble, afin de mieux prouver que la gloire de son Père et le salut des âmes étaient le seul objet de son zèle. Véritable bon Pasteur, pour son troupeau Il a tout donné, même sa vie, et après avoir travaillé jour et nuit, Il n'a recueilli comme récompense que tristesse et affliction.

J. VIII, 49.

Ib. 50.

Ainsi doivent faire ceux dont le zèle est pur et qui veulent partager l'apanage de Jésus-Christ. Ainsi faisait saint Paul quand il disait : *Pour moi je sacrifierai tout volontiers et je me sacrifierai encore moi-même pour vos âmes, dussé-je, vous aimant davantage, être moins aimé. Ego libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris : licet plus vos diligens, minus diligar.* Malheur aux pasteurs qui ne gardent les brebis que pour se vêtir de leur laine, qui confondent leur gloire avec celle de Dieu, qui poursuivent leur bien-être et leur intérêt dans ce qu'ils semblent faire pour le bien des âmes. Ils sont de ceux dont il est dit : *Tous cherchent leurs intérêts et non celui de Jésus-Christ. Omnes enim quæ sua sunt quærunt, non quæ sunt Jesu Christi.* Ils n'ont pas un vrai zèle ; qu'ils aient ce qu'ils désirent sur la terre ! *Ils n'auront point de récompense de votre Père qui est dans les Cieux. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Alioquin mercedem non habebitis apud Patrem vestrum, qui in cœlis est... Amen dico vobis, receperunt mercedem suam.*

Faites, ô Jésus, que mû par un zèle comme le vôtre, je recherche uniquement ce que vous avez recherché, que dédaigneux des choses de la terre, je sacrifie sans balancer, pour le bien des âmes, les avantages du temps.

2

Le zèle de Notre-Seigneur était éclairé et prudent. Jésus-Christ étant la vraie lumière et la sagesse même, son zèle devait avoir ces deux qualités, et Il se plaisait à les manifester de telle manière que nous puissions l'imiter. Toutes ses œuvres étaient lumineuses et dénotaient une sagesse et une science profondes, aussi le peuple disait-il : *D'où vient une telle sagesse à cet homme? Unde huic sapientia hæc? Comment celui-ci sait-il les Ecritures, puisqu'il ne les a pas apprises? Quomodo hic litteras scit, cum non didicerit?*

Sa prudence éclatait surtout quand Il confondait les Pharisiens, en plusieurs occasions où ils avaient entrepris de le tenter; tantôt Il se dérobait à leur fureur parce que son heure n'était pas venue; tantôt Il s'opposait à eux ouvertement quand la gloire de son Père le demandait. Nous le voyons avant des actes plus importants prendre plus de temps pour la prière, comme s'Il avait eu besoin d'une telle précaution. En ces actions, et en mille autres, Notre-Seigneur nous a montré comment la science et la prudence doivent accompagner et régler notre zèle : la première vertu est nécessaire, car *un aveugle peut-il conduire un aveugle? Numquid potest cæcus cæcum ducere?* Sans la seconde, nous reculerons plutôt que nous n'avancerons dans le service de Dieu; sans profit, nous courrons mille dangers, même celui de perdre nos âmes en prétendant sauver les autres.

Luc VI, 39.

Aussi, comme, à l'encontre de Notre-Seigneur, nous ne possédons pas la science et la sagesse par nous-mêmes, comme elles ne sont pas infusées en nous tout d'un coup, ainsi qu'il est arrivé aux Apôtres, il nous faudra lentement acquérir la science par une application et une étude constantes, et humblement obtenir la prudence en consultant souvent Dieu dans la prière, en ayant recours à de sages avis dans les cas douteux, et en méditant la vie du Christ. Disons à Dieu comme Salomon : « Donnez-moi, Seigneur, l'esprit de Sagesse. » Non moins que lui, nous en avons besoin pour montrer aux autres les sentiers de Dieu; demandons-le avec ardeur, comme une chose dont nous sommes dépourvus, demandons-le jour et nuit jusqu'à ce que nous l'obtenions. Et toujours assurés qu'une supplique aussi agréable à Dieu sera exaucée, alors nous pourrons dire avec le Sage : *A celui qui m'a donné la Sagesse, je donnerai la gloire. Danti mihi sapientiam, dabo gloriam.*

Eccl. LI, 23.

Le zèle de Notre-Seigneur est également fervent et patient. Nous pouvons juger de l'ardeur de son zèle :

par ce qu'Il a fait : Il a quitté le sein de son Père pour descendre sur la terre, et, revêtu de notre chair, vivre pauvre et mourir sur la croix; par son amour pour son Père, amour égal à la connaissance qu'Il avait de ses perfections; par la grandeur de la misère dont Il voulait nous délivrer, et des biens qu'Il voulait nous assurer à tous. *Comme le Père m'a aimé, moi je vous ai aimés: Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos,* dit-Il, et ailleurs : *Je suis venu pour jeter un feu sur la terre; et que veux-je, sinon qu'il s'allume? Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?*

Comment ne pas voir la véhémence du zèle qui brûlait dans le cœur de Notre-Seigneur! Encore que ce zèle se trouvât partout et toujours entravé; encore que la malice et l'ingratitude des Juifs lui opposassent un obstacle invincible, que ses bienfaits fussent payés d'injures, sa doctrine décriée, ses miracles traités de magie diabolique et ses vertus d'hypocrisie; encore que Lui-même se vît ignominieusement outragé : Il n'a jamais ralenti le bien qu'il faisait aux hommes, Il ne les a sevrés ni de sa doctrine, ni de ses miracles, ni de ses exemples.

De Lui, nous ne lisons même pas comme d'Elie, de saint Paul et d'autres saints personnages, qu'Il ait châtié sur l'heure ceux qui s'étaient le plus opposés à son zèle. Mais nous le voyons reprendre deux de ses disciples qui appelaient la foudre sur les Samaritains. Il emploie promesses et menaces pour gagner et subjuguer les cœurs de ses ennemis les plus invétérés, sans tenir compte de leur haine, Il les prévient et prend tous les moyens de les rapprocher de Lui, ainsi que des enfants égarés, *comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes et ils ne l'ont pas voulu. Quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti.*

Admirable est votre exemple, ô Jésus, et digne de notre imitation. Enflammez nos cœurs de votre zèle et que toujours ce zèle nous consume; qu'il soit plein

d'humble générosité et de patience, ce qui est le propre du zèle pur et désintéressé; qu'il soit prudent et éclairé comme il ne peut l'être que par votre grâce. Perfectionnez-le, Seigneur, et formez-moi un cœur semblable au Vôtre.

Des divers succès de la prédication de Notre-Seigneur.

Rien au monde n'est exposé à de plus grands changements que la vie d'un apôtre; parfois, il se voit pressé par la foule, écouté comme un oracle, puis, peu après, délaissé, contredit et méprisé de tous; c'est pourquoi Notre-Seigneur veut lui apprendre comment il doit se comporter dans ces différentes circonstances, et c'est ce que nous avons à considérer maintenant avant de terminer nos méditations de la seconde semaine.

1° Notre-Seigneur possédait ce qui pouvait assurer le plus grand succès à ses travaux et à sa prédication, si la perversité des hommes ne s'était opposée aux charmes captivants de la sagesse, de la sainteté et de l'amour réunis;

2° Il a connu des succès variés, mais les insuccès ont dominé;

3° Exposé à des extrémités si diverses, Il est resté toujours le même, jamais ému ni des applaudissements ni des injures.

Demandons la lumière pour pénétrer ces choses et nous conformer à Jésus-Christ, selon que le réclame notre vocation.

1

Rien ne manquait en Notre-Seigneur de ce qui pouvait ajouter au crédit de sa parole devant sa Nation. Les Juifs savaient qu'Il appartenait à la plus noble de leurs familles ou plutôt des familles du monde entier. Il réu-

nissait tout ce qui peut rendre un homme aimable, tous les charmes du corps et de l'âme : beauté, majesté, éloquence, douceur, affabilité, jointes à cette austérité de manières qui met au-dessus de toute attaque. S'il lui avait fallu le témoignage des hommes, Il avait pour Lui le plus décisif aux yeux des Juifs, celui de Jean, vénéré de tous comme un grand Prophète et qui avait solennellement déclaré la vérité, spécialement lors de la pompeuse ambassade des Scribes et des Pharisiens. Mais
v, 36. *Il avait un témoignage plus grand que celui de Jean. Ego habeo testimonium majus Joanne;* car, comme Il le disait, *les œuvres que le Père m'a données à accomplir, ces œuvres mêmes que je fais, rendent ce témoignage de moi, que c'est le Père qui m'a envoyé. Opera enim, quæ dedit mihi Pater ut perficiam ea : ipsa opera quæ ego facio, testimonium perhibent de me, quia Pater*
xi, 5. *misit me.* Et ailleurs : *Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés. Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur.*

v, 24. Ces prodiges *que nul autre n'a faits : Si opera non fecissem in eis quæ nemo alius fecit,* auraient dû convaincre les Juifs de la divinité de la mission de Jésus-Christ et les attirer tous à Lui. Qui aurait pu prévoir que nonobstant tout cela, le Sauveur du monde rencontrerait une telle résistance dans son propre peuple, et serait,
ii, 34. selon la prédiction de Siméon, *un signe de contradiction? Et in signum, cui contradicetur.* Admirons ici les secrets jugements de Dieu et apprenons ce que nous devons nous proposer : c'est d'accomplir les ordres de Dieu et non précisément de réussir dans nos entreprises en vue de sa gloire. Il sait mieux que nous ce qui la procure. Or donc, quand par l'Obéissance ou par tout autre moyen, nous savons qu'Il nous veut employer à une chose, restons satisfaits et ne mettons pas notre état en

question, parce que le succès ne répond pas à nos désirs.

2

Attiré par les miracles et la doctrine de Notre-Seigneur, le peuple venait en foule l'entendre et constater ses merveilles ; de plus en plus nombreux étaient ceux qui proclamaient hautement qu'un tel prophète n'avait jamais été vu en Israël ; ils s'estimaient heureux de le posséder, de pouvoir toucher la frange de ses vêtements. Des malades de toutes sortes lui étaient amenés comme au refuge ordinaire ; des princes et des grands de la terre, eux-mêmes, imploraient son assistance et s'humiliaient devant Lui ; la multitude qui recourait à Lui était si grande, qu'Il ne trouvait le temps ni de se reposer, ni de prendre sa nourriture. Jamais homme ne fut plus respecté, plus glorifié ; mais si nous le suivons dans le cours de sa vie publique, nous verrons que les oppositions et les mépris furent au moins égaux à sa gloire.

La plupart de ceux qui passaient pour érudits et sages étaient contre Lui ; ils ne cessaient de circonvenir le peuple par leurs propos et leurs déclamations, épiant toutes les occasions de calomnier Jésus, et lui tendant continuellement des pièges, dans l'espoir d'avoir quelque chose à reprendre dans ses discours. Ils chassaient de la synagogue ceux qui croyaient en Lui, de sorte que beau-
J. XII, 43. coup n'osaient le confesser ouvertement *préférant la gloire des hommes à celle de Dieu. Dilexerunt enim gloriam hominum magis, quam gloriam Dei.* Plusieurs le tenaient pour un insensé et, même parmi ses proches, quelques-uns s'éloignaient de Lui car, murmuraient-ils :
Marc III, 21. *Il a perdu la raison ! Quoniam in furorem versus est.* D'autres, surtout les Docteurs, l'appelaient Béelzébub et
Matt. IX, 34. disaient : *Celui-ci ne chasse les démons que par Béelzébub, prince des démons. In principe dæmoniorum ejicit*

dæmones. Est-il injure qui lui fut épargnée? Il fut traité de séducteur, de blasphémateur, de transgresseur de la Loi, d'homme aimant la bonne chère. On le guettait pour le lapider, pour le précipiter d'une montagne, pour le charger de chaînes.

Excepté ses Apôtres, combien même de ses disciples le délaissaient, trouvant sa doctrine trop « dure » : Mais ce qui, surtout, prouve l'insuccès de sa mission, c'est le peu de conversions qu'Il obtint dans les villes mêmes où Il avait le plus travaillé, ainsi que l'indiquent ses plaintes amères : *Malheur à toi, Corozaïn, malheur à toi, Bethsaïde!... Et toi Capharnaum, est-ce jusqu'au Ciel que tu t'élèveras? Tu descendras jusqu'aux enfers. Væ tibi Corozaïn, væ tibi Bethsaïda... Et tu Capharnaum, numquid usque in cœlum exaltaberis? usque in infernum descendes.* La même chose est exprimée par la prophétie d'Isaïe qu'en divers endroits l'Evangile applique à Notre-Seigneur : *Il a aveuglé leurs yeux et endurci leurs cœurs. Excæcavit oculos eorum, et induravit cor eorum.*

tt. xi, , 23.

, 40.

Ceci suffit pour montrer que les travaux du Christ étaient bien loin d'être toujours couronnés de succès, et pour nous convaincre du même coup que nous ne sommes pas moins agréables à Dieu dans l'insuccès. Nous ne devons rien négliger, mais c'est de Dieu qu'il faut attendre le fruit, de Dieu seul il dépend : *Ni celui qui plante n'est quelque chose, ni celui qui arrose; mais celui qui donne la croissance, Dieu. Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat : sed qui incrementum dat : Deus.*

r. iii, 7.

Dans cette suite de succès ou d'insuccès, Notre-Seigneur restait toujours le même; Il recherchait si peu les applaudissements des hommes que souvent, c'était après avoir reçu les plus grandes marques de leur approbation qu'Il les reprenait davantage ; ainsi arriva-t-il à ceux qui le suivaient après le miracle de la multipli-

cation des cinq pains. Alors que tous lui donnaient plus de marques de respect, nous l'avons vu se dérober aux ovations. Déjà au jour de son baptême, lorsque son Père lui conciliait le peuple par d'extraordinaires prodiges, Il s'était enfoncé dans le désert.

Les honneurs le touchaient si peu que le jour de sa solennelle et triomphale entrée à Jérusalem, tandis que
Mat. XXI, 9. *la foule qui précédait et qui suivait, criait : Hosanna au Fils de David, béni celui qui vient au nom du Seigneur! Turbæ quæ præcedebant, et quæ sequebantur, clamabant, dicentes : Hosanna filio David : benedictus*
Luc XIX, 37, 41, 44. *qui venit in nomine Domini!* Tandis que, *pleine de joie, elle louait Dieu des miracles qu'elle avait vus, Notre-Seigneur pleura sur la ville* et annonça ouvertement les graves châtiments qui l'attendaient *pour n'avoir pas connu le jour qui lui avait été donné. Gaudentes laudare Deum voce magna super omnibus, quas viderant, virtutibus... Et ut appropinquavit, videns civitatem flevit super illam... eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.*

Au contraire, Il ne cessa jamais de faire du bien à ceux qui lui étaient le plus opposés; il semblait même que plus ils s'élevaient contre Lui, plus se manifestait grandissante l'ardeur de sa charité, comme se ravivent les flammes d'un grand incendie. Bien qu'Il connût la
J. VII, 7. haine du monde pour Lui, *parce qu'Il rendait au monde ce témoignage que ses œuvres sont mauvaises : quia ego testimonium perhibeo de illo quod opera ejus mala sunt*, Il ne changea ni ses manières ni ses discours, quels que fussent calomnies, injures et mauvais traitements; Il se glorifiait même en ces choses et aspirait au jour où Il devait être rassasié d'injures et d'opprobres, c'était là ce qu'Il appelait sa gloire.

Quelle douleur pour un cœur aussi aimant que celui de Jésus de voir le grand nombre ne pas profiter de ses instructions et refuser de le reconnaître pour Sauveur.

Néanmoins, soumettant sa volonté à celle de son Père, Il
25. le louait *de ce qu'il avait caché ces choses aux sages et aux prudents et les avait révélées aux petits. Quia abscondisti hæc à sapientibus, et prudentibus, et revelasti ea parvulis.* Pour ceux-ci, Il les invitait avec une grande
28. douceur : *Venez à moi, vous tous qui prenez de la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Venite ad me omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos.*

Le modèle est parfait, Il montre au disciple de Jésus-Christ la manière de se comporter dans les alternatives de succès et d'insuccès des travaux apostoliques. Mais pour s'y conformer, il faut savoir discerner ce qui est précieux de ce qui est vil, et distinguer la gloire du Maître de celle du disciple, le Ciel de la terre, le temps de l'Eternité. Le cœur de l'apôtre doit être entièrement dégagé des liens de la chair, et bien qu'il doive désirer ardemment le salut de ceux pour lesquels il travaille et ne rien négliger pour l'obtenir, il ne saurait oublier que cela dépend de Dieu aux dispositions de qui sa volonté doit être soumise.

O Jésus, Vous qui, par votre exemple, m'avez enseigné une doctrine toute céleste, je suis résolu à la mettre en pratique dans toutes les occasions. Je rechercherai constamment votre gloire et non la mienne; j'userai de tous les moyens pour sauver les âmes et je m'estimerai cependant bien payé de mes peines et de mes travaux, si je n'en recueille qu'affronts et injures. Je suis vôtre, faites de moi ce qui Vous plaira le plus : le serviteur ne doit pas être mieux traité que le Maître.

TROISIÈME SEMAINE

La fin de cette Semaine ne diffère pas de la fin de la Semaine précédente : augmenter en nous l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ et nous déterminer fermement à l'imiter ; cependant, comme nous sommes supposés progresser dans la vertu et devenir capables de plus sublimes enseignements à mesure que nous avançons dans la méditation de sa très sainte vie, le point le plus difficile et la pierre de touche de la vertu, l'imitation du Christ souffrant et méprisé nous est maintenant proposée. C'est à cela que vont tendre les exercices de cette Semaine ; nous y venons apprendre la valeur des souffrances et nous affectionner à ces choses que la nature et le monde abhorrent, jusqu'à en être, s'il se peut, aussi altéré que l'avare de richesses et l'ambitieux d'honneurs. Notons encore qu'une partie des méditations de la seconde Semaine concerne davantage ceux qui ont embrassé un genre de vie apostolique, tandis que la troisième Semaine s'adresse également à toutes sortes de personnes, parce que la souffrance est le sort commun de tous les hommes, et que tous ont à prendre leur part des sentiments de Jésus-Christ sur les souffrances.

Saint Ignace n'a pas fixé ici une méditation générale pour être le fondement des suivantes, peut-être à cause de la raison mentionnée plus haut, de l'uniformité du but de cette Semaine avec le but de la précédente ; ou encore parce que la résolution de suivre Jésus dans ses souffrances est une conséquence naturelle du choix auquel nous nous sommes déterminés dans les méditations du Règne et des Deux Etendards.

Le premier Exercice de cette troisième Semaine indique des considérations générales qui devront nous être présentes quand nous méditerons les circonstances de la Passion.

LA CÈNE

1° Dans le livre des Exercices spirituels.

Ce que Notre-Seigneur fit la veille de sa Passion peut être envisagé comme la préparation immédiate du grand Sacrifice. — Quatre faits principaux s'offrent à notre attention :

La Manducation de l'Agneau Pascal;
Le Lavement des pieds;
L'Institution de la sainte Eucharistie;
Et le Discours après la Cène.

La Manducation de l'Agneau Pascal.

Nous contemplerons dans cette action : 1° le soin avec lequel Jésus-Christ s'en acquitte; 2° l'esprit intérieur dont Il l'anime; 3° la tranquillité manifestée dans ses paroles et son attitude. — Nous retiendrons surtout de cette méditation que l'exactitude à nos devoirs est le meilleur moyen de nous fortifier dans les épreuves, les tribulations et les souffrances.

1

Le saint Evangile détaille les circonstances par lesquelles Notre-Seigneur disposa tout Lui-même, en vue de cette action qu'Il allait faire pour la dernière fois. Il
1, 7. l'accomplit *le jour des Azymes où l'on devait immoler la Pâque. Venit autem dies Azymorum, in quo necesse erat occidi pascha.* Il choisit Pierre et Jean, ses disciples
, 12. préférés, pour faire les préparatifs dans *la grande salle meublée*, prophétiquement désignée : *cœnaculum magnum stratum.* Il est évident que Jésus-Christ observa aussi avec la plus parfaite exactitude toutes les céré-
; 11. monies prescrites dans la Loi, comme *de manger debout, rapidement, les reins ceints, la chaussure aux pieds, le bâton à la main, sans briser aucun os de l'Agneau. Sic*

comedetis illum : renes vestros accingetis, et calceamenta habebitis in pedibus, tenentes baculos in manibus.

Il voulut d'abord enseigner qu'en toute occasion, nous devons accomplir avec exactitude et respect tous nos devoirs, en particulier ceux qui regardent plus directement le service de Dieu. Cette ponctualité est un moyen d'attirer les grâces de Dieu, et comme elle ne va pas sans la mort continuelle à nous-mêmes, elle prépare ainsi nos armes pour le jour de la bataille.

Pour mieux nous convaincre, contemplons bien comment se comporte Notre-Seigneur dans cette occasion, en dépit des facilités qui en résultent pour Judas de perpétrer son noir dessein. Et persuadons-nous que si tout est grand qui est fait pour Dieu, le Saint-Esprit
Jér. XLVIII, 10. *maudit celui qui accomplit l'œuvre de Dieu avec négligence. Maledictus, qui facit opus Domini fraudulenter.*

2

L'Agneau Pascal et toutes les cérémonies du repas étaient autant de figures sensibles de la mort et des souffrances de l'Agneau de Dieu ; par exemple, la sortie d'Egypte, motif de cette institution même, symbolisait la délivrance du genre humain opérée par la mort du Christ. Jésus-Christ seul pénétrait parfaitement ces figures et découvrait en chacune d'elles ce que, peu d'heures après, Il aurait à souffrir dans sa très sainte Humanité. Son esprit en était occupé, comme le prouvent
Luc XXII, 18. ses paroles ; en effet, il dit à ses disciples : « *Je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'à ce que vienne le Royaume de Dieu. Dico enim vobis quod non bibam de generatione vitis, donec regnum Dei veniat*, et Il leur
Marc XIV, 18. déclare que *l'un d'eux, à table avec Lui, le trahira. Quia unus ex vobis tradet me, qui manducat mecum.* Néanmoins, Il accomplit ces rites avec une joie singu-
Luc XXII, 15. lière disant : *J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous avant de souffrir. Desiderio desi-*

deravi hoc pascha manducare vobiscum, antequam patiar.

Plaise à Notre-Seigneur de nous accorder la grâce d'accomplir toutes choses avec esprit intérieur et d'être prêts à mourir pour Lui comme Il fut prêt à mourir pour nous. Toutes choses nous offrent des moyens de nous mortifier, et ce nous est un précieux trésor puisque, ainsi, en tout temps, nous pouvons *nous offrir en hostie vivante, sainte et agréable à Dieu: Ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem.* L'Apôtre nous le demande et Jésus-Christ nous en donne l'exemple. Si nous savons demeurer constamment dans cette disposition, avec quelle promptitude, le jour où Dieu nous le demanderait, nous irions à la croix et à la mort avec Jésus-Christ. Rien donc de plus important que de nous efforcer, au moyen de la prière et de nombreuses victoires sur nous-mêmes, d'atteindre ce point de ressemblance avec Jésus-Christ.

3

En tout ce que Jésus-Christ dit et fait pendant le mystérieux souper, brille une tranquillité, une sérénité d'âme si parfaite qu'elle provoque notre admiration et notre imitation. Il règle chaque chose en son temps, avec une singulière prudence. Il ne nomme point celui dont il a choisi la demeure, afin que Judas ne puisse pas dès lors le dénoncer. Il parle au traître lui-même de manière à lui faire comprendre que rien ne lui est caché, mais qu'Il ménage sa réputation devant les autres ; Il supporte de le voir à sa propre table et mettant la main au même plat. Il n'use pas de paroles dures envers lui, Il emploie tous les moyens de le préserver de la perdition, mais Il la lui annonce s'il poursuit ses criminels desseins : *Malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera trahi; il eût mieux valu pour cet homme qu'il ne fût jamais né. Væ autem homini illi, per quem*

Filius hominis tradetur : bonum erat ei, si natus non fuisset homo ille.

Combien toujours plus aimable Jésus apparaît et comment ne pas admirer son infinie douceur, comment n'être pas enflammé du désir de l'imiter? La première condition pour cela est de nous proposer toujours
J. VIII, 29. comme Lui de plaire à Dieu, selon sa parole : *Je fais toujours ce qui plaît à mon Père. Quia ego quæ placita sunt ei, facio semper.* Comme Lui, voyons toutes choses venant de la main de Dieu pour l'accomplissement de ses éternels décrets : c'est en ce sens que le Christ appelle
J. XVIII, 11. sa Passion *le calice que le Père m'a donné à boire: Calicem, quem dedit mihi Pater, non bibam illum.* Mais Il considère surtout la gloire que Dieu en recevra, Il considère le bien de l'homme, et de là naît en Lui une plus tendre compassion, même envers ceux dont leur propre malice va faire les instruments de l'immolation, objet de ses désirs.

C'est sous le même jour qu'il nous faut voir toute douleur et toute affliction; alors, au lieu de nous en troubler et de nous courroucer contre ceux qui en sont les auteurs visibles, nous bénirons Dieu de permettre ces épreuves, nous jouirons d'une parfaite tranquillité d'esprit, nous aimerons ceux qui nous affligent et nous prierons pour eux. Encore loin d'agir ainsi, que vite nous sommes émus pour la moindre contrariété, fâchés contre ceux que nous en faisons responsables, et par suite inquiets, peu capables d'application pour bien remplir nos devoirs!

Je confesse ma faiblesse devant Vous, doux Sauveur; venez panser des plaies que Vous seul pouvez guérir. Donnez-moi la grâce d'imiter ce que j'admire en Vous, d'accomplir tellement les devoirs de ma vocation, que je sois apte à recevoir de plus grandes grâces quand viendront de plus grandes épreuves. Puissé-je mourir continuellement à moi-même, et rechercher ma plus grande

abnégation; puissé-je envisager les tribulations à la divine Lumière, regardant moins la souffrance présente
r. IV, et momentanée que *le poids éternel de gloire* promis à ceux qui, victorieux des choses basses et sensibles de ce
. 18. monde, s'élèvent à *la contemplation des choses invisibles, certaines, réelles, éternelles. Æternum gloriæ pondus operatur in nobis, non contemplantibus nobis quæ videntur, sed quæ non videntur. Quæ enim videntur, temporalia sunt : quæ autem non videntur, æterna sunt.*

Le Lavement des pieds.

Par ce second acte, Jésus-Christ s'est préparé à la mort ou plutôt Il nous a montré comment nous préparer à la souffrance ou à la mort par la pratique des actes les plus héroïques de vertu, surtout par des actes d'humilité. Dans cette méditation, nous allons : 1° considérer quels motifs portèrent le Christ à un acte d'humilité si extraordinaire; 2° contempler l'acte lui-même et ses circonstances si abjectes en elles-mêmes; 3° peser les paroles du Christ pour en tirer d'importantes leçons.

1

Saint Jean, qui a très minutieusement décrit tous les détails de cet acte mystérieux, mentionne quatre choses que Jésus avait devant les yeux et qui nous révèlent les motifs de son acte d'humilité.

III, 1. 1° *Sachant son heure venue où Il devait passer de ce monde à son Père. Sciens Jesus quia venit hora ejus ut transeat ex hoc mundo ad Patrem.* La Passion approche, Jésus nous apprend comment nous devrons employer les derniers temps de notre vie. Il nous enseigne comment, quand vient l'épreuve, il faut nous tenir prêts en multipliant des actes généreux et attirer sur nous les grâces du Ciel en nous humiliant devant tous.

id. 2° *Ayant aimé les siens qui étaient dans ce monde, Il*

les aima jusqu'à la fin. Cum dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos. Notre-Seigneur, ayant toujours aimé ses disciples, nous ayant aimé en eux, continue, malgré le peu de réciprocité des cœurs humains, à les aimer toujours. Il veut leur donner des marques encore plus sensibles, en lavant les pieds de ses disciples et en instituant la Sainte Eucharistie dont cette ablution extérieure signifiait la préparation.

J. XIII, 2. 3° *Lorsque le diable eut mis dans le cœur de Judas de le trahir. Cum diabolus jam misisset in cor ut traderet eum Judas Iscariotæ.* De là, il ressort que Jésus pense en particulier à la trahison de son perfide apôtre. Dans l'acte qu'Il accomplit, Il lui offre une occasion de repentir et justifie sa propre cause, tout en permettant la chute du traître. C'est pourquoi, d'après saint Chrysostome et d'autres, Judas fut le premier dont Jésus-Christ lava les pieds.

J. XIII, 3. 4° *Sachant que son Père lui avait remis toutes choses entre les mains, qu'Il était sorti de Dieu et retournait à Dieu. Sciens quia omnia dedit ei Pater in manus, et quia a Deo exivit, et ad Deum vadit.* Nous apprenons ainsi par quelles vues Jésus était incliné à s'humilier : 1° comme homme, Il n'était rien et n'avait rien de lui-même, car *tout pouvoir au Ciel et sur la terre lui a été donné par son Père. Data est mihi omnis potestas;* 2° comme Fils de Dieu, Il est égal au Père, et par suite son humiliation est infiniment agréable au Père ; 3° la gloire que bientôt Il va recevoir du Père mérite qu'aussi longtemps qu'Il demeure dans sa vie mortelle, Il s'humilie Lui-même et qu'ainsi Il excite ses disciples à s'humilier.

Mat. XXVIII, 18.

Ce n'est pas sans raison que l'âme du Christ nous a été dépeinte par son disciple bien-aimé qui, avec des ailes d'aigle et par un privilège accordé à son grand et pur amour, put pénétrer très intimement dans ce sanctuaire de la Divinité. Après lui et avec son secours

plongeons, nous aussi, dans cet abîme un humble regard, et là, admirons, aimons, cherchons à partager en quelque manière les hautes pensées, les tendres sentiments qui remplissaient l'esprit et embrasaient le cœur de notre Rédempteur, dans cette heure suprême.

2

Jean 13. Tandis que les autres étaient encore assis, *le Christ se leva de table*, ainsi que le font ceux qui doivent servir, et *ayant déposé ses vêtements : Surgit a cœna, et ponit vestimenta sua* : c'est-à-dire son manteau, pour remplir son office avec liberté de mouvements et avec ordre, Jean 13. 4. *ayant pris un linge, il s'en ceignit : et cum accepisset linteum, præcinxit se*, revêtant ainsi tout l'extérieur Jean 13. 5. d'un serviteur. *Ensuite, Il versa de l'eau dans un bassin et commença à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge dont il s'était ceint. Deinde mittit aquam in pelvim, et cœpit lavare pedes discipulorum, et extergere linteo, quo erat præcinctus.* Remarquez-le, Il fait tout Lui-même, à la manière des serviteurs les plus infimes.

Celui qui s'abaisse de la sorte, c'est le Fils de Dieu, notre Maître. — Que reste-t-il maintenant qui soit trop au-dessous de nous? Pouvons-nous rougir d'être vus en des emplois que le monde méprise? « Où est celui qui, devant un Dieu humble, ne s'humilierait pas? » Où est l'endurci qui négligerait l'enseignement donné ici? Où est l'orgueilleux assez obstiné pour refuser de le suivre?

Ceux auxquels le Roi du Ciel rend un tel office, ce sont les Apôtres, hommes peu considérés aux yeux du monde, parmi lesquels se trouve Judas, cet homme de péché qui hait son divin Maître. Puis-je contempler mon Seigneur et mon Chef agenouillé devant ce misérable, arrosant ses pieds de ses larmes, les pressant contre son Cœur, les baisant affectueusement et les essuyant soigneusement avec le linge, — puis-je le contempler et

ne pas me mettre en esprit aux pieds de tous, me considérer comme le dernier, embrasser dans les sentiments d'une cordiale charité ceux qui ont pu m'offenser et désirer sincèrement que les autres me soient préférés.

Le temps où Jésus-Christ accomplit ces choses, c'est la veille de sa Passion, c'est après déjà tant d'exemples d'humilité, c'est au moment où Il va instituer le Sacrement de l'Autel : autant de divines leçons qui nous apprennent que, pour attirer la grâce divine, il faut nous humilier avant d'aborder une action importante, avant d'entrer dans la lice pour le combat, et que plus nous avancerons, plus grands devront être nos actes d'humilité.

O Jésus bien-aimé, faites que l'humilité et la charité inspirent toutes mes actions et que chaque jour elles grandissent en moi.

3

Comme saint Pierre ne tolérait pas de voir le Christ
J. XIII, 7. s'abaisser devant Lui, Jésus lui dit : *Tu ne sais pas maintenant ce que je fais, mais tu le sauras plus tard. Quod ego facio, tu nescis modo, scies autem postea.* Il y avait un mystère caché sous cette action, Pierre n'avait qu'à obéir aveuglément. Le mystère, inconnu alors des Apôtres, n'était pas seulement le grand et manifeste exemple d'humilité dont Notre-Seigneur parla aussitôt après, mais la nécessité où ils étaient alors d'être purifiés par Jésus-Christ d'une manière toute spéciale. Lui seul pouvait les rendre assez purs pour recevoir son Corps sacré et pour être élevés à la dignité de prêtres de la Nouvelle Loi, deux faveurs suprêmes qu'Il allait leur octroyer; ils n'en savaient rien alors, mais ils devaient ensuite en connaître la divine excellence.

Pierre, ému de respect, persistant dans son refus,
J. XIII, 8. Jésus lui dit : *Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi. Si non lavero te, non habebis partem mecum.* L'humilité doit céder à l'obéissance ou plutôt, c'est seu-

lement en obéissant et en soumettant sa volonté et son jugement à la volonté manifestée de son Seigneur, que Pierre peut pratiquer l'humilité d'une manière méritoire et agréable à Dieu. De plus, Pierre ne doit pas refuser une faveur qui est la préparation nécessaire à beaucoup d'autres grâces, la préparation sans laquelle il n'est pas pleinement disposé à recevoir le Corps sacré du Christ et à entrer en participation de la dignité de Pontife.

Ces paroles nous disent aussi avec quelle pureté de cœur il faut approcher de Jésus-Christ dans le Saint
XIII, 10. Sacrement, car Notre-Seigneur ajoute encore : *Celui qui a été lavé n'a besoin que de laver ses pieds et il est entièrement pur. Qui lotus est, non indiget nisi ut pedes lavet, sed est mundus totus.* Comme s'Il disait : quand un homme a reçu le baptême, figuré par l'eau versée sur la tête, quand il est purifié de plus grandes offenses par la pénitence, représentée par les mains lavées, cependant, comme en ce monde, il ne peut être exempt de toute faute et que ses affections, symbolisées par les pieds, ne peuvent échapper à quelques poussières inhérentes aux choses de cette vie ; comme, d'autre part, la sainteté du Sacrement demande la plus grande pureté : l'homme doit donc recourir à ma grâce pour effacer les taches de son âme, offrir mes mérites et se les appliquer afin de suppléer à ce qui lui manque.

Afin donc de bien nous préparer à communier, considérons l'humble état auquel Jésus-Christ s'est réduit; reconnaissons avec Pierre notre propre indignité ; mais obéissons à l'appel du Maître et sachons bien que ne pas nous y rendre, c'est nous exposer à être privé de sa grâce et de son amitié, car notre faiblesse est extrême et nous avons besoin d'être unis à Lui ; mais comprenons en même temps combien nous devons être purs, et, non contents de ce que nous avons obtenu dans le Sacrement de Pénitence, demandons à Notre-Seigneur de nous purifier

de nos moindres fautes, de toutes les affections terrestres, et de nous appliquer ses mérites sacrés.

Que l'eau céleste de votre grâce, Seigneur Jésus, enlève de mon cœur toutes les affections, tous les désirs dont Vous n'êtes pas le principe et la fin ; ainsi affranchi, rien ne gênera la ferveur de ma dévotion, et l'exercice d'un pur et ardent amour me vaudra tous les avantages que Vous apportez avec Vous à une âme qui Vous reçoit comme elle le doit.

L'Institution de l'Eucharistie.

Nous devons peser ici :

1° la valeur de ce bienfait ;

2° sa perpétuité ;

3° les circonstances dans lesquelles il nous a été accordé.

Les trois considérations nous montreront une même chose : si l'amour du Christ pour les hommes s'est manifesté dans toutes ses actions pendant le cours de sa vie, cependant cet amour n'a jamais paru avec autant d'éclat ni jeté de telles flammes qu'en cette heure où, près de quitter la terre, il donna son Corps et son Sang comme un gage perpétuel de son ardente Charité et une source de toutes sortes de bénédictions.

1

Après avoir prié et rendu grâces à son Père, notre Bienheureux Sauveur change d'abord le pain puis le vin, en sa propre substance. Il invite ses Apôtres à manger sa chair et à boire son sang, unis à son âme sainte et à sa Divinité ; de sorte que quand ils prennent l'une ou l'autre des espèces consacrées, ils reçoivent sous chacune d'elles leur Seigneur et Maître, le Fils de Dieu et de la Bienheureuse Vierge, la seconde Personne de la Très Sainte Trinité, avec l'Humanité qu'Il assuma au jour de

son Incarnation et qu'Il va bientôt livrer à la mort. Un excès d'amour aussi grand ne peut se rendre, toute parole est trop indigente : il faut le goûter en silence...

Quel est le don fait à l'homme par Jésus-Christ? Ce don n'est rien moins que Lui-même; il contient éminemment toutes sortes de dons, ainsi qu'au Ciel la possession de Dieu renferme celle de tous les biens. Dans la Sainte Eucharistie nous possédons le même Dieu et, bien que d'une manière différente, les mêmes richesses sont notre part, ici enfermées et cachées en notre mortalité, là-haut possédées à découvert par la vision bienheureuse.

Dans son Incarnation, Jésus-Christ s'est donné à tous les hommes, en général; dans son Eucharistie, il se donne à chacun en particulier. Qui donc aima jamais ainsi, au point de ne rien réserver de soi-même pour tout livrer à la personne aimée ! C'est ainsi que Dieu a aimé les hommes; un Dieu d'une infinie Majesté a aimé un méprisable ver, le Saint des saints a aimé une créature défigurée par le péché.

Comment se donne-t-Il Lui-même? Sous l'apparence de pain et de vin, comme un aliment et une nourriture, afin de devenir *un* avec celui qui Le reçoit. L'amour tend à l'union, mais seul un amour divin et infini pouvait prétendre à réaliser une telle union. Dieu se faisant la nourriture de l'homme, c'est à la fois un excès d'abaissement, et un prodige d'amour incomparables. Si quelque chose est capable de nous donner une plus grande idée de cet amour, c'est l'exercice de la Toute-Puissance divine qui, en vue de dispenser ce don, dépassant toutes les lois de la nature, opère les plus grands miracles; c'est aussi le mode en lequel est fait ce don, de telle sorte qu'il est une représentation de la Passion et de la mort du Christ; c'est enfin le but divin de ce don: nous être consolation, force, embrasement d'amour, tout ce que nous pouvons désirer.

Amour prodigieux et inexprimable, amour dont les effets ont toujours été admirables, mais qui le sont plus que jamais en cette heure où mon Sauveur voit partout la mort et les croix préparées pour Lui, que puis-je faire en retour? Je me donne entièrement à Vous, ô Jésus, mais je confesse que ce don est hors de toute proportion avec le Vôtre. Recevez-le cependant puisque je ne puis donner davantage. Je le ferai du moins sans repentance, m'efforçant, au contraire, de Vous donner chaque jour une preuve plus grande de mon amour sincère. Ni souffrances ni peines ne me sépareront jamais de Vous, mais par une plus grande union et par une réception plus fervente de votre Sacrement, je me disposerai mieux à souffrir et à mourir pour Vous.

2

Parce que l'amour de Jésus embrassait tous les hommes et tous les âges, il voulut en étendre le bienfait à tous sans exception. Il le fit lorsque, conférant à l'homme une dignité respectée même des Anges, Il dit à ses Apôtres: *Faites ceci en mémoire de Moi: Hoc facite in meam commemorationem*, et ajouta : *toutes les fois que vous mangerez ce pain et boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. Quotiescumque enim manducabitis panem hunc, et calicem bibetis : mortem Domini annuntiabitis donec veniat.* Il déclarait ainsi que ce mystère devait être renouvelé souvent et que ce sacrifice — représentation de la mort du Seigneur — devait durer jusqu'à son second avènement au jour du jugement.

I Cor. xi, 24.

Ib. 26.

Ses Apôtres furent créés prêtres de la Loi nouvelle, pouvoir leur fut donné d'offrir à Dieu le plus grand des sacrifices, de changer le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ comme lui-même l'avait fait, et avec les mêmes merveilles, et de le donner aux fidèles. Ils pouvaient et ils devaient communiquer ce pouvoir à

d'autres, dont la succession ininterrompue assurerait cette transmission jusqu'à la fin du monde, dans tous les peuples de l'univers, sans être restreinte comme le sacerdoce de l'Ancienne Loi à telle famille, et sans dépendre, quant à la validité des fonctions, des dispositions bonnes ou mauvaises des ministres validement ordonnés. Ainsi, le Christ trouvait le moyen de se perpétuer et en quelque sorte de se reproduire Lui-même parmi les hommes en deux manières, d'abord invisiblement et corporellement dans le Saint Sacrement, ensuite, visiblement et spirituellement dans ses ministres, ses successeurs et ses représentants.

Qui ne serait frappé d'admiration devant cet amour qui réalise ainsi ce qu'il dit de Lui-même dans l'Ecriture : *ses délices sont d'être avec les enfants des hommes.* Il semble avoir à cœur de prévenir et le chagrin et le dommage que nous eût causés la privation de sa présence sensible, et Il nous donne ainsi un plus grand moyen de salut que s'Il continuait d'habiter visiblement parmi nous, puisqu'en sa forme sensible Il ne pourrait être qu'en un lieu, tandis que nous pouvons jouir de Lui constamment et dans tous les lieux.

D'aussi grands bienfaits répandus sur nous, soyez à jamais béni, ô Sauveur Bien-Aimé. Qu'à votre lumière nous les estimions comme nous le devons et Vous témoignions toute la gratitude possible. Accordez-nous de ne vivre que pour continuer votre œuvre et de laisser, après nous, beaucoup d'héritiers de notre piété.

3

Cor. XI. 23. *Dans la nuit même où Il fut livré. In qua nocte tradebatur.*

Le temps où le Seigneur Jésus nous fit ces incomparables dons, ce fut tandis que le traître Judas était sous ses yeux, assis à table avec Lui, prenant sa part des bienfaits accordés aux autres Apôtres; tandis que,

dans leur haine exaspérée, les Juifs le condamnaient à la mort la plus cruelle et la plus infamante. Leur ingratitude et leur infidélité lui représentaient trop fidèlement ce que rencontreraient un jour ces preuves de son amour de la part des infidèles, des hérétiques et des mauvais chrétiens; les uns se déchaîneraient contre Lui avec toute la rage de l'enfer, et les autres, rendant ses soins inutiles, travailleraient à leur propre condamnation. Mais rien ne pouvait empêcher son amour d'inonder et d'enrichir le monde des inépuisables trésors de sa Bonté, les flots des injures et des outrages présents et futurs ne pouvaient éteindre le feu de sa Charité; au contraire ils serviraient à l'accroître.

Puisse notre amour posséder ce caractère de l'amour de Jésus-Christ qu'il ne soit jamais plus intense qu'à l'heure de l'injure ou de la persécution. Rien ne saurait nous arracher Jésus-Christ; que rien ne puisse nous arracher à Lui. Disons comme saint Paul, avec la même confiance et la même volonté : *Je suis certain que ni mort, ni vie... ni présent, ni avenir, ni puissances, ni élévation, ni profondeur, ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ, Jésus, Notre-Seigneur. Certus sum enim quia neque mors, neque vita... neque instantia, neque futura... neque altitudo, neque profundum, neque creatura alia poterit nos separare a caritate Dei, quæ est in Christo Jesu Domino nostro.— Amen.*

Rom. VIII, 38, 39.

Le Discours après la Cène.

1° La familiarité dont, à ce moment, Jésus-Christ usa envers ses Apôtres;

2° Les instructions qu'Il leur donna;

3° Avec quelle tendresse Il les réconfortait.

1

Lorsque Judas fut sorti, Jésus dit : Maintenant le Fils de l'Homme a été glorifié et Dieu a été glorifié en Lui. Cum ergo exisset, dixit Jesu : Nunc clarificatus est Filius hominis : et Deus clarificatus est in eo. Il semble que Notre-Seigneur éprouvât une sorte de contrainte de la présence de Judas; le traître parti, le Cœur de Jésus se dilate et verse dans le cœur des onze ses plus intimes sentiments. Jamais encore Il n'avait agi envers eux d'une manière aussi tendre : Il les appelle ses *chers petits enfants : Filioli;* Il leur parle, non comme un Seigneur et Maître, mais comme un Ami. *Vous êtes mes amis... Je ne vous appellerai plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son Maître, mais je vous ai appelés mes amis parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître. Vos amici mei estis... Jam non dicam vos servos : quia servus nescit quid faciat dominus ejus. Vos autem dixi amicos : quia omnia quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis.*

Il leur dévoile les plus sublimes mystères : sa génération éternelle, la circumincession des Personnes divines : *Je suis dans mon Père et mon Père est en moi. Ego in Patre, et Pater in me est;* la procession du Saint-Esprit : *Le Paraclet, le Saint-Esprit que mon Père enverra en mon nom. Paraclitus autem Spiritus sanctus, quem mittet Pater in nomine meo.* Bientôt après, parlant du même *Esprit de Vérité : Je vous l'enverrai, Ego mittam vobis a Patre, Spiritum Veritatis,* dit-Il. Ravis par cette bonté extraordinaire, *ses disciples lui disent : Voilà que maintenant Vous parlez ouvertement et n'employez aucune parabole. Dicunt ei discipuli ejus : ecce nunc palam loqueris, et proverbium nullum dicis.*

Nous voyons ici un des plus précieux effets de la Sainte Communion, effet qui consiste à établir une fami-

liarité ineffable entre Jésus-Christ et l'âme. Admirons encore la tranquillité, le calme de notre Béni Sauveur en un tel moment.

2

Les trois principaux enseignements donnés à cette heure solennelle par Jésus-Christ, sont : 1° L'amour de Dieu qu'Il fait dépendre de l'accomplissement des com-
J. xv, 10. mandements : *Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour. Si præcepta mea servaveritis, manebitis in dilectione mea.* 2° L'amour du
J. xiii, 34, 35. prochain : *Ceci est mon commandement... c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés...; c'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples. Mandatum novum do vobis... In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.* 3° La prière confiante :
J. xiv, 13. *Quelque chose que vous demandiez à mon Père, en mon nom, je le ferai. Et quodcumque petieritis Patrum in nomine meo, hoc faciam.* Ce sont là les dernières volontés du Christ; de là l'importance de ces instructions, de là le soin avec lequel il faut nous y attacher, de là le zèle à les inculquer constamment à ceux qui nous sont confiés.

3

Les Apôtres sont consternés de l'annonce de la mort de leur Maître, Lui les console par la promesse de sa pro-
J. xiv, 18. tection et de son amour : *Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous. Non relinquam vos orphanos; veniam ad vos.* Il les ranime par la pensée du Ciel, par la perspective de sa gloire et de leur propre avantage :
J. xiv, 28. *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père, car mon Père est plus grand que moi. Si diligeritis me, gauderetis utique, quia vado ad Pa-*
J. xiv, 2. *trem : quia Pater major me est. Je vais vous préparer*

xvi, 7. *une place. Quia vado parare vobis locum. Je vous dis la vérité : il vous est avantageux que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous. Expedit vobis ut ego vadam : si enim non abiero, Paraclitus non veniet ad vos.*

xv, 2. Néanmoins, Il leur annonce leurs souffrances : *Ils vous chasseront des synagogues et vient l'heure où quiconque vous fera mourir croira rendre hommage à Dieu. Absque synagogis facient vos : sed venit hora, ut omnis qui interficit vos, arbitretur obsequium se præstare Deo.* En même temps, Il leur montre la ressemblance

xv, 18. avec Lui : *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a eu en haine avant vous. Si mundus vos odit : scitote quia me priorem vobis odio habuit ;* puis les victoires

xvi, 33. que, comme Lui, ils remporteront sur le monde. *Vous y aurez des tribulations, mais ayez confiance. In mundo*

xvi, 20. *pressuram habebitis : sed confidite. Votre tristesse sera changée en joie. Tristitia vestra vertetur in gaudium.* Tout occupé de ce qui concerne ses bien-aimés disciples, Jésus ne semble pas songer à ses propres peines. Qu'un tel exemple nous apprenne à consoler les autres, à nous élever au-dessus de l'appréhension des maux, à estimer et aimer les souffrances.

O Jésus Aimé, si un jour j'ai part à votre croix, que vos paroles me soient présentes avec leur force et leur douceur. Elles seront, je le veux, mon unique consolation ; elles me suffiront. Loin de moi de choisir autre chose que ce que Vous avez choisi pour Vous-même.

JÉSUS-CHRIST AU JARDIN DES OLIVIERS

Nous avons vu comment « Jésus va à sa Passion », nous allons Le suivre pas à pas dans les circonstances de cette douloureuse Passion. Elle commence par les peines que Notre-Seigneur a voulu subir en Lui-même, et

comme elles sont une matière riche en méditations, il ne sera pas excessif de leur consacrer toute une journée. Nous approfondirons : 1° la mesure de ces douleurs ; 2° leur cause ; 3° la prière de Jésus ; 4° ses enseignements à ses Apôtres.

Aujourd'hui, notre soin constant sera d'étudier l'âme de Jésus-Christ, d'y admirer son amour extrême, et, autant qu'il se peut, de conformer notre âme à la Sienne.

Souffrances intérieures de Jésus-Christ.

1.

Ayant laissé ses disciples à Gethsémani, et seulement accompagné de Pierre, Jacques et Jean, Jésus-Christ
Mat. XXVI, 37. *commença d'éprouver de la tristesse et de l'angoisse. Cœpit contristari et mœstus esse*, dit saint Mathieu, *de la*
Mc. XIV, 33. *frayeur et de l'abattement : Et cœpit pavere, et tædere*, ajoute saint Marc. Notre Sauveur Bien-Aimé voulut, pour notre consolation et instruction, nous faire connaître sa peine intérieure. Il ne la manifeste pas à tous ses Apôtres, mais seulement aux trois plus intimes qui, l'ayant vu peu avant dans sa gloire, avaient été fortifiés et rendus plus aptes à le voir dans la détresse et l'affliction. Ainsi, nous le voyons, être davantage l'associé de ses douleurs, c'est un privilège accordé aux plus aimés, et qui reçoit de Lui des faveurs spéciales peut s'attendre à la meilleure part de ses souffrances.

Il commença : non qu'Il soit resté jamais sans souffrir, mais parce que jamais Il n'avait souffert ainsi. Arrêtant le cours de ces consolations souveraines que sa Divinité versait à son Humanité passible, Il permit aux flots des tribulations de submerger son âme. La grande cause de son angoisse, ce n'est pas la prévision des mains sacrilèges entre lesquelles Il va tomber : son
Cant. VIII, 6. bourreau à Lui, c'est l'amour. Or, *l'amour est fort comme la mort, le zèle de l'amour inflexible comme l'enfer, ses ardeurs sont des ardeurs de feu. Quia fortis*

est ut mors dilectio; dura sicut infernus æmulatio, lampades ejus lampades ignis atque flammarum. Comme l'amour de Jésus est puissant et illimité, Il est beaucoup plus sensible aux peines causées par cet amour qu'Il ne le serait aux tourments de la terre entière.

[illegible] XXVI, [illegible]. Prodigieux spectacle : la Joie des Anges *commence à être triste et angoissée; cœpit contristari et mœstus esse;* [illegible] XIV, 33. la Puissance, la Force de Dieu *commence à craindre et à être abattue. Et cœpit pavere, et tædere.* Lui qui, un instant avant, élevait le cœur défaillant de ses disciples au-dessus de toutes les craintes, semble maintenant près de sombrer sous le poids de la tristesse et de la peur et avoir Lui-même besoin de réconfort.

Tout ceci, ô Jésus, est un pur effet de votre choix et Vous l'avez voulu pour sentir en Vous-même la faiblesse humaine, afin d'être, en toutes choses, hormis le péché, semblable à nous. Vous avez voulu Vous montrer homme pour pouvoir nous consoler de ces mêmes épreuves et nous préserver du désespoir; Vous avez voulu expier ces joies coupables que nous avons prises dans le péché, et mériter à vos fidèles serviteurs cette joie surnaturelle dont ils sont souvent gratifiés au milieu de leurs tribulations. Puissé-je, reconnaissant de votre immense Bonté, Vous accompagner d'un cœur fidèle dans le Jardin.

2

[illegible] XIV, 34. Jésus-Christ semble réclamer la compassion de ses Apôtres : *Mon âme est triste jusqu'à la mort. Restez ici et veillez avec moi. Tristis est anima mea usque ad mortem : sustinete hic et vigilate.* Jusqu'alors, bien que toujours persécuté, bien que traité en « signe de contradiction », bien que dénué de tout, jamais on ne l'entendit formuler la moindre plainte; plus tard, lorsqu'Il sera traîné de tribunal en tribunal, accusé devant les Juges, flagellé, couronné d'épines, Il gardera le silence;

ici, Il répand des plaintes douloureuses. Non seulement Jésus-Christ est affligé dans ses facultés sensibles, mais toute son âme est plongée dans un océan d'amertume et, comme le dit le Psalmiste : *les eaux ont pénétré jusqu'à l'intime de son âme. Intraverunt aquæ usque ad animam meam.*

Ps. LXVIII, 2.

Tout ce qui, en Lui, est susceptible de souffrir souffre maintenant, sans excepter sa volonté et son intelligence ; et plus ces facultés sont nobles, plus elles souffrent. Impossible de concevoir l'immense capacité de l'âme du Christ, et cette capacité est remplie de tristesse, d'une *tristesse* qui *va jusqu'à la mort*. Quelle est l'âme aussi excellemment unie au corps que l'âme de Jésus-Christ? Et maintenant, telle est son affliction, qu'elle serait capable de détruire cette union, l'œuvre du Saint-Esprit.

Restez ici et veillez avec moi, dit notre Béni Sauveur ; vous verrez ce que je souffre pour vous, et bien que vous ne soyez pas capables de m'assister, je veux pourtant me réconforter de vous voir veiller avec moi et compatir à mes peines. O Jésus Bien-Aimé, je m'applique vos paroles. Incapable et indigne de partager vos peines, je Vous tiendrai cependant fidèle compagnie, et votre affliction deviendra mienne par la compassion que j'en aurai en veillant et souffrant avec Vous.

3

Croissant d'intensité pendant trois heures, cette peine se traduisit au dehors et Jésus-Christ soutint le plus dur combat : *Il Lui vint une sueur comme de gouttes de sang découlant jusqu'à terre. Factus est sudor ejus, sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* Des larmes ne suffisaient pas à une affliction comme celle du Christ ; le sang devait couler de toute sa personne et son affliction ne pouvait être moindre, puisqu'il s'agissait d'expier les criminelles complaisances goûtées dans le péché. La

Luc XXII, 44.

faute commence par une joie désordonnée dans le cœur, c'est pourquoi le Christ voulut commencer sa Passion par toutes sortes de peines dans son Cœur Sacré.

C'est pour nous qu'Il est si affligé ; si nous ne sommes pas affligés pour Lui, soyons-le, du moins, pour nous. Que de fois avons-nous ouvert notre cœur à des joies vaines ou coupables et nous sommes-nous complu dans ce qui offensait Dieu? Par sa douleur, le Christ nous apprend pour quels motifs notre cœur doit s'attrister, et combien cette tristesse doit être grande.

O Jésus, Vous donner ma compassion n'est pas assez pour moi; vos peines ne seront miennes que si je les partage avec Vous. J'ai commis des péchés nombreux et griefs, ils ne m'ont pas arraché une larme, tandis que votre Personne sacrée ruisselle de sang! Changez mon cœur de pierre en un cœur de chair et si je ne puis pas maintenant répandre mon sang, que du moins jaillisse en moi une source de larmes.

Des causes de l'agonie de Jésus-Christ.

Pour sonder l'abîme des douleurs de Jésus, comme elles sont en proportion de leurs causes, nous méditerons ces causes mêmes. Nous apprendrons, du même coup, ce dont nous pouvons nous attrister sans offenser Dieu et même avec mérite. L'âme possédant un ensemble de facultés : l'imagination et la sensibilité, l'intelligence à laquelle peut se rattacher la mémoire, la volonté avec les désirs raisonnables, nous étudierons la peine attachée à chacune de ces facultés.

1

La cause de ce que Jésus-Christ souffre dans sa sensibilité est la prévision et l'appréhension de tous les tourments, injures et affronts qu'Il doit subir. Il voit le glaive de la justice divine prêt à le frapper. La perfide

trahison d'un de ses Apôtres, le reniement de leur chef, leur désertion générale lui déchirent le cœur. Tous • Juifs et Gentils, princes, prêtres et peuple secondent la rage de l'enfer et conspirent contre Lui. Son imagination lui représente, à la fois de la manière la plus vive, les chaînes, les coups, les épines, la croix : à cette vue, la nature frissonne d'effroi. La mort imminente, accompagnée des circonstances les plus cruelles et les plus infamantes, lui fait sentir ses terreurs. Tel que Samson dépouillé de sa chevelure, Il semble privé de cette force qui l'a fait aspirer à cette heure même. Comme les
Is. LIII, 3. autres hommes, Il est faible et *Il connaît l'infirmité. Scientem infirmitatem.*

Toutefois, sa plainte n'est pas un murmure contre l'amer calice, mais Il nous dévoile combien il lui est naturel de souffrir pour notre salut et ce que lui coûte notre rachat; et, en même temps, dominant sa crainte et sa répugnance, Il nous montre que l'affection si légitime qu'il a pour son Humanité sainte, pour sa réputation et pour sa vie même, le cède à l'amour qu'Il nous a voué. Combien donc, à plus forte raison, devons-nous sacrifier tous les intérêts temporels et accepter toutes les peines de corps et d'esprit, plutôt que de manquer à la fidélité que nous Lui devons. Si jamais, par crainte de quelque peine, nous sommes tentés d'omettre ce que l'amour de Dieu nous demande, fixons les yeux sur Jésus-Christ dans son agonie : alors toutes nos craintes s'évanouiront, ou ce qui vaut mieux encore, nous recevrons une nouvelle force et une nouvelle vigueur qui nous permettront de les vaincre.

2

Une autre cause des souffrances intérieures du Christ l'afflige beaucoup plus que l'appréhension de ses tourments. Bien que cette appréhension atteigne le paroxysme compatible avec la souveraine perfection du Christ, elle

ne peut cependant dépasser la partie inférieure de son âme et Il estime ces tourments, les aime, les embrasse comme un moyen de glorifier son Père céleste; tandis que la peine qu'Il ressent des innombrables péchés du monde affectant même la partie supérieure de son âme, Il conçoit nécessairement la plus extrême aversion d'un tel amas d'iniquités. Devant ses yeux s'étalent tous les meurtres, les parricides, les trahisons, les impudicités, les blasphèmes, en un mot toutes les horreurs et les abominations dont le monde s'est rendu et doit encore se rendre coupable. Sa mémoire lui en représente le nombre, les circonstances et les espèces, sans confusion ni obscurité, comme chacun verra ses propres péchés au Tribunal de Dieu. Son intelligence découvre la malice propre à chacun de ces péchés, la haine infinie que Dieu leur porte et les incalculables maux qu'ils attirent à l'humanité en cette vie et en l'autre.

Non seulement Il voit tous ces péchés et les pleure avec une incommensurable tristesse, semblable à son amour pour son Père céleste et pour les hommes ses frères, mais de plus, Il se voit chargé de ces péchés et Il est broyé en proportion de leur multitude et de leur énormité. Quelle répugnance, quelle intolérable aversion lui cause la vue de tant de crimes qui, en une certaine manière, lui sont incorporés, au point que saint Paul a pu dire : *Dieu l'a rendu péché Lui-même, afin que nous devenions en Lui justice de Dieu. Pro nobis peccatum fecit, ut nos efficeremur justitia Dei in ipso.* Dans ces conditions, avec quelle humilité Il paraît devant son Père! Avec quelle profonde affliction, se voyant couvert des blessures de tous nos péchés, il se reconnaît digne de tous les châtiments. Il s'applique alors les sentiments d'un pécheur repentant, proclamant avec David que *ses iniquités sont plus nombreuses que les cheveux de sa tête. Iniquitates meæ, multiplicatæ sunt super capillos capitis mei; qu'elles s'élèvent au-dessus de sa tête et,*

Cor. v, 21.

. xxxix, 13.

Ps. xxxvii, 5. *comme un lourd fardeau, l'accablent de leur poids. Quoniam iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum : et sicut onus grave gravatæ sunt super me.*

Apprenons de Jésus-Christ quelle contrition doivent nous causer nos propres péchés, si ceux qu'Il n'avait pas commis ont pu lui inspirer une telle douleur ; supplions-le de nous communiquer quelque chose de cette divine lumière en laquelle Il voyait leur difformité, afin que nous puissions avoir part à sa peine. Mais comme notre affliction ne pourra jamais égaler le nombre et l'énormité de nos offenses, offrons à Dieu celle de Jésus-Christ et empruntons avec confiance la parole du Psalmiste :

Ps. l, 19. *Vous ne dédaignerez pas, ô Dieu, un cœur contrit et humilié : Cor contritum et humiliatum Deus non despicies.*

3

La peine intérieure de Jésus-Christ n'apparaîtrait pas dans toute son étendue si nous ne signalions son excessive douleur à la pensée que, pour un grand nombre, son Sang serait répandu en vain et deviendrait même une cause de châtiment et de condamnation ; combien qui ne seront pas touchés de ses souffrances, mais continueront à pécher : leur malice sera d'autant plus grave que le prix qu'Il va payer pour leur rachat sera plus grand. Il exprime dans les Psaumes cette cause principale de ses intimes tourments : *De quelle utilité est mon Sang ?* Rien ne pouvait affliger davantage et plus vivement le doux Cœur de Jésus, ni l'approche de sa mort infamante, ni même ce prodigieux amas de péchés sous lequel Il semblait écrasé.

L'amour du Christ pour les hommes lui fit embrasser pour leur salut et de plein gré tous les supplices qui lui étaient préparés, il allégea, dans une certaine mesure, le fardeau du péché qu'Il avait assumé, car Il savait qu'autrement tout aurait sombré sous ce poids ; mais le

même amour, au lieu d'adoucir cette lie de son calice, la perte de tant d'âmes, la rendait amère à l'excès. Bien que condamnés justement, les hommes ne Lui en étaient pas moins chers ; ils étaient les membres de son corps, ses frères, ses enfants, ses serviteurs et, si rebelles et dénaturés qu'ils fussent, ils étaient siens. Les perdre pour toujours, se les voir arrachés et condamnés aux peines éternelles, déchirait plus violemment son Cœur très aimant que la séparation de son âme et de son corps. Nous savons combien David fut inconsolable de la perte de son fils Absalon et avec quels accents il la déplorait : *Mon fils Absalon, Absalon mon fils, qui me donnera que je meure moi-même pour toi? Absalon mon fils, mon fils Absalon. Fili mi Absalom, Absalom fili mi : quis mihi tribuat ut ego moriar pro te, Absalom fili mi, fili mi Absalom.* Nous savons si Jacob *pleura longtemps son fils : Il ne voulut pas recevoir de consolation. Congregatis autem cunctis liberis ejus ut lenirent dolorem patris, noluit consolationem accipere.* Jugeons par là combien Jésus-Christ fut cruellement affligé de la perte d'un si grand nombre d'hommes, chacun d'eux lui étant beaucoup plus cher que Joseph ne l'était à Jacob ou Absalon à David.

Volontiers, Il mourrait mille morts s'Il pouvait ainsi procurer leur salut ! La moindre goutte de son Sang est d'un prix surabondant. Avec quelle ardeur Il désire que tous en profitent, qu'aucun ne soit perdu ! En son Cœur s'élève le plus violent conflit entre ses désirs et d'immuables décrets, entre sa parfaite conformité à la Volonté de son Père et son amour pour nous. Trop faible pour soutenir un tel combat, son corps tombe dans une agonie mortelle et connaît les affres du trépas. Nous devons voir ici combien Jésus-Christ nous a aimés et de quelle importance est l'affaire de notre salut.

Vous ne pouviez, Seigneur Jésus, nous sauver sans notre coopération et malgré nous : c'est uniquement

l'absence de notre acquiescement et de notre libre concours qui a rendu inefficace tout ce que Vous avez fait pour nous : voilà ce qui blessa si profondément votre Cœur sacré et Vous fut plus sensible que tout le reste. Excessifs sont l'aveuglement et la folie de ceux qui causent à leur Sauveur des peines si cruelles, et à eux-mêmes des dommages éternels et infinis. Que ne puis-je crier à tous votre estime pour leurs âmes afin que, comprenant quel en est le prix, ils se montrent moins insouciants de ce trésor qui est le vôtre. Accordez-moi, ô Jésus, quelques étincelles du zèle qui brûlait dans votre Cœur, et ne me permettez jamais d'omettre quelque chose ou de murmurer de quelque souffrance que ce soit, quand il s'agit de vous donner mon âme ou celle de mon prochain.

La prière de Jésus-Christ dans le jardin.

Il nous est ici montré : 1° comment dans nos tribulations nous devons recourir à Dieu seul et prier très humblement ; 2° ce que nous devons demander ; 3° quel sera l'effet de notre prière. Nous l'apprenons de la manière de prier du Christ ; ensuite de l'objet de sa prière ; enfin de l'effet qui suivit sa prière.

1

Mat. xxvi, 39. *Puis s'étant un peu avancé, Il se prosterna la face contre terre, priant. Et progressus pusillum, procidit in faciem suam, orans.* Jésus-Christ cherche dans le sein de son Père l'assistance que les hommes ne peuvent lui donner ; Il s'éloigne de ses disciples bien-aimés pour Mc. xiv, 35. nous enseigner le recueillement dans la prière ; Il *se jette la face contre terre : procidit super terram, et orabat,* pour témoigner, par cette humble posture, de son profond respect pour son Père. C'est aussi le signe de l'extrémité de son angoisse et du poids excessif des péchés

— les nôtres — dont Il s'est chargé. Il se présente Lui-même comme un criminel devant son Père, prêt à accepter de ses mains tous les châtiments que sa Justice voudra lui infliger. Son attitude même proclame suffisamment qu'Il est complètement livré à la Volonté de son Père : Il offre ses épaules aux fouets, son visage aux soufflets, sa tête à la couronne d'épines, ses mains et ses pieds aux clous, toute sa Personne à la croix.

Si le Fils de Dieu s'abaisse aussi profondément devant la Majesté de son Père, comment nous tiendrons-nous en sa présence, nous, vers méprisables souillés de péchés? Avec quelle soumission et quelle confusion nous paraîtrons devant Lui? Ne mettons pas de limites à nos sentiments intérieurs d'humilité et qu'ils trouvent leur expression dans notre attitude respectueuse et recueillie au temps de la prière; surtout quand nous demandons pardon de nos péchés, quand nous désirons écarter des pécheurs la vengeance divine, tout d'abord nous devons sincèrement nous reconnaître dignes de toutes sortes de châtiments, nous appliquant cet aveu
XLIII, de Job : *J'ai péché, je me suis vraiment rendu coupable, et je n'ai pas reçu le châtiment dont j'étais digne. Peccavi, et vere deliqui, et, ut eram dignus, non recepi.*

2

XVI, *Mon Père, s'il est possible, éloignez ce calice de moi. Pater mi, si possibile est, transeat à me calix iste.* Plus éloquentes que tout ce qu'on pourrait dire, ces paroles nous font comprendre l'étendue de la douleur qui submerge l'âme du Christ. Le tendre nom de « Père » révèle avec quel amour Jésus-Christ reçoit la croix et combien, sous les coups de la main de son Père, Il est sûr de son amour. Par là, Il lui rappelle aussi qu'Il est son Fils Bien-Aimé comme pour le toucher davantage et donner plus de poids à sa requête; ou plutôt, c'est pour nous inviter à accepter la privation des consolations

sensibles qu'Il se montre à tous si affligé, si abattu, Lui en qui le Père prend ses délices.

« S'il est possible... » Jésus savait bien, certes, qu'en vertu d'un décret éternel et selon son propre choix, les hommes seraient sauvés par ses supplices et sa mort, qui, en ce sens, étaient nécessaires; Il savait aussi que l'homme, restant libre, abuserait souvent des grâces rédemptrices; mais Il dit cette parole pour nous faire sentir combien un tel calice était à la fois douloureux et inévitable, et combien il nous est indispensable d'accepter la souffrance à son exemple. C'est aussi pour manifester combien ardemment Il désirait que les mérites de sa mort fussent appliqués à tous. Ces vœux étaient parfaitement réglés et très saints : le premier, regardant ses souffrances, provenait de son légitime et saint amour pour sa chair innocente qui ne pouvait être si cruellement traitée sans crime envers Dieu; les deux autres étaient l'effet de cet immense amour des hommes que la Divinité versait sans cesse à son Cœur, et du soin de leur salut dont il s'était chargé : ses prières ne pouvaient donc qu'être très agréables à son Père.

Mat. xxvi, 39. *Cependant, non comme je veux, mais comme vous voulez. Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* J'accepte la mort accompagnée de tous les affronts et de tous les tourments. Si amer que soit le calice, je suis content de le boire tout entier, de le boire jusqu'à la lie; autant qu'il se peut, je le boirai pour le salut de tous; mais je m'abandonne entièrement moi-même à votre volonté, afin que ma rédemption soit appliquée suivant vos éternels et très justes décrets. *Cette voix de la tête,* dit saint Léon, *fut le salut de tout le corps; elle instruisit tous les fidèles, enflamma le zèle de tous les confesseurs et couronna les martyrs.* Mais pour que ce salut du Christ nous soit utile à nous-mêmes, il nous est nécessaire d'imiter le Christ; et qui donc pourrait s'y refuser s'il considère ce qu'il est, lui, l'esclave, et ce

Serm. 7 de Pass.

qu'il doit souffrir en comparaison de Jésus-Christ et de ses souffrances.

Non, Seigneur, jamais je ne résisterai à votre volonté ; faites toujours de moi ce qu'il Vous plaira ; supprimez vos consolations, laissez tout se lever contre moi et me persécuter ; laissez mon âme être submergée de peines et mon corps déchiré en pièces : jamais, je ne serai traité aussi rigoureusement que votre Fils unique.

3

xii, Saint Mathieu insinue que Notre-Seigneur prolongea sa prière plusieurs heures ; *étant en agonie*, dit saint Luc, *Il priait plus instamment. Et factus in agonia, prolixius orabat*. Loin de le faire cesser de prier, sa désolation le portait à prier encore. S'il s'interrompit quelques instants, ce fut dans l'intérêt de ses Apôtres ; et Il persévéra constamment dans la même demande jusqu'à ce 1. qu'*un ange du Ciel lui apparût pour le fortifier. Apparuit autem illi angelus de cœlo, confortans eum.*

Lui, qui est la joie et la force des Anges, ne dédaigna pas, comme homme, d'être réconforté par sa créature ; et, bien que l'Ange ne pût rien dire que Jésus ne sût, néanmoins, en lui retraçant les raisons qu'Il avait de souffrir, l'Ange lui en communiqua une autre sorte de connaissance. Ainsi fut rendue sa pleine vigueur à la Sainte Humanité, épuisée par le violent combat intérieur qu'elle venait de soutenir ; ainsi furent calmés ces mouvements de trouble et de tristesse qui, par la permission du Christ, avaient agité en quelque manière la partie sensitive de sa sainte âme ; de sorte que, avec sa sérénité accoutumée, Il ranima l'esprit de ses disciples et à leur tête se dirigea au-devant des soldats conduits par Judas pour se saisir de Lui.

A nous aussi de persévérer dans la prière, en dépit des aridités et désolations, et de faire au Ciel une sainte violence. Dieu ne peut résister à une prière humble et

constante; si nous n'obtenons pas précisément ce que nous demandons, par exemple la délivrance de telle tentation troublante, de telle circonstance douloureuse ou humiliante, nous recevrons mieux : la force de résister à la tentation, la patience joyeuse pour supporter l'adversité. Dieu nous enverra son Ange, un secours intérieur ou l'aide de ses ministres. Alors les nuages qui obscurcissaient notre intelligence seront dissipés, le jour reparaîtra, et nos cœurs, embrasés de nouvelles flammes, ne redouteront plus ce qui, un instant avant, paraissait terrible et intolérable.

O Jésus, quand viendra pour moi l'heure de l'épreuve, je Vous supplie, par les peines que votre âme a endurées au Jardin, de venir à mon aide; donnez-moi la grâce de ne pas abandonner la prière, mais de m'attacher à Vous et d'unir mon cœur au Vôtre dans ce mystère de douleur et d'amour. *Amen.*

Jésus-Christ visite ses Apôtres.

Nous observerons ici : 1° la grande charité du Christ envers ses Apôtres et la négligence de ceux-ci; 2° les instructions qu'Il leur donne avant le danger; 3° comment Il aurait voulu les voir se comporter alors.

1

Luc xxii, 45. *Il vint vers ses disciples. Et venisset ad discipulos suos.* Le bon Pasteur, même s'Il est plongé dans un océan d'amertume, même à l'heure où Il traite avec son Père éternel de la grande affaire de la rédemption du monde, ne peut oublier le soin de son troupeau choisi. Il sait de quelle importance il est pour ses disciples d'être alors éveillés et de prier, pour prévenir la fureur que le serpent va bientôt exhaler contre eux, aussi son cœur est affligé quand Il les « trouve endormis ».

Judas est éveillé et se hâte pour saisir son Maître et

consommer sa propre perdition; les Juifs sont éveillés, les Prêtres pour juger le Christ, leurs ministres pour exécuter cruellement leurs ordres; Lucifer est tout à la ruine du Christ et de ses disciples. Mais ses disciples, ses amis *sont endormis*. Ils dorment, cependant que leur Maître les a invités à veiller; eux tout à l'heure encore si fervents et si favorisés par Lui, eux qui ont son exemple sous les yeux et le savent dans le plus grand danger. Les réveillant, Jésus, doucement, *dit à Pierre : Ainsi vous n'avez pu veiller une heure avec moi? Et dicit Petro : Sic non potuistis una hora vigilare mecum*. Il y a si peu de temps, vous affirmiez être prêt à mourir avec moi et voilà que vous ne pouvez prier une heure avec moi; si vous ne savez pas résister au sommeil, comment dominerez-vous la crainte de la mort?

Que de fois, Seigneur, ai-je expérimenté la même faiblesse en moi? Souvent, dans un moment de ferveur, j'ai désiré les croix et les mépris, et aussitôt après j'ai cédé à l'indolence et à l'impatience, impuissant à réprimer mes passions désordonnées. Regardez-moi avec compassion comme Vous regardiez vos Apôtres; leur exemple et mes fréquentes faiblesses m'apprennent ce que je suis de moi-même! Comme il est vrai, Seigneur, que sans Vous nous ne pouvons rien faire; c'est pourquoi, confiant dans l'assistance que je Vous demande humblement, j'espère être plus fidèle à l'avenir.

2

xxvi, *Veillez et priez afin de ne point entrer en tentation. Vigilate, et orate ut non intretis in tentationem.* Jésus avait souvent donné cet avis à ses disciples, Il le répète ici même, à cause du grand besoin qu'ils en avaient. Nous devons surtout le mettre en pratique lorsque nous sommes menacés d'une tentation dangereuse. Même en temps de paix, dans les villes bien fortifiées, des senti-

nelles sont placées autour des remparts pour veiller jour et nuit : *Soixante des plus vaillants guerriers d'Israël environnaient le lit de Salomon, tous portant des glaives. En lectulum Salomonis sexaginta fortes ambiunt ex fortissimis Israël. Omnes tenentes gladios.* Comment, alors, nous, si faibles, nous garder dans les ténèbres d'ici-bas, exposés aux assauts de nos ennemis? Comment préserver notre cœur, qui doit être la couche nuptiale du vrai Salomon, sans exercer une vigilance perpétuelle sur nous-mêmes?

Cant. III, 7, 8.

Ce n'est pas assez, la prière doit aller de pair avec la vigilance. Il est dit dans les Psaumes : *Si le Seigneur ne garde une Cité, inutilement veille celui qui la garde. Nisi Dominus custodierit civitatem frustra vigilat qui custodit eam.* Aussi devons-nous recourir à la prière qui nous unit à Dieu et nous obtient ses grâces. Si courageux et résolus que nous soyons, jamais nous ne serons dispensés de veiller et de prier. Qui donc fut plus attaché à Notre-Seigneur que les Apôtres et particulièrement saint Pierre, et celui-ci en punition de sa présomption, tombe plus gravement. C'est en ce sens que Jésus-Christ lui dit : *L'esprit est prompt, mais la chair est faible. Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma.* Je le sais, vous souhaitez être fidèle, vos protestations sont sincères, mais vous devriez savoir l'étendue de votre faiblesse pour résister à de fortes et violentes tentations, à moins que par une vigilance et des prières ferventes, vous méritiez le secours de Dieu.

Ps. CXXVI, 1.

Mat. XXVI, 41.

J'adore vos paroles, ô Jésus, et je confesse ma faiblesse et mon infirmité. Plaise à Dieu que j'aie la ferveur et la promptitude d'esprit de vos Apôtres! Avec eux, je veux Vous suivre partout où Vous irez, mais c'est sur Vous et sur votre grâce que je compte uniquement. Fortifiez-moi, assistez-moi, votre puissance apparaîtra d'autant plus en un vase si fragile.

3

Lorsque pour la seconde fois, Il revient à ses disciples et les trouve de nouveau endormis, Jésus ne leur dit plus rien, sans doute par compassion pour leur faiblesse, ou bien parce qu'ils ne méritent pas un second avertissement après avoir mal profité du premier. Mais la troisième fois, pour éviter qu'ils soient vus ainsi et qu'ils soient surpris dans le sommeil par l'arrivée des soldats, plus encore parce qu'il est convenable qu'ils soient témoins du premier engagement de leur divin Chef, Il les réveille.

xxvi, 46. *Dormez maintenant et reposez-vous. L'heure est venue; voici que le Fils de l'Homme va être livré aux mains des pécheurs. Levez-vous, allons. Dormite jam, et requiescite: ecce appropinquavit hora, et Filius hominis tradetur in manus peccatorum. Surgite, eamus.* Il vient de leur dire de *veiller* et de *prier;* maintenant Il leur dit de *dormir* et de *se reposer,* puis de *se lever* et de *le suivre.* La raison qu'Il en donne est que *son heure est venue.* Nous avons là un grand enseignement. Avant le danger, il faut garder crainte et sollicitude, veiller et prier; mais à l'heure du danger, quand Dieu Lui-même nous amène sur le champ de bataille, nous devons déposer toute crainte, jeter tous nos soucis dans son sein, nous reposer en Lui et suivre courageusement le divin roi; là où Il conduit, le succès sous sa protection est assuré. Alors, nous entendrons Jésus nous dire : *Levez-vous, allons.* Et fixant les yeux sur Lui, nous ne songerons plus qu'à l'imiter d'aussi près que possible! Revêtus de son esprit, nous considérerons que c'est pour sa cause et conformément à sa Volonté que nous souffrons, sans jamais nous permettre le moindre doute de sa puissante assistance. Il mettra dans notre bouche les paroles que nous devrons dire, Il souffrira et triomphera en nous.

Il est fort et invincible celui dont vous êtes garant

dans le combat, Seigneur. Vous êtes ma force et mon salut; en Vous j'espérerai et je ne serai pas confondu :

Ps. CXXIV, 1. *Ceux qui se confient dans le Seigneur sont comme la montagne de Sion : il ne sera jamais ébranlé Celui qui habite Jérusalem. Qui confidunt in Domino, sicut mons Sion : non commovebitur in æternum, qui habitat in Jerusalem.*

LA NUIT DOULOUREUSE

Nous allons entrer dans la considération des souffrances extérieures du Christ, Notre-Seigneur, qui allèrent en augmentant jusqu'à sa mort.

Sans encore quitter le Jardin nous trouvons abondante matière de méditation dans les différentes circonstances de l'arrestation du Sauveur : 1° d'abord nous verrons un Apôtre à la tête de ses ennemis, et comme signe de trahison un baiser; 2° la marque de puissance donnée par Jésus-Christ avant de permettre qu'on s'empare de Lui; 3° les violences qu'endure Jésus-Christ; 4° la désertion et la fuite de ses Apôtres.

La Trahison.

Voyons : 1° ce qu'était Judas et comment il en vint à un tel degré de malice et d'impiété; 2° comment il mit son noir dessein à exécution; 3° avec quelle inexprimable douceur Jésus reçut son baiser et lui parla. Nous saurons ainsi particulièrement de quoi un homme est capable quand il abuse de grandes grâces. Nous prierons instamment pour obtenir de faire bon usage de toutes celles que Dieu se plaît à répandre sur nous.

1

Luc XXII, 47. *Voilà que parut Judas, un des douze : Et qui vocabatur Judas, unus de duodecim, antecedebat eos.* Parole

saisissante! Un des douze, un Apôtre vient à la tête d'une troupe de soldats pour se saisir de son divin Maître. Au nom de Jésus il a chassé les démons et opéré des miracles, il a vu de ses yeux d'innombrables prodiges accomplis par le Christ; de sa bouche divine il a entendu sa sublime doctrine, il a eu part à ses faveurs et à ses bienfaits les plus singuliers. Ce soir même, Jésus a lavé ses pieds, les baignant de ses larmes, Il l'avait choisi pour être des premiers à participer à son sacrement et à la prêtrise de la nouvelle Loi; qu'est-ce donc qui entraîne Judas à une si monstrueuse ingratitude?

Jamais Jésus ne lui avait donné juste motif de plainte, mais l'avarice s'était emparée de son cœur; elle le possédait, et, dès lors, il lui fut impossible de goûter la doctrine de Jésus, elle ne faisait plus d'impression sur son âme; il perdit la foi, conçut de l'aversion pour le Christ et enfin, pour la misérable somme de 30 pièces d'argent, il le vendit à ses ennemis les plus invétérés et consentit à être lui-même le guide de ceux qui devaient se saisir de Lui.

La chute est effroyable, mais elle ne pouvait être moindre chez un homme aussi favorisé. Il fallait avoir été élevé aussi haut pour pouvoir tomber aussi bas. Souverainement douloureuse pour Jésus, cette honteuse trahison allait aussi à son déshonneur, elle donnait à ses ennemis des prétextes pour l'insulter, comme un homme dont la vie et la doctrine étaient telles qu'un de ses disciples les plus familiers devait l'accuser et le livrer à la justice.

Par la voix du Psalmiste, Jésus-Christ se plaint de cet outrage comme d'un de ceux qui lui percèrent davantage
13, le Cœur : *Si mon ennemi m'avait outragé, je l'aurais supporté... mais toi, tu ne faisais qu'un avec moi, tu étais mon conseiller et mon ami! Quoniam si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique... Tu vero homo unanimis, dux meus, et notus meus.*

Insupportable offense ! Et comment le Christ peut-Il la permettre? Ce ne fut pas seulement pour me racheter mais aussi pour m'apprendre à souffrir patiemment quelque chose d'analogue de la part des faux amis, pour m'avertir de ne pas me prévaloir des grâces reçues, mais d'en faire bon usage et de déraciner de mon cœur toute passion désordonnée.

Où me croirais-je en assurance, Seigneur, si parmi vos Apôtres, si dans votre société très sainte, il se trouve un tel monstre? Vous avez répandu beaucoup de grâces sur moi, mais si Vous-même n'étiez là pour les préserver en moi, dans la chute de Judas je verrais la mienne. Soyez mon défenseur, ô mon Maître, car instruit par cet exemple et conscient de ma propre faiblesse, je veux me tenir étroitement attaché à Vous et ne jamais donner accès dans mon cœur à quoi que ce soit qui puisse Vous déplaire.

2

Mc. XIV, 44. *Le traître leur avait donné ce signal : Celui que je baiserai, avait-il dit, c'est Lui... et aussitôt s'approchant*
Ib. 45. *de Jésus, il dit : Salut Maître, et il le baisa : Dederat autem traditor ejus signum eis, dicens : Quemcumque osculatus fuero, ipse est, tenete eum, et ducite cautè. Et cum venisset, statim accedens ad eum, ait : Ave Rabbi : et osculatus est eum.* Combien de crimes se trouvent réunis en un seul : le plus grand signe de l'amour devient l'instrument de la plus cruelle malice ; l'abord si facile de Jésus et son extrême bonté servent contre Lui, pour le livrer à la mort la plus cruelle. Un vénérable auteur dit que Judas fut, à la fois, infidèle, menteur, cupide, impie et chef de tous les hypocrites. Et toute cette perversité, c'est contre le Verbe Incarné qu'elle est dirigée. Judas salue le Christ du nom de Maître avec l'intention d'assurer par là même sa mort! Il embrasse Celui qu'il a déjà vendu et trahi, il ose

approcher sa bouche impie de cette Face adorable devant laquelle les Anges tremblent de respect et d'amour.

Il n'y a rien de répréhensible dans les actes extérieurs de Judas, à en juger par les apparences, et cependant c'est un tissu de malice et de perfidie! Mais y aurait-il eu quelque chose de semblable dans ma conduite? N'ai-je jamais appelé le Christ : *Maître et Seigneur* et cependant méprisé gravement sa Loi? N'est-ce pas user de trahison que de l'offenser en feignant d'être son ami?

Vous savez tout, Seigneur, et le fond de mon cœur ne Vous est pas caché ; si jamais j'ai été capable d'une si noire ingratitude, je le déplore amèrement, Vous m'avez pardonné et Vous savez que je Vous aime. Maintenant je Vous salue comme Maître, mais c'est avec le désir le plus sincère d'être fidèle à vos commandements et de suivre vos exemples. Je Vous donnerai encore un baiser, Seigneur, ce baiser auquel votre amour m'invite dans le Sacrement, mais ce sera un baiser tout de ferveur, de piété, de reconnaissance et de respect.

3

Mon ami, pourquoi es-tu venu? Amice, ad quid venisti? Cette douce et poignante parole, avec quelle inexprimable suavité est-elle prononcée. Que signifie ce mot : Ami, si ce n'est que Judas pourrait encore devenir l'ami de Jésus ; qu'à cette fin, une grâce puissante lui est offerte ; que le Christ lui conserve une tendre affection malgré son parricide ; que, s'il est trop tard pour empêcher l'effet de sa trahison, il est temps encore d'en obtenir le pardon. Une lumière intérieure montre ces choses au cœur de l'apôtre, la question posée lui offre le moyen de reconnaître sa perfidie. Il demeure insensible, ferme les yeux à la lumière et persiste dans son crime.

Alors Jésus lui montre la noirceur de ses forfaits. *Quoi, Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser? Juda, osculo Filium hominis tradis? Judas,* toi si aimé, si

favorisé de moi, choisi pour être un de mes meilleurs amis, *tu trahis,* tu livres à ses plus furieux ennemis et *par un baiser :* impudence, hypocrisie, abus de ma bonté ; *le Fils de l'Homme,* Lui, que l'amour a fait quitter le Ciel et se revêtir de la nature humaine; Lui, qui, par tant de miracles, s'est manifesté Fils de Dieu, Lui, que toi-même tu as reconnu pour tel. La connaissance même que j'ai de ton cœur t'en est une nouvelle preuve, car si je t'ai permis de me traiter ainsi, tu dois voir nettement que c'est de mon propre choix et par désir de sauver les hommes... Rien n'émut le cœur de Judas ! Mais mon propre cœur ne serait-il pas touché par de telles paroles? Si jamais j'étais sur le point de succomber à la tentation, la crainte de perdre l'amitié de Jésus et l'atrocité du péché ne m'arrêteraient-elles pas ?

O Jésus, le plus aimable des fils des hommes, laissez-moi pénétrer dans votre Cœur et montrez-moi Vous-même quelle douleur Vous causa la trahison de votre perfide disciple. Jamais ingratitude ne fut aussi odieuse, et cependant il était encore au pouvoir de Judas de devenir votre ami, et il est impossible de concevoir l'étendue de votre bonté envers lui. Qui donc, après cela, pourrait désespérer de son pardon? Mais aussi qui donc pourrait refuser de pardonner quelque chose que ce soit?

Des miracles de Jésus-Christ dans le jardin.

Il convenait que le Christ donnât des preuves de sa puissance souveraine, avant de se laisser arrêter et enchaîner comme un malfaiteur, incapable d'échapper aux mains de la justice; il convenait que tous puissent voir que ses tourments étaient de son propre choix, que
J. x, 18. *personne ne peut lui ravir la vie mais qu'Il a le pouvoir de la donner et celui de la reprendre : Nemo tollit eam a me, et potestatem habeo ponendi eam, et potestatem habeo iterum sumendi eam.* Il convenait aussi de prou-

ver à Judas et aux soldats que ni leur malice ni leur force ne pouvaient rien contre Lui, et de justifier sa propre cause en essayant tout pour les détourner de leur criminel dessein.

Quant à nous, rien ne saurait mieux nous montrer l'infinie bonté de notre Sauveur, et de quoi un homme est capable quand il s'est abandonné à ses passions déréglées. Dans ce mystère, trois miracles doivent être particulièrement médités : 1° d'un mot le Christ fait *reculer les soldats qui tombent à la renverse. Abierunt retrorsum, et ceciderunt in terram;* 2° Il préserve ses disciples de la fureur des soldats ; 3° Il guérit l'oreille de Malchus. Le premier miracle est le témoignage certain de sa puissance, supérieure à tous les efforts des créatures ; le second est une preuve infaillible de son tendre soin pour les Apôtres ; le troisième, un exemple frappant de son amour pour ses plus cruels ennemis.

1

Le signal donné par le traître aux gens de la troupe n'avait pas suffi, Judas les avait rejoints ; Jésus était debout, devant eux, et ils ne le savaient pas. Il leur parla, Il se déclara Lui-même : *C'est moi ! Ego sum.* A ce seul mot, ils furent terrassés, comme foudroyés. Qui peut Vous résister, Seigneur ? Et combien faibles et insignifiantes sont contre Vous la malice et la force humaines combinées. Contre le Seigneur, il n'y a ni puissance, ni sagesse !

Ego sum : mais cette parole n'est-elle pas, ô Jésus, celle-là même dont Vous usiez pour réconforter vos disciples et dissiper leurs craintes ? Quelle plus grande consolation pour une âme aimante que de s'entendre dire par Vous « c'est moi », Me voici avec vous qui souffrez. Pourquoi les mêmes mots frappent-ils les soldats d'une terreur soudaine, si ce n'est parce que, au lieu de Vous chercher par amour et de trouver la vie en Vous, comme

des loups affamés ils guettaient l'Agneau sans tache pour le dévorer.

Vous n'êtes pas moins terrible à vos ennemis, « Jésus de Nazareth », qu'aimable à ceux qui Vous aiment. Oh! que tous ceux qui Vous recherchent pour Vous offenser fassent attention à ce mot : *Ego sum*, puissent-ils l'entendre et en pénétrer le sens! Puissent-ils, non comme les soldats, mais comme Saul, être terrassés par cet : *Ego sum!* Je suis Celui qui est; et tout ce qui est l'est par moi; — Je suis Celui qui, plein d'amour, est descendu du Ciel pour toi; Je suis Celui qui, étant Dieu, s'est fait homme pour ton salut; Je suis Jésus, ton ami, ton frère, ton Père, ton Roi, ton Rédempteur. Le connaissant, comment oserais-tu chercher ton Seigneur pour l'offenser? N'es-tu pas touché de son amour? Qui pourrait y réfléchir sans se prosterner devant Vous, doux Sauveur, pour implorer le pardon de son insouciance et de son ingratitude, et s'abandonner à Vous, prêt à accomplir votre volonté en toutes choses?

Aveuglés par leur rage, les soldats ne comprenaient pas; mais une force irrésistible leur fit rendre un involontaire hommage à la Divinité qui s'exprimait par Jésus.

J. XVIII, 6. *Dès qu'il leur eut dit : c'est moi, ils tombèrent à la renverse. Ut ergo dixit eis : Ego sum : abierunt retrorsum, et ceciderunt in terram.* Comment ne reconnurent-ils pas leur propre faiblesse et ne réfléchirent-ils pas que la même main qui les avait renversés et immobilisés à terre, pouvait aussi facilement les priver de vie ou les laisser cloués au même lieu? Pourquoi le Seigneur leur permit-Il de se relever? Il y là deux choses presque aussi incompréhensibles : un abîme de malice et un abîme d'amour.

Vous leur aviez assez montré votre pouvoir, Seigneur, ils auraient dû être éclairés par l'impuissance de leur malice; ensuite, Vous leur avez rendu la liberté d'en user contre Vous; aucun prétexte ne leur était laissé, votre

amour pour nous et le choix que Vous avez fait de la souffrance n'en devenaient que plus manifestes. Puissé-je apprendre de Vous à ne pas fuir les souffrances, à les rechercher plutôt, à les embrasser par préférence, même si je pouvais en être exempt.

2

Il est tout naturel de penser que les Juifs, venus en grand nombre, auraient pu facilement et auraient voulu s'emparer des Apôtres, puisque le Christ était alors à leur tête; mais Notre-Seigneur s'opposa d'un mot à l'exécution de leurs désirs. Il voulait que ses Apôtres fussent témoins de la violence exercée contre Lui, Il ne
ru, 8. voulait pas qu'ils en fussent l'objet dès lors. *Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci: Si ergo me quæritis, sinite hos abire*; par ces paroles, Il protégea ses disciples si efficacement que lorsque Pierre frappa l'un d'eux, personne ne mit la main sur lui. Ainsi la Providence est-elle douce à ceux qui le servent. Jésus consent à être pris et lié avec des cordes et des chaînes, Il ne permet rien de semblable pour ses disciples, le temps n'est pas venu. Il doit d'abord leur donner l'exemple et eux-mêmes devront être plus confirmés en vertu. De plus, sachant qu'ils vont dans un instant l'abandonner, Il dissimule, en quelque manière, la honte de cette fuite tout en assurant leur sécurité.

Cette considération, de nature à nous attacher fermement au service d'un Maître si aimant et si bon, devrait agir puissamment sur nous. Prêt à souffrir pour nous jusqu'aux plus atroces indignités, Il est attentif à notre faiblesse et, plein de compassion, jamais Il ne nous exposera à un combat au-dessus de nos forces. Il ne nous appelle à participer à ses douleurs et à ses affronts que quand, convaincus de leur valeur, animés par ses exemples et revêtus de son esprit, nous sommes aptes — comme les Apôtres le furent bientôt après — à nous

réjouir et à nous glorifier en souffrant beaucoup pour le nom du Christ.

Sûr de votre protection, Seigneur, tout mon soin consistera à Vous suivre. Je jette toutes mes sollicitudes dans votre sein, et je ne veux plus souhaiter qu'une chose : entrer en participation de votre esprit par la méditation assidue de vos souffrances, afin que moi aussi, je sois capable de souffrir quelque chose pour Vous, avec Vous et comme Vous. *Amen.*

3

J XVIII, 10. Plein de zèle pour son Maître, *Simon-Pierre, qui avait une épée, la tira et, frappant un serviteur du Grand Prêtre, lui coupa l'oreille droite. Simon ergo Petrus habens gladium, eduxit eum, et percussit pontificis servum, et abscidit auriculam ejus dexteram.* Jésus reprit son Apôtre de vouloir empêcher sa Passion, lui fit remettre son épée dans le fourreau et lui rappela sa puissance divine qui le dispensait de recourir à une main mortelle; de plus, Il répara la blessure faite par
Luc XXII, 51. son disciple et *ayant touché l'oreille du serviteur, Il la guérit. Et cum tetigisset auriculam ejus, sanavit eum.* Quoi de plus surprenant que ce miracle, et quoi de plus propre à changer et à attendrir ces cœurs sauvages!

La puissance de Jésus qu'Ils venaient d'expérimenter personnellement ne put ouvrir leurs yeux; l'attribuant sans doute à un art magique qui permettrait au Christ de s'échapper de leurs mains, ils s'élancèrent sur Lui avec une fureur redoublée. Mais comment pouvaient-ils mal interpréter un miracle, accompli en faveur d'un de ceux qui, actuellement, n'étaient occupés qu'à procurer sa mort? Le mauvais esprit pouvait-il être réputé l'auteur d'un acte d'aussi divine bonté? La perversité humaine est profonde pour n'être pas changée par un tel prodige, et la bonté de Notre-Seigneur est immense puisque cette perversité n'en interrompt pas l'exercice,

n'empêche pas les miracles accomplis pour ses persécuteurs, ne détourne pas Jésus de souffrir pour eux et par eux.

Dans les soldats, nous voyons ce que nous sommes de nous-mêmes, et ce que nous pourrions devenir, si nous laissions nos mauvais penchants combattre contre le Christ; alors, nous ne serions émus ni par les plus grands miracles de sa puissance, ni par les plus doux témoignages de son amour. Il y a là de quoi nous maintenir dans une crainte et une confusion salutaires.

En Jésus-Christ, nous voyons que si son esprit nous anime vraiment, il enlèvera de nos cœurs tout fiel et toute amertume à l'égard de ceux qui nous affligent et nous humilient le plus, il nous remplira de compassion et d'amour pour eux, il nous inspirera comme unique vengeance d'amasser sur eux tous les bienfaits en notre pouvoir. De cette manière, s'ils pensent qu'il y a de notre côté quelque tort qui nuise à la bonne intelligence entre eux et nous, ce tort se trouvera réparé, ils seront plus disposés à nous écouter et, pour ainsi parler, leur oreille droite leur sera rendue. Puisse l'Esprit de Charité posséder entièrement nos cœurs et nous transformer en Jésus-Christ.

Jésus-Christ se livre à ses ennemis.

Nous méditerons ici : 1° sur les paroles du Christ; 2° sur ses actes intérieurs et extérieurs; 3° sur ses souffrances.

Les fruits à recueillir sont un grand amour pour Jésus-Christ qui, pour nous, fut content de souffrir ces injurieux traitements; puis, un sincère et ferme propos d'immoler notre liberté à Celui qui, pour expier les abus que nous en avons fait, immole si généreusement et si volontiers la sienne en se livrant aux mains de ses ennemis.

1

Luc XXII, 52. Après avoir réprimé le zèle intempestif de Pierre, *Jésus dit à ceux qui étaient venus à Lui,* et principalement ainsi que le note saint Luc, *aux Princes des Prêtres, aux officiers du Temple et aux Anciens : Vous êtes venus ici avec des épées et des bâtons pour me prendre comme un voleur : Dixit autem Jesus ad eos qui venerant ad se, principes sacerdotum, et magistratus templi, et seniores : Quasi ad latronem existis cum gladiis et fustibus?* Il leur reprochait ainsi leur vile manière d'agir. À quoi bon tant d'hommes et tant d'armes? L'ont-ils jamais vu se défendre par les armes, ou redouter d'être confronté avec eux? N'était-il pas Mat. XXVI, 55. continuellement sans défense au milieu d'eux? *Tous les jours, j'étais avec vous, assis au milieu de vous, enseignant dans le Temple, et vous ne m'avez pas arrêté! Quotidie apud vos sedebam docens in templo, et non me tenuistis.* Quelle en est la raison? Vous craigniez le peuple? Mais d'où vient que maintenant vous avez rejeté cette crainte? Voici la vérité : l'heure n'était pas venue de donner ma vie; il me fallait d'abord éclairer le monde de ma doctrine et la confirmer par mes miracles, afin de ne laisser aucun prétexte à votre envieuse malice.

Luc XXII, 53. Mon œuvre est accomplie. *C'est maintenant votre heure : Sed hæc est hora vestra,* et, parce que vous avez endurci vos cœurs à mes paroles, *la puissance des ténèbres : et potestas tenebrarum,* a champ libre; vous allez pouvoir accomplir sur moi ce que mes Prophètes ont annoncé, ce que mon Père a décrété. Sans cette permission, vos efforts demeureraient aussi vains que jusqu'ici.

Sans doute, Jésus aurait pu rappeler à ces ministres Juifs des crimes par lesquels eux-mêmes méritaient les rigueurs qu'ils préparaient à son adorable innocence;

mais Il se contente de ce qui peut leur faire sentir leur iniquité et les instruire des secrets jugements de Dieu. Le Seigneur les a, en effet, abandonnés à leur volonté perverse et les voilà réduits à cet état misérable qui fait d'eux les instruments de la Puissance des ténèbres.

Demandons à Jésus cette paix de l'âme sans laquelle nous ne pourrions tenir constamment notre intention tournée vers Dieu ; apprenons de Lui ce que nous devons faire et dire, sans jamais nous troubler, quelque chose qui nous arrive.

2

Nous avons vu Jésus venir à la rencontre de ceux qui prétendaient s'emparer de Lui par surprise et par ruse : après les avoir renversés, puis les avoir laissés se relever et exécuter leur projet, Il interdit à ses disciples de se défendre par la force et à ses ennemis de saisir ses disciples ; en tout Il fut obéi. Maintenant Il présente ses mains, ses pieds et toute sa Personne pour être enchaîné ; Il s'abandonne et se livre entièrement à la rage mercenaire d'une troupe de soldats. Jésus, Notre-Seigneur, se montre grand dans toutes ses actions, courageux et supérieur à toutes les injures, prêt à tout endurer sous la pression de son ardent amour. Contemplons ses gestes, ses mouvements, ses pas, ses regards. Admirons son calme digne et ferme, sa sérénité.

A l'aide de cette vue et des paroles qu'Il prononce, entrons dans son Cœur, pénétrons jusqu'à ses sentiments et ses affections intimes, cherchons à voir comment Il apprécie ses douleurs, avec quel empressement Il s'y soumet et prend sur Lui ses lourdes chaînes ; à ses yeux, elles sont une juste expiation de l'injure faite à Dieu par les hommes qui, trop volontiers, se chargent des honteuses chaînes du péché ; lié comme un esclave, Il nous délivre d'un esclavage odieux. Que ses ennemis ne craignent pas de lui voir rompre ses chaînes comme

Samson, bien qu'Il puisse le faire plus facilement encore; elles Lui sont trop chères et son amour l'enserre plus étroitement que ne saurait le faire la fureur de ses ennemis. O chaînes précieuses, qui avez attaché les mains du Tout-Puissant, je vous baise avec dévotion. Puisque mon Jésus voulut être captif, qui douterait que ce soit un glorieux privilège d'être chargé de chaînes pour la Justice? Des milliers de saints se sont glorifiés d'un tel esclavage, des serviteurs du Christ s'en glorifient toujours.

Cet esprit dont Vous les animez, donnez-le-moi, ô doux Sauveur. Par la vertu de vos chaînes, brisez en moi toute attache au péché, tout lien de l'amour de la chair et du sang. Rendez-moi capable de porter de plus nobles chaînes, et si je ne mérite pas d'avoir les mains et les pieds entravés pour Vous, que du moins ma volonté ne rejette ni ne relâche rien des aimables liens qu'imposent les douces lois de l'Obéissance religieuse. Puisse cet esclavage volontaire me valoir quelque ressemblance avec Vous!

3

Arrêtons maintenant nos regards sur les indignités infligées à Notre-Seigneur, afin d'honorer sa charité infinie, de concevoir des sentiments de compassion à la vue de ses souffrances, de vouloir l'imiter en quelque chose, ou tout au moins supporter patiemment les occasions de souffrir que chacun rencontre dans son état et dans ses fonctions. Les évangélistes n'ont pas précisé ce qui eut lieu alors, mais ils donnent de sérieux motifs de supposer que les mauvais traitements furent excessifs : 1° parce que Judas avait commandé aux soldats de le garder très strictement; 2° parce que leur chute les avait exaspérés; 3° parce que l'envie et la haine des Grands leur étaient connues; 4° parce qu'ils se savaient tout permis contre Jésus et que l'obscurité de la nuit leur

était favorable ; enfin et surtout, le mauvais esprit avait, ainsi que l'insinue Jésus-Christ, la liberté de leur suggérer ce qui lui plaisait et eux étaient tout prêts à l'exécuter.

Représentons-nous donc ce que nous voudrons et nous serons encore loin de la réalité. Voyons le Christ Notre-Seigneur, les mains attachées derrière le dos et tout le corps entouré de lourdes chaînes, de sorte qu'il peut à peine se mouvoir ; Il ne résiste pas quand les sbires le tirent par les cordes ou qu'ils le pressent de coups de fouet, comme ils le feraient à une brute. Considérons-le, tombant et meurtrissant sa Face adorable contre les pierres, piétiné par ces sauvages qui secouent sa tête ou lui appliquent de violents soufflets. C'est ainsi que Notre-Seigneur est conduit du Jardin à la maison d'Anne, d'une manière bien différente de celle où, peu de jours avant, Il faisait son entrée dans Jérusalem.

Imprimons profondément cette image dans nos esprits, et ensuite, à quels affronts, à quelles douleurs répugnerons-nous? Que trouverons-nous trop pénible pour nous, qui sommes la cause des mauvais traitements infligés à notre Sauveur? Ne comprendrons-nous pas enfin son amour? Ne brûlerons-nous pas du désir de lui témoigner quelque réciprocité en supportant quelque chose pour l'imiter? Le moins que nous puissions faire, c'est de nous abandonner entièrement aux mains de Supérieurs que nous savons guidés par un paternel amour quand ils disposent de nous, tandis que Jésus s'est, pour nous, abandonné sans plainte, sans regret, au bon plaisir de ses ennemis.

Jésus-Christ abandonné par ses apôtres.

xxvi, 1. xiv, 1.

Lorsque Jésus-Christ fut arrêté, le courage abandonna ses Apôtres, et, comme Il l'avait annoncé : *Ils furent scandalisés à son sujet : Omnes vos scandalum patie-*

mini in me... Considérons : 1° les circonstances de cette désertion ; 2° ses causes et ses effets ; 3° combien elle dut être douloureuse à Jésus. Nous verrons aussi notre propre faiblesse et comment y remédier, fermement résolus et de nous attacher à Jésus-Christ, et de faire avec Lui le sacrifice de nos amis.

1

Il y a peu d'heures, les Apôtres ont fait à Jésus-Christ la plus solennelle protestation de leur fidélité... ils étaient prêts à mourir avec Lui, jamais ils ne le renieraient... Dans cette même soirée, après que le Seigneur leur eut lavé les pieds, ce fut l'institution de l'Eucharistie et leur consécration sacerdotale, avec le pouvoir de perpétuer ces bienfaits. Tout à l'heure, Jésus vient d'opérer devant eux des miracles, et plus merveilleux encore ont été les témoignages de son excessive charité et de son invincible patience.

Et voici que *tous s'enfuient : Omnes relicto eo fugerunt.* Ni Pierre, ni Jean ne font exception, tous abandonnent leur divin Maître ; l'appréhension du danger prend sur eux plus d'empire que ses précédentes leçons et ses exemples actuels ; ils le quittent, Lui, leur force et leur sécurité ; ils s'enfuient comme s'Il n'était pas capable de les protéger, comme si son arrestation n'était pas de son choix mais une preuve de son impuissance. Ce fut la première épreuve de leur courage, il n'y résista pas ; et la honte en rejaillit sur leur Maître Lui-même ; quel triomphe pour ses ennemis et pour Satan, qui, sans doute, en prirent occasion pour insulter l'Auteur de la vie, comme si par là ses propres disciples l'avaient publiquement reconnu pour imposteur !

Un grand enseignement en ressort pour nous, trop faibles pour pouvoir compter sur notre ferveur, sur nos résolutions ou même sur les nombreuses faveurs spéciales déjà reçues ! Incroyable est notre fragilité quand

nous ne demandons pas continuellement à Dieu son assistance. Peut-être nous flattons-nous d'être avancés dans l'amour et le service de Jésus-Christ, d'être prêts à donner notre vie pour Lui ; mais malheur à nous si nous ne conservons pas toujours cette crainte salutaire, qui naît d'une vraie connaissance de nous-mêmes et nous incite à veiller et à prier continuellement. Plus faibles encore que les Apôtres, comme eux nous céderions à la première attaque et nous abandonnerions le Christ Notre-Seigneur.

2

Les Apôtres ne manquaient ni d'amour, ni de foi, ni de sincérité ; ils avaient parlé selon leur véritable sentiment en affirmant qu'ils mourraient plutôt que de renier Jésus ; mais leur amour et leur foi résidaient encore trop dans le sensible. La majesté qui brillait dans la sainte Humanité du Christ, sa puissance miraculeuse, la beauté et la sublimité de sa doctrine, le charme divin de ses entretiens, la rayonnante sainteté de ses manières, les innombrables bienfaits accordés et les magnifiques récompenses promises dans la vie future à ses disciples, les attachaient fortement à Lui, tandis que tout cela leur était manifeste.

Mais maintenant que ces mêmes choses sont tout à coup comme éclipsées ou obscurcies par l'apparent état de faiblesse et d'impuissance auquel Jésus s'est réduit, les sentiments des disciples envers Lui sont ébranlés ; bien qu'ils n'aient jamais complètement perdu leur amour et leur foi, de nombreux doutes et perplexités les troublent et les agitent, parce qu'ils ne sont encore jamais bien entrés dans la voie du parfait dégagement de tous les objets sensibles, dans la voie de cette estime et de cet amour des mépris et des souffrances, que tant de fois Jésus a voulu leur inculquer.

Nous pouvons supposer que, suivant sa coutume,

Satan profite de leur trouble pour chercher à les jeter dans le désespoir. Une grande tristesse suit en eux ce combat intérieur, et il n'est presque pas douteux qu'ils tombent plus ou moins dans le péché d'incrédulité, comme les paroles de Jésus-Christ semblent l'indiquer ; la cause immédiate de ce péché vient de leur négligence à veiller et à prier quand Jésus le leur avait recommandé.

O Jésus, quand sortirai-je de l'amour du moi et de la chair? Quand Vous aimerai-je pour Vous-même et vivrai-je de cette vie de foi, qui arrachant l'âme aux objets terrestres et sensibles, la fixe en Vous et lui inspire vos propres sentiments, le mépris de tous les plaisirs et des avantages mondains, l'amour, le goût et l'estime de ce que le monde abhorre. Jusque-là, je ne saurais être en sécurité, puisque je donne barre sur moi à mes ennemis spirituels. Venez donc, Seigneur, soyez mon unique trésor et gardez Vous-même un cœur qui est entièrement vôtre ; apprenez-lui comment veiller et prier sans jamais cesser.

3.

Si nous considérons l'amour singulier de Jésus-Christ pour ses Apôtres, dont plusieurs sont ses parents selon la chair, l'ignominie qui rejaillit sur Lui à cause de leur abandon, la vue du danger auquel ils s'exposent, nous comprendrons que là n'est pas une de ses moindres douleurs ; elle est exprimée clairement au Psaume

v. 8, 9. LXXXVII : *Sur moi s'est fortifiée votre fureur et vous avez fait passer tous vos flots sur moi ; vous avez éloigné de moi ceux qui me sont connus ; ils m'ont posé comme un objet d'abomination pour eux : Super me confirmatus est furor tuus : et omnes fluctus tuos induxisti super me. Longe fecisti notos meos a me : posue-*

17, 18, 19. *runt me abominationem sibi.* Et, à la fin du Psaume : *Vos terreurs m'ont troublé ; elles m'ont environné comme les eaux débordées... elles m'ont assailli toutes en-*

semble. Vous avez éloigné de moi un ami et un proche, et ceux qui m'étaient connus, à cause de ma misère : In me transierunt iræ tuæ ; et terrores tui conturbaverunt me. Circumdederunt me sicut aqua tota die : circumdederunt me simul. Elongasti a me amicum et proximum, et notos meos a miseria. Une telle affliction ne pouvait être peinte avec plus d'énergie.

Cependant le tendre amour du Christ pour les siens n'est pas amoindri ; son Cœur a pitié et il offre pour eux la douleur que lui cause leur désertion. Comme un bon Pasteur, bientôt Il rassemblera de nouveau son petit troupeau et, par égard pour leur repentir, nous ne lisons pas qu'après la Résurrection Il ait reproché à ses Apôtres leur désertion. Il n'a permis tout cela que pour les enraciner fortement dans l'humilité et pour leur apprendre, et nous apprendre aussi, à supporter patiemment l'abandon de nos amis à l'heure de l'adversité.

Mon cœur, ô Jésus, compatit à une injure qui blesse d'autant plus votre Cœur sacré qu'elle Vous vient de ceux que Vous avez le plus aimés. Et comme je me sais aussi très aimé de Vous, je crains plus que la mort de Vous abandonner. Ne le permettez pas, mes faiblesses passées m'ont assez appris mon néant et mon inclination au mal. Vos Apôtres ne Vous ont quitté qu'une fois, et moi, combien de fois me suis-je éloigné de Vous ! Pardonnez-moi comme Vous leur avez pardonné ; et faites-moi la grâce d'être fidèle comme eux. Que Vous ayant sacrifié amis et parents, désormais, je n'aime et ne sois aimé que pour Vous, Seigneur, Vous le seul ami qui ne manque jamais. *Amen.*

JÉSUS-CHRIST AU TRIBUNAL DES JUIFS

Après avoir vu le sacrifice que Jésus-Christ fit de sa liberté et de ses amis, nous considérerons comme Il sacrifia son honneur et sa réputation, souffrant d'être

condamné et insulté par le tribunal suprême des Juifs, comme blasphémateur et digne des plus grands supplices.

Jésus-Christ dans la maison d'Anne.

Pour faire honneur à Anne, son beau-père, le Grand Prêtre Caïphe voulut que le Christ fût d'abord amené à son tribunal, pour être examiné et interrogé. Nous méditerons : 1° l'état dans lequel parut Notre-Seigneur et les questions qu'on lui fit ; 2° sa réponse ; 3° le soufflet qu'Il reçut d'un des témoins et ce qu'il dit à cette occasion. Les fruits à recueillir sont une profonde humilité et une inaltérable douceur à l'imitation de Jésus-Christ.

1

Voici Jésus portant les marques des mauvais traitements reçus dans le chemin, meurtri et couvert de poussière et de boue à cause des chutes dues à ses chaînes et à la brutalité des soldats. En cet état d'humiliation et lié comme un malfaiteur, Il paraît devant l'assemblée des Prêtres, ses ennemis invétérés, qui le regardent avec dédain et dérision, et se réjouissent d'avoir enfin l'occasion d'assouvir leur rage et leur envie. Plaise à Dieu que nous puissions comprendre avec quelle résignation, quelle joie même, Notre-Seigneur accepte cette confusion! Il consent à paraître comme un criminel, car Il a devant les yeux nos crimes qu'il a pris sur Lui, et Il veut guérir cet orgueil par lequel nous désirons toujours paraître plus grands et meilleurs que nous ne sommes.

Nous observons en Anne l'aveuglement du mondain : il se complaît dans la déférence du Grand Prêtre et ne voit pas qu'il en résulte pour lui-même une lourde responsabilité et un sujet de condamnation. Il est assis comme seigneur, il juge sur un trône et l'humble Jésus est debout devant lui. Comparez le jugement des hommes et celui des anges! Pleins de crainte et de

respect envers Anne, les hommes tiennent Jésus pour misérable : en ce Jésus méprisé, les anges révèrent le Seigneur, le vrai et souverain Juge, et ils adorent sa grandeur au milieu de ses humiliations ; dans le juge inique et vaniteux ils ne trouvent que sujet de dédain et d'indignation.

Les chefs d'accusation manquaient contre le Juste par excellence, mais beaucoup de questions lui furent posées dans le but de se servir de ses réponses mêmes pour l'accuser. Le comble de la malice des Juifs paraît en cela que d'abord ils le traitent comme le pire des criminels et ensuite cherchent des prétextes pour couvrir leur prévarication.

C'est ainsi, ô Jésus, qu'on paie de retour votre amour, qu'on reconnaît vos bienfaits, votre doctrine et vos exemples ; voilà les applaudissements que votre sainteté reçoit des hommes ! Comment tiendrais-je encore à leur estime? Comment attendrais-je quelque chose d'eux? Non, non, que plutôt je sois traité comme ils Vous ont traité ; mais éclairez, fortifiez et enflammez mon cœur afin que comme Vous je supporte l'injustice.

2

Connaissant les desseins du Grand Prêtre, Jésus, la souveraine Sagesse, aurait pu mettre au grand jour, confondre et arrêter ses intentions perverses, si indignes du caractère dont il était revêtu. Il aurait pu remplir ses ennemis d'admiration en leur exposant sa doctrine et leur arracher l'aveu de son innocence ; Il se contenta d'écarter les pièges qu'ils lui tendaient, en rappelant la publicité de sa parole et les renvoyant à ceux qui l'avaient entendue. Quant à ses disciples, Il n'en voulut rien dire afin que leur faiblesse ne fut pas alors mise à l'épreuve.

Admirons encore ici, pour l'imiter, la douceur de Jésus au milieu de tant d'injures. N'usons jamais de

paroles dures, si méritées qu'elles soient, contre ceux mêmes qui s'acharneraient à nous nuire et, comme Jésus, soyons tellement circonspects dans nos paroles et nos actions, que nous n'ayons pas à redouter le témoignage des autres ni à chercher des moyens de faire notre apologie ; enfin, gardons, en toutes occasions, une telle possession de nous-mêmes que nous évitions les pièges ennemis des questions et des ruses insidieuses. Si nous ne pouvons faire l'éloge des autres, du moins, ne disons d'eux rien de désavantageux, quand bien même ils nous auraient donné des sujets de plainte. Telles sont les leçons que renferme la brève et douce réponse de Jésus, Notre-Seigneur. Pour être capable de les mettre en pratique, il faut constamment avoir les yeux sur ce divin modèle, et Lui demander avec instance d'avoir part à son esprit.

3

La réponse de Jésus avait déconcerté l'hypocrite procédure des Prêtres et les avait réduits au silence ; ils étaient vaincus par la sagesse, la douceur et l'autorité de sa parole. Mais il fallait venger et dissimuler leur confu-
J. XVIII, 22. sion : *un des satellites donna un soufflet à Jésus disant : C'est ainsi que tu réponds au Grand Prêtre : Hæc autem cum dixisset, unus assistens ministrorum dedit alapam Jesu, dicens : Sic respondes pontifici?* Il ne saurait y avoir rien de plus impudent que ce geste et cette parole vis-à-vis d'un homme du caractère et de l'autorité de Jésus, objet de la vénération générale... Quand
III Reg. XIII, 4. un roi, Seigneur, *étendit la main contre un de vos anciens Prophètes*, qui avait blâmé ce prince, aussitôt *sa main se dessécha. Exaruit manus ejus, quam extenderat contra eum : nec valuit retrahere eam ad se.* Que mériterait la main d'une misérable créature pour avoir insulté l'Oint du Seigneur, le Fils de Dieu? Au lieu de châtier l'impie brutal, l'Assemblée applaudit au double outrage infligé au Christ.

Inébranlable dans sa paix divine, Notre-Seigneur se contente de demander que si sa réponse est trouvée fautive, on le montre. Par là, Il donnait en même temps une preuve de respect pour la personne et pour le caractère du Grand Prêtre. L'insulteur et ceux qui l'avaient approuvé durent rougir de confusion s'ils en étaient encore capables ; ce fut la seule revanche du très patient Jésus. Il fut ensuite envoyé chez Caïphe, toujours lié comme si ce premier jugement l'avait convaincu de quelque crime.

Après un tel exemple, il ne me reste pas d'excuse à alléguer si après une injure, j'élève des plaintes et désire me venger. Il ne peut y avoir de comparaison entre les injures faites à Jésus et les miennes. Peut-on insulter le rien? Je suis pécheur, un pécheur est digne de châtiment. En voyant ce qu'est le Christ et comment on le traite, loin de me plaindre, je ne puis que me réjouir d'avoir quelque ressemblance avec mon Souverain Seigneur et mon Roi.

O Jésus, doux et humble, je Vous supplie à genoux, par les injures que Vous avez reçues dans la maison d'Anne, de m'inspirer vos sentiments, afin que je foule aux pieds les principes de faux honneur du monde et mette mon honneur à imiter vos exemples.

Le Christ condamné chez Caïphe.

Jésus est conduit de la maison d'Anne à celle de Caï-
arc XIV, 53. phe, Pontife cette année-là. *Les Prêtres, les Scribes et les Anciens du peuple* s'y retrouvent : *et convenerunt omnes Sacerdotes, et Scribæ, et seniores.* Des témoins sont suscités contre Jésus, mais en vain. A la question solennelle faite alors au nom de Dieu, par Caïphe, Jésus déclare qu'il est le Christ ; aussitôt, Il est jugé
at. XXVI, 66. *digne de mort : Reus est mortis.* De la méditation de ces trois points, nous apprendrons comment nous com-

porter devant les jugements des hommes et le cas qu'il en faut faire.

1

Pourquoi ces Prêtres et ces Anciens cherchent-ils de
Mat. XXVI, 59. *faux témoignages pour faire mourir Jésus... falsum testimonium contra Jesum, ut eum morti.* Pourquoi sont-ils altérés de son sang et plus cruels envers Lui que les païens et les idolâtres? Si le Christ n'a rien fait qui soit digne de mort, pourquoi est-Il ainsi traité? Mais les meilleurs raisonnements sont inutiles avec les envieux, et si ces envieux sont des personnes consacrées à Dieu, leur malice est d'autant plus invétérée qu'ils ont abusé de plus de grâces.

Jésus savait que sa condamnation était décrétée d'avance et qu'on cherchait seulement à la couvrir des
Marc XIV, 56. apparences d'un jugement légal : *Beaucoup rendaient contre Lui de faux témoignages, mais leurs témoignages ne s'accordaient pas : Multi enim testimonium falsum dicebant adversus eum : et convenientia testimonia non*
Mat. XXVI, 63. *erant.* Cependant, *Jésus se taisait : Jesus autem tacebat,* quoique le Grand Prêtre, confondu par ce silence, l'adjurât de parler. Qu'était-il besoin de réfuter des témoignages qui se réfutaient d'eux-mêmes? A quoi bon défendre son innocence, si bien connue de ses juges et si manifeste qu'il ne se trouvait contre Lui aucune accusation vraisemblable, à quoi bon chercher à convaincre ceux que n'avaient pu persuader ni les miracles les plus avérés ni les exemples d'une sainteté toute divine? Jésus demeura silencieux : *Jesus autem tacebat.*

O admirable silence du Verbe éternel, que vous parlez éloquemment à mon cœur! J'y trouve la condamnation des vaines excuses que j'allègue trop facilement pour pallier mes fautes! Puissé-je apprendre à me taire quand il ne s'agit que de ma propre défense! Puissé-je vivre de telle sorte que je sois suffisamment disculpé

par le témoignage de mes actes. Pendant ce silence, Jésus-Christ s'anéantissait devant Dieu, acceptant son état d'humiliation, comme dû aux péchés dont Il s'était chargé, et élevant intérieurement la voix de sa prière pour ceux qui l'affligeaient. Puisse mon silence être un acte continuel d'humiliation et de prière, et mes yeux ne jamais perdre de vue mes péchés comme sujet de componction.

2

A tout prix, Jésus doit être mis à mort et pourtant rien n'est avancé contre Lui. Furieux, le Grand Prêtre se lève
t. XXVI, 63. de son siège *et l'adjure au nom du Dieu vivant, de lui dire s'Il est le Christ, le Fils de Dieu : Adjuro te per Deum vivum, ut dicas nobis si tu es Christus filius Dei.* Où est le crime d'être le Fils de Dieu ou de se dire tel? Si Jésus a injustement usurpé ce nom, qu'on examine la chose à fond pour le convaincre d'imposture ; mais cet examen serait trop en sa faveur, aussi est-il écarté. Si le Christ a le droit de prendre ce nom, quelle folie et quelle témérité de poser la question de cette manière! Si les juges ont la moindre idée que Jésus puisse avoir ce droit, et très certainement ils en ont de grands indices, puisque les prophéties, les circonstances du temps, les nombreux miracles et toute la vie du Christ s'accordent si complètement à manifester la vérité, ils devraient apporter à une affaire aussi importante la plus grande prudence et la traiter avec le plus grand respect. Si, au contraire, ils se croient convaincus que Jésus n'est qu'un imposteur, pourquoi ne pas le prouver au lieu de l'interroger si solennellement sur ce point? Quand Caïphe posa une question aussi étrange, il y fut probablement amené par le Prince des ténèbres, qui par là voulait sortir de son incertitude en ce qui concernait Jésus.

Admirons ici le Conseil du Très-Haut qui permet tout cela afin que le Christ ne meure que pour le témoignage

de sa propre Divinité, cette vérité qui est la base même de toute la Religion et le fondement certain de nos espérances. Jésus déclare qu'Il est le Christ, et Il a voulu le déclarer à cette heure où Il va pouvoir sceller son témoignage de son Sang, en mourant pour l'humanité ; mais afin d'inspirer à ses ennemis une crainte salutaire et de les rendre conscients de ce qu'ils sont près de faire, Il soulève devant eux la perspective de son second avènement, alors qu'Il apparaîtra et qu'ils le verront, non comme un criminel attendant sa sentence, mais *comme le Fils de l'Homme, assis à la droite de la Majesté de Dieu, et venant sur les nuées du Ciel : ...Filium hominis sedentem a dextris virtutis Dei, et venientem in nubibus cœli.*

Mat. xxvi, 64.

Ici il convient d'adorer Jésus-Christ en sa qualité de Juge et d'implorer sa miséricorde pour le jour de son jugement. Dans ses humiliations, rappelons-nous toujours qui Il est, afin de mesurer l'étendue de son amour et notre devoir de l'imiter. Le témoignage que Lui-même a rendu de sa Divinité a été l'exemple et l'encouragement des millions de Martyrs qui sont morts pour la même cause. A nous d'obtenir le même courage et de souhaiter sincèrement le même heureux sort.

3

Ayant entendu la déclaration de Jésus, Caïphe déchira ses vêtements pour signifier son zèle et l'horreur dont il était rempli, mais en réalité, il figurait par cette démonstration, défendue au Grand Prêtre : *vestimenta non scindet*, que les Juifs seraient désormais privés de l'honneur du Sacerdoce.

Levit. xxi, 10.

Il a blasphémé : Blasphemavit! Par ces mots, Caïphe voulut prévenir l'impression que la déclaration du Christ avait pu produire sur l'assistance ; pour forcer l'opinion du Conseil, il impute à Jésus un crime affreux et oubliant sa qualité de juge, il devient accusateur :

Mat. xxvi, 65.

Qu'avons-nous encore besoin de témoins? dit-il. *Vous venez d'entendre le blasphème! Quid adhuc egemus testibus? Ecce nunc audistis blasphemiam.* Il en réfère aux ennemis les plus acharnés du Christ, et tous de répondre : *Il est digne de mort! Reus est mortis!*

Il ne saurait y avoir injustice plus flagrante qu'une telle sentence : Jésus pour s'être affirmé le Christ, Fils de Dieu, en apportant la preuve de ses miracles et le témoignage de tous les Prophètes, est déclaré blasphémateur et, de ce chef, « digne de mort », par l'unanimité du Conseil des Prêtres et des Anciens. Lui dont les paroles et les actions respiraient uniquement la gloire de Dieu, Lui dont la Sainteté avait inspiré tant de respect et à qui tant de pécheurs devaient leur conversion, Lui, un blasphémateur!

Le voyant condamné par une autorité aussi respectable, combien vont le prendre pour un imposteur et perdre de Lui toute bonne opinion? Tel fut le sort du Christ devant sa nation : miracles, vertus, bienfaits, doctrine salutaire, tout fut oublié ; sa renommée fut détruite et, pendant un temps, presque tous le regardèrent comme le pire des hommes. Y eut-il jamais une réputation aussi bien établie, aussi juste, aussi haute que la sienne? Et maintenant, serons-nous prêts à sacrifier notre réputation et à en supporter patiemment la perte?

Le Christ est jugé digne de mort et par qui? par ses propres créatures, par une bande de misérables criminels, dignes des châtiments éternels. Cependant, Il reçoit sa sentence avec tranquillité et, par son silence, Il semble lui donner son assentiment et en reconnaître l'équité. Si injuste, en effet, que soit cette condamnation de la part des hommes, elle est juste comme venant de Dieu. Oui, le Christ est « digne de mort » et son crime c'est son excessif amour pour nous. C'est précisément ce que ses ennemis ne veulent pas reconnaître en Lui : le Christ, le Fils de Dieu fait homme,

chargé de toutes nos iniquités pour sauver le monde : *Propter salus populi mei percussi eum.* Le crime est mien, mais son grand amour lui fait prendre la peine de ce qui m'était dû.

Soyez, Seigneur Jésus, à jamais loué, honoré, glorifié d'une bonté et d'un amour aussi prodigieux ! Vous portez la sanction de mes péchés afin que je ne pèche plus. Que je meure mille fois plutôt que de commettre de nouveau ce qui est la cause de votre mort?

Des opprobres de la captivité de Jésus-Christ.

En supportant d'être jugé puis condamné comme blasphémateur dans une assemblée solennelle, Jésus-Christ avait fait l'entier sacrifice de sa réputation ; celui qu'il fit de son honneur ne fut pas moins complet lorsque, s'abandonnant aux outrages d'une cohue tumultueuse, Il en reçut les injures et les moqueries les plus dégradantes qu'un homme puisse recevoir : elles dépassèrent toute mesure.

1

Si on en avait usé envers Jésus-Christ comme envers d'autres condamnés, la sentence de sa mort aurait ému le peuple de compassion, mais ici tout semble concourir à exaspérer ce peuple aveugle. Ce n'est pas assez que le Christ meure d'une mort cruelle, il faut d'abord qu'il soit accablé de toutes sortes d'affronts. *Ils lui crachèrent au visage, lui voilèrent la face et le frappèrent à coups de poings. Et cœperunt quidam conspuere eum, et velare faciem ejus, et colaphis eum cædere.* Ils croient se venger ainsi des honneurs que le peuple lui avait rendus, à leur détriment, pensaient-ils. Quelques-uns du Conseil s'oublièrent au point de se donner eux-mêmes en exemple pour lui infliger les inhumains outrages indiqués par saint Marc ;

Marc XIV, 65.

mais contrairement à leurs desseins, par ces outrages mêmes, ils contribueront à la gloire du Messie, en
-. 1, 6, 7. vérifiant ce qui était écrit de Lui : *Couvert d'ignominie, Il ne détourna pas son visage de ceux qui l'outrageaient et qui crachaient sur lui. Faciem meam non averti ab increpantibus, et conspuentibus in me... ideo posui faciem meam ut petram durissimam.* Les valets succédaient à leurs maîtres et les dépassaient encore.

Celui que nous contemplons ainsi abandonné aux mains de vils esclaves, c'est le Christ, Fils du Père éternel, c'est Celui qui est maintenant assis à la droite de Dieu et reçoit l'adoration des Saints et des Anges! A l'heure de ses opprobres, Il était aussi grand, aussi digne de nos hommages que dans la gloire céleste. Ce visage, couvert de crachats et meurtri de coups, est le même que les Anges désirent contempler et devant lequel les Séraphins, pleins de respect, se couvrent de leurs ailes. Enfin, c'est celui dont le Père dit qu' « Il est son Fils bien-aimé, en lequel il prend ses délices ». Mais à quoi reconnaître en ce moment le Fils de Dieu? Où sont les ministres célestes prêts à le défendre d'aussi abominables cruautés? Comment son Père supporte-t-il de le voir ainsi traité?

Jamais, Seigneur, jamais mieux que dans votre présent état, Vous n'avez montré ce que Vous êtes; jamais Vous n'avez agi autant comme Fils de Dieu qu'en réparant sa gloire aux dépens de l'honneur qui vous était dû à tant de titres; jamais Vous n'avez mieux instruit l'humanité de l'injure faite par le péché à la Souveraine Majesté qu'en Vous soumettant à de telles humiliations; jamais, ô Jésus, Vous n'avez paru plus beau devant votre Père, jamais plus digne de l'amour des cœurs droits. Tous ces affronts font éclater votre beauté et prouvent votre Amour. Je ne m'étonne plus que les Anges ne s'y opposent pas, puisqu'ils

savent que Vous en faites vos délices, car Dieu en est glorifié et les hommes désabusés. Ces saints Anges Vous adorent, avec eux je Vous adore, et par eux je Vous supplie de me faire entrer dans vos sentiments à l'égard des humiliations et des affronts.

2

Le Christ ayant été honoré comme un Prophète, ses ennemis en prennent lieu d'inventer une nouvelle manière de l'insulter. *Lui ayant voilé la face, ils lui donnaient des coups sur le visage, disant : Christ, prophétise-nous quel est celui qui t'a frappé? Tunc expuerunt in faciem ejus, et colaphis eum ceciderunt : alii autem palmas in faciem ejus dederunt. Dicentes : Prophetiza nobis, Christe, quis est qui te percussit?* Le Christ sachant que beaucoup de ses serviteurs seraient poursuivis comme imposteurs et faux prophètes, voulut être le premier traité comme tel pour les encourager. Il est une autre raison qui porte ces vils sacrilèges à voiler la face adorable du Sauveur. Elle est d'une telle majesté et sérénité qu'elle leur impose une involontaire impression de respect et de contrainte; ils ne peuvent soutenir la douceur même de ce regard qui leur reproche tacitement leur férocité.

Mat. xxvi, 67.

Après s'être caché ce divin rayonnement, ils osent donner libre champ à leur fureur et se rire de Jésus-Christ sans aucune réserve. Ceux-là les imitent qui, pour pécher plus librement, détournent leurs yeux du Ciel et de la pensée de Dieu, comme s'ils pouvaient échapper à son regard. Insensés qui s'aveuglent eux-mêmes et se privent des moyens d'obtenir leur pardon! Jésus-Christ souffre de leur servir de jouet et paraît ignorer ce qu'ils veulent Lui cacher. De même, la patience de Dieu supporte nos offenses et, pour un temps, épargne les pécheurs; mais malheur à ceux qu'il ne châtie pas en cette vie et qu'il laisse vivre dans

la sécurité de leur impiété : pas de signe plus terrible de sa colère : *Deus patiens, quia æternus.*

Je voudrais, Seigneur Jésus, Vous louer et Vous exalter autant que Vous avez été déshonoré et moqué. A Vous honneur et gloire! Le passé, le présent et l'avenir sont égaux devant Vous et rien ne peut Vous être caché. Quand je le pourrais, je ne voudrais pas me dérober à vos regards. Ne détournez pas votre visage de moi, comme je l'ai mérité, rien ne me semble plus redoutable; mais regardez-moi, Seigneur, regardez-moi des yeux de votre Miséricorde et je vivrai. Et moi, les yeux toujours fixés sur Vous, j'y trouverai le remède à toutes les blessures de mon âme. *Amen.*

3

C'est dans le silence et l'admiration qu'il faut méditer ce que Jésus-Christ souffrit de la tourbe insolente des soldats et des valets. Personne ne les arrêtait; ils se savaient encouragés par la haine de leurs maîtres contre Jésus et l'esprit mauvais leur suggérait tous les moyens de lasser sa patience. Que ne firent-ils pas pendant plusieurs heures, pour assouvir sur Lui leur malice, sans prendre d'autre repos que de ne pas faire trêve à ses tourments! Saint Luc le fait assez comprendre en
xii,65. disant : *Ils proféraient contre Lui beaucoup d'autres injures. Et alia multa blasphemantes dicebant in eum.*

Les crimes de cette effroyable nuit ne se renouvellent-ils pas dans les assemblées nocturnes de ces mondains qui insultent le Christ et s'abandonnent librement à toutes sortes d'excès? Leurs paroles sont presque autant de blasphèmes; leurs pensées, leurs regards et leurs propos, autant d'impuretés; ils repoussent loin de leur cœur le souvenir de Dieu, agissant comme s'Il ne les voyait pas, ou plutôt comme s'il n'y avait pas de Dieu. C'est spécialement pour expier de tels désordres que Jésus-Christ passe une nuit aussi

cruelle et endure de pareils affronts. Emus des douleurs qu'Il souffre pour nous, jetons-nous à ses pieds pour demander pardon et pour affirmer notre résolution de réparer avec Lui.

O Jésus, que continuellement j'aie devant les yeux vos douleurs et vos ignominies et qu'admirant la grandeur et la beauté de votre silence et de votre inaltérable patience, je sois toujours prêt à accepter à cause de Vous toutes sortes d'injures, de quelque part qu'elles me viennent, sans m'en troubler ni m'en inquiéter. *Amen.*

Le reniement de saint Pierre. — Le désespoir de Judas.

Par trois fois, Pierre reniant le Christ mit le comble aux injures faites en cette nuit à son Maître. Considérons les circonstances de cette offense, la bonté de Notre-Seigneur qui la pardonne. Puis, nous verrons d'autre part la fin malheureuse de Judas. Cette méditation nous apportera de grands motifs d'espérer en la Miséricorde de Dieu et de craindre la sévérité de sa Justice.

1

Celui qui maintenant renie le Christ, c'est ce même apôtre qui, si peu d'heures auparavant, protestait si hardiment être prêt à mourir pour Lui et entraînait les autres à faire la même déclaration. Le divin Chef l'avait placé à la tête de ses Apôtres; sur lui, comme sur la pierre ferme, Il avait promis de bâtir son Eglise et Il devait lui donner les clefs du royaume des Cieux. A la voix d'une servante, ce pilier qui semblait si fort s'ébranle et tombe à terre. Dans cette nuit où Il a été si particulièrement favorisé, en présence de son Maître injurieusement traité, non seulement Pierre n'a ni le

courage de se prononcer pour Lui, ni au moins la prudence de fuir le danger dont Notre-Seigneur l'a averti; mais, plein de présomption, s'étant exposé lui-même et glissé parmi ses ennemis, il semble en quelque manière les dépasser en impiété. Cette même bouche, qui avait si glorieusement confessé que le Christ est le Fils du Dieu vivant, affirme devant tous ne pas connaître cet homme : Pierre rougit d'avouer même qu'il le connaît! Questionné une seconde fois, il ajoute le parjure au reniement et répète avec serment ce qu'il a déjà dit : il ne craint rien plus que d'être reconnu pour un disciple de Jésus; le danger le pressant davantage, il s'écrie avec anathème : *Je ne connais pas cet homme et ne sais ce que vous voulez dire! Quia nescio hominem istum, quem dicitis.* Est-ce là le langage d'un Apôtre du Christ et le fruit de ses leçons? Quel déshonneur pour le Maître d'avoir un tel disciple! Combien, parmi les serviteurs du Pontife, Pierre est différent de ce qu'il était au milieu des Apôtres! Quel brusque changement! Combien sa faute est grave, et combien l'affront d'un disciple si aimé blesse plus cruellement le Cœur de Jésus que tous les autres affronts. Et moi, quel fond puis-je faire sur mes résolutions; sont-elles plus fortes et plus sincères que celles de Pierre?

re XIV, 71.

O mon Sauveur, mon unique espérance est de me confier entièrement en Vous, d'avouer ma faiblesse, de fuir le danger et de ne rester en la société de vos ennemis qu'autant que vos ordres m'y engagent ou m'y retiennent. Eclairez-moi afin que, connaissant ma propre misère, je puisse m'attacher constamment à Vous, qui seul pouvez me préserver des plus grandes chutes, comme je le sais par expérience.

2

Si la chute de l'Apôtre est capable de nous frapper de terreur, la miséricorde de Notre-Seigneur envers lui

doit inspirer une douce confiance aux plus grands pécheurs. *Comme il parlait encore, le coq chanta. Le Seigneur s'étant retourné regarda Pierre et Pierre se souvint de la parole que le Seigneur lui avait dite. Et continuo adhuc illo loquente, cantavit gallus. Et conversus Dominus respexit Petrum. Et recordatus est Petrus verbi Domini.* Merveilleuse miséricorde, le Christ sait l'outrageante manière dont son Apôtre vient de parler de Lui, de nier toute relation avec Lui, son cœur en est profondément affligé. Et voici que prenant pitié de la faiblesse de l'homme, sans s'arrêter à la gravité de l'injure, oublieux de ses douleurs présentes et de sa mort prochaine, Jésus s'empresse de secourir son Apôtre ingrat.

Luc xxi, 60, 61.

Ah! combien doux, aimant et puissant est le regard de Jésus, et que de choses il dit au cœur de Pierre! « Tu ne me connais pas? Ne suis-je pas Celui de qui tu fus tant aimé et que tu as aimé comme ton Maître, ton Sauveur, ton Dieu? Celui qui, devant toi, fit tant de miracles et qui t'a fait toi-même marcher sur les eaux? Celui à qui tu avais juré une inviolable fidélité? Comment es-tu si changé, et pourquoi te joindre à mes ennemis pour m'affliger et pour me tourmenter? As-tu oublié tes promesses solennelles? Et cependant, je n'ai pas oublié les miennes, je n'ai pas oublié mon amour pour toi, il reste toujours le même et je vais le sceller de ma mort. Pleure ton péché et connais de nouveau les doux effets de cet amour. » Pierre comprit, il vit ce qu'il avait fait; son cœur fut blessé de douleur, *étant sorti, il pleura amèrement : Et egressus foras Petrus flevit amarè.*

Luc xxii, 62.

Admirons, louons et adorons l'ineffable miséricorde de Notre-Seigneur qui a hâte de pardonner à son Apôtre, qui le prévient au moment même où l'injure a été plus grave. Comme l'Apôtre qui correspondit si promptement et si parfaitement à la grâce, n'hésitons,

ne tardons jamais à nous élancer dans les bras de la divine Miséricorde. Quand nous prenons pleine conscience de nos fautes, nous doutons parfois que Dieu veuille pardonner dès que nous nous tournons vers Lui, mais cette vue même de nos fautes est un effet de sa grâce, une lumière tombée de son regard. Tournons-nous donc aussitôt vers Lui et pleurons... Que notre vie tout entière, comme celle de Pierre, soit une amoureuse pénitence pour avoir offensé un si aimable Seigneur. Alors son pardon sera suivi de faveurs encore plus grandes.

3

La fin misérable de Judas présente un aspect bien différent. En vérité, son crime fut plus grand que celui de Pierre, mais ce ne fut pas sa grièveté qui en empêcha le pardon. Jésus le lui offrit plusieurs fois, Judas le refusa toujours. Si, comme Pierre, il s'était repenti, son péché eût été effacé. Il se repentit, il est vrai, il en donna même de grands signes, puisqu'il confessa publiquement sa trahison, rapporta l'argent qui en était le prix, et s'efforça, ce semble, d'empêcher la mort du Christ. Mais son repentir ne ressembla pas à celui de Pierre; il ne fut pas accompagné d'amour et ne procéda pas de la grâce, mais seulement d'un esprit cruellement troublé par les remords de son crime. Satan, auquel il s'était livré, lui en montrait l'énormité comme irrémissible; les indignes prêtres, à qui il s'adressait au lieu de se jeter aux pieds de Jésus, augmentaient son désespoir par leurs paroles dures, de sorte que, se voyant repoussé par ceux-là mêmes qu'il avait trop bien servis et se trouvant insupportable à lui-même, *il se retira et alla se pendre* avec un licou *: recessit, et abiens laqueo se suspendit.*

t. XXVII, 5.

Cette fin horrible de l'Apôtre sacrilège aurait dû empêcher à jamais qui que ce soit de suivre ses pas...

Autrefois vertueux et gratifié des faveurs spéciales de Notre-Seigneur, il était appelé, ainsi que les autres Apôtres, à la perfection la plus élevée en ce monde et à la gloire la plus excellente de l'autre. Ayant donné entrée dans son cœur à l'avarice et à d'autres passions, il conçut et accomplit les plus énormes crimes... Quelle fut sa récompense? Il fut l'homme le plus malheureux de la terre : obsédé de remords, il jeta au loin l'argent pour lequel il avait renoncé à toutes sortes de biens; ceux qu'il avait aidés se jouèrent de ses douleurs; le diable le jeta dans le désespoir; il devint son propre bourreau et, pour toujours, il sera tourmenté dans les profondeurs de l'enfer, en proportion de sa culpabilité. — Que pense-t-il de sa folie? — que ferait-il si le pardon lui était encore offert? Du moins faut-il que sa perte nous instruise et serve à nous garder.

JÉSUS-CHRIST AU TRIBUNAL DES GENTILS

Jésus-Christ devant Pilate.

Dès qu'il fit jour, il y eut une autre assemblée de Prêtres et d'Anciens, où la mort du Christ fut décidée à l'unanimité. Ensuite, ils conduisirent Jésus à Pilate, dans l'espoir que leur victime serait mise à mort, sans nouvelle procédure et sur la foi de leur déposition qui devait suffire, prétendaient-ils, comme preuve de sa culpabilité. Cependant, Pilate demanda une accusation plus nettement motivée. En dernier ressort, après avoir interrogé Jésus à part, il constata et déclara hautement son innocence, et cependant, il ne le mit pas en liberté. Nous considérerons, surtout ici, la malice ou la faiblesse des hommes, la sage et admirable patience de Jésus. Les fruits à retirer seront : détestation du péché, compassion, amour, reconnaissance, imitation de Jésus.

1

C'est avec acharnement que les Prêtres et les Anciens poursuivent leur exécrable dessein! Ils n'épargnent rien pour amener une rapide conclusion. Ayant siégé très tard dans la nuit, l'aube les trouve de nouveau assemblés. Le jour le plus solennel chez les Juifs ne les arrête pas : ils prononcent une nouvelle sentence de mort contre Jésus. Un criminel fut-il jamais traité comme le Saint des saints! Leur aversion est telle que, sous aucun prétexte, ils ne voudraient le voir vivre plus longtemps. A cette haine déicide, ils sacrifient tout! Convient-il à leur dignité de Juges et de Prêtres de se hâter à travers les rues, en cette solennité, pour réclamer la mort de Celui dont la sainteté et les miracles ont excité leur envie?

Leur intention en amenant le Christ à Pilate est de rendre sa condamnation plus infamante et plus cruelle, en même temps que de dissimuler leur propre responsabilité. Mais leur exécrable trame n'est pas moins aveugle que cruelle; tous leurs agissements trahissent leur criminelle jalousie et les dénoncent comme les véritables auteurs de la mort du Christ. D'ailleurs, ils ne font qu'accomplir ce que plusieurs anciens Prophètes avaient prédit, quant au temps et au genre de sa mort.

Pendant que tous ses ennemis s'agitent, Jésus n'ouvre pas la bouche pour se plaindre : Il considère tous ces événements comme venant de la main de son Père, Il se regarde Lui-même comme chargé de nos iniquités; Il s'humilie toujours davantage et reçoit, comme lui étant dus, les sarcasmes et les injures de ceux qui, changeant d'opinion et se ralliant à leurs chefs, le traitent comme un séducteur ou un imposteur, après l'avoir vénéré comme un grand prophète et comme leur Messie. Cependant, c'est avec une profonde tristesse qu'Il voit un tel excès d'ingratitude et d'aveuglement dans son peuple si aimé et si favorisé!

A nous, il revient de réparer les injures faites à Jésus, à nous de rendre hommage à la libéralité de son amour et à l'étendue de son abaissement; à nous d'entrer dans ses sentiments et de nous efforcer de suivre ses pas. Quand le servirons-nous enfin avec l'activité et l'audace que mirent ses ennemis à procurer sa mort, et que les impies mettent tous les jours à l'offenser? La moindre difficulté, la crainte la moins fondée, suffisent souvent à refroidir notre zèle.

Faites, ô Jésus, qu'un saint amour nous aveugle plus que la rage n'aveugle vos ennemis, afin que tout occupés de ce que demandent votre honneur et votre intérêt, nous songions uniquement à Vous plaire et à fouler aux pieds tous les obstacles qui naissent de l'amour-propre.

2

J. XVIII, 28. Les Juifs *n'entrèrent pas dans le Prétoire de peur de se souiller... Et ipsi non introierunt in prætorium, ut non contaminarentur...* Ils sont zélés pour l'observation extérieure de la Loi, quant aux choses que le peuple pourrait remarquer, et ils s'inquiètent peu de se souiller par la plus énorme violation de la Loi; car ils ménagent des moyens de pallier leur prévarication aux yeux des hommes, sous prétexte de zèle et de religion: ils se mettent peu en peine de se rendre abominables devant Dieu en répandant le sang de l'innocent, pourvu qu'ils conservent leur crédit auprès du peuple. Quand Pilate insiste pour savoir quelle accusation précise ils portent contre le Christ, ils s'offensent de n'être pas crus sur
Ibid. 30. leur simple délation : *Si ce n'était pas un malfaiteur,* disent-ils, *nous ne l'aurions pas livré : Si non esset hic malefactor, non tibi tradidissemus eum.* Eux, si honnêtes, c'est leur faire injure que de soulever le moindre soupçon sur leur manière d'agir. Ainsi se masque sous le manteau de la Justice, la plus grande iniquité qui fut

jamais. Lorsque, moins injuste et moins méchant qu'eux, Pilate les somme de déclarer plus expressément
Luc. XXIII, 2. leurs griefs, *ils accusent le Christ disant : Nous l'avons trouvé soulevant notre Nation et défendant de payer le tribut à César et disant qu'Il est le Christ, le Roi. Cœperunt autem illum accusare, dicentes : Hunc invenimus subvertentem gentem nostram, et prohibentem tributa dare Cæsari, et dicentem se Christum regem esse.* Ils donnent obscurément la raison pour laquelle leur Conseil l'a condamné à mort, et ils avancent ce qui est manifestement faux, mais de nature, pensent-ils, à exaspérer l'esprit du Gouverneur romain. Il serait bien facile à Notre-Seigneur de se disculper et de couvrir ses accusateurs de honte et de confusion. Il ne le veut pas. La vérité se défend par elle-même, et Jésus a de sublimes raisons de silence : sa soif de souffrir et d'être humilié n'admet rien qui soit de nature à l'empêcher de livrer sa vie pour le salut du monde; Il veut nous donner un héroïque exemple; Il veut expier tous les mensonges, les parjures, les blasphèmes et les autres péchés de la langue.

Matt. XXVII, 14. *Pilate est émerveillé* de ce silence : *ita ut miraretur præses vehementer.* Et nous, sachant qui est Jésus, comment ne serions-nous pas dans l'admiration? Il est vraiment Jésus, Il nous sauve. Il répare nos péchés et cette misérable habitude, que nous semblons avoir hérité de nos premiers parents, d'aggraver nos fautes en nous excusant, Il nous donne d'admirables leçons de patience et d'humilité.

O doux Jésus, que faut-il de plus pour me toucher et m'entraîner à Vous imiter?

3

A la question de Pilate sur sa royauté, Jésus ne refuse pas de répondre, car le Gouverneur est beaucoup moins coupable et moins endurci que les Juifs, et pour

lui faire sentir sa responsabilité, Il lui dit tout d'abord :
J. XVIII, 34. *Dis-tu cela de toi-même ou d'autres te l'ont-ils dit de moi? A temetipso hoc dicis, an alii dixerunt tibi de me?* comme s'Il disait : Gouverneur du pays, n'es-tu pas informé de ce qui s'y passe, de ce que j'ai fait? T'ai-je jamais donné lieu de croire ce dont on m'accuse? Considère quels sont ceux qui m'incriminent, tu connais leur malice et leur envie et cela même porte témoignage en
Ibid. 36. ma faveur. Néanmoins, Il ajoute qu'*Il est Roi, mais que son Royaume n'est pas de ce monde : Regnum meum non est de hoc mundo.* Il en donne cette preuve convaincante qu'Il n'a armé personne pour sa défense, comme Il le pouvait, et qu'Il supporte d'être persécuté. Ensuite, Il explique la nature de son Royaume, en
J. XVIII, 37. disant : *Je suis né, je suis venu au monde pour rendre témoignage à la vérité : Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati.*

C'est pour nous, plus que pour Pilate, que Jésus fait ces grandes révélations. Et, pour les faire, Il choisit ce moment même où, chargé de chaînes, Il est en présence d'un juge, dans l'attitude d'un criminel attendant sa sentence; voici l'heure où Il parle ouvertement de sa dignité royale, parce que rien en réalité ne démontre mieux la vérité de son affirmation que son état actuel. C'est maintenant qu'*Il rend témoignage à la Vérité,* car Il se manifeste Lui-même comme le Fils de Dieu venu pour racheter les hommes par sa mort; Il réalise ce qui était prédit de Lui; Il confirme tout ce qu'Il a enseigné et Il désabuse les hommes de leurs erreurs en ce qui concerne les souffrances et les affronts. C'est par son état de faiblesse apparente qu'il doit subjuguer les
Ibid. cœurs en les attachant à Lui et à la Vérité : *Quiconque appartient à la vérité écoute ma voix : Omnis qui est ex veritate, audit vocem meam.*

Je Vous reconnais, ô Jésus, pour mon Roi et je me

soumets entièrement à Vous. Que la vérité règne dans mes pensées, dans mes désirs, dans mes actions, que je n'aime et ne recherche que la vérité. Pilate avait compris, il reconnaissait votre innocence, il la proclama et la défendit même, mais parce que le mensonge régnait encore dans son cœur, il trahit la vérité et Vous abandonna. Que votre vérité, ô mon Sauveur, me possède si pleinement qu'elle chasse de mon cœur les charmes trompeurs, de mon esprit les pensées d'ambition et de vanité, afin que jamais je ne biaise, que jamais je ne sois tenté de déserter en rien la Vérité.

Jésus à la cour d'Hérode.

Pilate, convaincu de l'innocence de Jésus, aurait voulu lui rendre la liberté, mais non encourir le déplaisir des chefs des Juifs. Son premier expédient fut d'envoyer Jésus à Hérode qui, ayant la Galilée sous sa
xiii, 8. juridiction, pouvait facilement contrôler la vérité. *A la vue de Jésus, Hérode fut transporté de joie : Herodes autem viso Jesu, gavisus est valde*; mais, frustré de *l'espoir que Jésus ferait devant lui quelque miracle : et sperabat signum aliquod videre ab eo fieri*, et parlerait d'une manière en rapport avec sa haute renommée, il se vengea en lui témoignant le plus grand mépris et en le faisant revêtir *par dérision d'une robe* insigne de folie. Ici apparaît dans tout son relief le contraste entre la sagesse de Dieu et la sagesse du monde.

1

Dans la conduite de Pilate et d'Hérode, nous voyons le peu de respect que les puissants mondains ont pour la justice et pour la religion. Pilate cherche seulement à sortir de sa perplexité; bien que persuadé de l'innocence de Jésus, il est trop faible pour user de son pouvoir pour le libérer. Jésus est sacrifié à sa politique

injuste. Hérode, juif de religion, *avait beaucoup entendu parler de Jésus : eo quod audierat multa de eo*, de ses miracles, du témoignage des Prophètes et des circonstances des temps, et par suite, déjà il possédait les moyens de reconnaître en lui le Christ; tout au moins, il devait approfondir une question de telle importance, et l'occasion la meilleure s'en offrait à lui; mais la religion était le moindre souci d'un prince esclave de la volupté et d'autres vices honteux : ce qu'il voyait en Jésus, c'était un personnage capable de satisfaire sa
Luc XXIII, 9. curiosité, aussi *l'interrogeait-il avec une grande abondance de paroles : Interrogabat autem eum multis sermonibus*, que l'Evangile n'énumère pas, comme trop frivoles et suffisamment spécifiées par la vaine curiosité dont elles procèdent.

Mais Jésus ne répondait rien : At ipse nihil illi respondebat. Silence merveilleux! Hérode était désireux
Ib. 10. de lui entendre prononcer quelques mots; *d'autre part, les Princes des Prêtres et les Scribes étaient là debout et l'accusaient avec acharnement : Stabant autem principes sacerdotum et scribæ constanter accusantes eum*, et Il ne voulut ouvrir la bouche, ni pour plaire à Hérode, ni pour se défendre.

Combien vos voies, ô Jésus, sont différentes de celles des hommes! Quel est celui qui serait resté silencieux au lieu d'user du pouvoir de forcer l'admiration d'un roi et de toute sa cour. Mais Vous ne pouviez parler pour satisfaire ses vains désirs et, l'eussiez-Vous fait, Hérode était trop aveuglé par son orgueil et par ses appétits vicieux pour recevoir la lumière. Lui, qui avait tué Jean, votre voix et votre Précurseur, n'était pas digne d'entendre le Verbe éternel, et votre silence a vengé votre disciple. Alors, Vous avez pratiqué et enseigné par l'exemple ce que, précédemment, Vous enseigniez par des paroles : *ne pas donner aux chiens les choses saintes, ne pas jeter les perles devant les*

vii, 6. *pourceaux : Nolite dare sanctum canibus, neque mittatis margaritas vestras ante porcos.* Ce châtiment est celui des chefs et de ceux qui se font un jeu de la religion. Que votre divine Bonté détourne de moi un tel châtiment, car rien n'est aussi redoutable que d'être privé d'entendre la vérité.

2

xxiii, 9. *Il ne lui répondit rien : At ipsi nihil illi respondebat.* De là, nous recevons cette forte leçon de ne désirer ni estimer la faveur des grands. Jésus nous fait si bien comprendre par là combien ces grands du monde sont petits à ses yeux. Sa familiarité est avec les simples et Il ne daigne pas s'entretenir avec ceux dont le cœur est double ou gonflé d'orgueil. Toujours il s'est plu à converser avec les plus humbles et les plus ignorants, et Il ne condescend pas à prononcer un mot devant un prince qui exprime son grand désir de l'entendre. Ceci a pour but de nous prouver que ce qui est grand devant les hommes est souvent en abomination devant le Seigneur, et que souvent, au contraire, Il estime grands ceux qui sont le plus méprisés. Serons-nous toujours éblouis par une vaine apparence de grandeur et ne conformerons-nous jamais nos jugements à ceux de l'Evangile?

Mais voici une différence à observer : Pilate avait admiré le silence de Jésus, et Hérode, à cause de ce même silence, conçoit un souverain mépris pour Notre-Seigneur. Le premier avait plusieurs vertus morales et bonnes inclinations; le second était un dissolu, adonné aux plus honteux plaisirs et chargé de crimes odieux, de sorte que son cœur s'était endurci et son intelligence obscurcie. Si la sensualité ne l'avait aveuglé, le silence de Jésus lui eût paru la plus surprenante des merveilles; il aurait découvert un homme infiniment au-dessus des sarcasmes et des affronts, au-dessus des menaces de

mort; un homme qui, par ce silence, dépassait la renommée de ses œuvres et de sa doctrine; un homme, enfin, digne d'être ce qu'Il affirmait de Lui-même : le Messie promis, le Sauveur des hommes, donnant sa vie pour le salut du monde; il aurait été ému des reproches contenus dans ce silence, des instructions qu'il renfermait sur la vanité et le vide de la gloire dont il était environné.

Puisse notre cœur être toujours pur, afin de comprendre la sagesse des maximes et des exemples de Jésus-Christ; nous ne les pénétrerons qu'en proportion de cette pureté de cœur. Elle est d'un plus grand secours pour l'acquisition de la science divine que l'étude et le travail les plus assidus.

3

Luc xxiii, 11. *Hérode le méprisa et toute sa cour avec lui; il lui fit mettre par dérision une robe blanche : Sprevit autem illum Herodes cum exercitu suo, et illusit indutum veste alba.* Condamné à mort comme blasphémateur par le tribunal des Prêtres, Jésus le sera bientôt comme ambitieux et briguant la royauté par le Gouverneur romain; en ce moment il est jugé et traité comme un fou par un prince débauché et par sa cour dissolue. Ces divers jugements se contredisent, mais cela importe peu aux ennemis de Jésus, pourvu que leurs desseins soient servis. Telle est la perversité humaine que, pour rendre Jésus plus odieux, chacun lui impute le crime dont il est lui-même coupable.

Que devons-nous penser du monde quand nous le voyons condamner la divine Sagesse à son tribunal? Tiendrons-nous encore à ses maximes? Choisirons-nous de nous ranger de son côté, afin de passer pour sages, plutôt que de rester avec Jésus, au risque d'être, comme Lui, taxés de fous? Non, non, baisons respectueusement cette robe blanche que le Christ voulut revêtir pour nous

désabuser et pour convaincre le monde de folie; désirons, nous aussi, de revêtir cette même robe. Opposons nos actes les plus fervents d'admiration, d'amour, de reconnaissance et d'adoration aux insultes, aux rires et aux railleries par lesquels la foule accueillit Jésus dans le trajet de retour chez Pilate.

O Sagesse du Père, lumière éternelle et vie de mon âme, dissipez les ténèbres qui jusqu'ici m'ont enveloppé; puissé-je retenir vos sublimes leçons, les aimer, les savourer et y conformer ma vie. Pour être vraiment sage, il me faut devenir fou, simple et ignorant; ne jamais rechercher les applaudissements des hommes; me réjouir quand je suis condamné, méprisé et regardé comme insensé. Tels ont été les sentiments de vos disciples et telle est la perfection que Vous attendez de moi. Par votre grâce, me voici sous le charme de cette beauté et je désire ardemment d'en orner mon âme, perfectionnez votre œuvre, Seigneur, et imprimez en moi l'estime et l'amour des mépris. *Amen.*

Barabbas préféré à Jésus,

Voyant qu'on lui renvoyait Jésus, Pilate fit de nouvelles instances auprès du Prince des Prêtres pour le mettre en liberté; ses efforts ayant échoué, il proposa au peuple le choix entre Jésus-Christ ou Barabbas. Or non
xxiii, seulement le peuple préféra Barabbas, mais il *réclama*
3. *par de grandes clameurs que le Christ fût crucifié : At illi instabant vocibus magnis postulantes ut crucifigeretur.* Devant la criminelle injustice de procédés si injurieux à Notre-Seigneur, nous partagerons ses douleurs, nous Lui offrirons nos réparations. Les fruits à retirer de cette méditation sont une telle humilité que jamais nous ne nous préférions à personne, et une invincible patience pour supporter les plus grandes injures.

1

Désireux de mettre Jésus-Christ en liberté, Pilate le délivrerait s'il n'avait peur des Juifs; il fait valoir la justice, l'innocence de Jésus, la manière dont Hérode l'a traité; mais son désir n'est pas tel qu'il devrait être; il n'ose pas exercer son autorité, seul moyen efficace de protéger la justice; il est faible et par suite injuste envers Jésus.

N'oublions pas que c'est faire à Jésus une injure criante que de ne pas rester fermement résolus, pour le garder, à tout sacrifier et à user de tous les moyens. Ce fut le grand crime de Pilate de ne pas estimer la vie de Jésus qu'il savait l'homme le plus innocent et le plus juste, au-dessus de toute considération, quelle qu'elle fût. Mais nous-mêmes, quel serait notre crime si, reconnaissant le Christ pour Notre-Seigneur, notre Rédempteur et notre Dieu, nous n'étions pas décidés à souffrir tout plutôt que de l'abandonner.

La faiblesse de Pilate l'amène d'abord à cet intolérable affront fait à Jésus-Christ lorsqu'un infâme assassin est mis en parallèle avec Lui : *Lequel voulez-vous que je vous délivre, Barabbas ou Jésus qui est appelé le Christ? Quem vultis dimittam vobis : Barabbam an Jesum, qui dicitur Christus?* L'injure que Jésus reçoit des siens n'est pas moindre quand ils délibèrent s'ils vont céder aux suggestions de l'ennemi ou obéir à la loi de Dieu; quand ils mettent en balance la lumière et les ténèbres, la vertu et le vice, le ciel et l'enfer, le Christ et Satan. Le moyen de ne jamais tomber dans cette coupable folie, c'est d'estimer tellement Jésus au-dessus de tout, que nous regardions comme un grand avantage de perdre toutes choses pour Le gagner.

Mat. XXVII, 17.

Qui pourrait, Seigneur, Vous être comparé? Et Vous, dont la sainteté dépasse infiniment celle des purs esprits, on Vous compare à une vile créature! Vous avez souffert

volontiers une telle humiliation, et moi, je me plaindrais d'être moins honoré, moins estimé que je ne crois le mériter!

2

Pilate établit un parallèle entre *un meurtrier : homicidium*, et l'Auteur de la vie, il s'adresse à la foule, dans l'espoir qu'elle sera plus favorable à Jésus... Il s'est montré si bienfaisant envers tous, et il y a peu de jours ce peuple l'a reçu avec de grandes démonstrations de joie, l'a acclamé comme *le Fils de David, celui qui vient au nom du Seigneur. Benedictus qui venit in nomine Domini : benedictum quod venit regnum patris nostri David.* Mais ces sentiments de respect, de gratitude et de fidélité, que les hommes ont généralement les uns pour les autres, sont effacés envers Jésus, tant les chefs du peuple, mus par la haine et l'envie, l'ont excité à demander Barabbas.

Jésus est le Fils de David, Barabbas, un homme privé de toute considération; Jésus est renommé pour ses miracles, sa doctrine et ses bienfaits, Barabbas n'est fameux que par ses vices et par un meurtre; Jésus mérite toutes sortes d'honneurs, Barabbas, châtiments et mépris. Rien en Jésus qui ne soit aimable et si ces gens ameutés sont trop aveugles pour discerner ses divines perfections, comment du moins ne voient-ils plus toutes ces perfections humaines, qui l'élèvent tellement au-dessus du reste des hommes et qui devraient leur rendre sa vie infiniment précieuse? Mais non, Jésus va se voir préférer Barabbas par la voix unanime du peuple : Le voici devenu un objet d'abomination, le voici jugé moins digne de la commisération publique qu'un affreux voleur, Lui, venu pour donner la vie aux hommes et les combler de richesses infinies.

C'est pour moi que le Seigneur des Seigneurs s'abaisse ainsi, et quand Il supporte un tel affront, c'est pour

guérir mon orgueil et mon désir si vain d'être préféré aux autres! En même temps, quelle tendre preuve d'amour Il me donne, car je suis ce Barabbas, ce fils d'Adam, que le Fils de Dieu, le Fils de Marie consent à se voir préférer. Je suis ce séditieux, ce voleur qui, pour s'être révolté contre Dieu et lui avoir dérobé sa gloire, serait condamné à la prison et à la mort qui n'ont pas de fin, si le Père Eternel n'avait substitué son Fils à ma place, si le Fils n'était venu pour satisfaire et prendre sur Lui la peine de ma faute.

Qu'attendez-Vous de moi, ô Jésus, en échange de tant d'amour si ce n'est que je Vous aime et que je souffre avec Vous?

3

Luc XXIII, 20, 21. *Pilate leur parla de nouveau, voulant renvoyer Jésus; mais ils répondaient en criant : Crucifiez, crucifiez-le! Iterum autem Pilatus locutus est ad eos, volens dimittere Jesum. — At illi succlamabant, dicentes : Crucifige, crucifige eum.* Un crime en entraîne souvent un plus grand. Le peuple a demandé la mort de Jésus; maintenant, c'est la mort la plus honteuse et la plus douloureuse. Un seul cri barbare répond aux arguments du Gouverneur romain : Jésus doit mourir sur la croix; les Juifs ne seront satisfaits qu'après l'avoir vu expirer dans les plus excessifs tourments. C'est ainsi qu'ils reçoivent le Messie, depuis si longtemps attendu, ainsi qu'ils récompensent la guérison de leurs malades, la résurrection de leurs morts, ainsi qu'ils répondent à ses instructions salutaires, à ses admirables exemples!

O Jésus, nul ne fut jamais plus bienfaisant que Vous, et nul plus universellement haï, plus cruellement traité! Et cela par votre propre peuple, ce peuple si merveilleusement chéri et favorisé! Les procédés des Juifs m'indignent, mais ne devrais-je pas tourner cette indignation contre moi-même? N'est-ce pas la voix de mes

péchés qui a crié pour réclamer votre mort, non pas au tribunal de Pilate mais à celui de Dieu? Quand j'ai fait ce que je savais ne pouvoir être expié que par votre mort, je n'ai pensé qu'à satisfaire mes passions, mais qu'était-ce autre chose que de demander votre crucifiement, ou, comme parle votre Apôtre, Vous crucifier de nouveau en moi, Vous que cependant je confessais être le Fils de Dieu.

Que ferai-je pour réparer mes ingratitudes, pour châtier en moi l'homme de péché, la volonté mauvaise, l'inclination perverse qui m'a porté à Vous offenser? Qu'il soit traité, cet homme de péché, comme il Vous a traité, Seigneur Jésus, qu'il meure et soit crucifié, qu'il soit soumis aux humiliations et aux souffrances pour abattre son orgueil et expier ses injures envers Vous. Oui, que je meure entièrement à moi-même et que Vous viviez en moi, ô Jésus. Si la croix en est le seul moyen, je la désire et l'embrasse de tout mon cœur.

Jésus flagellé.

Voici le troisième expédient employé par la politique injuste et faible de Pilate, dans le but de délivrer le Christ. Il espère, grâce à ce procédé, aussi infamant que cruel, exciter chez les Juifs un peu de compassion pour cet homme qui a tant honoré leur pays. Nous devrons : 1° voir les caractères de ce supplice; 2° en approfondir les causes premières; 3° ouvrir nos cœurs à des sentiments et à des affections en rapport.

Les fruits de cette méditation seront : la haine du péché, surtout en ce qui concerne la pureté, et le ferme propos de châtier notre corps et de le réduire en servitude, afin de marcher sur les traces de notre Divin Sauveur.

1

Luc XXIII, 22. *Je le châtierai donc, et je le renverrai : Corripiam ergo illum et dimittam.* La flagellation était une torture infligée uniquement aux esclaves et aux gens les plus abjects, de sorte qu'elle ajoute un nouveau trait aux opprobres de Jésus-Christ. En se laissant revêtir de la robe blanche, Il a consenti à passer pour un insensé, sacrifiant de cette manière sa divine Sagesse. Lorsque le peuple lui a préféré Barabbas, Il a fait un sacrifice de sa Sainteté, en acceptant d'être regardé comme le plus malfaisant des hommes. Maintenant, Il se soumet à un supplice honteux qui le met au rang des êtres les plus méprisés, immolant ainsi et sa noblesse, la première du monde quant à son humanité, et l'infinie majesté qui Lui appartient comme Dieu. Cette peine de la flagellation était regardée comme la plus indigne d'un homme libre; ici elle est appliquée au Roi des rois, au Fils de Dieu.

Le voici en cet excès d'humiliation d'être publiquement dépouillé de ses vêtements, en ce jour très solennel, devant une grande foule, pour être châtié comme un criminel, lié à une colonne basse l'obligeant à se courber, de sorte que son corps entier est exposé aux coups des fouets. Sans entrer dans aucun détail, les Evangélistes mentionnent seulement la flagellation de Jésus. Mais de fortes raisons nous en font concevoir la rigueur : ce que Jésus-Christ Lui-même en a dit chaque fois qu'Il annonçait sa Passion ; les termes dans lesquels les Prophètes l'avaient prédit; la fin pour laquelle Pilate l'ordonna; la sensibilité si délicate et si apte à la souffrance du corps adorable de notre Rédempteur; les motifs pour lesquels Il s'y soumet; la rage des bourreaux excités extérieurement par les Juifs et intérieurement par la malice des démons; enfin l'opinion universelle des fidèles et toute la doctrine des saints

Pères. L'idée que nous nous ferons de cette horrible exécution ne sera donc jamais exagérée.

Les chaînes et de nombreux coups avaient déjà tuméfié le corps du Christ; les fatigues de la matinée après celles de la nuit l'avaient épuisé, lorsque plusieurs soldats, armés de verges, de fouets et d'autres instruments, exercèrent successivement leur rage sur ce corps innocent. Les coups se multiplièrent sans mesure. De la chair virginale déchirée, des lambeaux volèrent, le pavé fut arrosé de son sang, toute sa personne fut défigurée et ses os mis à nu. Il ne fut plus que douleur de la tête aux pieds et sa vie ne fut miraculeusement prolongée que pour lui permettre de souffrir davantage. Il faudrait la dureté des Juifs, animés d'une fureur infernale, pour rester insensible à un spectacle aussi émouvant et aussi merveilleux. Mêlons nos larmes au sang de notre Rédempteur. Sa bouche n'exhale aucun soupir et, victime d'une telle barbarie, sa sérénité reste la même. Parce que c'est pour nous, Il ne se lasse pas de souffrir. Mais nous, puisque c'est pour nous, quelles larmes nous devrions verser, quels soupirs devraient jaillir de nos cœurs.

2

ux, 1. *Pilate prit Jésus et Le fit flageller : Tunc ergo apprehendit Pilatus Jesum, et flagellavit.* Les douleurs de Jésus-Christ devaient effacer tous les péchés, en général ; mais à chaque genre de péchés fut opposée une douleur en particulier. Ce fut, semble-t-il, en tant qu'elle était destinée à expier les péchés de la chair que cette inhumaine flagellation fut aussi terrible. Parce que ces péchés dégradent l'homme, déshonorent sa ressemblance avec Dieu en lui donnant celle de la bête dénuée de raison, le Fils de Dieu souffrit l'ignominie et cacha entièrement sa grandeur et sa majesté sous les dehors d'un esclave châtié pour ses crimes. Parce que des impurs

se plaisent en de honteuses nudités, le Fils de Dieu fut dépouillé de ses vêtements, sous les yeux d'une foule en furie, confusion que toute personne honnête trouve pire que la mort. Parce qu'on se permet toutes les libertés pour s'accorder des plaisirs sensuels et voluptueux, la chair très innocente du Christ fut mise en pièces ; elle fut défigurée pour expier les soins déréglés de la beauté. Enfin, parce que nombreux sont dans tous les rangs ceux que souille ce vice, aucune partie de son Corps sacré ne fut exempte de douleur.

C'est par là qu'il faut juger combien ce péché est abominable aux yeux de Dieu. Si nous avons de Jésus-Christ l'idée et l'estime qui conviennent, le tourment qu'Il subit n'est-il pas plus capable que les flammes de l'enfer de nous montrer l'énormité de ce péché et de nous en éloigner? Combien faut-il que soit dégradant un tel vice, puisque, pour en retirer l'homme, le Fils de Dieu dut s'abaisser à un tel point! Que celui-là vienne à la colonne qui est près de céder à la passion, qu'il jette les yeux sur Jésus, si cruellement frappé pour lui ; qu'il voie dans les criminelles satisfactions qui l'attirent, la cause des douleurs de son Dieu et se rappelle qu'en les subissant Jésus-Christ ne pensa pas faire trop! Comment alors son cœur ne serait-il pas touché d'une telle vision?

3

Marc xv, 15. *Il leur livra Jésus déchiré de verges : Et tradidit Jesum flagellis cæsum.* Splendeur du Père Eternel, notre Créateur, notre Roi, notre Sauveur, le Christ est traité comme un vil esclave : que mérité-je donc, moi, esclave par nature, moi qui, fils d'adoption par la grâce, ai de nouveau choisi l'asservissement en acceptant le joug de péché et de Satan. Le Christ, Vertu et Sainteté de Dieu, souffre le douloureux châtiment qui devrait être le mien.

Il est vrai, le Christ a souffert pour moi qui étais impuissant à réparer l'offense, et son immense Charité a paru en cela que, pour suppléer à mon indigence, Il a voulu tant souffrir; il n'est pas moins certain qu'Il ne l'a pas fait pour me permettre la recherche de mes aises et m'affranchir de toute peine; mais bien pour que je répare avec Lui et mérite le Ciel, par la vertu de ses souffrances sanctifiant les miennes; il est également certain que si, animé par son exemple, je ne me rends pas conforme à Lui, je ne suis pas digne membre d'un tel Chef et ne puis prétendre à une part de son Royaume; il est certain enfin que s'Il a tant souffert pour moi, la loi d'amour demande qu'en retour, je sache souffrir avec Lui. Si donc j'aime Jésus, je ne rejetterai pas la croix, et si je comprends combien elle lui plaît et m'est précieuse, je la désirerai.

Ma faiblesse pourrait m'en détourner, mais Vous, ô Jésus, Vous me fortifierez, je puis tout en Vous. Vous serez pour moi, ô mon Bien-Aimé, le faisceau de myrrhe que je garderai toujours sur mon cœur. Votre image s'imprimera profondément en ce pauvre cœur, je fixerai constamment les yeux sur Vous; alors, enivré de votre sang, j'exercerai sur moi-même les saintes rigueurs de l'amour.

L'HOMME DE DOULEURS

Jésus-Christ couronné d'épines.

Dans tout le cours de la Passion nous assistons à un perpétuel conflit entre la malice et la bonté. La malice de l'homme est excitée aux pires excès par celle du démon, à qui est laissée plus de liberté pour tourmenter Jésus que jadis pour affliger Job. Non content de lui infliger l'intolérable rigueur des tortures usitées jusqu'alors, on en invente pour Lui de nouvelles. Dans le

même temps, incomparablement plus grande que la malice humaine, la Bonté de Dieu arrête les vengeances de sa Justice, et, donnant libre cours à son désir infini de faire du bien, inonde l'homme des preuves inouïes de son amour. Nous le constaterons dans le couronnement d'épines en méditant, d'un côté, l'excès et l'indignité du traitement infligé à notre divin Chef ; et, de sa part à Lui, le but de douleurs et d'humiliations si étranges. Nous demanderons lumière et force pour fuir les honneurs du monde et pour mettre toujours notre gloire dans les livrées de notre Roi Jésus.

1

Marc xv, 16, 17. *Ayant convoqué toute la cohorte, ils le revêtirent de pourpre, et mirent sur sa tête une couronne d'épines : Et convocant totam cohortem. Et induunt eum purpura, et imponunt ei plectentes spineam coronam.*

Avec une brutale violence, les soldats arrachèrent les vêtements du Christ, qui déjà s'étaient collés à sa chair et ne pouvaient être enlevés sans rouvrir ses plaies et les faire saigner de nouveau. Plus grande encore fut sa souffrance lorsque des épines longues et acérées, enlacées en forme de couronne, furent enfoncées sur sa tête, pénétrèrent profondément, et atteignirent les unes jusqu'aux yeux, les autres jusqu'aux tempes et aux oreilles. Rien de plus difficile à supporter que ce qui blesse les centres nerveux et les organes des sens, et ce supplice s'accrut à l'excès lorsque, prenant le roseau des mains de Jésus, les soldats s'en servirent pour frapper sa tête à coups redoublés. Nous ne pouvons douter que ce fut là une des souffrances les plus cruelles de la Passion. Quand de violents maux de tête ou des misères de même nature nous rendent incapables de faire quoi que ce soit, servons-nous-en pour nous faire une idée de ce qu'endura Notre-Seigneur, et pour honorer son couronnement d'épines et l'état auquel Il fut alors réduit.

En couvrant son Corps de plaies, la flagellation avait épuisé son sang et rendu horriblement pénible le moindre pas, le moindre mouvement; maintenant Il ne peut même plus lever les yeux, entendre un son, remuer la tête ou faire appel à l'office de son cerveau sans en éprouver d'effroyables réactions. Ainsi devaient être expiés ces regards dangereux, vains et criminels auxquels bien des hommes attachent si peu d'importance; ainsi se trouverait vengé le plaisir qu'on prend à entendre des diffamations, des calomnies, des discours coupables, des chants licencieux ; ainsi seraient réparées ces pensées d'ambition et d'orgueil, ces intrigues pernicieuses, suggérées par l'esprit de vanité ou d'envie, qui détruisent la paix et mènent à l'éternelle perdition. Puissé-je, ô mon Souverain Roi, Vous contempler souvent avec un sens profond de ces choses, une vive idée de votre amour et un sincère désir de souffrir avec Vous.

2

xix, 3. *Ils disaient : Salut, roi des Juifs, et ils lui donnaient des soufflets. Dicebant : Ave, rex Judæorum : et dabant ei alapas.*

De nouveau, les plus grands affronts s'allient aux extrêmes douleurs. Cette nuit, les Juifs ont maltraité Jésus comme faux prophète; maintenant, les soldats rivalisent pour l'insulter comme s'Il avait usurpé le titre de roi. Un lambeau de pourpre lui sert de vêtement, un roseau de sceptre, les épines de couronne; coups, railleries et moqueries sont leurs hommages, et les crachats leur marque de respect. Ils continuent ainsi à se jouer de Jésus jusqu'à ce que, las de ce passe-temps, ils attendent sa condamnation pour le mener à son dernier

i ii, 12. supplice. *Cieux, soyez dans la stupeur : Obstupescite cœli super hoc.* Le Créateur est devenu le jouet des créatures, la Majesté de Dieu, devant laquelle les anges

se tiennent avec un saint tremblement, est l'objet des moqueries de la tourbe la plus vile.

S'agenouillant par dérision devant Jésus, les misérables se rient de son douloureux état, de son impuissance et de sa faiblesse. Le Christ souffre tout sans dire un mot, sans faire le moindre signe pour arrêter l'insulte. Sa sérénité reste inaltérable et dans son regard voilé de sang, nous lisons à la fois son amour pour ceux qui le font souffrir et la paix parfaite de son cœur. S'Il disait un mot, l'enfer s'ouvrirait pour engloutir la troupe sacrilège qui ne néglige rien pour provoquer sa colère et pour jeter le défi à son pouvoir. Jadis furent châtiées sans délai des offenses bien moindres commises contre son serviteur Moïse; mais le Maître de l'humilité préfère qu'on doute de sa puissance plutôt que de sa douceur.

Déjà Jésus a traversé les plus étranges indignités, comptez-les!... Mais rien de tout cela n'a pu satisfaire sa soif d'humiliations; selon la parole du Prophète, « Il veut être rassasié d'opprobres » et, pour apaiser cet ardent désir, Il se livre à ceux qui l'ont outragé en présence d'une foule qui prend plaisir à le voir ainsi maltraité.

O Sagesse suprême, que puis-je souhaiter de plus grand cœur que d'accepter avec joie les mépris et les affronts, et comment pourrais-je me plaindre si j'étais traité comme Vous, mon Seigneur et mon Rédempteur?

3

Si Jésus n'a voulu qu'une couronne d'épines, s'Il ne s'est prêté à être salué Roi que sous une forme cruelle et ignominieuse, c'est non seulement pour expier nos péchés, et en particulier ceux de l'esprit : ambition et désir de gloire, mais aussi pour nous apprendre, selon
J. XVIII, 36. sa parole à Pilate, que *son royaume n'est pas de ce monde : Regnum meum, non est de hoc mundo.* Il nous indique, de la manière la plus saisissante, ce qu'Il a

choisi ici-bas comme insignes de sa dignité royale, et ce en quoi nous devons placer notre ambition, si nous avons souci de le suivre.

Les rois de la terre se distinguent par l'abondance des délices, par le luxe et l'apparat de leur cour, par les marques de respect dont ils sont entourés, par leur pouvoir de punir ceux qui leur résistent. Jésus se distingue par une couronne d'épines, telle qu'il convient vraiment à Celui qui, venu pour sauver les hommes et prendre sur Lui leurs châtiments, met sa gloire dans les souffrances. Le vêtement de dérision jeté sur ses épaules nous dit qu'Il considère les affronts comme de précieux insignes de sa dignité de Roi Sauveur. Le roseau que tient sa dextre signifie son infinie mansuétude et sa volonté de pardonner. Les moqueries des soldats sont une image trop vraie de la manière dont le traitent beaucoup de baptisés qui, en pleine lumière de l'Evangile et alors même qu'ils semblent le reconnaître extérieurement pour leur Roi, agissent cependant envers Lui comme s'ils méprisaient ses droits ; et ces outrages des chrétiens dépassent ceux des Juifs. Dans leur aveuglement ne savent-ils pas que la couronne d'épines est devenue la couronne du Souverain Monarque du Ciel et de la terre, que Celui qui pour eux avait accepté le vêtement d'ignominie, est revêtu de la splendeur de sa Divinité, et que s'Il semble encore n'avoir en mains qu'un roseau, ce roseau deviendra une verge de fer pour châtier ceux qui n'auront pas voulu se rendre à son amour.

J'adore votre grandeur et votre pouvoir, ô Jésus, au milieu de tant d'humiliations. Elles nous apprennent ce que nous ferons pour devenir grands et glorieux d'une grandeur comme la vôtre. Je ne puis ignorer l'esprit de vos divines leçons quand Vous me les donnez en une telle manière, mais fortifiez-moi, afin que, avec constance et joie, je les réalise en moi-même. *Amen.*

Ecce Homo.

Après tant de supplices, Jésus-Christ est réduit à un tel état, que Pilate en est ému et il espère qu'enfin, devant ce spectacle, les cœurs les plus insensibles ne voudront pas aller plus loin. Dans cet espoir, Il présente aux Juifs Notre-Seigneur couronné d'épines, revêtu du manteau de pourpre; puis, après avoir de nouveau déclaré l'innocence de Jésus, il prononce cette courte mais pathétique et mystérieuse parole : *Voilà l'Homme! Ecce Homo!*

Considérons ces mots, d'abord dans leur sens naturel, puis dans les divers sens qui cachent un mystère; ensuite, efforçons-nous d'entrer dans les sentiments qu'ils nous inspireront.

1

Dans quelle pensée Pilate prononce-t-il cette parole : « Voilà l'Homme? » Il croit que rien ne sera plus efficace pour émouvoir profondément, comme s'il disait : Voilà l'homme, qui, à cause des merveilles opérées, de la sublimité de sa doctrine et de la sainteté de sa vie était, tout récemment encore, si respecté et si honoré. Voyez de quelle hauteur Il est tombé, et dans quel excès de maux et de mépris. Votre aversion injuste ne sera-t-elle pas enfin assouvie? Si vous portiez envie à l'éclat de sa réputation et à la renommée de ses œuvres et de sa parole, vous voyez ses miracles taxés de faux prestiges, sa doctrine de folie, et lui-même appelé séducteur et blasphémateur; jamais homme ne fut plus méprisé. Vous lui avez préféré un malfaiteur, et Il vient de subir le supplice des esclaves. Que voulez-vous de plus?

Is. 1, 6. *Voilà l'Homme* qui est *couvert de plaies, du sommet de la tête à la plante des pieds : A planta pedis usque ad verticem, non est in eo sanitas... Voilà* sa tête transpercée d'épines et son visage couvert de cra-

chats, *Voilà*, sur ses épaules, la pourpre dérisoire et, dans sa main, le sceptre de roseau. Qu'y a-t-il en lui qui ne soit digne de pitié!... C'est en vain... ce navrant spectacle n'attendrit pas le cœur de pierre des Juifs, et, au lieu d'apaiser leur rage, la vue du sang de Jésus l'excite davantage : Pilate n'obtient pour réponse que ce cri, toujours le même : *Enlevez-le, qu'Il soit crucifié! Tolle, crucifige eum.*

O Sauveur Bien-aimé, pour attirer nos cœurs que pouviez-Vous faire que Vous n'ayez fait? Vous vous êtes montré à nous comme le plus aimable des hommes, et nous n'avons pas été séduits par un tel charme; Vous avez répandu sur nous d'innombrables bienfaits, et nos cœurs ont résisté à la reconnaissance; Vous nous êtes apparu, plein de gloire, de puissance et de splendeur lorsque Vous enseigniez le peuple et accomplissiez tant de miracles, et votre grandeur a fait germer l'envie et la haine. Maintenant, Vous voulez bien être traité comme le dernier des hommes, réduit à l'état le plus digne d'une immense compassion et, cependant, les hommes ne se réconcilient pas avec Vous, ils restent insensibles à la vue de leur divine victime.

Le peuple juif n'est pas ici seul en cause : moi-même, Seigneur, j'ai connu vos souffrances, j'ai su qu'elles étaient pour moi, et cela ne m'a pas détourné du péché, et mon cœur s'est fermé, et j'ai continué de Vous crucifier en moi-même, par des offenses répétées et graves. Que ferai-je maintenant? Je me jetterai à vos pieds et, les baignant de mes larmes, je Vous supplierai de créer en moi un cœur nouveau, un cœur de chair, un cœur blessé de douleur.

2

Rien n'arrive à Jésus que d'abord Lui-même ne le veuille. S'il est présenté au peuple par Pilate, c'est qu'Il veut être vu dans cet état de douleurs et d'opprobres, et

les paroles prononcées par le Gouverneur, Jésus les adresse à chacun de nous pour nous inviter tous à fixer nos yeux sur Lui. Me voilà! dit-Il, et en moi, voilà l'homme, voilà l'état de votre âme. Ce que je suis à l'extérieur, vous l'êtes au dedans; je ne serais pas descendu à cet excès d'abaissement si le péché ne vous eût pas fait perdre votre bonheur et votre gloire. Voilà, en moi, ce que vous êtes : vous avez été créé roi de la nature, vous deviez régner sur vos passions et, par votre juste soumission à Dieu, être vraiment heureux; maintenant vous êtes roi de dérision, esclave de vos passions, privé de force et de puissance, aveuglé par la concupiscence, souillé de vices et continuellement en guerre avec vous-même. Votre conscience a des remords amers; votre esprit et votre cœur, sans cesse troublés par de nouvelles pensées ou de nouveaux désirs, ne peuvent jouir de la paix et s'attirent de perpétuelles causes d'afflictions pour ce monde et pour l'autre.

Me voilà! en moi, vous voyez la malice du péché que seul pouvait expier le Fils de Dieu fait homme — l'homme que vous me voyez être — l'homme de douleurs, saturé d'opprobres! Immenses étaient donc, et l'injure faite à Dieu et la misère de l'homme puisque, pour réparer la gloire de Dieu et rendre à l'homme sa dignité, j'ai dû descendre jusque-là. Comprenez enfin, si vous le pouvez, et l'excès de votre malice et celui de mon amour.

Me voilà et, en moi, la réponse universelle à tous vos désirs. Voilà votre grandeur, votre puissance, vos richesses, votre félicité : en moi vous retrouvez tout cela, tout ce que vous avez perdu. Ma couronne d'épines vous rend héritier de la couronne de gloire éternelle; ma pourpre dérisoire vous vaut la robe d'innocence qui brillera un jour d'une splendeur céleste, et par la vertu de mon sceptre de roseau, vous aurez la force de régler vos passions et de dominer vos ennemis spirituels et invi-

sibles. Si je suis tout défiguré, si je garde à peine l'apparence d'un homme, c'est pour réparer en vous la ressemblance divine en laquelle vous fûtes créé ; et si je suis traité comme le dernier des esclaves, c'est afin de vous rendre la dignité d'enfants de Dieu.

Que ces vérités, ô Jésus, soient à jamais gravées dans mon esprit ; qu'en les méditant jour et nuit, j'arrive à me connaître et à concevoir la haine du mal, à mettre en votre Bonté une confiance sans bornes et à ne chercher jamais d'autre consolation que Vous. Je Vous le demande par l'adorable anéantissement où Vous m'apparaissez dans ce mystère.

3

Considérons la même parole comme prononcée par le Père Eternel. *Voilà l'Homme* : Voilà Celui que j'ai engendré de toute éternité, Celui qui, m'étant égal, a pris ta nature, ô homme, en laquelle il est moins que moi, mais supérieur à tous les hommes et à tous les Anges, car tout pouvoir lui a été donné au Ciel et sur la terre. Voilà le Roi de toutes choses créées ; voilà Celui qui, étant la Souveraine Sagesse, confirme maintenant par des actes ce qu'Il enseignait de la douceur et de l'humilité.

Voilà l'Homme en qui j'ai mis toutes mes complaisances : quiconque désire me plaire doit adhérer à Lui et apprendre de Lui jusqu'où il faut s'humilier et comment réparer les injures faites à ma gloire ; plus on approchera de ses humiliations et de ses souffrances, plus on sera proche de moi et favorisé de mes dons. *Voilà l'Homme* que, à cause de vous, j'ai abandonné à de tels traitements, car Il est la Voie qui conduit à moi, la Vérité qui vous illumine, la Vie dont vous devez vivre.

Soyez loué à jamais et que les esprits célestes vous exaltent, ô Dieu de gloire, pour nous avoir manifesté une

telle miséricorde. Prosternés, nous vous adorons et vous bénissons de nous avoir montré votre Fils unique humilié pour nous, et de nous découvrir quelques-uns des mystères cachés dans son anéantissement. Mais puisque, selon sa parole : *Nul ne peut venir à Lui si Vous-même ne l'attirez* : *Nemo potest venire ad me, nisi Pater, qui misit me, traxerit eum*, attirez-nous, ô Père Saint, afin qu'attachés à Lui et ne faisant qu'un avec Lui, nous puissions en Lui, par Lui et comme Lui, Vous glorifier sur la terre, puis éternellement au Ciel.

J. VI, 44.

Jésus-Christ condamné à mort.

Convaincu de l'innocence de Jésus, Pilate est déconcerté de voir les Juifs cruels repousser toutes ses tentatives pour le délivrer. De nouveau il l'interroge en particulier, mais, pour toute réponse, il s'entend rappeler d'où lui vient le pouvoir dont il tremble de se servir contre le Christ. Pressentant en Jésus quelque chose de supérieur à l'homme, et sa crainte s'accroissant de l'accusation portée par les Juifs : *Il s'est dit Fils de Dieu*, *Quia Filium Dei se fecit*, Pilate cherche de nouveaux expédients. Les Juifs ont l'objection prête : Pilate va trahir les intérêts de César. L'argument prévaut sur le faible Gouverneur, *il se lave les mains*, *Lavit manus*, en se déclarant innocent du sang de Jésus ; les Juifs crient : *Que ce sang retombe sur nous et sur nos enfants*, *Et respondens universus populus*, *dixit : Sanguis ejus super nos*, *et super filios nostros*, et Jésus est condamné à être crucifié.

J. XIX, 7.

Mat. XXVII, 24.

Ibid. 25.

1

Il n'est pas douteux que Pilate reçoit une lumière et une assistance spéciales pour reconnaître l'innocence de Jésus et la malice de ses ennemis ; il est évident, d'après sa manière de procéder, qu'il reste très opposé

à la condamnation de Jésus, qu'il l'appréhende comme un crime digne du plus grand châtiment. Il ne correspond pas à cette lumière, en usant de son pouvoir selon la justice; Dieu le permet ainsi pour que soit accompli tout ce qui a été prédit de Jésus. Pilate n'en est pas moins coupable et il se rend indigne de recevoir la réponse de Jésus à sa question. Notre-Seigneur pourrait ranimer d'un mot son intérêt, mais Il préfère rester silencieux, bien que ce silence puisse exaspérer son juge. Il faut ici se souvenir qu'un manque de correspondance à la grâce est souvent puni par la suppression de cette grâce.

Contemplons la grandeur d'âme du divin Roi qui, jusque dans cet état humilié, fait acte de juste Juge; sa fermeté qu'aucune considération n'ébranle, son amour pour nous qui écarte tout ce qui pourrait empêcher sa mort; sa douceur quand il donne certains avis salu-
11. taires : *Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi s'il ne t'avait été donné d'En Haut : Non haberes potestatem adversum me ullam, nisi tibi datum esset desuper*, et quand Il ajoute : *C'est pourquoi celui qui m'a livré à toi a commis un plus grand péché : Propterea qui me tradidit tibi, majus peccatum habet*, Pilate a l'intelligence de ces paroles et, redoutant encore davantage d'abuser d'un *pouvoir reçu d'En Haut*, il essaie un nouvel effort, mais la crainte de Dieu n'est pas assez forte dans son cœur et, surtout préoccupé de concilier son devoir avec son intérêt, il prend de faux moyens, il en réfère encore aux Juifs qui, enhardis par sa faiblesse, lui crient : *Si*
12. *vous le délivrez, vous n'êtes pas l'ami de César... nous*
15. *n'avons pas d'autre roi que César : Si hunc dimittis, non es amicus Cœsaris... Non habemus regem, nisi Cœsarem.*

L'opiniâtreté de ce peuple ingrat triomphe enfin de la molle résistance du Gouverneur, qui sacrifie sa conscience devant l'éventualité d'une disgrâce... Ainsi

arrive-t-il à quiconque garde un cœur partagé entre Dieu et le monde, entre le devoir et l'intérêt; le monde ou l'intérêt finissent par l'emporter. Il n'en sera pas ainsi pour moi, je renonce à l'amitié de César, à la faveur du monde, à l'approbation des hommes.

O Jésus, votre amitié, votre faveur et votre approbation sont les seules que j'ambitionne. Quel profit pour Pilate d'avoir plu aux Juifs? Quel avantage pour les Juifs d'avoir proclamé César leur roi? Et de quel prix le fatal échange entre un tyran et le Messie devra-t-il être payé! Vous êtes mon Roi, Seigneur, mon unique Roi, je combattrai virilement sous votre étendard en Vous sacrifiant toutes choses.

2

Mat. xxvii, 24. *Pilate, voyant qu'il ne gagnait rien, mais que le tumulte allait croissant, se fit apporter de l'eau, et, se lavant les mains devant le peuple, il dit : Je suis innocent du sang de ce juste, c'est votre affaire! Videns autem Pilatus quia nihil proficeret, sed magis tumultus fieret, accepta aqua, lavit manus coram populo, dicens : Innocens ego sum à sanguine justi hujus, vos videritis!*

Pilate n'est pas purifié pour s'être lavé les mains, avoir protesté de son innocence et rejeté la faute sur les Juifs. Ses mains restent rougies du sang de Jésus, sa protestation même prouve son injustice, et le fait de ne pas s'être opposé au crime l'en rend responsable et participant. Avec quelle légèreté il envisage la mort de Jésus, puisqu'il ne craint plus de la prononcer et croit s'évader de sa responsabilité par des déclarations vaines et des cérémonies insignifiantes. Ceux-là sont-ils moins coupables qui, pourvu qu'ils croient pouvoir sauver les apparences et s'excuser sur la violence des tentations, sacrifient à leurs passions déréglées leur Sauveur et divin Maître?

Pilate affirme la justice de Jésus au moment même

où il l'envoie à la mort, tandis que les Juifs, raillant en quelque sorte sa trop scrupuleuse délicatesse, appellent sur eux cette terrible malédiction : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! Sanguis ejus super nos, et super filios nostros.* Effroyable aveuglement s'ils ne s'aperçoivent pas de ce qu'ils font, ou insigne folie si, le sachant, ils veulent assouvir leur rage par la mort du Juste, quelles qu'en doivent être pour eux les conséquences.

Voilà jusqu'à quels excès peut aller contre Vous la malice des hommes, ô Jésus ! Je ne dirai pas comme Pilate, que je suis innocent de votre sang, Seigneur, je reconnais ma culpabilité, mais j'espère en être purifié en me lavant dans ce même sang dont je suis responsable, mais dont Vous, mon Rédempteur, avez fait le bain vivifiant de mon salut. Je m'écrierai aussi, dans un tout autre sens que les Juifs : Que votre Sang retombe sur moi et sur mes enfants, sur ceux que, par votre grâce, j'ai pu Vous amener.

3

Pilate ordonna qu'il fût fait comme ils le désiraient : Pilatus adjudicavit fieri petitionem eorum. La plus inique des sentences est prononcée ; le Juste est livré aux bourreaux et le meurtrier relâché. A haute voix, un héraut proclame l'arrêt de mort ; de nombreux crimes sont imputés au Christ, ses ennemis triomphent..... Marie et quelques âmes fidèles sont là, l'âme transpercée de douleur... Quels sont les sentiments de Jésus ? Son Cœur souffre à la fois de l'ingratitude de son peuple, des prévarications qui s'amoncellent, de la vengeance divine qu'elles attirent, Il souffre de la douleur de sa Mère. Et cependant Il accepte avec joie la cruelle condamnation : elle sonne pour Lui l'heure désirée depuis si longtemps.

Mais qui donc a, en réalité, appelé sur Jésus la sen-

tence de mort? Ce n'est pas moins pour mes péchés que pour ceux des Juifs que l'immolation du Fils de Dieu a été décrétée par son Père et voulue par Lui-même. Pour reconnaître un tel amour, sacrifier mille fois ma vie ne serait que justice, mais ce ne sont pas nos vies, ce sont nos passions que Jésus-Christ nous demande de sacrifier, afin que Lui-même et Lui seul vive dans nos cœurs. *Amen.*

Jésus porte sa croix.

Trois choses à méditer dans ce mystère : les souffrances et les sentiments de Jésus; l'aide que lui donne Simon le Cyrénéen; les paroles que Notre-Seigneur dit aux femmes qui le suivent.

1

J. XIX, 17. *Jésus, portant sa croix, alla hors de la ville, au lieu appelé Calvaire. Et bajulans sibi crucem, exivit in eum, qui dicitur Calvariæ locum, hebraice autem Golgotha.* Pas un instant n'est perdu, car les Juifs ont tout préparé pour que, aussitôt la sentence rendue, elle soit exécutée. Jésus est épuisé, et néanmoins Il prend amoureusement sur ses épaules la croix sur laquelle Il va mourir. Avec l'aide de la grâce, pénétrons dans son Cœur : la croix que les hommes regardent comme le comble de l'infamie et de l'horreur, Jésus l'estime comme un gage d'honneur et un précieux trésor; Il embrasse cette épouse bien-aimée que du Ciel Il est venu chercher sur la terre; et par son union avec elle, Il la rend belle et la pare de dons de toutes sortes; Il pense avec joie aux nombreux enfants qu'elle lui donnera et aux bienfaits qui, par elle, descendront sur les hommes.

Mais cette joie réside uniquement dans le centre de son âme, et la nature est livrée à toute la rigueur de la Passion. Le Fils de David voit sa nation avide de sa

mort; assimilé à un vil esclave et à un homme déshonoré par ses crimes, Il s'avance au milieu des cris d'une populace qui ne cesse de l'insulter... Ses tourments se renouvellent sous le poids d'une croix qu'un homme dans toute sa vigueur aurait de la peine à porter, et chaque pas, chaque effort remettent à vif les plaies qui couvrent son corps. Quand ses genoux tremblants fléchissent sous le fardeau, dans ses chutes, son visage sacré se meurtrit aux pierres du chemin, et c'est en surmontant d'incroyables souffrances que Jésus se relève pour gravir le Calvaire.

Pesons attentivement tous les détails et contemplons la patience, la douceur et l'humilité de l'Agneau divin, qui n'ouvre pas la bouche pour se plaindre, mais dont le silence nous inculque avec force sa divine leçon : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. Celui qui ne prend pas sa croix et ne me suit pas n'est pas digne de moi. Et qui non accipit crucem suam, et sequitur me, non est me dignus.*

2

Les ennemis de Jésus craignant de le voir succomber dans la voie douloureuse, ce qui les eût frustrés de leur sanguinaire attente, ou peut-être quelques-uns étant émus de pitié, *Simon de Cyrène fut contraint à porter la croix. Angariaverunt Simonem Cyrenæum ut tolleret crucem ejus.* Nul Juif n'aurait consenti à un office aussi méprisé. Mais combien, comme les Juifs, fuient et abhorrent la croix! Heureux ceux qui, comme Simon, en sont chargés, même par contrainte. Le Cyrénéen représente les Gentils qui, de préférence aux Juifs, vont entrer en participation de la Croix et en recueillir les fruits, malgré la résistance qu'ils opposeront avant de s'y soumettre.

En vue des biens cachés dans la Croix, Jésus-Christ ne refuse pas de recevoir un secours qu'Il veut récompenser et, en même temps, Il nous fait entendre que, s'Il porte la Croix, Il ne nous dispense pas de la porter aussi; bien au contraire, Il marche devant nous afin que nous le suivions avec courage et avec fruit. Il veut que comme Lui nous aimions la Croix d'un amour généreux, qui nous rende aptes à recevoir les trésors et les bénédictions qu'elle renferme.

Quand nous la prenons après Lui, c'est une grande faveur et un honneur qu'Il nous fait, et cependant Il se plaît à le considérer comme un soulagement et une aide à son propre fardeau; Il est content de nous et répand sur nous ses faveurs, en proportion de la part que nous prenons à la Croix, c'est la vraie mesure de la libéralité réciproque. Singulière condescendance de Notre-Seigneur et ravissante invention de son amour pour nous donner la gloire et le bonheur! Mais aveugle et misérable celui qui fuit la Croix et qui ne sait pas l'aimer.

3

Luc XXIII, 27. *Or, il était suivi d'une grande foule de peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient. Sequebatur autem illum multa turba populi et mulierum, quæ plangebant, et lamentabantur eum.*

Comment auraient-elles pu retenir leurs larmes devant un tel spectacle? Cette compassion naturelle était bonne, et valut à ces femmes d'être averties avec amour par Notre-Seigneur qu'elles se trompaient en se lamentant comme s'Il souffrait contre son gré, et qu'elles ne comprenaient pas le mystère de la Passion. *Ne pleurez pas*

Luc XXIII, 28. *sur moi, mais sur vous-mêmes et sur vos enfants. Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete, et super filios vestros.* Vous pleurez comme si ces tourments n'étaient pas de mon choix, vous êtes dans l'erreur; l'amour me les rend doux parce que je sais de quel prix

ils sont pour la gloire de Dieu et le bonheur des hommes. Pleurez, non pas par l'horreur de la croix qui m'est chère, mais parce que vos péchés sont la cause de mon supplice; pleurez sur vos enfants qui, par leur faute, trouveront dans ma Passion leur condamnation au lieu de la Rédemption que je voulais leur accorder.

Dans la prédiction des malheurs qui fondront sur les Juifs et, en général, sur les pécheurs, l'amour de Jésus se manifeste, immense et touchant. Au milieu de tant de souffrances, à l'approche d'une mort cruelle, oublieux de Lui-même, Il pense à nous, Il pense aux maux que cause le péché et Il les exprime par cette énergique image : *Si l'on traite ainsi le bois vert, que sera-ce du bois sec! Quia si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet?* Quand le Fils du Dieu vivant, objet de ses délices, porte ainsi la peine du péché, comment seront traités ceux qui, morts à sa grâce et à son amour et séparés à jamais du cep de vie, ne seront plus que des objets de courroux et d'abomination?

Donnez-nous, ô divine Sagesse, le sens profond de ces paroles; donnez-nous la lumière de la vérité afin que, nous découvrant l'amertume de votre Passion, elle mette un abîme entre nous et le péché. *Amen.*

LE CALVAIRE

Nous voici au Calvaire, à la dernière et plus douloureuse phase de la Passion du Christ. Nous méditerons : la crucifixion, le temps que Notre-Seigneur resta sur la Croix; ses paroles; et enfin son dernier soupir au milieu des prodiges de la nature.

Le crucifiement de Notre-Seigneur.

Ce mystère comprend trois choses : le Calvaire avant la crucifixion; Notre-Seigneur cloué à la Croix; l'élévation de la Croix.

Ces diverses circonstances inspirent des réflexions propres à nourrir en nous l'amour pour Notre-Seigneur, et le désir de souffrir pour Lui.

1

Pour Jésus, il n'est point de répit! Le Calvaire à peine gravi, on lui arrache les chaînes qui avaient pénétré très avant dans les chairs, puis ses vêtements qui, ayant adhéré à ses plaies, emportent avec eux des lambeaux sanglants. Dans cet état navrant, le corps entièrement lacéré, Jésus est exposé à l'âpreté de l'air et aux regards d'une grande foule. Pendant ce temps, les instruments se préparent, le trou de la Croix se creuse : *on présente à Jésus du vin, mêlé avec de la myrrhe et du fiel; mais après y avoir goûté, Il n'en voulut pas boire. Et dederunt ei vinum bibere eum felle mistum. Et eum gustasset, noluit bibere.* Les Juifs concentrent sur Jésus toutes les variétés de la douleur, avec une cruauté qui n'est dépassée que par la patience de Jésus à souffrir toutes ces douleurs sans une plainte.

Mat. XXVII, 34.

Contemplons-le dépouillé... Et à cette vue apprenons que la pauvreté parfaite et une totale désappropriation de toutes les choses terrestres forment le degré le plus proche de la Croix. Approchons respectueusement, demandons-Lui de nous donner un vrai dégagement de tout ce qui pourrait alourdir ou entraver nos âmes et nous empêcher d'être crucifiés avec Lui.

O Jésus, combien Vous voilà dépouillé de tout, non seulement de vos vêtements, mais de votre chair elle-même, violemment arrachée, et Vous l'avez voulu afin que, Vous voyant dénué jusqu'à un tel point, nous renoncions du moins de bon cœur aux choses superflues ou nuisibles.

Quand l'amère boisson lui est présentée, Jésus goûte le fiel, mais plus ingénieux à se persécuter que ses bourreaux eux-mêmes, Il refuse de boire ce vin mélangé qui

aurait pu atténuer son martyre. Par là encore, Il fait entendre que si amères que lui soient nos injures, ses entrailles toutes de charité n'auront jamais de fiel pour nous. Ainsi ne cesse-t-il de nous témoigner au milieu des pires supplices son amour sans mesure, un amour qui demeure alors même qu'actuellement nous procurons sa mort, nous pécheurs. Aimons donc comme Il le mérite Celui qui ne s'est jamais vengé de nous que par des bienfaits et qui, par cette Passion dont nous sommes les auteurs, nous assure une vie éternellement glorieuse et bienheureuse.

2

Le très obéissant Jésus, au premier signe de ses bourreaux, se couche Lui-même sur la Croix, et le voici qui étend ses bras pour les laisser clouer. Il n'envisage ni l'injustice ni la cruauté de ces hommes, ni l'horreur de ce qui lui est commandé : son regard est fixé sur son Père céleste et rien de ce qui vient d'une telle main ne lui semble trop dur. Un tel modèle nous presse d'obéir parfaitement à ceux que nous-mêmes avons choisis pour nous tenir la place de Dieu, d'étendre nos mains vers ce qu'ils demandent, de fixer nos pieds là où ils nous placent. Il ne s'agit pour nous ni de clous aigus ni de croix affreuse, mais si nous devions mourir du fait même de l'exercice de l'Obéissance, rien ne pourrait nous être plus grand bonheur et plus grande gloire. N'est-ce pas précisément ce que le Christ a fait pour nous ?

Regardons longuement notre Bien-Aimé sur la Croix ; son exemple et sa société transfigureront toutes les peines. Avec paix, avec empressement, Il s'étend sur l'instrument de mort. Jamais époux n'embrassa son épouse avec autant d'amour. C'est une couche nuptiale si délicieuse à ses yeux que, pour s'y reposer, Il a quitté le sein de son Père. Les clous en font la beauté et les

épines la douceur; les affronts, la nudité et les ignominies en sont la royale parure; les souffrances aiguës de tout son être sont les seules joies de l'Époux « en ce jour de ses noces » sanglantes, les railleries et les sarcasmes forment la seule harmonie qui, en un sens tout céleste, charme ses oreilles. La Croix est à la fois l'instrument et le symbole de sa victoire dont les fruits, sans saveur pour la nature, sont délicieux pour l'esprit de la grâce et dégagent un parfum exquis dont le Ciel et Dieu Lui-même sont embaumés !

Mais, hélas ! à quel prix Jésus cueille et achète de tels fruits. Voici que de longs clous s'enfoncent dans ses mains sacrées... et maintenant ses pieds, placés l'un sur l'autre, sont transpercés de la même manière. Les nerfs et les muscles, déjà contractés, sont tendus violemment pour être ajustés aux trous... Voyez, « on peut compter tous ses os » brutalement disjoints ; voyez, le sang ruisselle, recueillez-le avant qu'il tombe à terre... Ecoutez le son du marteau... sans doute nous en frissonnons d'horreur, mais écoutons encore, car qu'y a-t-il de plus propre à nous guérir de notre puérile et trop égoïste crainte de la souffrance?

3

Les intolérables tortures du Christ furent renouvelées et ses maux augmentés lorsque, élevée de terre, sa Croix tomba lourdement dans la cavité préparée à cet effet. Mon âme, contemple sur ce trône de douleur le roi de toutes choses, imprime si fortement son image en toi que ni le temps ni rien au monde ne puisse désormais l'effacer. Vois : Il est suspendu entre deux brigands, en présence d'ennemis qui l'insultent, sous les yeux de sa sainte Mère dont Il sent l'immense affliction.

Regarde avec Elle : en ce jour solennel, à l'heure de midi, Jésus dans la fleur et dans la force de son âge est

immolé à la vue de Jérusalem, victime de la rage des Juifs et des Gentils qui conspirent à le tourmenter. En Lui, rien n'est exempt de douleur, son visage est défiguré, à peine lui reste-t-il un peu de chair intacte, et on voit paraître ses os. S'Il lève la tête vers le Ciel, les épines s'y enfoncent plus avant ; s'Il l'incline, le poids du corps déchire les plaies de ses mains et de ses pieds, et la vue elle-même lui est un supplice. Ce spectacle, capable de faire fondre un cœur de pierre, Jésus nous le donne au prix de ses douleurs, afin que, en le contemplant, nous soyons guéris des morsures venimeuses du
XXI, serpent infernal : *qui percussus aspexerit eum, vivet : quiconque aura été mordu et le regardera conservera la vie.* En vérité, c'est là un arbre de la science du bien et du mal, non celui auquel il était défendu de toucher sous peine de mort, mais celui dont les fruits donnent la vie et l'immortalité. Par eux, nous savons la miséricorde et la justice de Dieu et le mal du péché, l'immensité des joies célestes et l'horreur des tourments de l'enfer, l'amour de Jésus pour nous et nos dettes envers Lui. Jésus crucifié est l'arbre de vie dont il est dit que ceux qui se nourriront de son fruit ne mourront jamais. Il est la fontaine sacrée d'où se répandent quatre fleuves qui, semblables à ceux du Paradis, arrosent le jardin de l'Eglise.

Mon âme, tu trouves tout en Lui : vertus héroïques, amour ardent, joies pures, richesses réelles, lumière spirituelle, vie immortelle et gloire. Approche et contemple à loisir la beauté de Celui que tu aimes, Il est exposé de telle sorte que tous puissent venir à lui : ses bras sont étendus et sa tête est penchée pour te donner le baiser divin ; et, afin que tu sois sûr de le retrouver toujours, Il a voulu être attaché comme inséparablement à la Croix.

De ceux qui sont présents au Calvaire.

Les sentiments si divers, si opposés, qu'inspire à toutes sortes de personnes la vue du Christ suspendu à la Croix, nous présentent de grands sujets de méditations, très propres à nous faire faire des actes excellents. Nous verrons quels furent les sentiments des Juifs, des démons, ceux de la Sainte Vierge, de saint Jean et d'autres, ceux de Dieu Lui-même, et enfin quels devraient être les nôtres.

1

Pour la plupart de ceux qui sont au Calvaire, surtout pour les Juifs, le crucifiement de Jésus est une joie féroce et un triomphe. Les Evangélistes nous en font ce tableau : *Les bourreaux partagèrent ses vêtements et tirèrent sa robe au sort : Dividentes vero vestimenta ejus, miserunt sortes. Ceux qui passaient le blasphémaient, branlant la tête et disant : Allons, toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même ! Si tu es le Fils de Dieu, descends de la Croix ! Prætereuntes autem blasphemabant eum moventes capita sua. Et dicentes : Vah ! qui destruis templum Dei, et in triduo illud reædificas, salva temetipsum : si Filius Dei es, descende de cruce, et credimus ei. Et le peuple se tenait là, regardait et se moquait de Lui : Et stabat populus spectans et deridebant eum principes cum eis.* La patiente bonté du Christ ne se lasse pas de souffrir et de multiplier encore les preuves de son amour. L'excessive barbarie des hommes ne se lasse pas de tourmenter Celui qui souffre pour eux. Insensibles à ses douleurs et ne pouvant plus augmenter celles de son corps, ils s'ingénient à augmenter celles de son âme par leurs blasphèmes et l'amertume de leurs railleries. De tels excès restent sans excuse car le Christ ne fût-il

Luc XXIII, 34.

Mat. XXVII, 39, 40.

Luc XXIII, 35.

qu'un homme, c'est une impardonnable cruauté de le traiter ainsi.

Mais, doux Jésus, que dire de moi-même? Que dire des mauvais chrétiens? des chrétiens tièdes? Vous connaissant pour Dieu et notre Sauveur, sachant que vos souffrances sont pour nous, nous restons en face de la Croix sans dévotion, comme devant un spectacle banal et qui n'arrête pas nos offenses. Combien semblent agir comme s'ils voulaient pousser à bout votre patience et voir jusqu'où l'on peut provoquer votre justice et votre courroux! Pardonnez-nous, Seigneur, pardonnez à tous, et ne permettez pas que, nous, vos serviteurs, nous mettions en contradiction notre Foi et notre conduite.

2

Tandis que les Juifs, distillant la rage dans leur cœur, continuent à insulter le Seigneur, Lucifer et les démons ses complices sont là aussi, déjà tremblants et confondus, obligés d'être témoins de la Rédemption de l'humanité. Ils voient que l'heure est venue où le Christ élevé de terre va tout attirer à Lui, que leur empire touche à sa fin et qu'eux-mêmes ont préparé et hâté leur défaite en poursuivant la mort de Jésus ; ils comprennent que, selon la Prophétie d'Habacuc, la gloire du
III, 4. Crucifié *va couvrir les cieux et sa louange remplir la terre; sa splendeur va éclater, et des rayons tomberont de ses mains, là se cache sa puissance : Operuit cœlos gloria ejus, et laudis ejus plena est terra. Splendor ejus ut lux erit : cornua in manibus ejus : ibi abscondita est fortitudo ejus.* Par la force divine cachée dans la Croix, le pouvoir de Satan va être anéanti, la mort vaincue, et les démons obligés de fuir devant cette Croix libératrice.

Avec Jésus-Christ, réjouissons-nous de son triomphe ; et en voyant de quelle manière fut abattue la force des démons par sa glorieuse Passion, comprenons aussi

avec quelle facilité nous pouvons les vaincre si nous avons recours aux armes de la Croix.

3

En Jésus Crucifié, la Vierge Bénie contemple à la fois son Fils et le Fils unique du Père, le Sauveur du monde, le vainqueur de la mort et de l'enfer. Dans toute la mesure où une simple créature en est capable, Elle comprend son excellence infinie, son amour pour les hommes, l'immensité des souffrances de son âme et de son corps et leurs fruits pour la gloire de Dieu ; elle voit le Ciel recouvré, le salut du monde.

Marie sait combien le Père se complaît dans le sacrifice de son Fils, elle est debout, offrant l'Agneau sans tache, fruit de ses entrailles ; elle agit et elle souffre en coopératrice de la Rédemption ; et transformée par l'amour en son Fils crucifié, Reine des martyrs, elle endure un tourment dont nul autre cœur que le sien n'est capable. L'amour de Jésus remplit l'immense capacité de ce Cœur, il dépasse celui de tous les anges et de tous les hommes réunis, il est en proportion des prérogatives d'une telle Mère et des amabilités d'un tel Fils, comme de l'intime union de nature et de la conformité de volonté qui existe entre eux. Cet amour égale donc, en quelque manière, la perfection du Fils et la dignité de la Mère. Les sentiments et les affections provenant d'une telle connaissance et d'un tel amour, sont chose ineffable, il faut les savourer dans le silence du cœur et de l'esprit. Offrons-les à Jésus, offrons-les au Père céleste qui s'y plaît infiniment.

Au milieu de sa Compassion immense, Marie demeure ferme dans son adhésion à la volonté de Dieu et ratifie le plein consentement qu'Elle y a donné. De là nous savons combien Elle aussi nous a aimés! Il lui aurait paru moins douloureux d'être crucifiée avec son Fils ! Saint Jean, Marie-Magdeleine et d'autres lui tiennent

compagnie, ils ont part à sa douleur et à ses sentiments. A nous de les imiter.

4

Sur la Croix, les sentiments du Christ Lui-même sont tels qu'ils convient au Fils de Dieu, au Rédempteur des hommes, au Maître de toutes les vertus, au Souverain Juge de tous. Ce sont des sentiments tout divins, et que ses souffrances n'altèrent en rien ; son amour pour nous, son obéissance, sa patience, sa douceur demeurent les mêmes. Jésus nous aime tellement que, même sur la Croix, ses plus grandes douleurs lui viennent de son amour, et en particulier celle qui dépasse toutes les autres, l'inutilité pour un grand nombre de ce Sang qu'Il verse pour tous. Il serait prêt à de nouvelles souffrances et les compterait pour peu de chose si par là tous devaient enfin profiter de sa Passion. Dans son immense amour, ce qu'Il désire le plus, c'est de nous voir suivre les exemples qu'Il nous donne du haut de sa Croix.

Comment me refuserais-je à ces désirs du Roi d'amour?

5

Le Père Eternel pourrait-il être indifférent à ce qui se passe au Calvaire? Son courroux et sa justice sont provoqués par la malice des hommes qui atteint son suprême degré, par les outrages faits à ce Fils unique qu'Il leur a donné pour Sauveur et pour Maître. Mais ce même Fils crie miséricorde parce que ses persécuteurs sont cependant pour Lui des frères infiniment chers. Ce cri de son Cœur prévaut et la Justice est satisfaite car Dieu reçoit une satisfaction égale et même supérieure à l'offense ; et sa plus grande gloire est procurée :

II, 2. *Au plus fort de sa colère contre les hommes, Il se souvient de sa miséricorde : cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis.* Il prend d'infinies délices dans le sacrifice

de son Fils et, à cause de Lui, Il pardonne à tous ceux qui recourent à Lui et s'appliquent ses souffrances.

Confidents des secrets du Cœur de Dieu et du Cœur de son Christ, les Anges éclatent en admiration et en louanges. Avec eux, bénissons à jamais les miséricordes du Seigneur et offrons-lui les trophées de la Passion.

6

Le spectacle de Jésus crucifié remplit le Ciel et la terre d'admiration et de stupeur, l'enfer en est frappé d'épouvante. Serais-je seul insensible, moi pour qui le Christ est suspendu à la Croix, car je suis présent à sa pensée, et c'est pour moi qu'Il meurt! Il meurt pour moi dans un excès d'amour! Loin de moi de devenir comme les Juifs le contempteur de Celui que j'ai attaché à la Croix, loin de moi de m'abandonner au désespoir comme les démons! Mais à moi la confusion et la douleur, à moi l'espérance et l'amour!

J. IV, 14. Ici est la *Source d'eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle : fons aquæ salientis in vitam æternam.* Venez, puisons « aux fontaines du Seigneur ».

Jésus Crucifié est le « Livre de vie », prenez-le, il vous enseignera toute vérité.

Il est la « fleur des champs », la fleur du Calvaire :
Cant. II, 1. *Ego sum flos campi.* Cueillez cette belle fleur sanglante, cueillez-la avec la rude tige qui la porte, placez-la sur votre cœur ; qu'elle occupe vos pensées et vos affections et vous imprègne tout entier de son parfum.

Les sept paroles de Jésus en Croix.

Nous mettant en esprit au pied de la Croix, nous écouterons d'abord, comme nous étant adressées, ces
Mat. XVII, 5. paroles du Père Eternel : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances :*

Ecoutez-le. Hic est Filius meus dilectus, in quo bene complacui: ipsum audite. Puis nous Lui demanderons de nous faire comprendre et goûter les paroles de son Fils mourant.

Première parole.

Mon Père, pardonnez-leur car ils ne savent ce qu'ils font: Pater dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt. Quel est Celui qui parle ainsi? Pour qui et de quoi demande-t-il pardon? En quel moment et dans quelles circonstances? Avec quelle affection et de quelle manière? Celui qui parle, c'est le Christ : le Souverain Maître qui, offensé par son esclave, demande pardon pour cet esclave ; le Saint des saints intercède pour les pécheurs, le Fils de Dieu pour les enfants des hommes, le Seigneur pour ses créatures qui lui doivent tout, et dont ne dépendent en rien son bonheur et sa gloire. Le Christ prie pour tous, et en particulier pour ses bourreaux, Il n'exclut aucun péché, si graves et si nombreux qu'ils soient.

L'heure où Il fait cette prière c'est celle où Il est suspendu à la Croix ; c'est cet instant suprême où un fils obtient tout de son père. Jésus place cette demande avant toute autre, et dans le temps même où ceux pour lesquels Il prie le tourmentent cruellement. Pour donner plus de force à sa requête, Il appelle Dieu du nom de Père, le conjurant ainsi au nom de leur ineffable relation de Père à Fils, au nom de l'amour de son Père pour Lui et de son amour pour son Père, de nous faire miséricorde. Il va jusqu'à plaider notre cause et excuser notre ignorance. En Lui nous avons auprès du Père un incomparable avocat et un Médiateur tout-puissant. Mais après qu'Il a ainsi prié pour nous, comment ne pas prier du fond du cœur pour ceux qui nous haïssent et nous persécutent?

Deuxième parole.

Luc xxiii, 43. *En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. Amen dico tibi : Hodie mecum eris in paradiso.*

Ici brille l'efficacité de la prière et la vertu de la Croix. Jésus illumine un des voleurs de la lumière de la foi, Il allume l'amour et verse la grâce dans son cœur; Il lui accorde dès sa première prière ce que les Patriarches ont désiré et demandé pendant des milliers d'années. La Croix est le trône de sa miséricorde et la clef du Ciel; mais il faut y recourir, il faut l'embrasser, il faut s'y laisser clouer, il faut avec le bienheureux larron, reconnaître et confesser Jésus au milieu des souffrances et des ignominies qui cachent aux yeux du monde sa grandeur et sa majesté. Si nous partageons ainsi la Croix du Maître, alors tout ce que nous solliciterons nous sera accordé. « Quelque chose que vous demandiez en mon nom, je le ferai. »

Troisième parole.

J. xix, 26. *Femme, voilà votre Fils. Voilà votre Mère. Mulier, ecce filius tuus. Ecce Mater tua.*

Jésus-Christ nous avait recommandés à son Père; sur le point de mourir, Il nous confie au soin maternel de Marie et demande de nous, comme une de ses volontés suprêmes, l'amour filial envers elle. Déjà, Il nous avait tout donné : ses leçons, ses exemples, sa vie même, les trésors de ses mérites et de ses grâces; mais, afin que nous n'en perdions rien par notre faute, Il nous remet aux soins très aimants de sa Mère. Il nous associe à la qualité de ses enfants et Il veut qu'Elle nous adopte à sa place et qu'Elle reporte sur nous une part de son amour pour Lui; Il veut que nous partagions l'amour que Lui-même a pour Elle. Nul gage de son amour ne pouvait être plus doux.

Cette parole dite à un tel moment s'incruste profondément et à jamais dans le Cœur de Marie. Tous les jours nous en éprouvons les effets. Qu'ils soient imprimés également dans nos cœurs. Ne les oublions jamais et demandons, comme une des grâces les plus précieuses, un ardent et efficace amour pour la Mère de Dieu.

Quatrième parole.

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-Vous abandonné? Eloï, Eloï, lamma sabacthani!

Jésus-Christ prononce ces paroles en son propre nom d'abord, pour nous montrer l'étendue de sa désolation et pour nous encourager à souffrir la privation de toutes consolations sensibles. Mais *pourquoi* est-Il ainsi abandonné? En Lui, nulle cause d'un tel abandon, pas d'autre cause que celle qui l'a porté à prendre sur Lui toutes nos iniquités. Ainsi nous retrouvons toujours en présence l'immensité de son amour et la grièveté du péché!

En second lieu, Jésus-Christ parle comme Chef de son corps mystique, et indique par ces paroles la cause principale de son affliction : plusieurs de ses membres ne profiteront pas de sa mort, seront retranchés du tronc et à jamais abandonnés de Dieu. *Mon Dieu, mon Dieu.* Deux fois Il répète le nom de Dieu et L'appelle *son* Dieu, pour montrer à la fois sa soumission au décret éternel et sa douleur de perdre ces hommes qu'Il eût voulu sauver. Il s'en plaint amoureusement : *Pourquoi m'avez-Vous abandonné?* Ils sont mes membres; pourquoi mon sang ne leur est-il pas efficacement appliqué? Pourquoi ne sont-ils pas vivifiés par l'influence de ma vie vivifiante? Nous savons que ce n'est pas insuffisance de Rédemption, puisque Jésus-Christ a fait avec surabondance tout ce qui était possible, mais uniquement défaut de coopération à ses grâces.

Oh! de quel prix est une âme aux yeux de Jésus

Avec quelle ardeur Il a voulu notre salut et l'a efficacement assuré? Que rien, par notre faute, ne soit rendu inutile des trésors de la Rédemption, ni pour nous ni pour d'autres âmes.

Cinquième parole.

J. XIX, 28. *J'ai soif : Sitio.*

Jésus-Christ vient de parler à son Père, maintenant c'est à nous qu'Il s'adresse, et les deux paroles ont une même signification : toutes deux expriment son ardent désir de notre Rédemption. Si la soif de son corps n'était pas la figure de celle de son âme, Il ne l'exprimerait pas en cet instant; mais avant d'expirer, Il veut manifester encore son désir de souffrir qui n'est point encore assouvi, et cette soif intense de notre salut qui bien plus que ses tortures va causer sa mort, car son amour est son principal ou plutôt son unique exécuteur.

Sa soif n'est pas désaltérée, le vinaigre qu'on lui présente ne saurait la calmer, et l'ingratitude des hommes qui repoussent son amour et se perdent en dépit de son sacrifice continue jusqu'au bout de l'abreuver d'amertume. Et nous, combien faiblement nous répondons à son véhément désir!...

Sixième parole.

J. XIX, 30. *Tout est consommé : Consummatum est.*

Jésus-Christ a maintenant accompli la grande œuvre que son Père lui a donné à faire; la rançon de notre rachat est payée; Il nous a montré son amour, Il nous lègue ses leçons et ses exemples; Il n'a rien omis de ce qui pouvait plaire à son Père ou être utile aux hommes; Il est temps pour lui de déposer sa vie mortelle et de se revêtir de l'immortalité, de quitter la terre pour regagner le Ciel.

Heureux ceux qui, à l'heure de la mort, peuvent dire ces mêmes paroles. Ce sont ceux qui, pendant leur pèle-

rinage, ont écouté le Verbe de Vie et lui ont obéi en tout comme à leur Roi, car ses paroles sont esprit et vie : *Verba mea Spiritus et Vita sunt.*

Septième parole.

Mon Père, je remets mon âme entre vos mains : Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.

Après nous avoir appris à vivre, Jésus-Christ nous apprend à mourir : dans des sentiments d'amour, avec une confiance assurée en la Bonté divine, avec la joie de voir l'heure qui va nous unir à notre Créateur, sans que rien désormais puisse nous séparer de Lui. Nous ne saurions redire trop souvent cette parole avec une pleine conformité à la Volonté de Dieu, afin qu'à l'heure de la mort, la redisant une dernière fois, nous ayons le bonheur, par la vertu de la Passion et en union avec Notre-Seigneur, de remettre notre âme entre les mains de Celui de qui nous l'avons reçue. Demandons constamment cette grâce suprême à Jésus Crucifié, par l'intercession de sa Mère et la nôtre.

De la mort de Jésus-Christ et de ce qui advint ensuite.

1

II, *Jetant un grand cri, Jésus inclina la tête et rendit l'esprit. Jesus autem, iterum clamans voce magna, emisit spiritum.*

Avant sa mort : *Les ténèbres couvrirent toute la terre de la sixième à la neuvième heure. A sexa autem hora tenebræ factæ sunt super universam terram usque ad* I, *horam nonam.* Immédiatement après : *Le voile du Temple se déchira en deux : et ecce velum templi scissum est in duas partes ; la terre trembla, les rochers se fendirent : et terra mota est et petræ scissæ sunt ; les sépulcres s'ouvrirent : et monumenta aperta sunt ; et multa*

Mat. XXVII, 52, 54. *corpora sanctorum, qui dormierant, surrexerunt. Le Centurion et ceux qui étaient avec lui gardant Jésus... furent effrayés et dirent : Cet homme était vraiment le Fils de Dieu. Centurio autem, et qui cum eo erant, custodientes Jesum... dicentes : Vere Filius Dei erat iste.*

Assistons avec une religieuse stupeur et une tremblante adoration à la mort de Jésus, Notre-Seigneur. Quels seront nos sentiments, en entendant son dernier *cri?*.. C'est un adieu jeté d'une voix puissante afin que tous puissent l'entendre et recueillir un gage de son amour? Ce cri victorieux, qui termine sa vie mortelle, devrait aussi mettre fin au péché et faire sortir pour jamais les âmes de leur sépulcre, avec plus de force que le cri qui rappela Lazare à la vie!

L'inclinaison de sa tête est un suprême indice de son obéissance et comme un dernier exemple de cette vertu. « Il dépose », Il donne pour nous une vie infini-
J. X, 18. ment précieuse. *Personne ne me prend ma vie, je la donne... Nemo tollit animam meam : sed ego pono eam a meipso...* Que ferons-nous pour reconnaître cet immense bienfait?

Dans certaines nations païennes, quand un roi meurt, sa veuve, en témoignage d'amour et afin de ne pas déchoir par une nouvelle alliance, se jette sur le bûcher avec la dépouille de son époux, pour être brûlée avec lui. Vous qui êtes consacrés à Jésus-Christ seul, que reste-t-il sur la terre qui soit digne de votre amour? Embrassez donc la Croix, et avec votre Epoux de sang, consumez-vous dans les flammes de la Charité, mourez avec Lui, mourez au monde, mourez à vos passions et à vous-même. Mourir ainsi, c'est vivre de la véritable vie, cette vie que la mort de Jésus nous a méritée, et dont saint Paul parle quand il dit : « Que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort pour eux. »

2

Au moment où Jésus-Christ meurt, s'accomplissent ces paroles de l'Ecclésiastique : *Je pénétrerai dans toutes les parties inférieures de la terre, je porterai mes regards sur tous ceux qui dorment et j'éclairerai tous ceux qui espèrent dans le Seigneur. Penetrabo omnes inferiores partes terræ, et inspiciam omnes dormientes, et illuminabo omnes sperantes in Domino.* L'âme du Christ qui dans sa Passion, par l'effet du plus surprenant miracle, alliait au bonheur inamissible de la vision béatifique un si haut degré de souffrance que nul homme ne peut le comprendre, est en un instant libérée de toutes ces douleurs. Comme un victorieux conquérant, Jésus, repoussant le prince des ténèbres jusqu'au plus profond de l'abîme, se hâte de visiter ces saintes âmes qui, depuis des siècles, attendaient sa venue, et de leur apporter Lui-même les bonnes nouvelles de sa victoire et de leur délivrance.

A son approche la terreur se répand parmi les misérables habitants de l'enfer, tandis que d'inexprimables joies envahissent les âmes des anciens Patriarches! Quelles félicitations ils prodiguent à leur Rédempteur et à leur Roi! Quels hymnes d'action de grâces les Prophètes chantent à la louange de Celui en qui se trouvent si littéralement accomplies toutes leurs prédictions! Voici la fin de leurs larmes et de leurs désirs. Les Limbes sont devenues le Paradis et l'exil s'est changé en béatitude, car maintenant rien ne saurait les priver de leur bonheur. La lumière succède à l'obscurité, des torrents de pures délices à la langueur inséparable de l'amour inassouvi et de l'espérance différée. La Divinité avec ses perfections infinies se découvre à eux, et ils reçoivent une pleine et éternelle possession de ses trésors.

Tels furent les premiers effets de la mort du Christ, tel est le bonheur de celui qui entre dans la vision intui-

tive. C'est là que nous devons aspirer, en faisant nôtres les sentiments des Patriarches et nous unissant à leurs louanges pour le Christ victorieux.

3

Tandis que les Pères de l'ancienne Loi sont béatifiés par la claire vue de l'âme du Christ, son Corps sacré, suspendu à la Croix, est encore en butte aux insultes de ses ennemis, et sa sainte Mère plongée dans un océan de douleurs. Elle éprouve un nouveau martyre quand on ouvre le côté de Jésus, la lance blesse son Cœur maternel et lui fait endurer la souffrance qui ne peut plus atteindre ce Fils bien-aimé. Mais c'est encore ici une admirable invention de l'Amour, car cette plaie injurieuse au Seigneur et si douloureuse à sa Sainte Mère va devenir une source de grâces et de délices. Par cette plaie d'amour, nous trouvons l'entrée du Cœur divin ; le sang et l'eau en jaillissent pour orner et enrichir l'Eglise, pour purifier et vivifier nos âmes. Approchons, enivrons-nous, puisons la joie sainte et la force de l'Amour divin.

Mais n'oublions pas la tendre sollicitude dont Marie entoura la sépulture de son Fils. Pour l'assister, la Providence lui envoya Nicodème et Joseph. Le Corps divin est descendu de la Croix. Avec un tendre respect la Mère affligée le reçoit sur son sein, contemple toutes ses plaies, les baigne de ses larmes. Puis, après avoir, avec ses amis, enveloppé d'un suaire imprégné d'aromates ce corps toujours uni à la Divinité, elle le dépose dans le sépulcre. Que ferons-nous pour la consoler? « Rachel était inconsolable de la mort de ses enfants, parce qu'ils n'étaient plus. » Le Fils, que Marie a vu mourir au milieu des tourments, est infiniment plus digne d'amour, plus beau et plus parfait que tous les fils des hommes, et son amour pour Lui dépasse sans mesure celui de toutes les Mères.

Votre affliction est trop grande, ô Mère bénie, pour que je cherche à l'alléger, mais je vous conjure de m'y faire participer. Votre douleur, Vierge Sainte, plaît infiniment à votre Fils, car elle n'empêche en vous ni les actes des plus héroïques vertus ni la ferme attente de sa Résurrection. Je Lui offre cette affliction et ces vertus et, par elles, je demande à votre Cœur de Mère de me donner part à cet amour douloureux dont vous étiez pénétrée quand Vous Le teniez mort entre vos bras, Lui, notre Vie et notre Résurrection. *Amen.*

QUATRIÈME SEMAINE

Note. — Le manuscrit du Père de Clorivière, qui est resté en fascicules séparés, ne nous en offre plus aucun pour la dernière partie des Exercices. Afin d'y suppléer dans la mesure possible, appel a été fait à d'autres écrits de notre auteur, là où il traite de matières relatives à la Quatrième Semaine. Les sujets de méditation ainsi recueillis se présentent, par suite, sous des formes assez diverses, suivant qu'ils ont été empruntés à des instructions ou à des commentaires, ou bien à des méditations de caractère plus affectif. Dans cette diversité on retrouvera cependant toujours la même doctrine de perfection.

LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR

Pas de mystère dans la religion qu'il nous importe davantage d'approfondir si nous voulons, comme le disait le Prince des Apôtres, et comme il est actuellement plus nécessaire que jamais, être prêts à rendre à tout le monde raison de notre foi.

Cette vérité, la résurrection de Notre-Seigneur, considérée sous deux points de vue différents, est, en même temps : le principal objet de notre foi, le motif le plus fort de crédibilité, comme aussi, le fondement le plus solide de notre espérance.

Objet de notre foi, dis-je, en tant que cette vérité nous est proposée comme révélée et marquée du sceau de l'autorité de Dieu ; motif de crédibilité, en tant qu'elle est appuyée sur des témoignages humains et que des raisons d'ordre naturel portent invinciblement à la croire (pourvu qu'on veuille examiner ce fait, comme tout autre fait, attentivement et sans préjugés).

La Résurrection de Notre-Seigneur et son Apparition à Notre-Dame.

xviii, *Il est ressuscité comme Il l'avait dit. Surrexit enim sicut dixit.*

1

Jésus est ressuscité par sa propre puissance. Il avait
1er dit : *J'ai le pouvoir de laisser ma vie et de la reprendre : Potestatem habeo ponendi eam, et potestatem habeo iterum sumendi eam.* Il avait jeté aux Juifs ce divin
19. défi : *Détruisez ce temple et je le rebâtirai en trois jours : Solvite templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud.* Cette parole s'accomplit.

Donner la vie est un effet qui appartient uniquement à la Puissance divine, et le Christ étant Dieu, sa Divinité restant unie à l'âme et au corps séparés par la mort, Il se ressuscite Lui-même. Il n'y a rien de contradictoire
, 24. dans la parole : *Dieu le Père l'a ressuscité : Quem Deus suscitavit*, car le Christ comme Dieu n'a qu'une seule volonté et une même opération avec le Père, de sorte que, affirmer que quelque chose que ce soit est l'œuvre du Père, c'est l'affirmer également du Fils ; et conséquemment, dire que le Père a ressuscité le Christ, c'est dire que le Christ s'est ressuscité Lui-même.

Actes de foi et d'adoration... Louanges, joie...

« Le Christ est véritablement ressuscité. » Si nous voulons honorer en nous-mêmes cette vérité, ayons soin que notre vie nouvelle soit véritable. Il faut que nous soyons véritablement chrétiens, religieux, prêtres, hommes de Dieu... Il faut que tout soit vrai dans nos pensées, dans nos affections, dans nos actes, dans nos paroles ; qu'il n'y ait rien que de réel et de solide dans nos vertus. Alors elles n'auront point ce vain éclat qui parfois éblouit les autres et souvent nous trompe nous-mêmes ; elles seront modestes, humbles, sincères, pour

le regard de Dieu seul, et elles paraîtront aux yeux des hommes telles qu'elles sont devant Dieu. C'est là aussi la seule vraie gloire du disciple de Jésus-Christ.

2

Jésus-Christ ressuscite glorieux. La vie que le Christ reprend n'est plus cette vie passible et mortelle qu'Il a portée pour notre amour, c'est cette vie impassible et toute glorieuse dont saint Paul parle quand il dit que Jésus-Christ est *le premier-né d'entre les morts : primogenitus ex mortuis*. Au moment où son corps est animé de nouveau par son âme sainte, Il est revêtu de tous les dons de la gloire comme il convient à l'Homme-Dieu.

Coloss. 1, 18.

Toute comparaison nous manque pour comprendre la gloire de l'âme et du corps de Jésus-Christ. Mais bien que son âme n'eut point à mériter une béatitude qu'elle possédait depuis le premier instant de sa création et de son union au Verbe, néanmoins elle en reçoit maintenant les effets d'une manière pleine, et l'océan infini des joies divines se communique à toutes ses puissances. Les admirables travaux et les souffrances de Jésus-Christ, les vertus qu'Il a pratiquées comme voyageur, valent à sa chair sacrée une splendeur de surcroît. Ce qui en apparaît après sa résurrection n'est encore qu'un rayon voilé.

Contemplons les qualités du corps de Jésus-Christ sortant du tombeau, et l'état de gloire, de force et de puissance dans lequel Il entre pour jamais par sa résurrection. Ce n'est plus cet homme de douleurs que nous avons vu, ses tourments sont changés en délices ineffables, Il a dépouillé un état de faiblesse qui lui était étranger pour faire briller la force qui lui est propre. Plus hautement que sur le Thabor, son Père le présente au monde et le déclare son Fils bien-aimé, objet de ses complaisances. Comme l'avait prédit d'avance le Prophète, c'est un roi victorieux qui se découvre aux

siens dans l'éclat de sa beauté souveraine, revêtu de puissance et d'honneur : *Dominus regnavit decorem induit, etc.*

Il garde comme des trophées de sa gloire, des gages de son amour, ces blessures, maintenant plus resplendissantes que le soleil. Il les garde pour affermir notre confiance en Lui, et pour nous rappeler par quelle voie on va au bonheur.

3

Jésus apparaît à sa Sainte Mère.

Marie l'attend dans la douleur, la paix et les brûlants désirs... C'est autour d'elle que les Apôtres dispersés se sont retrouvés, elle a prié pour eux ; selon la comparaison du Seigneur Lui-même, les rassemblant sous ses ailes, cette « Mère du bel Amour » a consolé les disciples et, au contact de sa foi et de son espérance, elle a ranimé leur foi vacillante et leur espérance ébranlée...

Elle est la première que Jésus favorise de sa présence : suite comme nécessaire de sa qualité de Mère, de sa prééminence sur toute créature, de l'amour qui l'unit à Jésus et de la part qu'elle a eue à ses douleurs. Nulle langue ne pourrait dire quels sont alors les sentiments et les adorations d'une telle Mère, ni rendre les faveurs dont la comble un tel Fils. La gloire de l'Humanité Sainte rejaillit sur Marie. Les Anges exaltent la mère de leur Roi et la proclament leur Reine, les saints de la nature humaine la révèrent comme leur libératrice, son Fils Bien-Aimé Lui-même se glorifie d'avoir une telle Mère.

Marie tressaille d'allégresse et dans le transport de son amour son esprit glorifie le Seigneur dans un nouveau *Magnificat*. Sa reconnaissance voit dans la gloire de son Fils le prix incomparable du choix que Dieu a fait d'elle ; *Fiat mihi magna qui potens est* ; et plus elle est élevée, plus elle est sublime dans son humilité.

Qui peut douter que pendant les quarante jours qui suivent, Jésus soit fréquemment avec sa Mère bénie. Il prend en elle plus qu'en toutes les créatures des complaisances toutes divines. Il lui confie les siens, et Marie choisit de demeurer encore sur la terre parce que notre avantage le demande ; sacrifice qui montre l'excès de son amour pour nous.

Des fruits de la Résurrection de Jésus-Christ

Luc XXIV, 6, 7. *Rappelez-vous comment Il vous a parlé en Galilée, disant : Il faut que le Fils de l'homme soit livré..., qu'Il soit crucifié et qu'Il ressuscite le troisième jour : Recordamini qualiter locutus est vobis, cum adhuc in Galilæa esset, dicens : Quia oportet Filium hominis tradi in manus peccatorum, et crucifigi et die tertia resurgere.*

Considérer dans la Résurrection :

La gloire de Dieu et de Notre-Seigneur.

Les biens qu'elle nous apporte.

1

Gloire de Dieu dans la Résurrection de Jésus-Christ.

Dans la résurrection du Christ et dans les circonstances qui l'accompagnent, Dieu atteint des fins dignes de lui et souverainement glorieuses. La Sagesse infinie a ménagé toutes choses de sorte que sont irrécusables et les preuves de la mort de Jésus-Christ et les preuves de sa résurrection.

Sans délai, la Justice divine témoigne de la Sainteté de Jésus-Christ et confond ses ennemis. L'Amour de Dieu pour son Christ se hâte de réunir son corps et son âme, de faire éclater la gloire qui leur était due depuis le commencement, et de transformer en matière de

triomphe les ignominies, les souffrances et la mort de l'Homme-Dieu.

Maintenant se trouve pleinement exaucée la prière que Jésus-Christ faisait trois jours auparavant, à la
, 1. Cène : *Père Saint, glorifiez votre Fils afin que votre Fils vous glorifie : Pater, clarifica Filium tuum, ut Filius tuus clarificet te.* Commencé au temps même de la Passion, l'accomplissement de cette parole s'achève dans la victoire de Dieu et de son Christ.

La résurrection de Jésus-Christ procure à Dieu la plus grande gloire en manifestant la plus haute de toutes ses œuvres, le chef-d'œuvre de sa Puissance, de sa Sagesse et de sa Bonté, l'union intime, indissoluble, éternelle, de la nature divine avec la nature humaine, dans l'unité de la Personne du Fils de Dieu, Rédempteur et Sauveur.

Elle répand un éclat divin sur tous les mystères, très spécialement sur celui de la croix. Elle nous montre sous un jour ravissant les divins attributs et plus particulièrement ceux de la Miséricorde et de la Justice.

La résurrection de Jésus-Christ, en imprimant dans l'esprit de l'homme la foi en sa Divinité, découvre à ses yeux les profondeurs des jugements de Dieu dans la conduite qu'il tient envers ses élus et ses favoris.

2

Gloire de Jésus-Christ dans sa résurrection.

1. La résurrection est la preuve par excellence de sa Divinité. Pendant sa vie mortelle, Jésus-Christ a opéré d'innombrables miracles qui rendaient les Juifs inexcusables de ne le point reconnaître pour le Messie. Mais il convenait que, se distinguant des Prophètes et des Saints, Il prouvât sa Divinité par un miracle qui n'appartînt qu'à Lui, et dont le caractère mît le sceau à la vérité de sa doctrine. Telle est la résurrection. Aussi,

Jésus-Christ y renvoyait toujours les Juifs quand ils lui demandaient de prouver qu'il était le Fils de Dieu et rarement Il parlait de sa mort sans annoncer aussi sa résurrection.

La Divinité de Jésus-Christ était voilée pendant sa vie mortelle, parce qu'Il ne voulait pas se faire rendre publiquement alors les honneurs dus à Dieu, et qu'Il voulait vivre en homme parmi les hommes, afin de les enseigner surtout par ses exemples, selon cette parole :

Mat. xx, 28. *Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir : Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare.* Après sa mort, Il doit être adoré par toutes les nations, et sa résurrection est en quelque sorte la promulgation solennelle de sa Divinité, la preuve manifeste qu'Il est

Rom. i, 4. le Fils de Dieu. Aussi, saint Paul dit : *Il était prédestiné comme Fils de Dieu en puissance, selon l'esprit de sanctification, par sa résurrection d'entre les morts : Qui prædestinatus est Filius Dei in virtute secundum spiritum sanctificationis ex resurrectione mortuorum Jesu Christi Domini nostri.*

La sainte humanité de Jésus ressuscité est comblée de joies et de délices qui dépassent infiniment la gloire et le bonheur de tous les Anges et de tous les bienheureux ensemble. Le dernier des bienheureux possède en son corps une clarté dont l'éclat dépasse celui de plusieurs soleils, une impassibilité qui le met hors d'atteinte de toutes les forces de l'univers, une subtilité qui ne connaît pas d'obstacle, une agilité qui dépasse la promptitude de l'éclair ; et son âme trouve dans la vision béatifique, dans les biens qui en découlent, un bonheur auquel rien ici-bas ne peut être comparé. Quelle sera donc la récompense du plus grand des Saints? Et quelle peut être, au-dessus de tous les Saints, la gloire de cette Humanité sacrée substantiellement unie au Verbe, à laquelle tout était dû, et qui a si merveilleusement triomphé par la

I Cor. ii, 9. croix? *L'œil de l'homme n'a point vu ce que Dieu pré-*

pare à ceux qui l'aiment : Quod oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum, bien moins encore ce qu'Il a préparé de toute Eternité à son Fils Bien-Aimé, le Dieu fait homme.

Cependant, des yeux de la foi, nous pouvons contempler cette gloire avec amour et joie ; nous pouvons concevoir aussi une ferme espérance et un vif désir de ce qui nous est préparé par Jésus-Christ. Ces sentiments devraient se renouveler chaque fois que dans le *Credo* nous redisons ces paroles : « le troisième jour est ressuscité des morts ».

3

Nos biens en Jésus ressuscité.

La gloire due à Jésus-Christ, les honneurs qui conviennent à son humanité sainte pour tant de souffrances endurées, sont le premier et grand objet que Dieu se propose dans ces mystères glorieux ; mais cet objet tout divin ne l'empêche pas de penser à nous et de disposer ces mystères de telle sorte qu'ils servent à notre avantage. Il ne sépare pas nos intérêts de ceux de son propre Fils, tant le Chrétien est quelque chose de grand aux yeux de Dieu, tant son union avec Jésus-Christ est intime.

Dans sa résurrection, Notre-Seigneur nous montre la fidélité de ses promesses, non moins que sa puissance et la véracité de sa doctrine.

1. La résurrection était nécessaire pour que les satisfactions de Jésus-Christ et les grâces qu'Il a méritées pour nous, nous fussent appliquées par le moyen de la foi surnaturelle et salvatrice. *Il a été livré pour nos péchés et Il est ressuscité pour notre justification : Qui traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram.*

La mort de Jésus-Christ, toute salutaire qu'elle fut, avait jeté ses Apôtres dans l'abattement, elle avait été pour eux un scandale : la résurrection seule pouvait ranimer leur foi et leur espérance. Sans la résurrection le monde serait encore dans les ténèbres...

2. De plus, il y a une intime connexion entre la résurrection de Jésus-Christ et la nôtre. Assurés de la réalité de la vie future, nous ne pouvons douter qu'il puisse et veuille nous ressusciter un jour ; nous possédons, dans sa résurrection glorieuse, le gage, le modèle, et comme les prémices de la nôtre : un roi victorieux fait participer ses soldats à son triomphe, un maître ne peut être sans ses disciples, un époux sans son épouse. Selon l'expression de saint Paul, nous sommes, en quelque manière, déjà ressuscités avec Jésus-Christ, puisqu'Il est le Chef et nous les membres ; et c'est pourquoi Il est appelé « le premier-né d'entre les morts ». En lui nous voyons déjà l'heureux terme de nos tribulations et de nos souffrances, en Lui nous comprenons comment notre tristesse doit se changer en joie.

Nous savons que la gloire de son âme et de son corps dépasse tout ce que nous pouvons imaginer et comprendre ; et nous savons aussi que ceux qui lui ressemblent dans cette vie mortelle et passible, Lui deviendront conformes par la communication des dons glorieux dont Il jouit : *Si nous souffrons avec Lui, nous régnerons aussi avec Lui : Si sustinebimus et conregnabimus.* Sachons donc en tirer la conséquence que nous indique encore saint Paul, « que nous devons être fermes et inébranlables, avançant toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que *notre labeur n'est pas vain devant Lui : labor vester non est inanis in Domino* ».

II Tim. II, 12.

I Cor. XV, 58.

3. Rappelons-nous enfin que nous devons représenter en nous-mêmes ce mystère, en passant de la tiédeur et de l'imperfection à la ferveur, d'une manière d'agir humaine et naturelle à une autre toute surnaturelle,

d'un faible degré de perfection à des degrés toujours plus élevés.

Nous porterons en nous quelque ressemblance du don de subtilité si nous surmontons courageusement tous les obstacles de la voie de la vertu ; du don d'agilité si nous sommes toujours prompts et diligents à nous rendre à toute volonté de Dieu, à tout appel de l'obéissance ; du don de clarté si nous éclairons les autres par de bons exemples ; du don d'impassibilité si nous supportons toute souffrance avec paix et joie.

La vie de Jésus ressuscité est particulièrement le modèle d'une vie parfaite. Elle nous montre le terme où Il conduit sûrement ceux qui le suivent, de telle sorte, selon le vœu de saint Paul, « que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour eux ».

DE LA JOIE, FRUIT DE LA QUATRIÈME SEMAINE

Le Seigneur, à la Cène, après avoir parlé à ses disciples de l'étroite union qu'Il voulait avoir avec eux, avait ajouté : *Je vous ai dit ces choses afin que ma joie soit en vous et que votre joie soit parfaite : Hæc locutus sum vobis, ut gaudium meum sit in vobis, et gaudium vestrum impleatur.*

Cette parole peut s'entendre en deux manières qui s'accordent parfaitement : Jésus veut prendre sa joie dans les siens, et Il veut qu'eux-mêmes aient part à sa joie.

L'Homme-Dieu désire que ses disciples lui causent de la joie, et ces sujets de joie sont multiples et admirables : Ses amis procureront la gloire de son Père en le faisant connaître aux hommes, et en accroissant par leurs travaux le nombre de ses fidèles adorateurs ; ils reconnaîtront quel a été l'amour de Dieu pour l'humanité de son

Christ et les ineffables effets de cet amour ; ils verront l'amour du Verbe Incarné pour eux-mêmes, les effets divins et sans nombre de cet amour, ses rapports avec celui que son Père a pour Lui. Son Père leur accordera tout ce qu'ils demanderont en son nom ; par leur fidélité constante à garder sa parole et à marcher sur ses traces le plus parfaitement possible, ils mériteront de persévérer jusqu'à la fin dans son amour. L'Homme-Dieu se réjouira en eux comme un ouvrier se réjouit de la beauté de son ouvrage, un pasteur de l'état florissant de son troupeau, un père de la gloire de ses enfants, un ami du bonheur de son ami, et sa joie sera d'autant plus grande en eux que l'amour qu'Il a pour eux est plus immense. On en peut juger par la douleur même que dans le temps de sa Passion et dans tout le cours de sa vie, Il a ressentie de la perte des âmes.

Les disciples se réjouiront, à leur tour, de la joie qu'ils auront causée à leur divin Maître par leur amour et la conformité parfaite de leurs volontés avec la sienne ; ils s'en réjouiront parce qu'il est souverainement doux à un disciple d'avoir pleinement satisfait son maître, à un sujet de s'être signalé au service de son roi, à un fils d'avoir contenté son père, à une épouse de plaire à son bien-aimé. C'est dans l'accomplissement des désirs de leur divin Chef que trouvent leur félicité les vrais soldats de Jésus, « ceux que sa gloire fait bondir de joie ». Leur noble plaisir de le contenter commence dès cette vie. Ils n'ont point de plus grand bonheur que quand parfois le Seigneur soulevant pour eux le voile qui leur cache la sérénité de son visage, leur fait connaître qu'Il se plaît dans leur amour et dans leur zèle pour son service, cette faveur leur paraît préférable à toutes les autres. Mais la joie qu'elle leur cause ne sera complète que lorsque le suprême rémunérateur, à la fin d'une carrière remplie d'œuvres saintes, fera entendre à chacun d'eux ces paroles ravissantes : *Entrez dans la*

xv, *joie de votre Seigneur : Intra in gaudium Domini tui.*

Jésus-Christ veut que la joie des siens soit parfaite, que rien ne manque de ce qui peut la rendre plus vive et plus pure, qu'elle soit à son comble, que rien ne puisse ni la troubler ni l'altérer. La joie parfaite n'aura tous ces caractères que dans le Ciel, parce que rien, hors la possession éternelle de Dieu, ne peut satisfaire pleinement les désirs de l'homme. Une certaine plénitude de joie est cependant dès ici-bas le partage des âmes parfaites, telle qu'elle est compatible avec la condition de la vie mortelle, et toujours proportionnée à la perfection de ces âmes. En effet, quel bien peut manquer à celui qui, sans cesse occupé à procurer la gloire de Dieu et fervent imitateur de l'Homme-Dieu, a la douce assurance d'en être aimé, comme l'Homme-Dieu Lui-même est aimé de son Père. N'est-ce pas à lui qu'il est dit: 6. *Bienheureux celui qui a faim et soif de la justice : Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam,* et le Seigneur 22. ne lui promet-il pas que *son cœur sera rempli de joie, et que personne ne pourra lui enlever cette joie : et gaudebit cor vestrum : et gaudium vestrum nemo tollet a vobis.*

Cette sorte de béatitude qui appartient dès à présent à ceux qui se sont entièrement consacrés à Jésus-Christ, dégagés d'eux-mêmes, élevés au-dessus de tous les biens et de tous les maux de cette vie, c'est la joie parfaite, c'est la « paix qui surpasse tout sentiment » ; c'est un don qui se fortifie et s'épure par ce qui trouble et désole d'autres hommes, car les vrais amis du Christ 33. se souviennent de sa parole : *Vous aurez des tribulations dans le monde, mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde : In mundo pressuram habebitis : sed confidite, ego vici mundum.*

APPARITIONS ET PAROLES DE JÉSUS-CHRIST RESSUSCITÉ

Act. I, 3. *Il se montra plein de vie... et Il leur parlait du royaume de Dieu : Præbuit seipsum vivum... loquens de regno Dei.*

Entré dans le plein exercice de ses droits divins, Jésus-Christ n'oublie pas les hommes qu'Il a tant aimés ; on dirait même que son amour, en passant par les eaux de la tribulation dont ils l'ont abreuvé, en est devenu plus ardent et plus fort.

Pendant les quarante jours qui s'écoulent entre sa Résurrection et son Ascension, Il témoigne aux siens la même affabilité, la même bonté qu'aux jours de sa vie mortelle ; Il les console, les anime, leur donne sa paix. Il achève d'instruire ses Apôtres et leur donne l'intelligence des Ecritures, Il les revêt des pouvoirs nécessaires à leur grande mission. Il leur parle des destinées de son Eglise : *Loquens de regno Dei.*

Le message donné à Madeleine.

Marc XVI, 9. *Jésus apparut premièrement à Madeleine ; Apparuit primo Mariæ Magdalenæ.*

Jean XX, 17. *Jésus lui dit : Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père; mais allez à mes frères et dites-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. Dicit ei Jesus : Noli me tangere, nondum enim ascendi ad Patrem meum. Vade autem ad fratres meos, et dic eis : Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum.*

Ces paroles, qui sont des premières que l'Evangile rapporte comme sorties de la bouche de Jésus-Christ ressuscité, doivent être regardées, par le fait des circonstances et du message donné à Madeleine pour les Apôtres, comme très importantes et pleines de mystères élevés.

Nous pouvons y découvrir et contempler les différences entre l'état de Jésus-Christ pendant sa vie mortelle et celui où Il entre par sa glorieuse résurrection, celui où Il va être élevé dans le Ciel.

1

Parlant de l'état de l'humanité sainte pendant la vie mortelle du Christ, saint Paul nous en fait un admirable précis : *Jésus, étant Dieu, n'a pas cru que ce fût une usurpation de s'égaler à Dieu, mais Il s'est anéanti Lui-même : Qui, cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo : sed semetipsum exinanivit...*

Jésus-Christ est Dieu parfait et homme parfait. Dès le premier instant où son âme a été tirée du néant et son corps formé de la substance de la Bienheureuse Vierge, le Verbe a pris possession de l'un et de l'autre et les a unis tous deux substantiellement à sa nature divine, dans l'unité de sa personne divine, de sorte que l'humanité sainte n'a jamais subsisté en elle-même, mais dans le Verbe, pour faire avec lui un même tout, l'Homme-Dieu.

D'après ces pures notions de la foi et d'après ce que l'Evangile nous rapporte des mystères de Jésus-Christ, nous pouvons nous former une idée de l'état de son humanité sainte sur la terre. Toutes les perfections que Dieu pouvait communiquer au dehors étaient dues à cette humanité sainte, à raison de son union substantielle avec la nature divine. Ses actions sont divines, ses mérites infinis. La plénitude de la Divinité habite en Jésus-Christ, le Père lui a remis toutes choses entre les mains, et Il pouvait réclamer l'empire du Ciel et de la terre.

Mais si Jésus-Christ, en tant que Dieu, s'est anéanti Lui-même en prenant la nature d'esclave, d'autre part, c'est une élévation infinie pour cette même nature humaine qui, par le choix que le Verbe a fait d'elle, se voit placée au-dessus de toutes les créatures et seule-

ment inférieure à Dieu. C'est pourquoi Jésus-Christ, en tant qu'homme, voyant en Lui-même la Divinité comme anéantie et cachée sous la nature de serviteur, remit tous ses droits entre les mains de son Père, pour ne les exercer qu'avec une entière dépendance de sa volonté; Il ne voulut recevoir de sa gloire et des biens qui l'accompagnent, que ce qui était inséparablement attaché à sa dignité d'Homme-Dieu et ce qui convenait à ses fonctions de Rédempteur.

La gloire divine, son désir de satisfaire pour le péché et de nous laisser ses exemples, lui ont fait une loi de choisir pour son partage ce que les hommes fuient davantage : le dernier rang, la pauvreté, l'obéissance, les mépris, les souffrances, une mort ignominieuse, quelque incompatibles que parussent ces choses avec la gloire due à son humanité sainte.

Arrêtons-nous devant l'exemple qu'il nous a donné si nous voulons lui ressembler : tout référer à la gloire de Dieu, ne chercher ici-bas que son service, faire notre nourriture de sa volonté sainte, embrasser la croix et ne vouloir de consolation que ce qu'il plaît au Père céleste de nous en donner.

Il est vrai que l'âme de Jésus-Christ possédait la vision béatifique plus parfaitement que tous les bienheureux, d'une manière proportionnée à l'union hypostatique; mais par un incompréhensible prodige de l'Amour et de la Toute-Puissance divine, ce souverain bonheur ne l'empêchait pas d'éprouver la douleur la plus vive, soit spirituelle, soit sensible; selon notre manière de concevoir, ce bonheur était comme confiné dans la partie supérieure de l'âme, et quant à ses effets pour les autres puissances, Jésus-Christ s'était comme dépouillé de ces consolations, et les avait pleinement remises à la disposition de son Père. Il en était de même de l'exercice des dons de Puissance, de Science et autres.

L'état de l'humanité sainte par rapport aux effets de

la vision béatifique est un mystère profond, mais il suffit qu'on puisse s'en former quelque notion d'après les Saintes Ecritures, pour comprendre que Jésus-Christ ait dit que « si nous l'aimions, nous nous réjouirions de ce qu'Il va à son Père ».

2

A la mort de Jésus-Christ, les ombres qui couvraient sa gloire sont dissipées, l'éclat en rejaillit d'abord sur tous les saints de l'ancienne Loi, il resplendit ensuite au matin de la résurrection. Cependant cette gloire ne brille encore que dans un coin du globe, et les témoins n'en peuvent recevoir que des rayons atténués ; l'Homme-Dieu n'entrera en pleine possession de sa gloire que dans ce retour vers son Père et son Dieu dont Il parle à Madeleine, quand Il dit : *Je ne suis pas encore remonté vers mon Père.*

Le Seigneur ajoute aussitôt : *Allez à mes frères, et dites-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.* Ces paroles nous font entrevoir ce qui porte au plus haut degré de gloire et de bonheur l'humanité sainte du Sauveur. De nous-mêmes, il nous serait impossible de concevoir la plus légère notion de ce bonheur, la moindre étincelle de cette gloire. Mais ces noms de Père et de Dieu dont Notre-Seigneur use pour répandre la consolation dans l'âme des siens et leur apprendre le sujet qu'ils ont de se réjouir, nous découvre quel en est le sens et la cause, et nous donne, quoique dans l'obscurité de la foi, quelque indice de sa gloire ineffable.

La parole : *Je monte...* ne peut s'entendre seulement d'un changement local, mais principalement du glorieux changement qui déjà opéré dans l'Humanité sainte doit recevoir sa consommation au Ciel. Le mot monter est propre à signifier le passage à un état plus parfait, et les noms de Père et de Dieu en déterminent le sens à ce

qu'il y a de plus excellent et de plus divin dans le séjour de la gloire et du bonheur, car le Seigneur met une opposition entre ces noms tels qu'Il peut les donner à Dieu et ces noms tels qu'il est permis aux hommes d'en user.

Je monte vers mon Père. Ce nom que Jésus ressuscité donne à Dieu reporte nos esprits jusqu'à sa génération éternelle, tandis que la parole *je monte* ne peut lui convenir que selon son humanité. Par là, Jésus-Christ nous annonce le glorieux état dont Il va jouir dans son humanité unie personnellement au Verbe divin. Devant toute la cour céleste, son Père va le recevoir comme son Fils unique dans ses divins embrassements, et commander à ses Anges et à ses Saints de Lui rendre les mêmes hommages qu'à Lui-même. Il va le couronner de cette gloire que Jésus-Christ lui demandait la veille de sa mort et qu'Il possède *avant l'existence du monde.* Cette demande, Jésus-Christ la motivait ainsi : *Je vous ai glorifié sur la terre, j'ai accompli l'œuvre que vous m'aviez donnée.* L'humanité sainte a été l'instrument de ces grandes choses, maintenant elle va être enveloppée et comme engloutie dans l'océan immense de la gloire du Verbe.

Je monte vers mon Dieu. Ces paroles, Jésus-Christ les dit aussi en tant qu'homme, et Il reconnaît en lui la créature, le serviteur qui n'a rien de lui-même et tient tout ce qu'il est et tout ce qu'il a de la bonté divine ; mais en même temps il nous fait entendre que Dieu est à lui d'une manière particulière, ce qui élève notre attention vers l'union substantielle de la nature humaine avec la nature divine. Dieu est donc le Dieu de Jésus-Christ d'une manière unique et particulière, qui peut s'envisager à un double point de vue. Premièrement, c'est par un choix libre que le Verbe divin, en se faisant homme, s'est mis au rang de serviteur de Dieu et a voulu recevoir de lui toutes choses ; deuxièmement, Jésus-Christ est le principe et la fin des œuvres de

Dieu, l'objet de ses complaisances, en qui seul les autres êtres créés peuvent lui plaire, Il est par excellence *la créature de Dieu* comme l'appelle saint Jacques, et, selon saint Paul, *le premier né de toutes les créatures*, Il est, d'une manière qui ne convient qu'à lui, *le Serviteur de Dieu*. Quand Il nous dit : *Je monte vers mon Dieu,* c'est comme s'Il disait : Dieu à qui je me suis soumis, à qui seul j'ai rendu une gloire digne de Lui, Dieu qui avait *appelé contre moi le glaive de sa colère*, à cause des péchés de son peuple, jusqu'à me réduire à l'état d'un *lépreux* et d'un *homme rejeté*, Dieu se montre maintenant mon Dieu, Il commence à me faire jouir des droits dus au rang auquel Il m'a élevé ; Il me donnera des témoignages d'amour tels que le Tout-Puissant peut en donner à la créature qu'Il s'est unie par des liens tels que, de Lui et d'elle, il a fait un tout digne des adora-
11. tions de tous les êtres, *afin que toute langue confesse que Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père. Et omnis lingua confiteatur quia Dominus Jesus Christus in gloria est Dei Patris.*

3

Si dans ces paroles : *Je monte vers mon Père*, Jésus-Christ a voulu nous faire entrevoir comme deux sortes de gloire et de bonheur dans l'état de son humanité glorifiée : l'une due à l'union hypostatique, l'autre due à l'union substantielle de sa nature humaine avec la nature divine et à ses mérites, on ne peut douter que les paroles qui correspondent aux premières et qui nous regardent, n'aient rapport à l'état glorieux et béatifique que Dieu réserve à ses Saints, et n'indiquent deux titres différents à cette gloire et à ce bonheur : l'un la qualité d'enfant de Dieu, l'autre les œuvres méritoires pratiquées avec la grâce de Jésus-Christ.

La gloire de ses élus aura quelque rapport avec la gloire du Christ considéré comme homme. Et, quoique

cette gloire du Christ soit infiniment supérieure à celle que nous pouvons atteindre, cependant la seule ressemblance de la nôtre avec la sienne nous découvre une grandeur et une excellence qui surpasse toute pensée humaine.

Le premier titre que les fidèles ont à la gloire des Bienheureux est marqué par cette parole : *Votre Père*. Ce nom rappelle la grâce de l'adoption que le Fils de Dieu, en embrassant notre nature, a particulièrement communiquée à ceux qui croient en Lui. Quand nous y sommes fidèles, cette grâce fixe en nous la demeure des trois Personnes divines et fait que nous ne sommes plus qu'un avec Jésus-Christ. Aussi l'Apôtre nous représente comme déjà ressuscités avec Lui pour partager un jour sa gloire. Quand, notre vie mortelle terminée, cette grâce sera stable et parvenue à sa perfection, et que nous serons admis au séjour bienheureux, Dieu ne verra plus en nous que son Fils, Jésus-Christ nous couvrira de ses splendeurs, notre état sera, selon toute la proportion possible, une participation de l'état de Jésus-Christ, son bonheur sera le nôtre; Dieu se montrera face à face, selon l'inclination de sa Bonté infinie, qui se répand comme un torrent impétueux sur tous ses enfants, selon les lois de sa Sagesse éternelle.

Mais Jésus-Christ ressuscité nous fait envisager en Dieu une autre qualité qui le dirige dans la distribution des récompenses célestes; c'est celle même de *Dieu :* le nom de Dieu évoque principalement l'idée de sa Majesté, de sa Puissance, de sa Justice rémunératrice, et des œuvres qui dépendent de ces attributs. La vision béatifique de l'Essence divine est par excellence l'œuvre de l'Amour et de la Bonté de Dieu; en sa qualité de Père de Jésus-Christ et de notre Père, Il se découvre aux élus tel qu'Il est, comme à ses enfants bien-aimés, membres vivants et glorifiés de son Fils par nature. Le nom de Dieu, mis en opposition avec le nom de Père, règle par rapport à chacun des Saints la jouissance de la vision

béatifique et aussi les autres biens qui ne sont pas compris dans cette vision et qui peuvent contribuer à la félicité de l'homme selon sa nature. Ce sont les récompenses qu'il a méritées par ses bonnes œuvres, par les services rendus à son divin Maître ; ce sont les marques de complaisance, les louanges que le Seigneur Lui-même donne à ses serviteurs pour le bon usage des talents confiés. Non seulement Dieu confère à ses élus tous ces biens, mais Il le fait en Dieu, avec une largesse digne de sa grandeur et de sa Majesté. C'est le Principe et le Créateur de toutes choses qui donne la dernière perfection aux ouvrages de ses mains et fait éclater en eux les richesses de sa gloire. C'est le Maître Souverain à qui tout est possible, qui épuise, en quelque sorte, les richesses de sa Toute-Puissance, pour récompenser les serviteurs vigilants qui se sont efforcés d'accomplir ses volontés.

Ces considérations conduisent à une vérité morale pratique : conserver nos âmes pures et dignes de Jésus-Christ, puisqu'Il promet à l'âme de contracter avec elle une alliance éternelle : *Sponsabo te mihi in æternum.*

II

Jésus-Christ envoie les Apôtres porter sa grâce au monde entier.

Les Onze s'en allèrent en Galilée, vers la montagne que Jésus leur avait désignée... s'approchant Jésus leur parla, disant : Toute puissance m'a été donnée au Ciel et sur la terre... Allez donc, enseignez toutes les nations et baptisez-les au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit... Undecim autem discipuli abierunt in Galilæam, in montem, ubi constituerat illis Jesus... Et accedens Jesus locutus est eis, dicens : Data est mihi omnis potestas in cœlo, et in terra. Euntes ergo

docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.

La grâce qui est offerte au monde entier en vertu de ces paroles en contient plusieurs. Nous y trouvons : la rémission des péchés, la grâce sanctifiante, l'adoption divine, le germe de la vie éternelle, les secours surnaturels pour parvenir au Ciel.

Nous sommes redevables de tous ces biens à la résur-
I Pet. I, 3. rection de Jésus-Christ : *Per resurrectionem Jesu Christi ex mortuis.*

Affranchis du joug du péché par la mort de l'Homme-Dieu, il fallait encore, pour notre justification, la foi en Lui et la confirmation de notre espérance, qui sont les fruits de la Résurrection.

1

La Rémission des péchés. — Enfants d'esclaves, esclaves nous-mêmes, exclus du royaume céleste, voilà ce que nous étions sans le Baptême. L'Apôtre nous le déclare : *natura filii iræ.* Les exorcismes multipliés de l'Église sur l'enfant qu'on présente au baptême montrent qu'il est alors sous la puissance des esprits de ténèbres. Notre-Seigneur Lui-même dit dans les termes
J. III, 6. les plus clairs : *Celui qui ne renaît pas de l'eau et de l'Esprit-Saint ne peut entrer dans le royaume de Dieu : Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu sancto, non potest introire in regnum Dei.* Livrés à l'empire de la concupiscence, dominés par l'esprit de malice, plongés dans l'aveuglement, privés des secours spirituels que la religion de Jésus-Christ nous donne, nous aurions passé notre vie à l'ombre de la mort. La rémission des péchés accordée au baptême nous délivre de tous ces maux, elle est pleine et sans réserve, le pardon est parfait, la réconciliation entière, l'âme sans tache. Le sang de Jésus-Christ agit dans toute son efficacité et le sein du Dieu des Miséricordes est pleinement ouvert.

Plût à Dieu que l'on comprît de quels soins devrait être entourée l'innocence baptismale chez les enfants, et quel prix tout chrétien doit attacher à la grâce qu'il a reçue.

Tout est pur et sublime dans la manière et les moyens
23. de cette régénération divine : *Ce n'est point d'une semence corruptible, c'est par la parole du Dieu vivant que nous sommes nés de nouveau* : *Renati non ex semine corruptibili, sed incorruptibili per verbum Dei vivi, et permanentis in æternum*, dit saint Pierre. Le Dieu vivant est source de vie et sa parole est vivifiante ; elle demeure comme Lui-même, et ses effets, les biens qu'elle promet, sont faits pour durer éternellement. Cette parole c'est la forme du baptême prescrite dans notre texte, c'est dans un sens plus étendu la grâce, c'est, dans le sens le plus sublime, Jésus-Christ même qui est comme Dieu cause efficiente et comme homme cause méritoire de notre justification.

2

L'infusion de la *grâce sanctifiante* accompagne toujours, dans l'état présent, la rémission des péchés. Cette grâce est en elle-même infiniment au-dessus de toute nature créée soit angélique soit humaine, au-dessus de tout ce qu'une pure créature pouvait même concevoir, désirer, espérer. C'est un effet de la pure Bonté de Dieu :
ıı, 14. *Infinitus est thesaurus hominibus, quo qui usi sunt, participes facti sunt amicitiæ Dei : C'est là pour les hommes un trésor infini, par là ils ont part à l'amitié de Dieu.*

Qui nous dira ce que c'est qu'être l'ami de Dieu ? L'homme ici-bas ne peut comprendre un tel don, nous ne le connaîtrons qu'au Ciel, quand nous verrons Dieu Lui-même. Mais cette idée : être l'ami de Dieu, quand ce serait dans le premier et moindre degré, tel qu'il est dans l'enfant encore privé de raison, cette idée seule, si on la considère attentivement, et pour peu qu'on la pénètre, offre à l'esprit quelque chose qui

l'élève au-dessus de lui-même et de tout ce qui n'est pas Dieu. Rien ne saurait être plus sublime pour l'être créé que d'avoir part à l'amitié de son Dieu.

L'amitié donne à l'objet aimé les plus intimes rapports avec Celui qui l'aime ; ces rapports élèvent l'aimé jusqu'à l'Aimant, ils forment entre les deux toute la ressemblance possible et jusqu'à une sorte d'égalité, l'Aimant, qui est le Dieu de toute grandeur, donnant à sa créature « de ce qui est à Lui, et Lui-même, autant qu'Il le peut ».

Par la grâce, l'âme vit en Dieu et Dieu vit en elle comme principe de vie surnaturelle. Aussi le moindre degré de grâce communique à l'âme une beauté incomparablement supérieure à toute beauté de l'ordre naturel.

Il faut encore juger de la valeur de la grâce par tout ce que Jésus-Christ a fait et souffert pour nous la procurer. Mais cette grâce qu'Il nous a méritée appelle notre coopération. C'est un trésor qui nous est confié non pas seulement à titre de dépôt, mais pour que nous le fassions fructifier. *Que celui qui est juste, devienne plus juste encore, et que celui qui est saint, se sanctifie encore : Qui justus est, justificetur adhuc ; et sanctus, sanctificetur adhuc.* C'est là le précis de la morale chrétienne, l'économie du salut, l'art de la perfection.

Apoc. XXII, 11.

3

L'adoption divine rehausse encore le prix de la grâce sanctifiante, car être l'enfant adoptif de Dieu est en soi quelque chose de plus que d'être dans son amitié. Par là, dit l'Apôtre bien-aimé, nous connaissons à quel point Dieu nous a aimés : *Videte qualem charitatem dedit nobis pater ut filii Dei nominemur et simus.*

I J. III, 1.

C'est du chrétien qu'il est dit qu'il est *né de Dieu*, qu'il *a été fait participant de la nature divine : Divinæ consortes naturæ*, qu'il est *appelé* et *qu'il est*, en effet, *enfant de Dieu*, comme *cohéritier de Jésus-Christ : Si*

I J. I, 4.

autem filii, et hæredes : hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.

Sans doute, la distance est infinie entre Jésus-Christ et nous : Il est fils par nature, Il l'est essentiellement, nécessairement. Nous sommes fils par adoption, et cette adoption est libre, accidentelle, nous pouvons la perdre. Mais ce qui en fait surtout connaître l'excellence, c'est que le Fils de Dieu par nature daigne, tout misérables que nous sommes, nous associer en quelque sorte à sa filiation. Nous participons, quoique dans un degré bien inférieur, à son onction sainte, selon ce qui est écrit : *Ton Dieu t'a oint d'une huile d'allégresse, de préférence à tes compagnons : Unxit te Deus, Deus tuus oleo lætitiæ præ consortibus tuis.*

Cette divine adoption ne tient en rien de l'imperfection de l'adoption qui se fait parmi les hommes, laquelle se borne à des effets extérieurs et civils. Le Père céleste, en nous donnant le nom et la qualité de ses enfants, fait par sa parole efficace et toute-puissante que nous le sommes en effet ; d'une manière toute spirituelle et divine nous naissons de Dieu même, Il nous communique sa nature par l'infusion de son Esprit-Saint : *Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu : Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu sancto, non potest introire in regnum Dei.* Nous étions nés de la chair et nous en avions la bassesse ; nous renaissons de l'esprit et nous sommes esprit : *Ce qui est né de la chair, est chair ; et ce qui est né de l'esprit, est esprit : Quod natum est ex carne, caro est ; et quod natum est ex spiritu, spiritus est.* Nous sommes *faits participants de la nature divine* ; et associés au Fils unique par nature, pour ne faire en quelque sorte qu'un avec Lui, pour aimer Dieu d'un amour qui est un écoulement du sien, et pour être avec Lui l'objet des complaisances de Celui qui l'engendre éternellement.

Cette union du chrétien avec Jésus-Christ par la grâce est très intime ; de sa nature et selon les desseins de Dieu, elle devrait être indissoluble, éternelle. Cette union s'opère dans l'âme et l'âme doit y contribuer de son côté. Elle doit se purifier de toute attache à la créature, aux biens, aux honneurs, aux plaisirs, à tout ce qui pourrait l'empêcher d'être entièrement à Jésus-Christ, son divin Époux. Saint Pierre résume ces devoirs d'un mot : *in obedientia charitatis*. C'est l'obéissance amoureuse de l'épouse, et non l'obéissance servile : l'amour la presse d'obéir à tous les désirs de l'Époux. Elle obéit parce qu'elle aime, la charité est la loi de son cœur.

4

J. XVII, 3. *Père Saint, la vie éternelle consiste à Vous connaître, Vous et Jésus-Christ que Vous avez envoyé : Hæc est autem vita æterna : ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum.*

La connaissance que Dieu a de Lui-même et qui n'est autre que sa vie, ne peut être qu'en Lui dans toute sa plénitude, mais il a plu à Dieu d'en rendre les hommes participants d'une manière proportionnée à ses desseins sur chacun. Jésus-Christ a possédé pleinement cette connaissance en tant que Dieu, et, comme homme, Il l'a possédée, en vertu de l'union hypostatique, d'une manière incompréhensible à tout entendement créé : Ibid. I, 14. *plenum gratiæ et veritatis*. C'est de cette plénitude que nous recevons cette connaissance de Dieu et de Jésus-16. Christ, en laquelle consiste la vie éternelle : *de plenitudine ejus omnes nos accepimus*.

Ceux-là possèdent ici-bas cette connaissance qui possèdent la grâce sanctifiante. Cette grâce peut être appelée justement la vie éternelle, elle s'identifie avec elle, elle est comme elle la possession de Dieu, non pas dans la gloire mais sous les ombres de la foi. La grâce

sanctifiante est le commencement de la vie éternelle, de même que la connaissance dont elle est l'objet est le fondement de la connaissance béatifique dont on jouira dans le Ciel. La connaissance de Dieu et la vie éternelle, telles qu'on les possède ici-bas dans l'état de voyageur, sont en elles-mêmes quelque chose de très parfait, bien que non telles qu'elles le seront à leur terme.

Cette possession de Dieu est le plus grand bien, le suprême bonheur, le comble de la gloire, pour l'homme dès cette vie, ou plutôt c'est le seul bien, le seul trésor qu'il puisse désirer, le seul que Dieu lui ait destiné dans son ineffable Miséricorde. Rien donc que l'homme ne doive être prêt à faire et à souffrir pour s'assurer une telle possession et pour la perfectionner. Tant que nous sommes en cette vie, nous pouvons perdre ce trésor que nous portons en *des vases fragiles*. Il faut donc, sans cesse, mortification, vigilance et prière pour le garder, et pour croître de degré en degré *jusqu'au jour parfait*
2. où nous serons *transformés en Dieu, quand nous Le verrons tel qu'il est : Similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est.*

Il faut aussi et toujours se nourrir de cette autre connaissance qui a son principe dans la révélation et dont Jésus-Christ a confié le dépôt à son Eglise. L'Esprit-Saint la répand par le ministère de l'Eglise, elle la donne à ses enfants, elle l'offre à tous. Cette connaissance, alors même qu'elle n'est pas encore animée par la Charité, est très précieuse ; elle est surnaturelle, elle vient de Dieu et de sa nature conduit à Dieu. *Croissez dans la*
III, *grâce*, nous dit saint Pierre, *et dans la connaissance de Jésus-Christ, notre Dieu et notre Sauveur : Crescite vero in gratia, et in cognitione Domini nostri et Salvatoris Jesu Christi.*

5

A ces dons ineffables de la Grâce, d'autres se joignent

encore : la lumière de la Foi, la force de l'Espérance, le feu divin de la Charité, avec tout le cortège des vertus infuses. Les dons du Saint-Esprit sont déposés dans l'âme, Il agit en elle et à chaque instant les secours de la grâce actuelle aident notre faiblesse. Les sources des sacrements sont toujours ouvertes, le flambeau de la doctrine toujours allumé dans l'Église, et cette Épouse de Jésus-Christ entoure ses enfants de soins incessants. Ils ont à leur disposition tous les biens de la Communion des Saints, l'assistance des Anges, la protection de la Mère de Dieu, et ils possèdent par la prière, la clef des trésors divins, la clef du Ciel. Avec de tels moyens, ne semble-t-il pas que le Très-Haut ait voulu rendre comme impossible à ses enfants de ne pas parvenir au terme heureux où Il les attend pour couronner en eux ses propres dons. Mais de grands devoirs sont toujours annexés à de grandes faveurs, un haut rang entraîne nécessairement de graves obligations, et c'est seulement à celui qui aura persévéré jusqu'à la fin qu'est promise *la couronne de Justice*.

III

Le mystère de la Sainte Trinité.

Mat. XXVIII, 19. Marc XVI, 15.

Allez, enseignez... baptisez, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit : Euntes ergo, docete omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.

Dans cette parole de Jésus ressuscité, non seulement le plus incompréhensible des mystères est exprimé manifestement, mais tout ce que nous devons croire de ce mystère est renfermé sous l'enveloppe si brève de quelques mots.

1

Il appartenait au Fils de Dieu de nous donner une connaissance distincte du mystère de la Sainte Trinité, après nous avoir élevés à un ordre de choses tout divin en se revêtant de notre nature et l'associant à sa nature divine dans l'unité de sa personne.

La pleine révélation de la très Sainte Trinité était réservée au peuple chrétien. Ce mystère est comme la base et la clef de tous les autres. Il nous montre en quelque sorte à découvert le sein de Dieu ; nous y voyons ce qui se passe dans le sanctuaire de la Divinité, quelles sont éternellement les opérations de Dieu au dedans de lui-même, et comment il se suffit à lui-même. C'est sur ce mystère que toute la Religion chrétienne est établie. Il répand un grand jour sur le sens des Ecritures, qui, sans lui, seraient en grande partie inintelligibles pour nous, comme elles l'ont été pour les Juifs.

D'ordinaire cependant on ne pense pas assez à ce grand mystère. Formée à l'image de Dieu, capable de le connaître et de l'aimer, baptisée au nom de la Très Sainte Trinité et devenue son temple par la grâce, l'âme devrait vivre en son Dieu et occupée de son Dieu, le seul Dieu, Bienheureuse Trinité dans l'indivisible Unité.

Accoutumons-nous donc à nous élever aux notions que la foi nous donne de cet adorable mystère, à en faire l'objet de nos louanges, à confesser, dans l'adoration du triple Sanctus, *la propriété dans les Personnes, l'unité dans l'essence et l'égalité dans la Majesté.*

Le nuage qui entoure ce mystère inaccessible est cependant tout brillant de sa splendeur et les rayons qu'il darde remplissent l'âme de consolation. Quoique je ne puisse le comprendre, je sais que par la foi révélée j'adore Dieu tel qu'il est, tel que les Anges et les Bienheureux l'adorent dans l'éternelle vision. Ce m'est une

douceur de lui soumettre mon esprit dans l'obscurité de la foi, puisque je ne saurais rendre un honneur plus parfait à son autorité souveraine, et j'attends avec assurance le grand jour de l'Eternité, où je contemplerai sans voiles cet auguste mystère. Confessant mon indignité à le méditer, je resterai dans le silence de l'humilité et de l'amour, offrant aux trois divines Personnes les ineffables communications qu'Elles ont entre Elles. Voyant que ni moi ni toutes les créatures ensemble ne peuvent rien ajouter à la gloire infinie de mon Dieu, je me réjouirai dans cette impuissance même qui rend hommage à son ineffable perfection.

2

Dieu ne pouvait nous donner une plus grande preuve d'amour que de nous découvrir son mystère par excellence. Cette révélation nous met en intime communication avec notre Dieu, nous fait contracter avec Lui une alliance étroite et entrer dans sa vie comme des enfants dans les secrets de leur Père.

Saint Pierre montre aux chrétiens les trois divines Personnes occupées d'eux, et se partageant pour ainsi dire entre Elles le soin de leur salut et de leur bonheur.

Le Père les a choisis selon sa prescience éternelle :
I Pet. 1, 2. *in præscientiam Dei patris*. L'Esprit-Saint les a choisis pour leur communiquer la sainteté dont il est la source : *in sanctificationem Spiritus;* le Fils, le Verbe incarné les a choisis pour être les disciples qui participeront davantage aux fruits de son Sang : *in obedientiam et in aspersionem sanguinis Jesu Christi*. Certes tout est éternellement présent à l'entendement divin, mais quand la Sainte Ecriture nous dit que quelque objet en particulier lui est présent, elle nous fait entendre que Dieu l'a regardé préférablement à d'autres objets. C'est ainsi que notre vocation au christianisme est une grâce si excellente que de toute éternité elle a fixé plus spécialement

l'attention divine, car cette vocation c'est la sainteté : « Soyez saints parce que je suis saint. »

Pour nous sanctifier, la Sainte Trinité vient à nous, le Père, le Fils et le Saint-Esprit viennent à nous par leur opération sublime, nous vivifiant, nous éclairant, nous embrasant. De leur part, ce n'est pas en passant, ce n'est pas pour quelque temps, c'est pour toujours qu'ils veulent demeurer en nos âmes, les purifier de plus en plus, les embellir et perfectionner, en faire par leur présence et la participation de leur vie divine, de nouveaux cieux.

Si je contemple en particulier les perfections qui sont attribuées aux trois divines Personnes : Puissance, Sagesse, Bonté, je comprends qu'elles sont communiquées à celui en qui la Bienheureuse Trinité se plaît à demeurer, et je me sens en grande nécessité d'une telle communication, n'étant que faiblesse, ignorance, et malice. Pour obtenir cette communication : recueillement habituel et grande dépendance de la grâce.

Offrir Jésus-Christ Lui-même à la Très Sainte Trinité.

3

Il est une pratique de la vie chrétienne qui ramène sans cesse au mystère de Dieu Un en trois Personnes : c'est le signe de la Croix. Tout est grand dans la Religion et ce qui paraîtrait d'abord un détail est souvent plein d'un sens divin qui demande à être approfondi. Mais combien qui, dans leur maturité, font le signe de la Croix avec aussi peu d'esprit intérieur que dans leurs jeunes années. Sur ce point comme pour d'autres qui concernent la piété, devrait se vérifier la parole de saint
III, Paul : *Quand j'étais enfant, j'agissais en enfant, je comprenais, je pensais en enfant, mais devenu homme, j'ai laissé ce qui est de l'enfance. Cum essem parvulus, loquebar ut parvulus, sapiebam ut parvulus, cogitabam ut parvulus. Quando autem factus sum vir, evacuavi*

quæ erant parvuli. En avançant dans la voie, nos vues doivent devenir plus élevées, en particulier notre intelligence du Signe de la Croix.

Tout dans ce Signe sacré, et les paroles, et les gestes mêmes, a une profonde signification qu'il ne faut pas perdre de vue. Les paroles ont été données par Jésus-Christ Lui-même et cette seule considération doit nous inspirer une profonde révérence quand nous prononçons des mots que Lui seul pouvait nous dicter, car :

J. 1, 18. *Nul n'a vu Dieu, mais le Fils unique qui est dans le sein du Père dit ce qu'Il connaît. Deum nemo vidit unquam : unigenitus Filius qui est in sinu Patris, ipse enarravit.*

Le geste que nous formons est plein de sens qui rappellent, par leurs moindres détails, les plus grands mystères de la foi. Si l'on médite attentivement ces choses, elles donnent une idée de la merveilleuse fécondité de la parole de Dieu et des signes divinement institués.

Elles nous font comprendre aussi les avantages de ce signe et la manière dont il faut en user. Ce signe est très agréable à Dieu, méritoire pour nous, terrible au démon. Il nous est un moyen facile d'exercer souvent les vertus théologales. Il rehausse le prix des moindres actions, élève notre âme au-dessus de la terre, la fortifie en Jésus-Christ, et nous rappelle toute perfection. Nous devons bénir Dieu d'avoir attaché de telles grâces à une pratique si courte et si facile.

Il y a un autre avantage encore, qui concerne la vie apostolique. Le Signe de la Croix contenant l'abrégé de la Religion, à la fois pour le dogme et pour la morale, si nous sommes familiarisés avec tous les sens qu'il renferme, nous y trouverons un moyen précieux d'enseigner la Religion d'une manière sensible, courte et aisée. Notre zèle doit aussi compenser les mépris dont le Signe de la Croix est l'objet. Là où la foi décline, l'usage de ce signe décline aussi. Les premiers chrétiens, au con-

traire, au témoignage de Tertullien, en usaient en toutes circonstances.

Ce qui importe dans la manière d'en user, c'est l'intention à y apporter. Des intentions particulières sont très bonnes, mais surtout il faut toujours cette grande intention : Rendre hommage à Dieu, Un en trois Personnes; affirmer notre volonté de le glorifier comme vrais disciples de Jésus-Christ et d'embrasser la croix avec Lui en chrétiens et en religieux.

LE ROYAUME DE DIEU

L'Ascension.

Le Seigneur Jésus fut élevé dans le Ciel où Il est assis à la droite de Dieu. Dominus Jesus assumptus est in cœlum, et sedet a dextris Dei.

1

Le mystère de l'Ascension est comme le complément de celui de la Résurrection glorieuse. Le Ciel est le séjour des corps ressuscités et glorieux. L'amour seul pouvait retenir Jésus sur la terre après sa Résurrection, Il n'y demeura que pour donner à son Eglise des preuves certaines de sa vie nouvelle. Le Ciel semblait le redemander comme son bien propre.

Les quarante jours fixés par les décrets éternels sont achevés; Jésus-Christ s'élève à la vue de ses disciples, suivi d'une troupe innombrable de Saints, qu'il a tirés des Limbes pour les mettre en possession du Royaume céleste. Il monte jusqu'au trône de son Père, Il y prend la place qui Lui appartient au milieu des concerts de tous les Bienheureux, qui applaudissent à son triomphe et qui Lui rendent leurs hommages comme à leur Sauveur et à leur Dieu.

Joignons nos hommages aux leurs; que nos cœurs s'efforcent de témoigner leur amour, et que la voix de cet amour se mêle aux chants angéliques. Mais n'entreprenons pas de décrire la pompe de ce triomphe. Il serait impossible aux plus sublimes intelligences de comprendre la moindre partie de cette gloire, il nous est seulement permis d'exprimer combien elle est incompréhensible.

J. XVII, 5. *Glorifiez-moi en Vous-même de la gloire que j'ai eue en Vous avant que le monde fût. Et nunc clarifica me, tu Pater, apud temetipsum, claritate quam habui, prius quam mundus esset, apud te,* avait dit Jésus-Christ s'adressant à son Père la veille de sa mort. Cette demande est maintenant, comme elle ne pouvait manquer de l'être, pleinement et parfaitement accomplie dans son Ascension. La sainte Humanité entre alors dans la pleine jouissance des droits de la Divinité, qui lui appartenaient essentiellement en vertu de son union substantielle avec la Personne du Fils de Dieu. Elle participe de sa Grandeur, de sa Majesté, de sa Félicité. Pendant sa vie mortelle, la puissance de Jésus-Christ était comme bornée par les limites de son humanité, et selon les desseins éternels de sa Sagesse, Il s'était rendu comme une abréviation du Verbe : *Verbum breviatum.* Maintenant éclate l'étendue de sa Puissance au Ciel et sur la terre. *Data est mihi omnis potestas.*

2

Quand il demandait à la Cène la gloire due à son humanité sainte, Jésus-Christ alléguait ses mérites :

J. XVII, 4. *J'ai consommé l'œuvre que Vous m'avez donnée. Opus consummavi, quod dedisti mihi ut faciam,* et Il se réclamait du nom de son Père. Double lumière pour juger de la gloire de l'Homme-Dieu. S'il a voulu la recevoir comme une récompense, celle-ci doit avoir une juste proportion avec ses mérites. Or, la moindre de ses

œuvres étant l'œuvre d'une personne divine, est d'un prix infini... Et quelles ont été ses œuvres, ses humiliations, ses souffrances?... De quelle excellence?... Et combien multipliées?...

L'amour du Père pour Jésus-Christ est l'amour d'un Dieu pour un Dieu, pour un Dieu fait homme. Le Verbe, en appropriant à la Personne divine son humanité sainte, a empreint sur celle-ci ces perfections du Père dont Il est l'expression complète; en associant cette humanité à sa nature divine, le Fils de Dieu a imprimé en elle ses sentiments pour son Père. Tandis que Jésus-Christ a vécu sur la terre, Il ne s'est proposé que la gloire de son Père, Il a sacrifié à sa Volonté ses désirs les plus conformes à sa qualité de Sauveur... Que fera donc ce Père, dont les miséricordes s'étendent à tous les ouvrages de ses mains, même les plus indignes? Ce Dieu si libéral qui récompense un verre d'eau donné au nom de son Fils, que ne doit-il pas faire pour ce Fils unique?...

Jésus-Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort, c'est pourquoi Dieu l'a exalté: Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, propter quod et Deus exaltavit illum. Cette exaltation qui ne peut convenir à Jésus-Christ dans sa Personne divine mais dans son humanité sainte, consiste en ce que *Dieu Lui a donné un nom au-dessus de tout nom : Et donavit illi nomen, quod est super omne nomen.* Ce nom est celui de Dieu qui, pour Dieu même, s'identifie avec la nature divine et en ce sens il appartient essentiellement au Fils. C'est donc en tant qu'homme que Jésus-Christ le reçoit comme don, en ce sens que la nature humaine, substantiellement unie à la nature divine, forme l'Homme-Dieu, le Verbe fait chair, le Fils de Dieu fait homme, l'Emmanuel. Le nom de Jésus équivaut à tous ces noms, les renferme tous. Ce nom de Jésus éternellement conçu dans l'entendement divin, annoncé par l'Ange à Marie, imposé religieusement par Joseph dans la Circoncision, restait

en grande partie couvert du voile de la mortalité. Ce n'est qu'après sa mort et lorsque le Fils de Dieu est remonté vers son Père, que le voile a été pleinement levé et la vertu de ce nom manifestée au Ciel et à la terre, *afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu son Père : Ut in nomine Jesu omne genu flectatur, et omnis lingua confiteatur quia Dominus Jesus Christus in gloria est Dei Patris.*

Ph. II, 10, 11.

3

C'est un incroyable sujet d'admiration pour tous les êtres intelligents de contempler un homme assis sur le trône de Dieu et recevant les honneurs divins; et en même temps c'est pour nous un ineffable sujet de joie, car cet homme si fort élevé au-dessus de tout ce qui est créé est de notre nature, de notre race, notre frère. Il est vrai, c'est comme Fils de Dieu qu'une telle gloire lui est due, mais cela même met le comble à notre admiration et à notre joie, puisque, en Lui, Dieu et l'homme sont tellement unis que tout ce qui peut se dire de Dieu peut se dire de l'homme. Plus donc on a connaissance de Dieu, plus on pénètre la distance qui sépare l'être fini de l'Être infini, plus devient merveilleuse l'élévation de notre nature en Jésus-Christ : un Dieu semblable à nous !...

Comme Fils unique de Dieu, Jésus-Christ avait droit à cette gloire du Ciel. Il est l'héritier par nature, et l'héritage lui appartient essentiellement, Il le possède dans toute sa plénitude. S'Il a voulu le conquérir, c'est pour nous y faire participer par la cession de son droit de conquête et à titre de frères d'adoption. Cet héritage c'est Dieu même, Dieu possédé par la vision béatifique. Ce sont aussi ces autres biens dont l'humanité sainte de Jésus-Christ a reçu la possession quand Il est ressuscité et monté au Ciel. Le Ciel, c'est le terme de tous les mys-

tères de Jésus-Christ, de tous ses pas, de toutes ses souffrances. Par son sang, Il nous a ouvert le Ciel et dans la maison de son Père Il nous prépare notre place. L'Ascension nous est un gage assuré de nos droits.

Mais si Jésus-Christ nous a faits ses co-héritiers, ce titre ne nous oblige-t-il pas à nous montrer dignes de la qualité d'enfants de Dieu, à faire en tout, comme Lui, ce qui plaît à son Père. S'Il a voulu avoir comme conquête et comme récompense, ce Ciel qui était son bien et son héritage, croirions-nous pouvoir prétendre à l'héritage céleste sans travail, sans peine et sans combat? N'y aurait-il aucune différence entre le fils docile et le fils rebelle, le soldat lâche et le soldat courageux, le serviteur négligent et le serviteur fidèle? *Ne fallait-il pas que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? Nonne hæc oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam suam?* Ce que Jésus-Christ a fait pour nous le mériter appelle de notre part le dévoûment le plus parfait et le plus universel.

Ouvrons nos cœurs à une grande confiance et ne craignons rien, sinon de dégrader et d'avilir en nous une nature que Dieu a élevée si haut en Jésus-Christ Notre-Seigneur. Pour en soutenir la noblesse, dédaignons les choses qui passent, et soyons prêts à tous les sacrifices.

Le Ciel.

1

Le Ciel est le lieu où Dieu manifeste sa gloire et les richesses de sa Bonté. Là ses enfants éprouvent à jamais les admirables effets d'une Charité qui a rompu toutes les digues et qui, s'alliant à la Toute-Puissance, se répand comme un torrent de délices dans la Cité Sainte. Là, les Bienheureux contemplent Dieu non dans un miroir, mais sans voiles, face à face, tel qu'Il est en Lui-même. Il est de la nature de cette claire vision de produire l'amour, et, par cet amour, Dieu est possédé avec un ravissement

toujours nouveau. La vision intuitive rend les Saints semblables à Dieu, elle imprime en eux l'image de Dieu avec une perfection en rapport avec le degré de leurs mérites et les desseins éternels de Dieu sur chacun d'eux ; elle les absorbe, elle les transforme en Dieu, sans les faire changer de nature ; ils sont saints de la Sainteté de Dieu, grands de sa Grandeur, sages de sa Sagesse, heureux de son bonheur. La gloire que Dieu possède en Lui-même fait leur félicité au-dessus de tous les biens dont ils sont comblés, ils ne pourraient contenir en eux la joie du Seigneur, c'est elle qui les reçoit dans son immensité, ils entrent en elle, ils s'y plongent ; ils en sont environnés de toutes parts, ils s'y perdent en quelque sorte eux-mêmes pour ne plus retrouver que Dieu en eux.

Le Ciel est un séjour de lumière, tous seront lumière ; c'est le séjour de la vérité, tout en eux sera vérité ; c'est le séjour de la charité, la charité la plus pure les embrasera de toutes ses ardeurs. Dieu se verra en chacun d'eux, il s'y reposera, il y prendra ses complaisances.

Ps. xvi, 15. *Tous seront rassasiés en voyant la gloire du Seigneur. Ego satiabor cum apparuerit gloria tua.* Tous régneront éternellement avec Jésus-Christ. Alors la plus petite action faite dans la grâce de Dieu recevra une récompense sans fin, une augmentation des dons de la gloire. Ce sera, au sein de la vision béatifique, une plus grande connaissance des attributs et perfections de Dieu, une plus délicieuse satisfaction dans la possession de ce divin objet, un degré plus excellent dans le don de fruition ; et tout cela est tel que rien ici-bas ne peut lui être comparé. Si la gloire du dernier des Saints est ineffable, que dirons-nous des Saints les plus élevés?... Et si la seule pensée d'un tel amas de gloire confond l'entendement, quel bonheur sera-ce de le partager, d'y vivre, d'être plongé dans l'océan de la gloire de la Divinité même!

C'est là tout ce que nous pouvons connaître, mais cette

connaissance suffit pour nous inspirer un souverain mépris des choses transitoires. Moins nous nous accorderons d'en jouir, plus parfaitement nous jouirons de Dieu Lui-même là haut.

2

Les biens du Ciel en rapport avec la nature de l'homme appartiennent au corps ou à l'âme. Le corps du bienheureux, nous dit l'Apôtre, est formé sur le corps glorieux de Jésus-Christ, il lui ressemble : *Configuratum corpori claritatis suæ*. A l'abri de toute peine comme de toute corruption, plein de splendeur et de beauté, d'une agilité et d'une subtilité merveilleuse, il tient plus de la perfection de l'esprit qui l'anime que des imperfections de sa propre substance matérielle. Le plus petit dans le royaume des Cieux brillera en son corps d'un éclat plus pur et plus grand que celui des astres. Le Ciel où de pareils corps habitent, les choses dont ils font usage, doivent être d'une nature semblable à la leur. Ce qu'il y a de plus précieux sur la terre serait vil et difforme à leurs yeux.

Phil. III, 21.

L'âme du bienheureux, infiniment plus noble que le corps, a plus de part encore aux qualités divines de l'âme de Jésus. Toutes ses puissances sont l'image des siennes, sa mémoire est enrichie de ses connaissances. Le dépôt en est immense, et la moindre de ces connaissances est supérieure à celles de tous les hommes qui ont jamais existé, ou qui existeront jamais. Son entendement n'est plus que lumière, il n'y a plus de voile qui lui cache les mystères les plus profonds. Sa volonté est toute transformée dans celle de Jésus, elle ne respire qu'amour et sainteté.

La société des Saints entre eux les remplit d'une joie toujours nouvelle, celle qu'ils goûtent dans les entretiens de Jésus et de Marie n'est inférieure qu'à celle qu'ils reçoivent de la vision béatifique... Les récompenses que Dieu, comme Souverain Maître, également libéral et

Tout-Puissant, accorde à ses serviteurs s'étendent aux moindres services qu'ils lui ont rendus. Un verre d'eau, donné en son nom, ne reste pas sans récompense, et cette récompense est digne d'un tel Maître. Comment donc récompensera-t-il leurs services les plus signalés, leur soin constant de Lui plaire, les grands travaux qu'ils ont endurés pour propager sa gloire, le sacrifice qu'ils Lui ont fait sans réserve de toutes choses et de leur vie même.

Les élus du moindre rang se réjouiront davantage du bonheur de ceux qui seront au-dessus d'eux que du leur propre, et les plus élevés n'auront ni moins d'amour ni moins d'estime pour ceux qui seront dans un moindre rang; ils ne verront que Dieu dans les autres, ainsi qu'en eux-mêmes. Si nous étions une fois bien pénétrés de ces vérités, que peu nous serions séduits par tout ce que la terre offre de plus beau; la vie nous paraîtrait bien pâle et nous supputerions les jours qui nous restent à vivre comme un prisonnier compte les jours de sa captivité.

3

Le Ciel est tout à la fois une couronne de justice et un don de la Miséricorde divine. C'est une récompense éternelle donnée par le juste Juge à ceux qui l'ont fidèlement servi : *Corona justitiæ quam reddet mihi in illa die justus judex.*

Ceux-là seuls participeront à la gloire du Chef qui se seront attachés à Lui et l'auront suivi. Si Jésus-Christ est notre Roi, ce n'est pas pour nous laisser dans une molle oisiveté, mais pour que nous combattions avec Lui. S'Il a souffert, ce n'est point pour nous dispenser de souffrir, mais pour suppléer à notre insuffisance, et nous donner, en souffrant avec Lui, d'obtenir le prix de ses souffrances : *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur.* Il est le chef des *Prédestinés*, et Dieu n'a mis au

. VIII, 9. nombre des prédestinés *que ceux qu'il a connus devoir se conformer à l'image de son Fils. Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.*

Mais en couronnant nos mérites, Dieu couronne ses dons; la justice qu'il rend, c'est à Jésus-Christ, c'est à ses promesses qu'il la rend; à notre égard, c'est une miséricorde qu'il nous fait, tant cette récompense excède nos mérites. Nos victoires mêmes nous sont une nouvelle obligation, car nous les lui devons. La persévérance finale sans laquelle on n'obtient pas le Ciel est un don auquel on peut, on doit se disposer, mais qu'on ne peut jamais mériter; Dieu l'accorde à une vie sainte, Il ne la refuse point à une prière constante : il ne la doit à per-
m. IX, 16. sonne. *Cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde : Igitur non volentis neque currentis, sed miserentis est Dei.*

Puisque cette miséricorde est d'un prix infini, le chrétien doit se souvenir toujours que tout ce qu'il y a de bon et de saint en lui, que tout ce qu'il fait de méritoire, il en est redevable à la pure bonté de son Dieu; comme Chrétien, il est tout entier un ouvrage de la Miséricorde divine; il a tout reçu d'elle, il ne peut rien attendre que d'elle. C'est là une vérité importante qui doit le diriger en tout, un sentiment dont il faut que toujours il soit pénétré. Par là, il sera délivré de l'orgueil, ne se préférera jamais à personne, se regardera lui-même comme un serviteur inutile, rendra grâce à Dieu de tout le bien qui est en lui, et mettra en Jésus-Christ seul une humble et invincible espérance.

CONSIDÉRATIONS SUR L'ÉTAT RELIGIEUX DANS SES RAPPORTS AVEC L'ÉTAT DES BIENHEUREUX

I. *De la Vocation à l'Etat religieux.*

1. L'Etat religieux est une sorte de Ciel parce qu'il est *saint*. Rien de souillé ne peut entrer au Ciel; tout y est pur, saint, agréable à Dieu. Si, pour entrer en Religion, il n'est pas nécessaire d'être déjà parfait, il faut cependant avoir la ferme résolution de le devenir.

L'Esprit de Dieu règne d'une manière spéciale dans la Religion comme dans le Ciel : tout y est ordonné par lui; les Règles, les maximes, les coutumes portent le cachet de sa sainteté, et leur fidèle observation procure la sainteté... Combien saint est un état où je vis près de Dieu, en société des Anges!.. Je comprends que les moindres fautes doivent y être évitées, comme tout à fait contraires à sa sainteté...

2. L'Etat religieux est une sorte de Ciel, parce que tout y est noble et honorable. Dans le Ciel, rien de méprisable, tous sont rois; et de même dans la Religion : toutes choses y sont ennoblies, non seulement par l'intention, mais par un rapport plus immédiat avec leur divin objet. Dieu, en effet, est l'objet non seulement de nos Exercices spirituels, mais de nos moindres actions, parce qu'elles font partie du service de Dieu auquel nous sommes consacrés...

Toutes les âmes religieuses sont grandes, parce qu'elles sont *séparées* et *élevées* par une consécration spéciale, parce qu'elles sont particulièrement aimées de Jésus-Christ; elles sont reines parce qu'elles ont un plus grand empire sur leurs passions, que toutes les vanités du monde sont sous leurs pieds, et que le royaume de Dieu appartient aux pauvres...

3. L'Etat religieux est une sorte de Ciel parce qu'il s'y trouve une anticipation du bonheur et des joies

célestes pour l'âme vraiment fidèle aux devoirs de la vocation. Cette âme est dégagée de tous ces liens qui font la misère du monde; tous ses Exercices l'unissent de plus en plus à Dieu, unique source de félicité; elle jouit d'une paix inaltérable, est affranchie des remords de la conscience, et attend avec une ferme confiance les biens promis par Jésus-Christ à ceux qui renoncent à tout pour son amour.

... Ce bonheur, je le connais... Et ne serait-il pas plus grand si le don de moi-même était plus entier, plus parfait?..

II. *Des obligations de l'Etat religieux.*

1. La vie des Bienheureux est une vie de séparation du créé et d'union à Dieu. La vie religieuse nous met dans un état de séparation du monde, séparation qui est à la fois notre gloire et notre sécurité. Notre gloire, car elle est un gage de la prédilection de Notre-Seigneur, notre sécurité, car elle nous préserve de la corruption du monde.

. III, Cette séparation est extérieure et intérieure. Nous ne devons nous livrer aux rapports et conversations du
I, 14. monde, qu'autant que cela est dans l'ordre de l'Obéissance et de la Charité. Bien moins encore devons-nous aimer à nous entretenir nous-mêmes des choses vaines et mondaines et prendre plaisir à y penser, à en parler, à en entendre parler. Notre désir doit tendre plutôt à être oublié du monde et à l'oublier. Si la vie d'un Chrétien est, selon saint Paul, *une vie cachée en Dieu*, que doit être celle d'un religieux? Il faut que nous puissions dire : *Le monde est un crucifié pour moi et je suis un crucifié pour le monde : Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.*

2. La vie religieuse est un état de mort à nous-mêmes, degré plus élevé auquel nous prépare la séparation du monde; il consiste en un entier et continuel renoncement

à nos inclinations naturelles, à notre volonté propre pour vivre de la Volonté divine. Par cette vie toute spirituelle et divine, nous cessons d'agir selon les principes de la nature pour être en toutes choses mus par la grâce... L'âme morte à elle-même a soif de travaux, de souffrances et d'humiliations; la croix lui est objet de délices et elle ne fait cas de la vie que dans la mesure où elle sert à la pénitence.

Combien est languissante et misérable la vie que nous menons jusqu'à ce que nous ayons vraiment passé par cette mort salutaire et désirable. Je veux donc tout de bon me renoncer moi-même pour suivre Jésus mon Roi céleste.

3. La vie religieuse est une vie d'union à Dieu. C'est la fin même et le perfectionnement de la séparation du monde et de la mort à nous-mêmes. Dans cette vie bienheureuse, l'âme est toujours occupée de contempler Dieu ou d'agir pour Dieu. Son seul désir est d'être avec Lui, et elle ne connaît d'autres intérêts que ceux de Jésus-Christ. Le recueillement, le silence, la méditation, sont ses exercices favoris parce qu'elle y trouve Celui qu'elle aime... Elle produit intérieurement de fréquents actes d'amour, de confiance, d'humilité; elle ne se plaît que dans les conversations qui élèvent son esprit à Dieu.

Que ne dois-je pas faire pour vivre pleinement d'une telle vie, et qu'est-ce donc qui pourrait m'en empêcher? Puisque vous m'y avez appelé, Seigneur, je suis assuré de le pouvoir avec votre grâce.

III. *Des Vœux religieux.*

1. C'est par la sainte Pauvreté que commence notre séparation du monde et que nous nous engageons au service de Jésus-Christ. Elle nous fait ressembler aux Bienheureux, parce qu'elle nous décharge de toutes les choses qui ne trouvent point place dans le Ciel et nous enrichit des dons que Dieu y couronne ; elle nous rend

aussi plus capables de chanter nuit et jour les louanges de Dieu, en nous délivrant d'une multitude de soins. Elle est la voie que le Saint des saints nous a tracée et où les plus grands saints ont marché à sa suite... Le centuple lui est promis dans cette vie, et, dans l'autre, des trésors infinis... Au dernier jour les Pauvres d'esprit jugeront le monde avec le Christ, et la Pauvreté est la clef des trésors et des faveurs de Dieu.

2. Plus encore que la Pauvreté, la Chasteté nous fait ressembler aux Bienheureux, selon le témoignage de Jésus-Christ Lui-même : *A la résurrection, les hommes seront comme les Anges de Dieu : In resurrectione enim... erunt sicut Angeli Dei in cœlo.*

at. XXII, 30.

La chasteté virginale est si sublime qu'avant la venue du Christ, on en rencontre peu d'exemples : elle est un fruit de l'Incarnation et semble descendre du Ciel avec le Verbe fait chair. C'est une inestimable faveur d'être appelé à imiter Jésus-Christ et sa sainte Mère par la pratique de cette vertu, qui fera de nous, si nous le voulons, des anges sur la terre, car « rien n'est impossible à Dieu ».

Seuls, *les Vierges suivent l'Agneau partout où Il va, et chantent devant son trône un cantique que nul autre ne peut chanter... Virgines cantabant quasi canticum ante sedem, et nemo poterat dicere canticum.. Hi sequuntur Agnum quocumque sunt.* Les secrets du Ciel sont plus clairement manifestés aux âmes vierges... et l'Époux divin qui « se nourrit parmi les lis », se plaît à converser avec les cœurs purs et à leur accorder ses plus intimes faveurs...

oc. XIV, 3, 4.

L'âme qui a l'incroyable honneur d'être l'Epouse du Fils de Dieu ne peut diviser son cœur et placer ailleurs ses affections; elle doit rester la totale et exclusive possession de Celui qui l'a choisie.

3. L'Obéissance complète la perfection de l'âme religieuse et sa ressemblance avec les Bienheureux. Par

elle, l'homme est fortement uni à Dieu, et, comme le Bienheureux, placé dans une sorte de douce nécessité de faire en tout ce qui plaît au Seigneur. Dans cette voie, il connaît, sans crainte d'erreur, ce qui est le plus pour la gloire divine et pour sa propre perfection... Heureux donc celui qui vit sous l'Obéissance!... En suivant sa direction, il est plus assuré de faire la volonté de Dieu que s'il la connaissait par quelque révélation particulière, et il progresse constamment dans le chemin du Ciel, alors même qu'il ne voit pas son avancement.

C'est par l'Obéissance que nous imitons plus parfaitement Celui qui est venu du Ciel, non pour faire sa volonté, mais la volonté de Celui qui l'a envoyé. Et comment ne pas se plaire dans cette voie en la société de Jésus? Même si cette voie devient parfois rude et difficile, je ne l'abandonnerai jamais.

IV. *De la Profession religieuse.*

1. Par le moyen des Vœux, le bonheur de l'État religieux acquiert encore une autre ressemblance avec celui du Ciel : la *stabilité*, la *permanence*. Par là, l'inconstance de l'esprit et de la volonté est arrêtée, l'un et l'autre sont ainsi fixés dans le bien. En un moment, le mérite de toute une Éternité se trouve acquis, puisque, en faisant les vœux, nous sommes tellement disposés que, dussions-nous vivre toujours, nous voulons suivre toujours la même voie de perfection. Nous nous donnons sans restriction et pour toujours, et le Fils de Dieu, acceptant notre offrande, se donne Lui-même en échange et contracte avec nous la plus intime union. De sorte que l'âme religieuse peut s'écrier dans un saint transport : « Mon Bien-Aimé est à moi et moi à Lui! » Qui suis-je pour prétendre à une telle faveur? Je ne suis pas digne qu'Il jette les yeux sur moi; mais « le Seigneur a regardé ma bassesse », Il m'a placé en la compagnie des Anges et désormais ma seule occupation est de l'aimer, en le

louant et le servant sans cesse. Il sera le seul Maître de mon cœur, je le lui ai livré sans réserve, je ne le reprendrai jamais.

2. Ne mettez pas en doute la libéralité de Dieu à votre égard. La profession religieuse est le plus grand et le plus noble sacrifice qui puisse lui être offert, le gage d'amour le plus certain; les Saints le comparent au martyre; si les peines en sont moins grandes, elles sont de plus longue durée; comme une sorte de nouveau baptême, elle efface les taches qui restent des péchés passés et enlève tout ce qui empêcherait l'âme de jouir de la vision béatifique si à ce moment elle quittait la terre.

Pensez aux dispositions nécessaires pour avoir part à une telle grâce. Remémorez-vous l'idée de la plus entière Pauvreté, d'une Chasteté angélique, d'une Obéissance où l'esprit et la volonté sont si fortement unis au bon plaisir divin qu'ils en reçoivent toutes leurs motions, par le moyen des Supérieurs... Que vos désirs s'étendent généreusement à ce qu'il y a de plus parfait en toutes ces choses; et prenez la résolution d'en embrasser constamment la pratique. Enfin placez toute votre force et votre confiance en la bonté de Celui qui vous appelle à un si saint état.

La Pentecôte.

Act. 1, 8. *Vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint, et vous serez mes témoins : Accipietis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos : et eritis mihi testes.*

1

Dix jours à peine écoulés depuis la triomphante Ascension, la promesse se réalise. Les Apôtres, les disciples, les saintes femmes, tous ceux qui dans le Cénacle
Act. 1, 14. avaient *persévéré dans la prière avec Marie, Mère de*

Jésus : Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus et Maria matre Jesu, participent à cette grande faveur. L'Esprit-Saint remplit cette bienheureuse maison, qui renferme alors et qui représente toute l'Eglise. Le don en lui-même est d'une grandeur ineffable. Celui qui vient, c'est la troisième Personne de la Sainte Trinité, l'Amour consubstantiel du Père et du Fils. Les effets qu'il produit sont admirables : c'est un baptême de feu, une force d'En-Haut qui renverse tous les obstacles, une plénitude de Dieu même : *Repleti sunt omnes Spiritu Sancto.*

C'est Jésus-Christ qui l'envoie du sein de son Père, comme étant avec Lui le Principe unique d'où procède la troisième Personne. C'est le but, le terme, le fruit parfait de tous ses mystères.

Une des fins principales de la venue du Saint-Esprit, pour ne pas dire la première de toutes, a été de faire connaître de plus en plus Jésus-Christ, de le faire honorer, de publier ses grandeurs et sa Divinité, de donner l'intelligence de ses mystères, de développer sa doctrine, et de défendre son honneur contre tous les efforts de l'enfer.

J. XVI, 14. *Il recevra de ce qui est à moi*, dit Jésus-Christ, *et il vous l'annoncera: Quia de meo accipies, et annuntiabit vobis.*

L'Esprit-Saint procède de la même manière et emploie les mêmes moyens que le Fils de Dieu. Venu comme la lumière qui répand la joie, Jésus-Christ a fait luire aux yeux des hommes le flambeau de la vérité; Il les a éclairés de ses exemples. L'Esprit-Saint met en œuvre ces mêmes moyens, ceux que le Sauveur lui fournit. Mais parce que Jésus-Christ, le Verbe revêtu de notre nature, agissait en Homme-Dieu et que l'Esprit-Saint agit en Dieu, sans que rien en soi limite son opération elle-même, son action est plus forte, les effets en sont plus prompts et plus merveilleux. C'est ce que signifie

le vent impétueux qui l'a précédé et le feu dont il emprunte la figure. D'autre part, les Apôtres ont été disposés à recevoir ses impressions, par les leçons et les exemples de l'Homme-Dieu ; selon ses ordres ils se sont préparés par la retraite et la prière, la terre est purifiée par le sang de Jésus-Christ et le temps des grandes miséricordes est venu. L'Esprit-Saint ne trouve plus d'obstacle dans les cœurs, les Apôtres sont éclairés, embrasés, transformés tout à coup en d'autres hommes.

2

Pour mieux comprendre encore la grandeur du don de la Pentecôte, il faut considérer les biens qu'il a produits et qu'il continue de produire jusqu'à la fin des siècles. On peut le contempler dans les Apôtres, dans l'Eglise en général, puis dans chaque fidèle en particulier.

Les Actes nous disent le changement qui s'est opéré dans les Apôtres. Ces hommes sans lettres, qui se sont occupés la plus grande partie de leur vie de travaux pénibles et grossiers, qui, même après trois ans passés à l'école du Sauveur, ne comprenaient pas ce qu'Il leur disait le plus clairement : *Erat verbum absconditum;* ces mêmes hommes expliquent les mystères les plus profonds et les plus relevés. Ils développent le sens caché de l'Ecriture ; toute la science de la Religion leur a été donnée, ils font voir dans le passé les ombres et les figures qui voilaient la vérité à un peuple charnel ; ils montrent dans le présent l'accomplissement de ses oracles qui se terminaient tous à Jésus-Christ et à son Eglise. Ces hommes timides et faibles, sujets encore hier à tant d'imperfections sont pleins de courage et de force, rien ne les fait reculer. Celui qui tremblait à la voix d'une servante annonce hautement la vérité aux puissants du siècle et reproche aux Juifs assemblés leur déicide.

Depuis ce temps, les Apôtres n'ont plus vécu que pour

procurer la gloire de Dieu par toutes sortes de moyens. Bientôt ils vont se diviser l'Univers, et par eux l'empire des Césars deviendra l'empire de Jésus-Christ. Ce qui jette la terreur dans le cœur des hommes, ce qui les effrayait il y a si peu de temps, ne les ébranle plus. Le monde ne peut rien leur offrir qui tente leur fidélité, ils voient du même œil ses promesses et ses menaces. Ils n'ont plus de désirs que ceux de Jésus-Christ, ils mettent toute leur gloire à Lui ressembler et se réjouissent d'être trouvés dignes d'avoir part à ses opprobres.

Dès le jour de la Pentecôte, l'Eglise s'établit, elle ne tarde pas à se fortifier, à se propager. Le monde et l'enfer s'opposent à ses progrès, elle triomphe de leurs efforts impuissants. Dans la suite des âges, des milliers d'ennemis se succéderont, tour à tour pour la persécuter et perpétuer ses triomphes. L'Esprit de vérité présidera à ses Conciles, éclairera ses Pontifes et mettra à leurs décisions le sceau de l'infaillibilité; il dirigera l'obéissance des peuples et des Pasteurs; il écartera d'elle le mensonge et l'erreur, conservera en elle la pureté du dogme et de la morale, et fera fleurir dans son sein l'éclat de la sainteté et de la vérité.

Vivifiée par l'Esprit-Saint, l'Eglise ne périra jamais, mais au dernier jour, purifiée de toute tache, rayonnante des splendeurs de son Epoux, elle s'élèvera avec Lui dans le Ciel pour prendre part à sa gloire et à son triomphe éternel.

Pour la Sainte Eglise, le grand jour de la Pentecôte est donc toujours subsistant, pour elle le mystère se renouvelle tous les jours; l'Esprit-Saint ne cesse point et il ne cessera jamais de descendre sur elle et sur ses enfants, et il sera toujours vrai de dire que tous ceux qui le reçoivent ont part à la lumière divine dont l'esprit des Apôtres fut alors rempli. Ce jour est ainsi le jour entier de la loi de grâce, depuis la descente du Saint-Esprit jusqu'à la fin.

3

Le don de l'Esprit-Saint opère aussi des effets admirables dans les fidèles qui le reçoivent dignement et qui ne négligent rien pour cultiver sa grâce. Son opération n'est pas la même en tous; elle est en chacun conforme aux desseins de Dieu sur lui, à sa fin particulière, à son rang dans l'Eglise. Non plus subite et miraculeuse comme dans les premiers fidèles, c'est une action qui croît en proportion de la fidélité de l'âme, de sa ferveur dans la fréquentation des Sacrements, de la générosité de ses sacrifices et des victoires qu'elle remporte sur le démon, sur le monde et sur elle-même.

C'est pour suppléer à notre faiblesse, à notre aveuglement, à nos misères sans nombre, que l'Esprit divin vient Lui-même à nous, que Celui qui est l'Amour réciproque du Père et du Fils nous est envoyé, nous est donné, habite en nous et agit en nos cœurs selon que nous y correspondons.

Source de lumière, « Esprit de Vérité », Il dissipe nos ténèbres; « Esprit de force », Il nous revêt d'une vertu divine qui nous élève au-dessus de nous-mêmes et nous rend supérieurs à nos ennemis; Il détache notre cœur avec une douce violence de tout ce qu'il aimait auparavant, il le retire du penchant de la nature vers les objets visibles, il l'entraîne sur les pas de Jésus-Christ.

Esprit d'Amour, ce qu'il y a de plus précieux dans les lumières qu'il nous communique, c'est qu'elles sont toujours accompagnées des ardeurs de la charité. Ce divin Esprit est l'Amour même, le Paraclet qui nous aide et prie en nous avec des gémissements ineffables, le soleil de l'âme qui tout à la fois l'éclaire, l'embrase, la vivifie et la réjouit de ses rayons. Il montre toutes les vérités qu'il enseigne sous un aspect si attrayant, il les fait voir si belles, si justes, si nécessaires, si divines, qu'il devient comme impossible de ne pas les aimer, de

ne pas s'y attacher fortement; et parce qu'il n'en est point à laquelle tels ou tels devoirs pratiques et même un grand nombre ne soient annexés, il nous porte puissamment à embrasser courageusement ces devoirs; et quelque ardus qu'ils soient, par l'abondance de ses dons, il nous aide à les remplir fidèlement, constamment, allégrement. C'est un caractère de l'action du Saint-Esprit de porter à des choses difficiles, à de grandes vertus. Il y a une immense différence entre ce qu'est un chrétien quand il a reçu le Saint-Esprit avec quelque plénitude et ce qu'il était auparavant; entre ce chrétien et ceux qui, par leur faute, n'ont reçu et ne possèdent que faiblement le don d'En-Haut.

La correspondance à l'action du Saint-Esprit demande une continuelle vigilance sur soi-même, une grande pureté de cœur, une attention souvent renouvelée à la présence de Dieu, un humble anéantissement dans la prière, une sincère pratique de la charité envers le prochain, une généreuse conformité à la conduite de Dieu, tant pour l'intérieur que pour l'extérieur.

Puisque l'Esprit Sanctificateur nous honore de sa présence, rendons hommage à la majesté d'un tel hôte; et entrons, avec le secours de sa grâce, dans les vues qui le portent à demeurer en nous. Il est amour, il veut s'unir à nous; il est lumière, il veut nous éclairer; il est feu consumant, il veut nous communiquer son ardeur; il est Dieu, il veut nous revêtir de son Etre divin, nous rendre de jour en jour plus semblables à Lui, nous transformer en Lui.

Que mon grand désir et le premier de mes soins soit donc de me rendre toujours attentif et toujours docile à la loi d'amour que dicte à mon cœur son hôte divin.

JÉSUS-CHRIST DEMEURANT AVEC NOUS AU SAINT SACREMENT

ÉTINCELLES D'AMOUR (1)

I

Le pain vivant descendu du Ciel.

Vocabunt nomen ejus Emmanuel, quod est interpretatum Nobiscum Deus : Il sera appelé Emmanuel, Dieu
, 23. *avec nous.*

1. Le Fils de Dieu a ennobli la terre et l'a, en quelque sorte, changée en un paradis quand Il est venu l'habiter en prenant notre nature, et, pendant trente-trois années, a conversé avec les hommes. Cela ne lui a pas suffi : après sa vie mortelle, non content de demeurer spirituellement avec nous, et de nous envoyer son Esprit-Saint, le Verbe incarné voulut que, comme son amour s'étend à toutes les générations, tous les hommes puissent aussi dans l'avenir profiter du bienfait de sa présence corporelle ; il résolut de demeurer au milieu d'eux comme un roi, un pasteur, un père, un époux.

Quel charme donc, ô Jésus, Vous retient ainsi parmi les enfants des hommes ? La gloire du Ciel est à Vous et Vous possédez toutes les joies de la Divinité. Quel attrait puissant la terre offre-t-elle pour que Vous vouliez y habiter jusqu'à la fin des siècles ? Qu'a-t-elle été pour Vous, sinon un lieu de souffrances, et les hommes ne Vous ont-ils pas méconnu, méprisé, outragé ? Votre amour, Seigneur, est bien véritablement plus fort que
VIII, la mort, *les grandes eaux ne sauraient éteindre le feu de votre charité : Aquæ multæ non potuerunt exstinguere charitatem.* Vous avez tout donné, et Vous parais-

1. C'est en 1771 que notre auteur écrivit sous ce titre des méditations où l'on trouvera un apôtre de la communion quotidienne. Si on les rapproche de deux autres méditations de Première Semaine, on aura en substance sa doctrine sur un point qui lui était cher.

sez le compter pour rien, si grand est votre zèle. L'amour Vous aurait-il aveuglé, Seigneur, pour ne Vous laisser voir ni nos offenses passées ni nos ingratitudes futures ?

Que ferai-je pour Vous, ô Gardien des hommes? L'amour ne se paie que par l'amour : je Vous aimerai donc, Seigneur, oui, je Vous aimerai. Votre amour est constant et supérieur à toutes choses : le mien n'admettra pas de changement, et rien ne me séparera de Vous ! Je serai assidu au pied de votre autel, car là où est mon trésor, là doit être mon cœur.

2. Jésus n'est pas seulement avec nous, et pour toujours avec nous ; mais Il y est en telle manière que chaque jour, à chaque instant, nous pouvons avoir accès près de Lui. S'il ne demeurait qu'en un lieu unique, comme pendant sa vie mortelle, cela seul serait un incomparable bienfait : c'est en des lieux sans nombre qu'Il habite, et dans l'institution de son Sacerdoce Il a tout ménagé pour qu'aisément se multiplie sa présence. Il avait trop de raisons de ne pas se fier à l'ardeur de nos recherches, de ne pas compter que comme les Mages nous viendrions de loin pour le trouver et lui offrir nos hommages ; Il nous prévient donc et se rend Lui-même présent en tant de lieux que nulle excuse n'est laissée à notre tiédeur ; partout Il est dans notre voisinage, et il semble toujours nous attendre et désirer nos visites.

Votre Amour, ô Jésus, va jusqu'à l'excès, Vous voulez être partout où il y a des hommes, votre Cœur ne souffre pas l'absence. Comme un soleil divin, Vous illuminez et réchauffez le monde, non par des rayons tombés de loin, mais par votre Présence réelle. Heureux surtout ceux qui habitent sous le même toit que votre béni Sacrement, mais faites qu'ils comprennent leur bonheur. Trop souvent vos autels sont oubliés, et combien de fois êtes-Vous livré encore entre les mains de vos

ennemis ! Que notre fidélité, du moins, répare tant d'ingratitudes !

Si loin que Vous fussiez, ô Jésus Eucharistie, je devrais Vous chercher, quand Vous seriez entouré d'ennemis, je devrais Vous suivre en dépit de leur rage : alors que dois-je faire quand sans peine et sans danger je puis Vous trouver au tabernacle, votre trône d'amour? Ce n'est pas pour les Anges, c'est pour nous que Vous êtes là, c'est aux hommes de Vous adorer sous les saintes espèces comme les esprits bienheureux Vous adorent à découvert dans le Ciel. C'est notre meilleure part, Seigneur, de Vous louer et de Vous bénir caché.

II

Jésus veut être avec nous d'une manière plus intime encore, d'une manière tellement ineffable que seul son Amour infini pouvait la concevoir, sa Sagesse et sa Puissance la réaliser. La présence qui pourrait suffire entre amis ne contente pas cet amour sans bornes, il veut l'union et l'union la plus étroite possible. Il veut demeurer en nous et que nous demeurions en Lui, et c'est notre corps qu'Il se choisit pour temple et pour tabernacle.

xxvi, 27. *Prenez et mangez,* dit-il, *prenez et buvez : Accipite, et comedite, bibite.* Il nous affirme que cet aliment spirituel est nécessaire à la vie de l'âme, non moins que le 54. pain à la vie du corps. *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous : Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.* Les effets en sont d'autant plus excellents que la nature en est plus noble ; la Divinité s'y fait l'âme de notre âme, le principe de notre vie, selon , 58. ces paroles de Jésus-Christ : *Comme le Père qui m'a envoyé est vivant et que je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra par moi : Sicut misit me vivens*

Pater, et ego vivo propter Patrem ; et qui manducat me, et ipse vivet propter me. Le Verbe incarné est en nous, nous en Lui : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui : Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo.* Ainsi, par degrés, le Chrétien se transforme dans le Christ.

Je crois, Seigneur, Votre amour dépasse tellement la portée de tout entendement créé, qu'il aveugle nécessairement ceux qui ont l'audace de vouloir juger vos œuvres à la mesure de l'humaine raison. Vous avez parlé, et tout Vous est possible, cela me suffit. Je crois et je confesse que Vous êtes le pain vivant descendu du Ciel pour être la vie du monde. Vous êtes ma nourriture, et quand je Vous reçois, je reçois votre corps, votre sang, votre âme et cette Divinité en laquelle Vous ne faites qu'Un avec le Père et le Saint-Esprit. « Je crois, mais fortifiez ma foi. » Si elle était vive mon esprit devrait être dans l'extase de l'admiration, et mon cœur, pénétré du sentiment de ma bassesse, devrait s'anéantir tremblant au pied de votre autel. Quand je considère quelle est votre Majesté et votre Sainteté infinie, cette vue perce ma chair de votre crainte et m'arrache à ma tiédeur, tandis que la douceur de vos invitations, la force de votre Volonté qui commande, m'entraînent et me font une heureuse obligation de venir à Vous.

2. En faisant choix, pour son Sacrement, du pain qui est une nourriture journalière, Jésus nous montre combien souvent Il désire que nous le recevions. Les premiers Chrétiens qui n'ignoraient pas ses intentions, le recevaient tous les jours, et c'est une pratique que l'Eglise, dirigée par l'Esprit-Saint, recommande à ses enfants. Le divin Sacrement, selon l'interprétation des Pères, est ce Pain de chaque jour que demande l'Oraison dominicale, pain que nous devrions donc recevoir chaque jour. Notre-Seigneur est toujours prêt à nous le donner.

Il est ce Maître qui envoie ses serviteurs dire que le festin est servi.

Que pouviez-Vous faire de plus, Seigneur, pour exciter en nous la réciprocité de l'amour et du désir. Ce ne sont pas nos adorations que Vous avez cherchées dans le choix des espèces sacramentelles ; Vous avez pris le pain pour nous suggérer la faim, Vous avez voulu être mangé et mangé chaque jour. Oui, c'est bien là ce que vous aviez dit : vos délices sont d'être avec les enfants des hommes. Mais les enfants des hommes ne savent point trouver en Vous leurs délices, ô Fils de Dieu. Vous les attendez en vain, Vous les cherchez et ils se détournent de Vous. Il semblerait que votre bonheur dépendît de l'homme, et non celui de l'homme de Vous seul !

Quand tu t'es trouvée si pleine de misères, si faible, si aveugle, ma pauvre âme, quand tu as été le jouet de tes ennemis, n'est-ce pas parce que tu avais oublié ta nourriture, le principe de ta vie, parce que tu l'avais reçue ou trop rarement ou sans les dispositions qu'une telle nourriture requiert? Je confesserai ma tiédeur, et

XLI, 3. *mon âme aura soif de son Dieu, sa force et sa vie : Sitivit anima mea ad Deum fortem vivum.*

3. La Sainte Eucharistie est souvent représentée dans l'Ecriture comme un banquet, un festin nuptial : ces figures font entendre les biens cachés dans cette manne céleste. Les sens intérieurs sont par elle renouvelés et rassasiés d'une manière admirable. Les yeux éclairés d'une foi vive y découvrent des beautés ravissantes, et, à travers un voile obscur, aperçoivent cette divine splendeur dont la contemplation fait le bonheur du Ciel. Infiniment douces à l'oreille du cœur sont les paroles de la divine Sagesse, et ineffable le parfum des vertus du Christ, dont il renouvelle les exemples dans son Sacrement. Descendu du Ciel, ce Pain apporte à l'âme le goût des choses du Ciel.

La beauté du fruit défendu, son apparente douceur, les promesses du serpent, séduisirent Eve. Ici, le Seigneur, pour nous sauver, nous présente un pain dont la beauté est toute divine, et la douceur telle que pour le posséder, le sacrifice de tous les biens créés devrait être compté pour rien. Ce que donne ce pain, c'est l'éternelle vie, il porte en lui les promesses de la félicité sans fin.

Ceux qui ont vraiment goûté cette nourriture au dedans d'eux-mêmes, ne trouvent plus qu'amertume dans les plaisirs d'ici-bas ; ceux qui en ont entrevu la beauté ne peuvent plus que languir sur la terre, et ceux qui ont entendu la voix intérieure du Verbe se sentent pressés de tout quitter pour Lui seul. Heureuse l'âme qui, dans le Sacrement du Christ, est admise à ses embrassements par l'union expérimentale. Transformée en Jésus, elle reçoit communication de tous ses biens et une familiarité avec Lui qui ravit les esprits célestes eux-mêmes.

Vous êtes, Seigneur, cette nourriture sacrée, comment se fait-il que si souvent elle nous soit comme insipide, et que des chrétiens, semblables aux Israélites dans le désert, en viennent à s'en fatiguer ou à la recevoir comme quelque chose d'insignifiant. Ce n'est point de votre amour que nous pouvons nous plaindre, mais le nôtre n'est-il pas en défaut? Il est vrai, Vous Vous cachez parfois à vos meilleurs serviteurs; c'est encore un moyen de votre amour pour Vous découvrir un peu plus à eux.

Mais moi, n'avais-je pas gardé dans mon cœur une place pour le monde, des réserves pour l'amour-propre, de vaines pensées, des affections terrestres, des satisfactions cherchées hors de Vous? Il ne doit plus en être ainsi. C'est bien définitivement que je veux Vous sacrifier les prétentions de la nature, les aises, l'estime, les consolations humaines. Si je ne cherche que Vous, je suis sûr de Vous trouver.

Bienheureuse Vierge Marie, qui avez porté dans

votre sein le fruit de vie, et qui, plus que nulle créature, en connaissez le prix et la douceur, par votre maternel amour, je vous supplie de m'obtenir un cœur nouveau qui ne mette plus nul obstacle à la grâce du Sacrement d'Amour.

II

Des merveilles que Jésus-Christ opère dans l'Eucharistie.

x, 4. *Le Seigneur de toutes miséricordes a fait un mémorial de ses merveilles : Memoriam fecit mirabilium suorum, misericors et miserator Dominus.*

1

1. La première merveille qui s'offre à notre admiration dans la sainte Eucharistie, c'est le changement des substances du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ. Présent sous les deux espèces, Jésus est là, non moins grand, non moins puissant, non moins admirable, non moins aimable que dans le Ciel.

Voilà le grand objet de ma foi, et puisque cette merveille se renouvelle chaque jour pour moi, chaque jour devrait s'allumer en moi un nouvel amour, chaque jour se raviver ma crainte et ma révérence au moment des saints mystères, ma joie et mes louanges en y participant si intimement. Quand j'approche de l'autel du Seigneur, ma foi devrait entrevoir la suprême Majesté entourée de millions d'Anges qui l'adorent en tremblant. Alors leur éternel Sanctus me réveillerait de ma torpeur et les flammes qui jaillissent du Cœur de Jésus m'embraseraient.

Il me semble que quelque chose de ce feu est déjà

dans mon cœur, et que ma foi devient plus ardente dès que je médite sur ce divin Sacrement, mais que seraient sans Vous, Seigneur, mes faibles efforts. O Vous qui pour moi transformez le pain et le vin en votre corps et votre sang, transformez-moi en Vous, non par un changement de substance, mais par une transformation de ma volonté en la Vôtre. Je Vous l'abandonne entièrement ; je veux que rien n'empêche l'accomplissement de vos desseins d'amour, pas plus que la matière du Sacrement ne fait obstacle à votre Puissance.

2. Après la transsubstantiation, les apparences restent les mêmes, les accidents produisent les mêmes effets qu'auparavant. En cela nous devons reconnaître et louer la Bonté divine, en même temps qu'admirer sa Sagesse et sa Toute-Puissance, qui ont conçu et réalisé tant de merveilles pour notre plus grand bien. Il n'était pas expédient que Notre-Seigneur restât visible sur cette terre, mais bien que notre foi eût à s'exercer, selon sa parole : *Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru : Beati qui non viderunt, et crediderunt.*

En scellant par des miracles ses affirmations sur l'Eucharistie, Notre-Seigneur nous a donné les motifs d'une foi ferme, et en se cachant sous les espèces sacramentelles, Il nous a ménagé l'occasion de faire un plein sacrifice à son autorité dans l'exercice de cette foi. A la faveur de l'obscurité de l'état de foi, notre regard pénètre plus avant que par tout autre moyen. En effet, nous n'aurions pu voir Notre-Seigneur ici-bas tel qu'Il est réellement dans la gloire, mais seulement sous un aspect différent qui eût été obstacle plutôt que moyen de concevoir quelque notion de son état glorieux ; tandis que, sur nos autels, notre foi, dépassant les apparences, le contemple dans sa gloire et sa majesté, et en même temps les espèces du pain et du vin nous le montrent comme notre nourriture et nous incitent à le recevoir.

Nous pouvons ajouter qu'en dérobant entièrement aux

sens extérieurs ses charmes et ses perfections, le divin Maître nous donne cette sublime leçon que « notre vie doit être cachée avec lui en Dieu » ; et aussi que quelles que soient les faveurs que Dieu verse sur nous, nous devons nous plaire à être petits aux yeux des hommes et ne pas laisser percer la moindre chose extraordinaire.

Je vous salue, ô voiles sacrés, nuages mystérieux dont mon Jésus se plaît à s'envelopper ; vous cachez, il est vrai, mon unique trésor sur cette terre, mais vous ne m'en ôtez pas la possession, et loin d'en diminuer le prix vous le rehaussez plutôt, car vous êtes une invention de son amour pour se rendre plus accessible et accroître mes mérites. Mon Jésus n'est pas moins à moi. Si je ne le vois pas des yeux du corps, des yeux de l'âme je le découvre d'autant plus aimable et jetant des rayons de gloire beaucoup plus brillants que les yeux mortels ne sauraient les supporter. Son Cœur est enflammé d'amour, sa beauté brille incomparablement et l'obscurité même dont elle s'environne m'aide à contempler sa splendeur.

Louanges immortelles à Vous, ô Jésus, qui en Vous cachant ainsi me rendez plus sensible votre amour et votre puissance. Si j'aspire à Vous voir enfin à découvert, je ne saurais me plaindre d'en être encore privé puisque par cette privation je puis, non seulement acquérir plus de mérites mais Vous plaire davantage.

Combien volontiers je fais le sacrifice de mes sens extérieurs, et combien raisonnable il m'apparaît. Vous qui avez créé le Ciel et la terre, Vous, Seigneur, première et suprême cause de toutes choses, qui leur donnez et conservez leur être et leurs propriétés, qu'est-ce donc qui pourrait Vous empêcher de changer une substance en une autre, et de maintenir, s'il Vous plaît ainsi, les accidents sans leur substance. A Cana, par compassion Vous avez changé l'eau en vin. Dans ce

Sacrement, où Vous êtes Vous-même l'Epoux de l'âme vous vous signalez par de plus grands miracles.

3. Un troisième ordre de merveilles que Jésus accomplit au Saint Sacrement consiste dans sa présence en d'innombrables lieux en même temps. Ce corps qui est né de la bienheureuse Vierge à Bethléem, qui a été suspendu à la Croix et qui est glorieux dans le Ciel, est ici-bas partout où il y a une hostie consacrée, une parcelle d'hostie. Ici encore j'ai à soumettre ma raison, mais je ne saurais être trompé par Vous, Seigneur, la Vérité même. Cette doctrine révélée par Vous à votre Eglise a été scellée du sang de ses martyrs et confirmée par des miracles. O Jésus, la grandeur de votre amour et l'étendue de votre pouvoir n'aident pas seulement ma foi, mais me montrent cette merveille si digne de votre bonté que je crois sans difficulté, je crois avec une joie et une douceur indicibles. Comme Vous avez aimé tous les hommes et que Vous êtes mort pour tous, de même Vous voulez appliquer à chacun dans ce Sacrement, les mérites de votre sang et l'unir à Vous comme le membre au Chef.

Oui, Jésus Bien-Aimé, Vous avez fait cela pour moi ; pour moi, Vous avez ainsi multiplié votre présence, et Vous êtes à moi dans ce Sacrement non moins que si Vous l'aviez institué pour moi seul. Pour moi, infime et mauvais serviteur, Vous avez opéré des merveilles qui jettent les Anges dans la stupeur ; pour moi, Vous avez déployé la puissance de votre bras. *Que toutes les*
Ps. 85, 9. *nations que Vous avez faites viennent et glorifient votre nom : Omnes gentes quascunque fecisti, venient, et adorabunt coram te, Domine, et glorificabunt nomen tuum*, puisque toutes, Seigneur, ont part à de tels biens et que les rayons de votre Bonté se répandent en tous lieux, *car Vous êtes grand et Vous opérez des choses*
Ibid. 10. *merveilleuses, Vous le seul Dieu: Quoniam magnus es tu, et faciens mirabilia : tu es Deus solus.*

III

Des anéantissements de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

1

1. Dans les mystères de sa vie mortelle, Jésus-Christ a porté jusqu'à de surprenants excès la pauvreté et les humiliations. Il les renouvelle dans le Mystère eucharistique avec des caractères particuliers et admirables. Ici se cachent à la fois la Divinité et l'humanité elle-même. Dans l'Incarnation, Il s'est anéanti jusqu'à prendre la nature d'esclave, mais cet humble avènement, prédit et attendu depuis tant de siècles, a été entouré de circonstances qui révélaient un Dieu ; sa naissance dans la pauvreté a été annoncée par les Anges ; quand au Baptême Il s'est confondu parmi les pécheurs, le Père l'a manifesté aux hommes ; sa vie publique a été marquée par des miracles, sa Passion elle-même honorée par le trouble de la nature. Dans l'Eucharistie, aucun signe extérieur ne révèle la majesté du Christ. Il descend, et nul Ange n'apparaît, nulle étoile ne se lève, nulle voix ne se fait entendre ; toutes choses restent les mêmes, et comme ignorantes de cette présence de leur Seigneur. Quoi de plus abject, au sens humain, que ce pain si petit et si frêle qui est tout l'extérieur du Fils de Dieu habitant parmi nous.

C'est sous de telles apparences que je dois reconnaître le Dieu dont la religion me donne de si hautes idées, dont les attributs dépassent toute intelligence, qui habite une lumière inaccessible, et devant qui toutes les créatures sont comme si elles n'étaient pas. Oui, c'est ce même Dieu que la même religion me présente sous cette apparence du pain, devenu la nourriture de l'homme. De telles oppositions et un tel accord n'auraient pu être conçus par une intelligence créée, il faut donc que l'au-

torité divine soit intervenue pour les révéler et pour nous convaincre d'une vérité si au-dessus de l'humaine raison. Je crois, ô mon Dieu, je crois d'une foi ferme, et je Vous adore caché dans ce Sacrement, Vous que tout le Ciel adore. Je Vous reconnais, ô Jésus, à un tel abaissement ! Je vois que seules pouvaient aller jusque-là une grandeur, une puissance, une sagesse comme les vôtres. Il ne fallait rien moins qu'un Amour infini pour en venir à un tel anéantissement ; et rien de moins qu'un tel anéantissement pour nous faire comprendre un tel Amour. Là où Vous ne laissez paraître aux yeux rien que de petit, mon esprit éclairé par la foi me découvre un trésor inépuisable de perfections et de charmes, et mon cœur, ému d'amour, désire Vous imiter. Puis donc que l'amour Vous a réduit à un état d'abjection, donnez-moi d'aimer à paraître petit, inutile et méprisable aux yeux des hommes.

2. Jésus-Christ dans l'Eucharistie ne fait pas usage de ses sens extérieurs ; nul rayon de gloire ne jaillit de ses yeux, ses lèvres restent muettes, Il demeure sans mouvement, comme s'Il était inanimé, comme s'Il n'était pas, car non seulement la nature divine et la nature humaine se cachent, mais elles ne se manifestent par aucun effet sensible. Un tel anéantissement dépasse toutes les lois de l'Amour. Jésus-Christ ne les avait-Il pas excellemment remplies en se revêtant de notre nature et en nous communiquant, autant qu'il se pouvait, la sienne, jusqu'à nous mettre en quelque sorte sur le même plan que Lui.

Comme si ce n'était pas assez, Il se cache maintenant sous une apparence inférieure à nous pour nous combler davantage. Il n'est pas douteux, en effet, que notre amour pour Lui, dans cet anéantissement, soit plus pur et plus grand, plus agréable pour Lui et plus méritoire pour nous, que si nous étions attirés par les charmes visibles de sa personne et par d'autres consolations sensibles. Il s'est tellement anéanti, que quoique ce soit

pour nous un incomparable honneur de l'approcher, nous devons cependant en quelque manière nous anéantir nous-mêmes pour cela. Et quoiqu'Il soit digne de plus d'amour et d'admiration que nous ne pouvons lui en donner, Il reçoit et récompense nos hommages comme s'ils ne lui étaient pas dus. De telles inventions d'amour ne pouvaient être conçues que par le Cœur en lequel sont renfermés tous les trésors de la Sagesse de Dieu et de son Amour pour l'humanité. Mais cet anéantissement est aussi une suppléance de notre incapacité, une instruction, un exemple. Par là, Il rend en notre nom les hommages dus à la divine Majesté et Il nous apprend comment l'honorer...

Vous êtes silencieux à l'autel, ô Jésus, mais votre silence même est une harmonie plus agréable au Tout-Puissant que tous les cantiques des Anges, et proclame hautement que sa grandeur infinie est au-dessus de toutes les louanges des créatures. Enseignez-nous, divin Modèle, toujours sous nos yeux, à mettre en pratique cette divine leçon ; rendez-nous familier ce silence de l'âme qui, reconnaissant son impuissance à Vous louer, s'abîme dans une muette adoration devant Vous, ce silence qui s'élève en elle quand la considération de votre Miséricorde la frappe d'admiration. Et quel plus grand sujet d'admirer vos œuvres si ce n'est dans ce Sacrement! Vous restez, ô Jésus, dans un état d'anéantissement et comme de mort, et Vous ne pouviez nous faire sentir dans une plus douce lumière la grandeur infinie de Dieu, de qui toutes choses dépendent et devant qui tout doit disparaître. Nul plus grand exemple ne pouvait Vous être donné de cet entier sacrifice que nous devons faire de nous-mêmes à la divine Majesté.

Quand j'accorde à mes sens ce qui leur plaît, quand mes yeux s'ouvrent pour toutes sortes d'objets et mes oreilles à des discours frivoles, que je me cherche moi-même dans mes actions, que devient mon sacrifice? Je

dois, Seigneur, Vous donner de tout autres preuves de mon amour, et quelles doivent-elles être sinon celles que m'enseigne votre Sacrement? Il faut donc que je meure à moi-même et que je sois crucifié au monde. Je dois faire de mon corps, par le glaive de la mortification et dans le feu de l'amour, ce vrai sacrifice auquel l'Apôtre nous invite : *Sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, lui rendant ainsi un culte raisonnable : Ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentum, rationabile obsequium vestrum.*

Rom. XII, 1.
Phil. IV, 18.

3. Jésus-Christ se fait obéissant dans son Sacrement : Il fait dépendre sa présence de notre volonté. La Toute-Puissance est, en quelque sorte, déposée entre les mains des hommes pour opérer ou non les plus admirables merveilles. A la voix d'un homme, le Dieu de Majesté est corporellement présent sur l'autel, et devient notre nourriture. Le temps pendant lequel Jésus-Christ demeure sous les espèces sacramentelles dépend aussi de nous ; aussi longtemps qu'il reste dans cet état sacramentel, son abandon entre nos mains est si grand, si universel, si constant, que, en ce mystère, nous pouvons dire particulièrement avec saint Paul : *Il se consume tout entier pour notre usage : Totus in usus nostros expensus.*

Tous peuvent venir à Lui, tous le recevoir. A tout moment du jour et de la nuit, en mille lieux différents, nous le trouvons prêt à toutes nos volontés, Il se laisse porter partout où l'on veut, garder dans des églises pauvres et souvent désertes, dans des tabernacles négligés, et quelque grands sujets qu'Il ait de se plaindre de nos froideurs, de nos ingratitudes, du mauvais usage que les hommes font d'un tel don, jamais Il ne résiste, jamais Il ne manifeste la moindre opposition. Fut-il jamais créature qui obéit à Dieu comme Jésus-Christ nous obéit?

Cette obéissance toute volontaire procède uniquement

de l'Amour, quelle sera notre réponse? Jésus-Christ est tout à nous, jusqu'à nous donner une sorte d'autorité sur Lui dans le Sacrement, mais cela ne diminue en rien son pouvoir sur nous et la pleine dépendance où nous sommes de Lui, Notre Souverain Seigneur nous obéit : que ferons-nous? Il s'est livré entre nos mains : refuserons-nous de nous livrer entièrement à Lui? C'est sûrement chose merveilleuse que Dieu poussé par son amour en vienne à obéir à l'homme. Mais quelle effroyable injustice et ingratitude si, après cela, l'homme refuse cette entière et parfaite obéissance que, par sa nature, il doit à son Dieu.

Il est écrit de Vous, Seigneur Jésus, que Vous Vous êtes fait obéissant jusqu'à la mort. Mais voici que cette obéissance Vous la perpétuez dans votre Sacrement. Vous aviez dit Vous-même que Vous étiez venu pour servir et voici que cette parole de votre vie mortelle trouve encore une réalisation à l'autel. O immense Amour, que Vous êtes peu connu... Je Vous adore, je m'anéantis devant Vous, je me réjouis de dépendre entièrement de Vous, je m'abandonne à Vous, désirant uniquement que votre volonté s'accomplisse en moi. Mais qu'est-ce que cela, auprès de ce que Vous êtes et de ce que Vous faites pour moi?...

LE DIVIN CŒUR DE JÉSUS

I

Ses excellences et l'amour que nous lui devons.

Coss. II, 9. *En Lui réside corporellement toute la plénitude de la Divinité : In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter.*

1

Le Cœur de Jésus peut être envisagé soit selon le sens propre du mot, et alors il s'agit du cœur qui bat dans la poitrine de l'Homme-Dieu, soit au sens métaphorique comme on le fait souvent en parlant de l'âme, soit même de la Personne du Christ quant à son humanité, par rapport à ces opérations de l'âme qui ont leur répercussion dans le cœur de chair. C'est en ces divers sens que le Cœur de Jésus fait l'objet de notre dévotion et que nous le considérerons en parlant de ses excellences.

Le Cœur de Jésus, pris au sens propre et matériel, est vraiment grand et digne de vénération, comme formé par le Saint-Esprit du sang de la très pure Vierge pour être instrument de notre salut, comme vivant sanctuaire de la Divinité, comme hypostatiquement uni au Verbe. Le Cœur de Jésus a dans le Corps du Christ cette excellence particulière, d'en être cette partie très noble, où s'est formé le Sang rédempteur et qui a ressenti l'effet des joies et des peines de l'Amour Sauveur.

Mais les excellences du Cœur de Jésus brillent bien plus encore si nous le considérons dans son union avec l'âme qui gouverne tous ses mouvements. Tout ce que d'autres cœurs peuvent avoir d'admirable, toute noblesse, toute générosité, se trouve dans ce Cœur divin comme dans son centre, au degré le plus éminent, et avec des perfections qui n'appartiennent qu'à lui. Comme le soleil, son immense Charité répand ses rayons sur toute la création, Il éclaire, Il enflamme, Il a même une vertu rétroactive qui s'étend aux âges précédents. Toute âme humaine est l'image de Dieu, mais ce caractère appartient d'une manière unique à l'âme du Christ, comme étant l'âme de Celui qui est essentiellement et par nature la parfaite image du Père céleste.

Ces excellences, si glorieuses au Cœur de Jésus, s'effacent devant celles que nous découvrons quand nous considérons en Lui la Personne divine à qui il appartient, et à laquelle tous les actes de ce Sacré Cœur doivent être attribués. Dans cette lumière, sa grandeur est vraiment divine ! Tout ce qui n'est pas Dieu est tenu de l'adorer, nulle créature, soit sur la terre, soit au ciel, ne peut lui rendre hommage autant qu'il en est digne. Rien de plus ne peut être dit, il faut admirer et louer. *Vadam et videbo visionem hanc magnam : Je verrai cette grande vision* plus merveilleuse que le buisson ardent, un cœur humain qui brûle des flammes mêmes de la Divinité et qui n'est pas consumé !

de III, 3.

A ces considérations ajoutons celles-ci : Ce Cœur si grand et si excellent a tous les titres qui peuvent le plus appeler et exciter en nous des sentiments de révérence. C'est le Cœur de notre Maître, de notre Seigneur, de notre Roi, de notre Souverain Juge, de notre Dieu. De ce Cœur descendent toutes les grâces, sur Lui repose toute l'espérance de notre destinée éternelle.

2

L'amour infini du Cœur de Jésus, ses indicibles charmes, ses bienfaits immenses appellent notre amour et notre reconnaissance.

XV, 9. *Comme mon Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés : Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos.*

Le Cœur de Jésus a été formé par la main du Tout-Puissant pour aimer sans mesure et pour être l'objet de l'amour de tous les cœurs. En lui est venu se concentrer tout l'Amour de Dieu pour l'humanité : cet amour est sa vie. Dès son premier battement, le Cœur divin a brûlé d'un feu qui ne connaît ni interruption, ni changement et qu'une éternité ne saurait éteindre :

amour pur et désintéressé dont notre bien et notre perfection est le seul but. Selon la parole du Maître, son amour pour nous a une ressemblance avec l'amour même que son Père lui porte.

Un tel amour est accompagné de tous les charmes et de toutes les perfections possibles du côté de la nature, de la grâce et de la Divinité même : beauté, noblesse, générosité, douceur, force, tous les dons naturels qui peuvent rendre un cœur plus aimable, le Cœur de Jésus les possède au delà de tout ce qu'homme peut rêver. Les dons surnaturels n'ont d'autre mesure que sa dignité et sa grandeur. *La plénitude de la grâce est en Lui.* Rien de plus ravissant que son invincible patience, son zèle n'a pas de bornes, la douceur et l'humilité le caractérisent. Le moindre de ses actes donne à Dieu plus de gloire que tous les actes réunis des anges et des hommes. Joignons à cela toutes les perfections de Dieu qui sont communicables, et dans la mesure où nous pourrons nous faire une idée de ces perfections, nous saurons aussi combien plein de charmes est le Cœur de Jésus.

De plus, pour attirer encore nos affections, Il a pris avec nous toutes les affinités qui peuvent nous le rendre plus cher. Nous possédons en lui le cœur d'un père, d'un frère, d'un ami, d'un époux, d'un Sauveur. En Lui, nous trouvons toutes choses : richesses, gloire, vie, délices, consolation, refuge, nourriture.

Les effets de son amour ne connaissent pas plus de bornes que son amour même, et les bienfaits répandus sur nous ont épuisé en quelque sorte les trésors de sa Toute-Puissance. Tous ses mouvements, tous ses désirs tendaient à notre bien, et dans ses mystères nous rencontrons les plus merveilleuses preuves de sa tendre bienveillance envers nous ; mais nulle part elle n'apparaît d'une manière plus merveilleuse que dans les humiliations de sa Passion, et dans l'Institution de son

adorable Sacrement. Ce sont les deux grands monuments de son amour, les deux chefs-d'œuvre du Cœur de Jésus. Là nos esprits peuvent se reposer doucement, nos cœurs s'enflammer. Là nous pouvons peser combien le Cœur de Jésus nous a aimés et combien nous devons l'aimer.

3

Ps. 88. *Tous ceux qui me voyaient m'ont méprisé : Omnes videntes me, deriserunt me.*

Le Cœur de Jésus dont la grandeur est méprisée, l'amour méconnu, les bienfaits payés d'ingratitude et de froideur, a droit à toutes nos réparations.

Rien ne saurait exprimer l'ingratitude par laquelle les hommes répondirent à l'amour de Jésus pendant sa vie mortelle. En butte à l'envie dès le berceau, seule l'obscurité d'une vie toute cachée le déroba pour un temps à la persécution. A peine eut-il manifesté aux hommes sa bonté par d'innombrables bienfaits, sa sagesse par la sublimité de sa doctrine, son pouvoir par d'admirables miracles, sa sainteté par des vertus d'une perfection sans exemple, que tout se souleva contre Lui. Son Cœur fut lui-même un signe de contradiction, et pour les ineffables gages d'amour qu'Il donnait à son peuple, ce peuple choisi ne lui rendit qu'envie, malédictions et croix. L'amour de notre divin Sauveur cependant ne fut pas vaincu, et Il ne consentit pas à se séparer, même corporellement, de nous, puisque nous le possédons encore dans le très Saint Sacrement de l'Eucharistie.

Et voici que les hommes se liguent, dirait-on, pour faire regretter s'il se pouvait, au Cœur de Jésus, un tel excès d'amour. Les hérétiques refusent de reconnaître la réalité de ce bienfait, et, en même temps, ne se lassent pas de le blasphémer. Parmi ceux qui croient à ce divin mystère, il en est qui ne semblent pas en

tenir plus de compte que les incrédules, et même ils surpassent ceux-ci en ingratitude. Chaque jour voit des communions sacrilèges, des messes sacrilèges et autres crimes abominables contre le Sacrement adorable. Rien n'offense davantage le Cœur de Jésus et Il voit le plus grand gage de son amour devenir un sceau de damnation pour les misérables qui en abusent. Souvent même, ceux à qui il appartient davantage, par leur profession, de réparer les injures faites à leur Roi et leur Epoux, blessent son Cœur d'une manière plus sensible encore par leur froideur, leur tiédeur, leurs irrévérences. C'est donc à la plupart des hommes que s'applique cette plainte : *Ils m'ont oublié, moi la source d'eau vive : Me derelinquerunt fontem aquæ vivæ.*

Jer. 2, 13.

Si nous avons quelque idée de ce qu'est le Cœur de Jésus, et quelque conformité de sentiments avec Lui, nos cœurs ne seront-ils pas blessés avec Lui? Toutes nos réparations sont bien peu; du moins n'omettrons-nous rien de ce qui est en notre pouvoir, et nos propres offenses seront le premier objet de nos regrets.

Actes de l'amour de contrition et de compassion.

Ps. LXVIII, 21. *J'ai cherché un consolateur et n'en ai pas trouvé... Et sustinui qui simul contristaretur et non fuit : et qui consolaretur, et non inveni.*

II

Le Cœur de Jésus et les habitants du Ciel.

1. *Les Saints.*

Apoc. IV, 10. *Ils jettent leurs couronnes aux pieds de son trône : Et mittebant coronas suas ante thronum.*

Au Ciel tout respire l'amour et la reconnaissance envers le Cœur de Jésus. Les Saints le contemplent dans sa splendeur, ils découvrent ses charmes divins, non plus comme nous obscurément à travers le voile

de la foi, mais intuitivement dans la claire vision. Ils voient cette immense fournaise de charité dont d'innombrables grâces constamment s'échappent sur l'humanité. Cette vue est une grande part de leur félicité, et si nous y participions tant soit peu, notre cœur serait aussitôt transformé en amour et inondé d'un torrent de joie.

Les secrets du divin Cœur sont dévoilés pour les Saints, et chacun y découvre l'amour spécial et singulier dont il a été, dont il est l'objet. Il le voit, pour lui Jésus a opéré les mêmes prodiges et souffert les mêmes indignités que pour le salut du monde entier ; c'est à son amour qu'il doit sa couronne éternelle ; de son Cœur ont jailli toutes les grâces dont il a été enrichi, tous les dons, toutes les beautés dont il est maintenant orné. La vue de tels dons produit dans le cœur des saints un céleste ravissement et leur gratitude égale la connaissance qu'ils en ont. Le Ciel retentit continuellement des louanges et des actions de grâces qu'ils rendent à ce divin Cœur.

Parmi les Saints, ceux-là entourent de plus près le Cœur de Jésus et partagent plus intimement sa gloire, qui sur cette terre se sont distingués par la délicatesse de leur amour pour Lui. Si les saints étaient capables de quelque regret, ce serait certainement au souvenir des temps de leur vie qui n'ont pas été entièrement consacrés à l'amour de ce beau et tout aimable Cœur. Que pensent-ils quand, jetant un regard du côté de la terre, ils voient avec quelle froideur et insensibilité est payé l'amour du Seigneur ? Si nous désirons leur faveur, si nous désirons surtout aimer Dieu et jouir de lui plus parfaitement toute l'Eternité, nous nous efforcerons d'imiter les plus grands saints dans leur amour et leur reconnaissance envers le Cœur de Jésus.

Amour de reconnaissance.

A Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau,

Apoc. v, 13. *bénédiction, honneur et gloire dans tous les siècles : Sedenti in throno, et Agno, benedictio, et honor, et gloria, et potestas in secula seculorum.*

Ps. cvi, 43. *Qui comprendra les miséricordes du Seigneur : Quis sapiens et custodiet hæc ? et intelliget misericordias Domini ?*

2. *Les Anges.*

Dan. vii, 10. *Des milliers d'Anges Vous servent et se tiennent devant Vous : Millia millium ministrabant ei, et decies millies centena millia assistebant ei.*

Les beautés et les charmes du Cœur de Jésus sont pleinement manifestés aux saints Anges dans la mesure de leur élévation en gloire. Ils ne se lassent pas de contempler le merveilleux accord entre les divins attributs et les perfections dont l'humaine nature est capable ; et l'admirable union de la grandeur de Dieu et de la petitesse de l'homme les jette dans des transports d'admiration et d'amour. Pour en comprendre quelque chose, il faudrait que nous fussions anges nous-mêmes ou au moins libérés du fardeau de ce corps terrestre, que nous habitions en esprit les demeures éternelles, où l'âme est illuminée des rayons qui tombent du trône de Dieu et le cœur plongé dans son amour.

La pureté de l'amour des Anges pour le Cœur de Jésus n'est pas moins admirable. Ils voient que tous les trésors divins sont renfermés dans ce Cœur Sacré, qu'Il est l'adorable sanctuaire de la Divinité ; ce Cœur est comme le centre où leur nature et la nôtre sont associées, où le ciel est réconcilié avec la terre, où Dieu et l'homme ne font plus qu'un ; ils voient les complaisances infinies que la Très Sainte Trinité prend dans ce beau cœur, l'ineffable splendeur qui l'environne, et le sublime trône de gloire où il est élevé infiniment au-dessus d'eux. Cette exaltation et toutes les autres prérogatives du Cœur de Jésus leur causent la joie la

plus pure. Et tandis que l'envie a jeté Lucifer dans une rage éternelle, ces Anges bienheureux goûtent de la gloire de Jésus un contentement ineffable, qui surpasse d'une manière admirable le sentiment de leur propre bonheur.

L'amour des Anges est toujours actif et s'exerce en toutes les manières possibles. Ils adorent continuellement le divin Cœur ; en lui, ils louent et glorifient les incompréhensibles merveilles de la Sagesse divine ; en lui et par lui, ils aiment Dieu qui se plaît à recevoir tout hommage par ce Cœur ; en lui et par lui, ils aiment les hommes qu'ils voient tant aimés de ce Cœur, et en quelque manière élevés au-dessus d'eux à cause de leur similitude de nature avec l'Homme-Dieu. A cause de ce Sacré Cœur, ils sont toujours prêts à nous apporter tous les secours que nous pouvons espérer d'esprits si puissants et si bienfaisants.

Amour de contemplation :

LVI. *Vacate et videte quia ego sum Deus : Arrêtez et reconnaissez que je suis Dieu.*

XXVII, *In conspectu angelorum psallam tibi : Je vous louerai en présence des Anges.*

3. *La bienheureuse Vierge Marie.*

I, 12. *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur.*

Le Cœur de Marie a pour le Cœur de son divin Fils un amour plus grand, plus pur et plus ardent que tous les Anges et les Saints réunis. Comme elle forme à elle seule une hiérarchie supérieure à toutes les pures créatures, elle doit, selon la règle posée par saint Denys, en plus des perfections qui lui sont propres, renfermer éminemment toutes celles qui se trouvent dans les hiérarchies inférieures. Cela convient aussi à l'ordre et à la proportion établie dans toutes les œuvres de Dieu ; car comme l'humanité sainte de Jésus-Christ, en vertu

de l'union hypostatique, donne à Dieu une gloire digne de Lui, de même il convient que, parmi les pures créatures, il s'en trouve une qui lui rende, autant qu'il est possible, un amour en rapport avec ses dons, un amour donc qui égale au moins à la fois celui de tous les êtres raisonnables.

Cette créature éminemment parfaite était en quelque sorte due à Jésus-Christ en retour de la gloire qu'Il procurait à son Père, et afin que le but de son Incarnation eut, en quelque pure créature, la plénitude de ses effets. Cette pure créature ne peut être autre que Marie, qui, en raison de sa divine Maternité, est si étroitement unie à Dieu en son Fils et si fort élevée au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. De telles vues nous donnent, de l'amour du Cœur de Marie envers celui de Jésus, une idée vraiment grande et ravissante.

Cet amour n'est pas seulement le plus grand et le plus ardent ; il est aussi d'ordre plus sublime, Marie chante un cantique que nulle autre ne peut chanter. Elle seule, après le Père céleste, peut faire appel à un droit sur le Cœur de Jésus. Ce Cœur divin est sien, car il a été formé de son sang le plus pur et, par son libre consentement, il s'est développé de sa virginale substance, tout le temps qu'elle l'a porté dans son sein et l'a nourri de son lait ; mais aussi parce que le Cœur de Marie est une vivante image de Celui de son Fils, Jésus est comme obligé d'aimer ses propres perfections si fidèlement reflétées par le Cœur de sa Mère. Enfin le même Seigneur, son Fils bien-aimé, loin de mettre quelque limite à ses droits maternels, s'y glorifie, et se reposant avec joie en une telle Mère, il lui a comme abandonné son Cœur, avec tous les trésors, le pouvoir et la gloire qu'il contient.

Marie en aimant le Cœur de Jésus aime donc ce qui est à elle. Elle aime le Cœur sur l'idéal duquel le sien

fut formé, ainsi que les voulait tous deux l'éternelle pensée du Père. Dans ces deux Cœurs, ce sont les mêmes sentiments, les mêmes désirs, le même amour. L'amour de Marie n'est pas seulement celui d'une épouse, non plus que simplement celui de la plus tendre des mères, c'est quelque chose de plus haut, de plus unique, et aussi de plus personnel ; il s'y trouve comme un divin et très pur amour d'elle-même qui n'est point distinct de son amour pour Jésus, car leurs deux
. II, Cœurs sont inséparables : *Dilectus meus mihi, et ego*
6. *illi : Mon Bien-Aimé est à moi et je suis à Lui.*

Il reste encore quelque chose de plus à dire de l'amour du Cœur de Marie. Cet amour, autant que celui d'une pure créature y peut atteindre, a la plus grande affinité avec celui du Père céleste pour Jésus. Le Père aime d'un amour infini son Fils unique, parce qu'Il est son image substantielle, un même Dieu avec Lui. Marie aime ce même Fils, non d'un amour infini à cause des limites de son être créé, mais autant qu'il est possible d'approcher de l'infini ; elle l'aime à cause de la parfaite ressemblance qu'elle a avec Lui, à cause de cette réciproque communication par laquelle Jésus reçoit d'elle son existence humaine, et la fait entrer en participation de son Etre divin en une manière réservée à elle seule.

Ardentes et continuelles sont les affections du Cœur de Marie envers le Cœur de Jésus. Qu'en pouvons-nous dire, sinon qu'elles forment le plus grand retour d'amour qui soit possible à une pure créature, que Notre-Seigneur s'y complaît infiniment et que cela lui fait oublier, en quelque manière, la faiblesse de notre amour. Impuissants à rien dire de plus, que notre silence rempli d'admiration soit notre louange.

Amour tendre et sans réserve :

XXII, *Deficit caro mea, et cor meum : Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum : Ma chair et mon cœur*

ont défailli devant vous, ô Dieu, le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité.

Cant. III, 4. *Inveni quem diligit anima mea : tenui eum ; nec dimittam : J'ai trouvé celui qu'aime mon âme, je le tiens et ne le laisserai point s'en aller.*

III

Le Cœur de Jésus dans ses rapports avec la Très Sainte Trinité.

1. *De l'Amour du Cœur de Jésus envers Dieu.*

Heb. x, 7. *J'ai dit : voici que je viens, pour faire, ô Dieu, votre volonté : Tunc dixi : Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam.*

Le Cœur de Jésus reçoit les profondes impressions de respect et d'amour que l'union substantielle avec la nature divine, l'union hypostatique avec le Verbe éternel, et l'intime et ineffable commerce avec la Très Sainte Trinité, doivent nécessairement produire dans la Sainte Humanité. Dès le premier instant de son existence, cette sainte Humanité se vit élevée au-dessus de toutes créatures, dotée de la pleine possession et de la claire vision de Dieu, placée à sa droite, enrichie de la plénitude de ses trésors, subsistant dans la Personne même du Verbe, adorée par tout ce qui est au-dessous de Dieu. Avec la même lumière qui lui est départie sans mesure, Jésus-Christ voit que toutes ces choses sont un libre don du Dieu qui, pressé par sa seule Bonté infinie, sans aucun mérite précédent de l'Humanité Sainte, l'a choisie préférablement à tout être possible, et l'a élevée à ce rang suprême.

Cette Sainte Humanité voit la distance infinie qui existait entre Dieu et elle, qui d'elle-même n'est rien tandis que Dieu est tout ; le Cœur de Jésus voit comment Dieu, qui mérite un amour infini, l'a choisi pour être

aimé de lui, et comment Il veut, par lui comme par un instrument d'amour, verser sur nous et sur toute la création des dons sans mesure.

De là, quels sentiments dans le Cœur de Jésus! Quelle profonde humilité et quelle immense reconnaissance! Quel pur et ardent amour, pour correspondre à une si sublime élévation, à des dons si incomparables, et à toutes les perfections divines qui lui sont si clairement manifestées!

L'amour que le cœur de l'Homme-Dieu éprouve pour chacune des adorables Personnes de la Très Sainte Trinité est conforme et harmonisé aux relations admirables qu'il a avec elles ; cet amour est une sorte de participation de ces divines communications que les trois Personnes ont entre elles. Son amour pour la Seconde Personne peut être appelé vraiment un divin amour de soi-même, et cette même divine Personne communique à son Cœur Sacré son amour pour le Père de qui Elle procède, pour le Saint-Esprit qui procède du Père et d'Elle comme d'un même principe.

Ces sentiments du Cœur de Jésus, son profond anéantissement devant la Majesté divine, la grandeur et l'intensité de son amour, sont incompréhensibles à tout autre qu'au Dieu qui s'y glorifie d'une manière digne de sa grandeur. Ces sentiments, parfaits dès leur premier acte, sont sans changement et sans intermission; ils demeurent à jamais, toujours les mêmes, toujours nouveaux, toujours également agréables à Dieu; nous y trouvons nos richesses, nos mérites, le modèle que nous devons imiter, et nous ne saurions rien faire de plus agréable à Dieu que de lui offrir souvent ces sentiments du Cœur de Jésus, en y unissant nos propres sentiments.

l. xxv, 0. Amour de conformité. — *Regarde, et fais selon le modèle qui t'est montré sur la montagne. Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est.*

2. *Complaisances infinies des Trois Personnes divines dans le Cœur de Jésus.*

Mat. III, 17. *Celui-ci est mon Fils Bien-Aimé : Hic est filius meus dilectus.*

Dieu Lui-même est l'éternel objet de son propre Amour. Il étend cet amour à ses créatures dans la mesure où Il se retrouve et se voit Lui-même en elles. Plus elles participent à ses divines Perfections, plus Il se plaît en elles. De là nous pouvons nous former une idée de l'immensité de l'Amour de Dieu pour le Cœur de Jésus et de l'infinie complaisance qu'Il prend en ce Cœur Sacré.

Le Cœur de Jésus est sien, non seulement comme créature, mais personnellement sien, en la Personne du Verbe incarné à qui ce Cœur appartient; Il participe donc plus de l'Etre de Dieu que ne le pourraient des millions de mondes peuplés de créatures plus parfaites que les plus sublimes séraphins. Le Verbe éternel aime le Cœur de Jésus comme son propre Cœur, comme la plus noble partie de cette Humanité qu'Il a assumée et par laquelle Il procure à son Père une si grande gloire, satisfait pleinement à sa Justice et sauve le genre humain. Le Père Eternel aime ce Cœur comme étant celui de son Fils Unique, qui lui communique la ressemblance et les perfections qu'il tient de Celui qui l'engendre éternellement. Le Saint-Esprit aime ce Cœur divin comme le Cœur de Celui de qui il procède, comme le plus parfait de tous ses ouvrages, comme le centre où il réunit tous ses dons, comme l'universel instrument de ses opérations, comme son sanctuaire le plus sacré.

Cet amour de Dieu est pour le Cœur de Jésus sa plus grande gloire, et si nous l'aimons, ce sera pour nous la plus grande joie, la plus douce consolation, de le voir ainsi aimé. Bien plus que tout le reste, un tel amour montre combien est aimable le Cœur de Jésus, il excite

notre amour, et aussi allège notre regret de ne pouvoir l'aimer autant qu'Il est aimable.

ıı, 33, 34. Amour de complaisance : *Toute ma vie je louerai le Seigneur. C'est en lui que j'ai mis ma joie : Cantabo Domino in vita mea : psallàm Deo meo quamdiu sum. Ego vero delectabor in Domino.*

ı, 29. *L'ami de l'époux, qui se tient debout et l'écoute, se réjouit d'une grande joie à cause de la voix de l'époux : Amicus autem sponsi, qui stat et audit eum, gaudio gaudet propter vocem sponsi.*

3. *Effets réciproques de l'Amour de Dieu pour le Cœur de Jésus et de l'amour du Cœur de Jésus pour Dieu.*

vıı, 10. *Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi : Et mea omnia tua sunt, et tua mea sunt.*

Le don est égal au donateur, et le retour égal au don. Les dons que Dieu fait au Cœur de Jésus sont sans bornes comme son amour pour lui est sans mesure. Ces dons répondent pleinement à la dignité de ce Cœur Sacré qui, étant hypostatiquement uni au Verbe, a par là contracté la plus sainte alliance avec les Trois divines Personnes, et ainsi, pour leur propre gloire, elles se doivent de le rendre digne de cette élévation souveraine, en lui communiquant leurs perfections au plus haut degré possible.

L'Esprit-Saint, par une sorte de retour nécessaire, rend en quelque sorte au Verbe ce qu'il tient de Lui, en ornant son Cœur de toute sainteté, de toute bonté, de toute beauté, de toute béatitude ; ce sont les trésors intérieurs du Cœur de Jésus. A l'extérieur, il lui communique le souverain pouvoir et l'autorité sur toutes les créatures spirituelles et corporelles. Tout lui est livré, tout dépend de lui et tous reçoivent toutes choses de lui et par lui. Il doit être estimé, aimé et honoré de tous, et les mêmes adorations qu'à Dieu lui-même doivent lui être rendues.

Les effets par lesquels le Cœur de Jésus montre son amour pour Dieu, sont également en rapport avec cet amour et avec l'étendue de sa capacité et de son pouvoir. Tous les dons qu'Il reçoit, Il les renvoie purement à la gloire du Donateur, et les emploie entièrement à sa louange et son service. Son pouvoir sur les créatures n'a d'autre exercice que de les amener toutes à Dieu. Les moyens dont Il use pour atteindre cette fin sont admirables, car ils sont conçus par une Sagesse et un Amour infinis; mais s'il en est qui persistent dans la révolte contre la Bonté infinie, Il en vient à venger la gloire de Dieu, en faisant de ces rebelles un sacrifice à la divine Justice.

Pendant que Jésus était dans un état mortel et passible, son Cœur ne fut jamais sans souffrances, et il répara ainsi les offenses faites à la divine Majesté. Jusqu'à la fin du monde le Cœur de Jésus sera offert en sacrifice à Dieu dans le Sacrement de l'autel; et durant toute l'Eternité, aussi longtemps que Dieu sera Dieu, la continuelle et délicieuse occupation du Cœur de Jésus sera de s'anéantir devant Dieu et de Lui rendre hommage.

J. VIII, 29. Amour d'union et de transformation. *Quæ placita sunt ei, facio semper. Je fais toujours ce qui lui plaît. Vivo*
Gal. II, 20. *autem, jam non ego, vivit vero in me Christus : Je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ vit en moi.*

DE L'AMOUR DIVIN

La première leçon que nous donne l'amour roule sur notre bassesse et notre néant. L'âme alors, convaincue de sa misère, croirait s'avilir et se resserrer dans des bornes trop étroites en se renfermant dans le cercle si limité de ses intérêts; ce sont désormais les intérêts de Dieu qui la touchent, c'est sa gloire qu'elle envisage et dont elle s'occupe en toutes choses.

L'amour, après avoir purifié l'âme, l'éclaire, il fait envers elle l'office de maître. La science qu'il donne n'enfle point, elle rend d'autant plus humble qu'elle est plus élevée ; elle est à la fois très étendue et très simple ; sa clarté convainc l'esprit, son onction change le cœur, sa force excite la volonté. Elle est possédée en quelque sorte à la manière des premiers principes gravés par la nature, elle est comme mise en dépôt au fond de l'âme, et ni le temps ni les pensées multiples dont l'esprit doit s'occuper, ne l'enlèvent ni n'annulent ses effets.

L'amour est simple, il cherche Dieu sans détours, il ne cherche que Lui et c'est cette simplicité qui fait son assurance et son contentement; elle produit une paix inaltérable. Toujours occupé du soin de connaître ce qui plaît au Bien-Aimé, l'amour regarde la loi qui le lui manifeste non comme un joug onéreux, mais comme une réponse à ses désirs; et la souffrance perd en quelque sorte pour lui son amertume.

1. — *Dieu vu dans ses bienfaits.*

De quel amour Dieu nous aime : amour éternel, gratuit, universel pour toutes les œuvres de ses mains; amour plus particulier pour l'homme, lui imprimant son image; amour qui va jusqu'à l'élever à l'ordre surnaturel et qui veut lui faire partager son propre bonheur.

Amour qui parmi une multitude d'enfants d'Adam en a choisi pour être disciples de Jésus-Christ et qui, parmi ceux-ci, en a de toute éternité appelé quelques-uns par préférence, en Jésus-Christ, pour lui être attachés, saints et sans tache, et pour le suivre de plus près. Il est évident que dans tous ces choix, Dieu n'a consulté que sa Bonté, nul n'a pu rien faire pour les mériter.

Admirable est le don d'amour promis à ceux qui s'attachent à Jésus-Christ par la Foi et la Charité. Dieu les a aimés le premier et prévenus de sa grâce, mais parce qu'ils ont répondu à cette grâce en aimant Jésus-Christ,

l'amour du Père leur est assuré : *Ipse enim Pater amat vos quia vos me amatis.* Ce divin échange d'amour se fait en proportion de la fidélité de l'âme. Son union avec Jésus-Christ, la véritable vigne, est la mesure de la vie divine que son Dieu désire lui verser sans mesure.

2. — *Dieu présent.*

Dieu, par son immensité, est partout à la fois sans bornes, sans parties, sans multiplicité. Il est présent en toutes choses de telle manière cependant qu'aucune ne l'atteint. Il demeure comme concentré dans sa propre grandeur et dans son infinie Pureté, à la fois intimement présent à chaque chose et infiniment distant; à la fois très fortement uni à toutes choses puisqu'elles ne subsistent que par Lui, et infiniment séparé d'elles par sa souveraine transcendance. Si les rayons du soleil ne sont point souillés en pénétrant dans les lieux les plus vils et les plus infects, bien moins encore l'essentielle et ineffable Pureté de Dieu ne saurait être atteinte par quoi que ce soit.

De là il résulte que nous devons : 1° considérer Dieu en toutes choses, puisqu'il est présent non seulement par sa Puissance, non seulement par l'image de ses perfections imprimée sur les êtres créés, mais Il est là substantiellement. Les créatures sont des voiles que notre foi doit percer, et alors elle trouve Dieu par la contemplation et par l'amour. 2° Nous devons considérer toutes choses en Dieu, comme gouvernées par Lui et ordonnées à sa gloire. L'Univers entier est dans l'immensité divine comme une petite éponge dans l'Océan, il en est pénétré, entouré de toutes parts et comme submergé.

Ce Dieu si grand nous est présent, à nous, d'une manière spéciale, privilégiée, ineffable, comme Père très aimant, tout puissant ami, trésor intérieur, Vie même de notre âme... Que demande une telle Présence?

3. — *L'action de Dieu.*

Au quinzième chapitre des Hiérarchies célestes, saint Denys nous donne, dans un tableau des propriétés du feu, une admirable image de l'action de Dieu. « Le feu, dit-il, a une obscure ressemblance avec la nature divine, car il est répandu partout et mêlé à tous les éléments, et il en est toujours éminemment distinct; éclatant de sa nature, il est cependant caché et sa présence ne se manifeste qu'autant qu'il trouve matière à son activité; il dompte tout par sa force propre et s'assimile énergiquement ce qu'il a saisi; il renouvelle toutes choses et les vivifie par sa chaleur, il brille d'une lumière inextinguible; toujours indompté, inaltérable, il discerne sa proie, et par la rapidité de son mouvement échappe à l'asservissement; il enveloppe ce qu'il dévore et ne s'en laisse point envelopper; ses envahissements sont d'abord lents et insensibles et ses splendeurs éclatent dans les objets dont il s'est emparé; impétueux et fort, il est présent à tout d'une façon inaperçue; quand il est comme au repos, il semble n'exister pas, mais qu'on le réveille pour ainsi dire, il rayonne et s'élève; il se communique libéralement sans s'appauvrir jamais. »

Cet emblème des opérations divines, selon la parole de l'Ecriture : *Le Seigneur ton Dieu est un feu consumant,* convient spécialement à l'action de l'Amour de Dieu. Il purifie, il embrase, il éclaire; il agit toujours et veut toujours s'étendre; il est supérieur à tout et tend à tout transformer en lui. Quand il a pris possession d'un cœur bien disposé, il ne s'arrête pas qu'il n'en ait fait à Dieu un entier sacrifice. Mais comme le feu, l'amour languit dans l'âme si elle ne lui donne pas d'aliment...

4. — *Dieu aimé pour Lui-même.*

Dieu étant l'Etre de Soi et la cause première et nécessaire de toutes choses, son Etre ne peut se trouver limité

par quoi que ce soit, et tout le bien qui se rencontre dans les autres êtres, procède nécessairement de Lui et est en Lui d'une manière infiniment plus parfaite qu'en eux. L'infinité de Dieu est le très simple et éminent ensemble de tout être et de toute perfection. La distinction que nous faisons des perfections de Dieu provient de la faiblesse de notre esprit, incapable de concevoir la Perfection divine dans son ineffable unité, qui n'est autre que son Essence même. Mais quoique nous ne puissions exprimer cette sublime simplicité de l'Etre divin, en laquelle toutes perfections ne font qu'un avec Lui, néanmoins nous savons qu'il en est ainsi, nous le croyons, nous le confessons. Les perfections créées étant distinctes de l'essence et distinctes entre elles, notre esprit transporte ces notions dans les choses divines, pour de là remonter vers la Perfection incréée, qui contient, d'une manière exempte de toute composition, toutes les perfections des créatures. De cette Perfection infinie toute perfection créée émane, tout bien prend sa source.

Dieu, dans l'Ecriture, est appelé *source de vie, source d'eau vive, source de sagesse : Fons vitæ, fons aquæ vivæ, fons sapientiæ.* Ce nom de source convient parce que Dieu est par Lui-même tout ce qu'Il est et que toutes choses tiennent de Lui leur être. Mais tandis que l'eau est la même dans la source et dans le ruisseau, le bien que les créatures reçoivent n'est pas le même qu'en Dieu, car en Dieu tout est infiniment parfait, tout est Dieu. C'est seulement quand il s'agit des Personnes divines qu'il doit être dit que le Bien est le même en Celui qui reçoit et en Celui qui donne. C'est en ce sens que du Fils et du Saint-Esprit nous disons : *fons vitæ de fons vitæ,* le Père seul étant : *fons sine principio.*

Par rapport aux êtres créés, les trois dénominations que l'Ecriture Sainte applique à Dieu, comprennent trois biens auxquels peuvent se rapporter tous les autres : « Source de vie », Dieu étant l'Etre par qui tous

les êtres sont; « Source d'eau vive », Il donne aux créatures vivantes, soit corporelles, soit spirituelles, le mouvement et la vie qui leur sont propres; « Source de Sagesse », Il se communique lui-même d'une manière ineffable par les biens surnaturels, spécialement par la lumière de gloire et le bonheur céleste, selon ces paroles : *fons Sapientiæ Verbum Dei in excelsis.*

De là encore, nous remontons vers Dieu seul qui est tout Bien, toute Beauté, toute Perfection, pour ne rien chercher ni aimer hors de Lui, mais en Lui, et pour le louer et l'aimer purement à cause de Lui-même.

La réciprocité et la magnanimité de l'amour se montre surtout dans l'offrande qu'il fait de lui-même, il ne sait ce que c'est que d'user de réserve envers son Dieu. Il voudrait, s'il était possible, l'aimer et le glorifier d'une manière digne de lui. Dans l'impuissance où il est de le faire, il offre ses désirs, il n'omet rien de ce qu'il peut, et, par sa ferveur, il s'efforce de donner aux moindres actions une grandeur qu'elles n'ont pas d'elles-mêmes. L'amour ne se pardonne rien, sa délicatesse lui fait apercevoir les plus légères taches, il poursuit l'amour-propre dans ses détours imperceptibles et il ne lui laisse ni force, ni mouvement. Nulle partie de la victime n'échappe à son activité, elle doit être consumée pour recevoir un nouvel être, pour être transformée en Jésus-Christ à la plus grande gloire de Dieu.

Suscipe Domine!...

Amen.

APPENDICE

Note. — Les enseignements donnés au cours de ces Exercices spécialement destinés aux âmes religieuses, trouveront un très utile complément dans les pages suivantes, où notre auteur traite de deux points importants de la vie religieuse.

DE L'OBLIGATION
pour le religieux de tendre à la perfection

De sa nature, selon saint Thomas, « l'état religieux est un exercice tendant à la perfection de la Charité ». Et suivant saint Jérôme : « Quiconque fait profession de la vie religieuse s'engage par là même à mener une vie parfaite », c'est-à-dire, à prendre les moyens de devenir parfait. La perfection est donc la fin propre de l'Etat religieux.

La Perfection n'est autre chose que l'union de l'âme avec Dieu par la Charité; et les moyens principaux et nécessaires pour y arriver sont la prière, la pratique des vertus solides, le fidèle accomplissement de ses devoirs propres. Or, ces devoirs propres sont pour le Religieux, en tant que Religieux, l'observance de ses règles et de ses vœux.

Comme donc chacun doit faire ce qui est de sa profession et ne peut le négliger sans manquer à un devoir essentiel, ainsi tout religieux doit tendre à la perfection, et, s'il ne le fait pas, il manque à l'obligation librement contractée. Sa faute en cela est d'autant plus grave que sa profession est plus noble et ses engagements plus sacrés. Telle est la doctrine de tous les théologiens. Toutefois, la négligence de la perfection dans un Religieux ne peut être mortelle que s'il y a refus direct et

positif de tendre à la perfection, ou si la négligence est accompagnée du mépris formel. Ni l'un ni l'autre ne peuvent se trouver dans une âme qui a le moindre reste de piété.

Ce qui généralement est en pratique plus à craindre, c'est que, se contentant d'éviter les fautes graves, on fasse peu de cas des plus légères et que l'on vive ainsi dans une suite perpétuelle d'imperfections. Une telle négligence ne peut être exempte de péché, et quoique ce péché soit seulement véniel, que même il ne soit pas distinct de ceux qui sont l'effet de la négligence elle-même, néanmoins celle-ci est de nature si pernicieuse qu'elle entache les actions, diminue le mérite des meilleures, et, si elle est habituelle, arrête le cours des grâces divines et peu à peu entraîne l'âme dans un danger imminent.

Mais pourquoi parler de péché? N'est-ce pas assez pour nous de nous être consacrés entièrement à Dieu et par suite engagés à tendre à la perfection? Ne voyons-nous pas que tous s'appliquent à la poursuite de leurs fins respectives, qu'ils pensent aux moyens d'y arriver, qu'ils en parlent, qu'ils cherchent les meilleurs maîtres et les plus excellents modèles? Et ceux-là seuls qui sont consacrés au service de Dieu s'inquiéteraient peu de bien s'en acquitter! Tout au contraire, ce sont eux qui doivent tourner uniquement vers le but toutes leurs pensées, tous leurs désirs et leurs efforts. C'est pour eux un devoir d'autant plus grand que s'ils y manquent ils nuisent à plusieurs, parfois à un grand nombre, et qu'ils deviennent cause de scandale pour ceux qu'ils devraient le plus édifier.

Vous faites injure à votre vocation si vous vous contentez d'une vertu vulgaire, si dans la plupart de vos actions vous cherchez la satisfaction de la nature, si vous vous laissez gouverner par votre volonté propre et par vos inclinations, au lieu de vous élever au-dessus de

vous-même pour fixer en Dieu vos désirs et vous porter à la perfection. Un vrai chrétien doit se revêtir de Jésus-Christ, marcher sur ses traces, mourir au monde et vivre pour Dieu; il y a pour lui obligation de se perfectionner, aussi saint Léon l'adjure de se souvenir de sa dignité et de n'en pas déchoir. Mais combien votre état est plus excellent et votre obligation plus pressante. Vos frères sont grandement aimés et honorés du Seigneur, cependant Il vous a choisis de préférence à beaucoup d'autres pour vous admettre à son intimité et vous associer davantage à son œuvre.

Les grands secours que l'état religieux nous procure servent aussi à nous convaincre de notre devoir; car nous vivons pour ainsi dire aux frais de la perfection, tant les grâces abondent au dedans et au dehors. Si nous négligions de correspondre à tant de secours et d'avantages, il en résulterait des pertes inconcevables. Quand nous voulons servir Dieu parfaitement, ce désir influe sur toute notre vie spirituelle, et un seul de nos actes est alors plus agréable à Dieu que cent autres hors de cette disposition. A chaque mérite acquis correspond une couronne éternelle. Mais aussi les pertes que cause la négligence sont éternelles, et il reste, après cette vie, à subir les châtiments du Purgatoire.

Les considérations précédentes sont de nature à nous convaincre de nos obligations et à nous presser de tendre efficacement à la perfection. Mais voici la considération la plus puissante. Dieu, à cause de sa Perfection infinie, est digne de tout honneur et de toute louange. Il est Dieu, et pour cela seul Il doit être servi en Dieu. Il est notre Créateur et en nous donnant tout ce que nous sommes Il ne peut cesser d'en être le Maître. Il est Législateur suprême, et la première de ses lois est celle-ci : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... » Il est vrai, la Volonté de Dieu sur tous, en tant qu'elle implique la perfection, n'est pas d'une obligation stricte

et rigoureuse, et les motifs que présente la considération de Dieu conviennent à tous les chrétiens. Mais ces motifs doivent faire une impression plus forte sur les Religieux, puisqu'ils ont embrassé volontairement un état dont la nature même les constitue dans l'obligation de tendre à la perfection.

L'entreprise est glorieuse, le temps court, la grâce abondante, la récompense infiniment grande, car c'est Dieu Lui-même éternellement possédé et glorifié dans la mesure de la fidélité à son appel.

DE LA DIRECTION SPIRITUELLE DES RELIGIEUX

Note. — Les pages qui vont suivre furent écrites par le P. de Clorivière dans un temps où divers Instituts religieux inscrivaient dans leurs Constitutions mêmes la manifestation de la Conscience aux Supérieurs. Nous avons donc supprimé ce qui avait trait à cette pratique en tant qu'obligation de règle, pour donner uniquement cette partie du texte de notre auteur qui est la plus considérable, et qui peut aider les âmes à chercher une utile direction, soit près de leur confesseur, soit près d'un supérieur religieux, en conformité avec la règle du Droit Canon que nous reproduisons préalablement.

Can. 530. — 1. Tous les Supérieurs religieux doivent strictement éviter d'induire, en quelque manière que ce soit, ceux qui leur sont soumis à leur faire la manifestation de la conscience.

2. Il n'est cependant pas interdit aux sujets d'ouvrir leur âme librement et spontanément à leurs Supérieurs. Il est même utile qu'ils s'adressent avec une confiance filiale à leurs Supérieurs, et, lorsque ceux-ci sont prêtres, qu'ils leur exposent leurs doutes et anxiétés de conscience.

I

Ce que nous avons à faire ici, c'est de donner une idée précise de la manifestation de l'intérieur, d'en montrer les avantages, et d'expliquer la manière dont il faut s'en acquitter.

1

Cette manifestation n'est pas la même chose que la confession générale. Il y a du rapport entre ces deux choses, mais il s'y trouve des différences essentielles, et c'est la considération de ces différences qui doit nous aider à mieux concevoir ce que c'est que l'ouverture d'âme.

La confession générale fait toujours partie du sacrement de pénitence ; la manifestation de l'intérieur peut être séparée du sacrement de pénitence. Elle peut aussi y être jointe sans en restreindre l'objet, et par là même sans en diminuer les avantages.

La fin de la première, c'est d'obtenir le pardon de ses péchés et de se réconcilier avec Dieu ; la fin de la seconde est d'être éclairé, corrigé, guidé plus sûrement dans les voies du salut et de la perfection.

L'objet propre de l'une, ce sont les péchés ; l'objet de l'autre, c'est tout ce qu'il est utile à l'âme de faire connaître pour être dirigé dans les voies de Dieu. Ce sont moins ses péchés que ses inclinations tendant au péché ; ce sont aussi ses inclinations vertueuses ; les grâces, les lumières qu'on reçoit de Dieu ; les tentations dont on est assailli, la manière dont on les combat ; l'usage qu'on fait de la prière et de l'oraison ; ses pénitences ; en un mot, tout le bien et tout le mal qui est en soi, autant qu'on peut le connaître.

Les dispositions qui sont absolument nécessaires pour la confession générale ne le sont pas pour l'ouverture d'âme ; il ne serait pas non plus convenable de manifester son intérieur et de rendre compte de sa vie à tous ceux à qui l'on pourrait faire une confession générale : il faut, pour faire à quelqu'un une pleine ouverture sur soi-même, et lui rendre compte de tout ce qui nous regarde, il faut (au moins pour les religieux) reconnaître en lui quelque autorité, et des lumières qu'on ne

peut pas présumer être dans tous les ministres du sacrement de pénitence.

Voici comment on pourrait définir cette manifestation : c'est une déclaration que l'inférieur fait à son guide spirituel de tout ce qui peut lui donner une plus parfaite connaissance de lui-même, afin qu'il puisse le conduire plus sûrement dans le Seigneur.

2

On peut de là déduire les avantages de la manifestation de l'intérieur. Cette parfaite connaissance que l'âme donne d'elle-même, et qu'elle seule peut donner, est l'unique moyen que son guide puisse avoir pour lui communiquer les lumières dont elle a besoin, et appliquer à ses plaies les remèdes les plus efficaces.

Cette pratique fournit à l'âme l'occasion d'exercer bien des vertus : l'humilité, l'obéissance, la simplicité, vertus qui lui sont très utiles et qui sont propres à lui attirer beaucoup de grâces. C'est tout à la fois un remède et un préservatif puissants contre les tentations et les illusions ; la lumière qu'on y reçoit dissipe les nuages dont s'enveloppe l'esprit de ténèbres ; la crainte qu'il a d'être découvert l'empêche de tramer ses artifices ordinaires, ou l'oblige à prendre la fuite ; cette même lumière apprend à l'âme à se connaître elle-même, et la forme insensiblement à la conduite des autres.

Quand cette ouverture est faite au Supérieur, la manière dont celui-ci conduira son inférieur sera plus intérieure et plus douce ; il aura égard à sa faiblesse, il n'exigera rien de lui qui soit au-dessus de ses forces ; il l'animera, le soutiendra, le consolera. Il y aura, entre les inférieurs et le Supérieur, une communication mutuelle de pensées et de sentiments, qui servira à entretenir la paix et la charité ; les inférieurs connaîtront ce que veut, ce que désire le Supérieur ; chacun saura de lui quelle est la perfection à laquelle il doit tendre, et

recevra en quelque sorte de lui le véritable esprit qui doit animer tous les membres d'une même Société.

De son côté, le Supérieur sera délivré de bien des anxiétés et des inquiétudes : il agira avec plus de confiance et de joie ; sa sollicitude paternelle pour tous ceux qui lui sont confiés en sera plus vive, et il se sentira sans cesse pressé d'implorer le secours du Ciel pour ceux dont il connaîtra mieux les besoins.

Il doit aussi résulter de cette pratique, lorsqu'elle est en usage, un grand bien pour le corps de la Société en général, parce qu'alors il est comme impossible qu'il s'y glisse aucun désordre qui ne vienne bientôt à la connaissance des Supérieurs.

3

La manière dont il convient de s'acquitter de cette pratique embrasse les dispositions intérieures qu'il faut y apporter, et la conduite extérieure qu'il faut tenir.

Les dispositions intérieures nous sont marquées par saint Ignace en ces trois mots : « avec grande humilité, pureté et charité ».

L'humilité montre les sentiments dont on doit être pénétré lorsqu'on rend compte de son âme, L'orgueil craint la confusion, il ne redoute rien tant que d'être vu tel qu'il est; il s'arrête à ce qu'on pourra penser, soit du mal, soit du bien qu'il dira de lui-même. L'humilité fait qu'on ferme les yeux sur tout cela ; et qu'on agit avec la simplicité d'un enfant.

La pureté éloigne de l'esprit et du cœur toute vue, toute intention moins parfaite, tout retour d'amour-propre qui porterait à user de détours et de déguisements : la vue de la gloire de Dieu et de notre salut doit seule nous animer. Il faut aussi, dans les expressions, éviter tout ce qui choquerait tant soit peu la pureté ; c'est pourquoi il ne faut entrer dans aucun détail contraire à cette vertu.

La charité demande qu'on procède, en tout ceci, par amour et non par crainte, qu'on s'y porte avec joie et qu'on épanche son cœur dans celui du Supérieur, comme dans celui de la personne qu'on aime le plus et dont on est le plus aimé, de cet amour spirituel dont Jésus-Christ est le but et dont l'Esprit-Saint est le lien. La charité demande encore que, si nous avons à parler des fautes du prochain, nous consultions en cela son avantage et celui de tout le corps en général.

II

Le saint Fondateur de la Compagnie de Jésus désirait que les siens ne s'appuyassent pas sur leurs propres lumières, pour tout ce qui concernait leur conduite particulière, mais qu'ils eussent recours aux lumières de ceux qui leur tiendraient la place de Dieu pour se conduire en tout par leurs avis.

« Ils ne doivent, dit-il, cacher aucune de leurs tentations, mais il faut qu'ils les découvrent toutes à leur confesseur, ou à leur Supérieur ; ils ne doivent pas déclarer seulement leurs défauts, mais aussi leurs pénitences, leurs mortifications, leurs dévotions, et toutes leurs vertus, désirant sincèrement être redressés, s'ils venaient à s'égarer, et ne voulant point se conduire par leur propre sens, si ce n'est qu'il fût conforme au jugement de ceux qu'ils reconnaissent comme tenant la place de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

On est en droit de recourir pour cette ouverture soit au Supérieur, soit au Confesseur, afin qu'elle puisse se faire avec plus de liberté et de facilité. Les dispositions sont les mêmes : il faut découvrir son âme tout entière; en faire connaître le bien et le mal, les bonnes et les mauvaises dispositions, les tentations dont on est assailli et les grâces dont on est favorisé.

Il y a peu de différence entre le compte qu'on rend de

sa conscience à un confesseur et l'ouverture faite au Supérieur. Mais en voici une qui mérite notre attention : c'est que le compte rendu au confesseur étant tout entier pour notre intérieur, celui-ci ne peut en faire usage soit directement, soit indirectement; tandis que l'ouverture faite au Supérieur pouvant servir à notre conduite extérieure et même au bien général, il semble que chacun doive être bien aise qu'il serve à cet usage, pourvu toutefois que cela puisse se faire sans donner en aucune manière à entendre ce qu'il a pu dire.

III

La matière de la manifestation de l'intérieur est, en général, tout ce qui peut donner une plus grande connaissance de l'âme et servir à sa direction. Ses points principaux sont : 1° les inclinations naturelles; 2° les tentations; 3° les grâces de Dieu; 4° les exercices de piété; 5° l'amour ou le dégoût de la vocation; 6° les moyens que l'on prend pour avancer dans la vertu.

1. Les inclinations. Quelles sont les inclinations bonnes ou mauvaises qui influent davantage sur nos actions? A-t-on quelque attache trop naturelle pour quelque personne ou quelque chose en particulier? est-il quelqu'un pour qui on ait de l'antipathie? que fait-on pour combattre ce qu'il y a de mauvais dans ses inclinations?

2. Les tentations. Quelles sont celles dont on est le plus souvent assailli? en a-t-on essuyé de violentes depuis la dernière ouverture? que fait-on pour y résister ou les prévenir? est-on dans un état d'épreuve et d'obscurité?

3. Les grâces de Dieu. A-t-on reçu quelque lumière, quelque consolation particulière? quel profit retire-t-on des grâces qu'on reçoit? à quoi nous portent les saintes inspirations qui nous sont données? est-on fidèle à les suivre?

4. Les exercices de piété. Les remplit-on avec exactitude et ferveur? En est-il quelqu'un pour lequel on se sente de l'éloignement? quel profit spirituel en retire-t-on? donne-t-on à l'oraison mentale tout le temps marqué pour ce saint exercice? comment s'y comporte-t-on d'ordinaire?

5. L'amour et le dégoût de la vocation. Est-on assailli de pensées ou de sentiments contre sa vocation? Trouve-t-on quelque chose de défectueux dans l'Institut ou dans la conduite même des supérieurs?

6. Des moyens de perfection. Quels sont ceux qu'on emploie de préférence? quel est le sujet de l'examen particulier? quels sont les livres de piété dont on fait usage? quelles pénitences ou mortifications pratique-t-on? s'adonne-t-on particulièrement au recueillement, au silence, à l'observance des règles, à la charité, à l'humilité, à l'obéissance?...

IV

1. Les Supérieurs ne doivent pas user d'autorité pour porter leurs inférieurs à l'ouverture, mais la leur faciliter en inspirant confiance, en donnant des marques d'amour et de bienveillance, et n'omettant rien pour dissiper la timidité et la crainte.

Il est du devoir du Supérieur d'accueillir avec bonté tous ceux qui voudraient lui parler de leur intérieur; si ce qu'on veut lui dire demandait plus de temps qu'il n'en pourrait donner, il s'en excusera avec beaucoup de douceur et fixera un temps, dans le plus court délai possible, où on pourra lui parler avec plus de loisir.

Il faut qu'il soit bien plus porté à excuser et à animer qu'à reprendre et à condamner; la confiance qu'on lui témoigne demande de sa part beaucoup de douceur et de bonté.

Le Supérieur doit garder le secret le plus inviolable sur

tout ce qui lui a été dit dans l'ouverture d'âme ; y manquer même dans les moindres choses ne serait pas une petite faute, et ne dénoterait pas en lui cette prudence si nécessaire à la supériorité. Mais aussi les religieux doivent bien prendre garde de ne rien dire en ce genre qui puisse altérer la confiance que tous doivent avoir dans leur supérieur, et s'il arrivait que quelqu'un tombât dans cette faute, pour en prévenir les suites fâcheuses, il serait nécessaire qu'on avertît le supérieur majeur, et que celui-ci imposât pour cette faute une pénitence convenable et capable de la réparer.

Si quelqu'un soupçonnait le supérieur d'avoir abusé de sa confiance, ce serait à lui-même qu'il devrait en porter ses plaintes avec simplicité, et cela suffirait souvent pour dissiper ses soupçons. Si ce recours à son supérieur immédiat était sujet à des inconvénients, il s'adresserait à son supérieur majeur, qui, après avoir examiné soigneusement la chose, y apporterait le plus prompt remède.

Nulle difficulté ne doit empêcher les supérieurs de recevoir les ouvertures de leurs inférieurs ; qu'ils regardent ce soin comme un de leurs plus importants devoirs ; et pour être toujours prêts à le remplir, qu'ils s'efforcent d'être en tout temps unis d'esprit et de cœur à Jésus-Christ Notre-Seigneur et à sa sainte Mère.

Les religieux sauront faire le discernement de ce qu'il convient de manifester à un supérieur, et de ce qui doit être réservé pour le tribunal de la pénitence ; le supérieur sera très circonspect dans les questions qu'il pourra faire, surtout dans les tentations contre la pureté ; il ne fera de questions que celles qui tendront au bien de ses inférieurs ; et s'il arrivait qu'on le questionnât sur des choses dont il n'aurait pas une pleine connaissance, il en remettrait la solution à un autre temps.

2

Il ne paraît pas nécessaire de faire de longues préparations avant de s'ouvrir à ses supérieurs. On se fait connaître quand on a une volonté droite et qu'on dit ce qu'on a dans l'âme autant qu'on est en état de le discerner.

Le point principal est de se rappeler que le supérieur tient la place de Dieu et que c'est par lui que Dieu veut conduire les inférieurs dans la voie de leur Institut.

Avant l'ouverture, il est bon de prier à genoux pour demander la lumière et l'assistance du Saint-Esprit.

Après il ne faut pas que l'inférieur s'entretienne avec les autres de ce qui s'est dit entre le Supérieur et lui, même pour s'en édifier. Il ne faut penser qu'à s'en entretenir avec soi-même pour y conformer sa conduite.

L'effet propre et général de cette pratique est de lier étroitement ensemble supérieurs et sujets, de faire régner plus de ferveur et de charité, de répandre une grande douceur dans le gouvernement et d'être à la fois pour les supérieurs et les sujets une occasion d'exercer bien des vertus. Les supérieurs y trouvent un moyen de remplir les principales obligations de leur charge : avertir, consoler, animer. C'est pour eux une source d'édification et de joie spirituelle qui allège leur fardeau. Les inférieurs trouvent secours dans les épreuves, lumière dans les doutes, sauvegarde contre les illusions, toujours à craindre même pour les âmes les plus avancées. Bien des âmes, dit le Saint Evèque de Genève, ont dû leur salut à cette pratique.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos . . . . . VII-VIII

Quelques réflexions au début des Exercices 1
Considérations préparatoires 3

PRINCIPE ET FONDEMENT

De la fin de l'homme 7
Du Salut 11
De la fin des créatures 14
De la tendance vers la fin 18
Notre fin : la Sainteté 20

PREMIÈRE SEMAINE

Du but et de la méthode des Exercices suivants 24

Du triple péché (1re Ex.) 27
Du péché des Anges 27
Du péché d'Adam 30
Des péchés de différentes personnes 33

Des péchés personnels (2e Ex.) 35
Dieu et le pécheur 38
Des maux qui sont la suite du péché 41
Au pied de la Croix 44
Répétition et triple colloque (3e Ex.) 46

Avis sur l'examen de conscience 49
Avis sur la confession 50
Avis sur les scrupules 52

La Sainte Communion 52
La mort 54
Même sujet 59

De la méditation du Jugement 60
Du jugement particulier 61
Du jugement général 63
Répétition des précédentes 65
Des fruits de ces considérations 66

De l'Enfer 68
Du feu de l'Enfer 70
Des peines de l'âme damnée 73
Applications des sens (5e Ex.) 75

Préparation à la communion 77
Du péché véniel 80
Du Purgatoire 83
De l'Immaculée Conception 85

Des fruits de la première Semaine 89
Des règles de discernement des esprits (1re S.) 91

SECONDE SEMAINE

Du règne de Notre-Seigneur (Ex.) 98
Des droits de notre Roi et Seigneur Jésus-Christ 99
Des biens du règne de Jésus-Christ 103
Quelques caractères du règne de Notre-Seigneur 106

Incarnation de Notre-Seigneur (Ex.) 111
Des perfections de Jésus-Christ dans son Incarnation 113
De l'amour de Jésus-Christ pour nous 115
De l'humilité du Verbe Incarné 118

Nativité de Notre-Seigneur (Ex.) 121
Application des sens (Ex.) 123
Pauvreté de Jésus-Christ dans sa Nativité 125
Circoncision de Notre-Seigneur 128

Purification de Notre-Seigneur et Présentation de la Sainte Vierge. 131
Fuite en Egypte 134
Jésus au temple 136
Vie cachée à Nazareth 140

De deux Etendards (Ex.) 143
Même sujet 144
Des trois classes (Ex.) 148
Les trois degrés d'humilité (Ex.) 150
Des règles d'élection 151

Du baptême de Jésus-Christ 152
Jésus-Christ au désert 155
De l'intérieur de Jésus-Christ 159
De l'extérieur de Jésus-Christ 163

Du choix des Apôtres 168
De la Perfection évangélique 171
De la Pauvreté évangélique 172
De la Chasteté parfaite 176
De l'Obéissance religieuse 180

Le Sermon sur la montagne 183
Les Béatitudes (*suite*) 188
Id. 193

De la vie publique de Notre-Seigneur.
De la doctrine de Jésus-Christ 197
Des labeurs de Jésus-Christ 201
De ceux qui suivaient Jésus-Christ 205
Les armes et les moyens dont usa Notre-Seigneur 209
Qualités du zèle de Jésus-Christ 213
Des divers succès de la prédication de Notre-Seigneur 218

TROISIÈME SEMAINE

La Cène (Ex.) 224
La manducation de l'Agneau pascal 225
Le lavement des pieds 229
L'institution de l'Eucharistie 234
Le discours après la Cène 238

Jésus-Christ au Jardin des Oliviers 241
Souffrances intérieures de Jésus-Christ 242
Causes de l'Agonie de Jésus-Christ 245
La prière de Jésus-Christ à Gethsemani 250
Jésus-Christ visite ses apôtres 254

La Nuit douloureuse 258
La trahison 258
Les miracles de Jésus-Christ dans le jardin 262
Jésus-Christ se livre à ses ennemis 267
Jésus-Christ abandonné de ses apôtres 271

Jésus-Christ au tribunal des Juifs 275
Dans la maison d'Anne 276
Le Christ condamné par Caïphe 279
Des opprobres de la captivité de Jésus-Christ 284
Reniement de saint Pierre. — Désespoir de Judas 288

Jésus-Christ au tribunal des Gentils 292
Jésus-Christ devant Pilate 292
Jésus-Christ à la cour d'Hérode 297
Barabbas préféré à Jésus 301
La flagellation 305

L'homme de douleurs 309
Le couronnement d'épines 309
« Ecce Homo » 314
Jésus-Christ condamné à mort 318
Le portement de croix. 322

Le Calvaire.
Le crucifiement de Notre-Seigneur 325
De ceux qui sont présents au Calvaire 330
Les sept paroles 334
La mort de Jésus-Christ Notre-Seigneur. 339

QUATRIÈME SEMAINE (note) 344

La Résurrection de Jésus-Christ. 345
Des fruits de la Résurrection. 348
De la Joie, fruit de la quatrième Semaine 353

Apparitions et paroles de Jésus ressuscité.
Le message donné à Madeleine 356
Jésus-Christ envoie ses apôtres porter sa Grâce au monde. . . . 363
Le mystère de la Sainte Trinité 370

Le royaume de Dieu.
L'Ascension. 375
Le Ciel 379
De l'état religieux comparé à celui des Bienheureux. 384
La Pentecôte 389

Jésus-Christ demeurant avec nous au Saint Sacrement.
Le Pain vivant 395
Les merveilles de l'Eucharistie. 401
Les anéantissements de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. 405

Le divin Cœur de Jésus.
Ses excellences et l'amour que nous lui devons. 409
Le Cœur de Jésus et les habitants du Ciel. 414
Le Cœur de Jésus et la Sainte Trinité 420

De l'Amour divin. 424

APPENDICE (note)

De l'obligation pour le religieux de tendre à la perfection. . . . 431
De la direction spirituelle des religieux. 434

P. MERSCH, L. SEITZ & Cie, Imp., 17, villa d'Alésia, PARIS-14e. — 32.706.

18599

060.32
C 624